UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01853384 4

Vive le Précieux Sang de Jésus!

Monastere du Precieux Sang

TORONTO

No. 142

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

GIFT OF

The Monastery of the Precious
Blood, Toronto.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/saintaugustinmai01augu

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

SAINT AUGUSTIN

MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

I

Cum opus cui titulus : MAYR : Saint Augustin, maître de la vie spirituelle (traduction française), *duo religiosi e Congregatione Augustinianorum ab Assumptione quibus id commissum fuit recognoverint et in lucem edi posse probaverint, facultatem concedimus ut typis mandetur, si ita iis ad quos pertinet videbitur.*

Parisiis, die 6 julii 1898.

F. PICARD,
Sup. G^lis Aug. ab Assumptione.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 13 julii 1898.

† F. card. RICHARD,
arch. Parisiensis.

SAINT
AUGUSTIN
MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

OU

FORMATION DU CHRÉTIEN

Par les pieux et salutaires enseignements
de notre B. Père et très illustre Docteur de l'Eglise Augustin

EXTRAITS DE SES OUVRAGES

ET DISTRIBUÉS

POUR SERVIR QUOTIDIENNEMENT DE NOURRITURE SPIRITUELLE

Selon l'ordre des jours et des fêtes de l'année

Par le P. Félix MAYR

De l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin

et traduits du latin

Par le P. Charles LAURENT

Des Augustins de l'Assomption

TOME PREMIER

A. J. Simard
5.30.99

IMPRIMERIE E. PETITHENRY

8, RUE FRANÇOIS Ier, PARIS

DEC - 5 1953

PREFACE

Le but de cet ouvrage est la formation du chrétien, à l'aide de certains enseignements extraits des œuvres de saint Augustin, ou de pieuses considérations dont ses propres paroles, pensées et arguments, constituent le texte, et qui sont de nature à éloigner du mal, à porter au bien, à faire pratiquer les devoirs de la vie chrétienne, à exciter l'amour de Dieu et du prochain, en un mot, à conduire sûrement vers la céleste patrie.

La méthode, suivie dans ce travail, ne diffère en rien de celle que les maîtres de la vie spirituelle et les auteurs ascétiques ont jusqu'ici communément adoptée. — Avant tout, on traite de la fin dernière de l'homme, qu'il est d'une si haute importance de connaître et de méditer avec soin, sa notion exacte servant comme de base à toute la vie spirituelle. Viennent ensuite les considérations relatives aux trois vies Purgative, Illuminative, et Unitive, où l'on apprend à fuir le péché, à

pratiquer les vertus, et à s'unir à Dieu. Enfin, comme couronnement de ces trois vies, on parle de la gloire céleste, leur suprême récompense.

Donc, pendant le mois de janvier, on s'applique à considérer le devoir pour tout chrétien de n'attacher son cœur à rien de créé et de transitoire, mais de tendre sans cesse à Dieu, sa fin dernière, et de ne se reposer qu'en lui.

Pendant le mois de février, on montre le mépris que l'amour des réalités célestes doit inspirer pour les choses de la terre. Les sujets de méditation portent tous, en effet, sur la fragilité, les misères, la brièveté de la vie humaine ; sur la vanité des honneurs, plaisirs et richesses qui forment le bonheur mondain, et qui ne peuvent que paraître de vil prix aux yeux de quiconque regarde le ciel.

En mars, on découvre la laideur du péché, ses malheureux et détestables effets, afin d'en inspirer la plus profonde horreur.

En avril, on exhorte à la pénitence, et on indique les moyens d'expier les péchés commis et de satisfaire à la justice de Dieu.

En mai, on traite de la mort, du jugement et de l'enfer; de la nécessité de se préparer pendant toute la vie à bien mourir ; de la redou-

table sévérité du jugement divin; de l'horreur des châtiments éternels, où il faut, par la méditation, s'habituer à descendre vivant encore, pour n'y être pas précipité après la mort.

Dans le mois de juin, il est question des différents devoirs envers Dieu : de la reconnaissance qu'on lui doit pour tant de bienfaits reçus ; de l'obligation de tout lui rapporter ; du zèle pour sa gloire ; de l'obéissance à toutes ses volontés; et autres actes semblables d'amour et de piété filiale.

Dans le mois de juillet, on résume les différents devoirs envers le prochain. Ce sont les principales œuvres de charité à exercer à son égard, telles que s'occuper de son salut, l'édifier par notre conduite, l'imiter dans ses vertus, le supporter dans ses défauts. L'amour des ennemis, la correction fraternelle, l'aumône, etc. font encore partie essentielle de cette sorte de devoirs.

Le mois d'août est consacré à la Personne de Jésus-Christ, modèle de la vie chrétienne. On y énumère ses bienfaits, et les vertus les plus éclatantes dont il nous a fourni l'exemple.

Les méditations de septembre roulent sur la prière relativement à ses caractères et à ses légitimes objets.

Celles d'octobre concernent les vertus théolo-

gales de Foi et d'Espérance ; elles en font voir la nécessité, les propriétés et les objets divers.

Quant au mois de novembre, on y a condensé tout ce qui peut se dire de la Charité, reine de toutes les vertus, considérée d'abord dans ses prérogatives et son excellence, et ensuite dans le secours qu'elle nous apporte pour employer tout notre cœur à l'amour nécessaire de Dieu, en tant que souverain bien.

Enfin, pendant le mois de décembre, on ouvre le ciel au chrétien ; on lui en manifeste la sublime gloire, cette gloire, dont jouissent les bienheureux, après laquelle, pèlerin ici-bas, il doit soupirer sans cesse, et qu'il ne peut un jour posséder qu'au prix d'énergiques et continuels efforts.

En outre, bienveillant lecteur, vous trouverez dans cet ouvrage quelques considérations pour les jours de fête. Elles s'étendent sur les principaux mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de la Très-Sainte-Vierge, Mère de Dieu, ainsi que sur les Saints le plus solennellement honorés. Vous en trouverez encore pour tous les dimanches et toutes les féries de l'avent et du carême. Ces méditations, deux motifs surtout m'ont empêché de les mêler avec les autres, et amené à leur donner une place à part sous forme d'appendice. D'abord, j'ai craint qu'il ne résultât

de leur mélange une fâcheuse interruption dans la matière à traiter pour chaque mois, interruption inévitable, si, à certains jours du mois, il avait fallu s'occuper des fêtes qui s'y rencontrent. Ensuite, j'ai désiré présenter à l'âme pieuse, pour les jours plus spécialement consacrés au service divin, une plus ample et plus féconde matière de méditation ou de lecture, qui fût comme une double ration dont cette âme se nourrirait alors, au grand avantage de sa santé spirituelle. Or, à cette fin encore, j'ai cherché et choisi ce que le saint Docteur a écrit de plus approprié aux mystères ou aux fêtes en question.

Pendant l'Avent, c'est l'auguste mystère de l'Incarnation du Verbe qui se trouve exposé soit en lui-même, soit dans les grâces ineffables dont il est la source ; et cela, afin d'exciter chez le chrétien une très-vive et très-affectueuse reconnaissance, unie à une profonde adoration de la miséricorde divine.

Pendant le Carême, on voit d'abord comment et avec quelle ferveur il faut, en ce temps si favorable, s'exercer aux bonnes œuvres, et surtout au jeûne, à la prière et à l'aumône. Après, on touche d'une manière générale à la passion, à la croix, à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, la pensée se porte particulièrement sur les plus importants détails de ce drame du Calvaire,

avec toutes les explications que, çà et là, le saint Docteur en a fournies. Et ainsi le chrétien apprend à compatir avec tendresse aux souffrances de son Rédempteur, et, par le renoncement aux choses de la terre, à mourir avec lui.

Comment se servir de ce livre? Pour répondre à cette demande, bienveillant lecteur, je me permettrai de vous donner deux avis, avec prière de les suivre. En premier lieu, dans ces extraits de saint Augustin sont contenus les pensées les plus profondes, et les principes les plus élevés de la vie spirituelle et d'un très-pur ascétisme ; ne les parcourez pas à la légère, mais lisez-les avec toute l'attention possible, ou plutôt faites-en l'objet d'une sérieuse méditation. De la sorte vous pénétrerez plus facilement dans les profondeurs des enseignements de saint Augustin ; ce Docteur des docteurs versera dans votre intelligence d'abondantes et sublimes clartés, et vous sentirez se former dans votre cœur d'ardentes affections. — En second lieu, les paroles du très-saint Docteur, reproduites en cet ouvrage, comparez-les avec soin avec ce qui les précède et ce qui les suit, et ne les interprétez que d'après le sentiment commun des docteurs et les principes reçus en théologie, si vous veniez à hésiter

pour quelques-unes, par suite d'une certaine difficulté que vous auriez à les comprendre.

En dehors du sommaire placé en tête des diverses considérations, il n'y a rien de moi en aucune d'elles : toutes ne se composent que des propres et formelles paroles de saint Augustin, prises en différents endroits de ses œuvres ; endroits, qui en donnent le texte même, et où on peut les trouver, en consultant la plus récente édition qui a été faite à Paris de ces œuvres admirables, et dont je me suis continuellement servi. Je devais cet avertissement aux lecteurs qui voudraient aller aux sources et qui n'auraient entre les mains qu'une édition ancienne; l'édition parisienne, en effet, a disposé ces œuvres dans un autre ordre, surtout en ce qui concerne les sermons et les lettres. Quoi qu'il en soit, je cite les paroles du saint Docteur dans toute leur intégrité native ; s'il y a quelque changement, il ne porte jamais que sur un ou deux mots, dont l'omission, l'addition ou la variante était exigée pour ménager la suite des idées ou compléter le sens. Il est impossible — le lecteur intelligent le comprendra sans peine — d'échapper à cette nécessité, quand il s'agit de faire un tout de membres choisis çà et là, et séparés du reste de leur corps. Ce ne sont ni des traités, ni des lettres, ni des sermons, ni des

chapitres de livres qui ont été insérés dans cet ouvrage ; il ne contient, le plus souvent, que des pensées qui, par leur gravité exceptionnelle, m'ont paru plus aptes que d'autres à diriger dans la vie spirituelle. Détachées de leurs contextes précités, elles ont été le mieux possible liées et combinées ensemble pour former, chaque jour, un sujet unique de méditation. Inutile de dire que j'ai négligé toutes celles qui allaient moins directement au but proposé, ou qui, par leur délicatesse ou autre caractère semblable, auraient forcé le lecteur, pour les saisir, de recourir aux passages entiers d'où elles avaient été extraites, ou qui enfin auraient introduit dans cet ouvrage des longueurs intempestives. Ma seule intention, en effet, a été de faire un manuel analytique de tout ce que saint Augustin a écrit d'une manière si utile et si remarquable sur la piété chrétienne.

Toutefois, je crois nécessaire de le dire : pour composer cet ouvrage, je ne me suis pas contenté de lire quelques œuvres du très-saint Docteur : toutes, sans exception, ont passé sous mes regards d'un bout à l'autre ; chez toutes, j'ai choisi ce qui me semblait propre à sanctifier les âmes ; et ces extraits sont devenus si abondants que, mon livre achevé, il m'en est resté encore un très-grand nombre. Il en est résulté un avantage fort précieux : c'est que, grâce à cette surabondance, j'ai pu ne

mettre en ligne que les extraits appartenant aux œuvres de saint Augustin regardées par les érudits comme certainement authentiques. Quelques-uns cependant, mais en petit nombre, ont été empruntés aux sermons dont la dernière édition parisienne, à mon usage, a fait un appendice. En conséquence, cher lecteur, cette compilation, à laquelle les écrits si variés du grand Docteur ont fourni chacun son contingent, vous montrera Augustin sous des aspects non moins variés, tout en vous le montrant toujours comme maître de la vie spirituelle. Tantôt vous le verrez, dans ses confessions, pleurer amèrement ses péchés, et laisser échapper de son cœur, non quelques étincelles, ou quelques flammes d'amour, mais des brasiers dévorants de charité. Tantôt vous l'entendrez, dans ses lettres, éclaircir les questions douteuses qu'on lui propose, et donner sur leur salut les plus utiles avis à tous ceux qui le consultent. Quelquefois, dans ses traités moraux, vous serez étonné de la sagesse avec laquelle il indique leurs devoirs aux différentes conditions humaines, aux différents états de la vie chrétienne, ou de la suavité qui accompagne ses descriptions des principales vertus. Souvent, dans ses livres d'exégèse et de théologie, vous serez comme frappé de stupeur devant ces oracles obscurs de l'Écriture qu'il explique avec tant de clarté,

ou devant ces mystères sublimes de notre religion qu'il démontre en même temps avec tant de subtilité et de profondeur. Fréquemment encore, dans sa polémique avec les hérétiques, vous admirerez les coups terribles qu'il leur porte, et vous acclamerez ces illustres victoires qui font encore aujourd'hui le triomphe de l'Église militante. Enfin, presque à tout moment, vous pourrez être témoin de l'éloquence si grave, si puissante, si douce et si majestueuse à laquelle les cœurs des auditeurs répondaient par des gémissements, leurs yeux par des larmes, ou leurs lèvres par les plus vives acclamations. Mais elles étaient aussitôt réprimées par l'humilité et la modestie incomparables de cet apôtre : « Que ce soient vos vertus, non vos lèvres, reprenait-il alors, votre vie, non votre langue, qui applaudissent à mes discours ! »

Tels sont, bienveillant lecteur, les avis que j'avais à vous donner, avant que vous commenciez la lecture de cet ouvrage.

Prenez donc et lisez les enseignements qu'un si sublime Docteur, qu'un Docteur si glorieusement approuvé par le Siège apostolique, vous offre pour la sanctification de votre âme. En vous engraissant, ainsi que l'écrivait saint Grégoire le

Grand, de cette nourriture ineffablement délicieuse, rendez grâces à Dieu ; adorez sa très-miséricordieuse Providence, qui a daigné, dans la personne d'Augustin, non seulement doter son Église du plus lumineux des docteurs, mais vous préparer à vous-même le plus éminent maître de la vie spirituelle.

JANVIER

DE LA FIN DE L'HOMME

A LAQUELLE IL FAUT TENDRE SANS JAMAIS EN DÉVIER

I

Le cœur de l'homme ne peut trouver son repos qu'en Dieu.

« Seigneur, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous ». (*Liv* 1. *Confess. c.* 1.)

En cette vie, les hommes s'imposent mille fatigues pour chercher le repos; mais à cause de leurs passions mauvaises ils ne le trouvent pas. Ils veulent se reposer dans des biens inconstants, transitoires, que le temps emporte et détruit ; au lieu de la paix, ils n'y rencontrent qu'alarmes, deuils et agitations. S'ils demandent la paix aux richesses, les richesses les rendent orgueilleux et non tranquilles. Combien nombreux, ceux qui les perdent soudainement ; ceux encore à qui elles coûtent la vie, lorsque leur cupidité travaille à les acquérir, ou lorsque des mains plus cupides viennent,

pour s'en emparer, donner la mort à leurs possesseurs ! Mais, que ces richesses restent fidèles à leur maître pendant toute sa vie, qu'elles ne trahissent jamais son amour pour elles : il faudra bien que ce maître les abandonne en mourant. Et la vie humaine, quelle est donc sa durée, même quand elle atteint la vieillesse ? Et souhaiter la vieillesse, est-ce autre chose que souhaiter une longue infirmité ? — Il en est ainsi encore pour les honneurs : que sont-ils, sinon une enflure, une vanité, un danger de ruine ? L'Écriture sainte le dit : « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée... Mais la parole du Seigneur demeure éternellement. » (Isaïe, 40.) — Celui qui désire le vrai repos, la vraie félicité, doit donc retirer son espérance de ce qui passe et disparaît, et ne l'accorder qu'à la parole du Seigneur, afin de s'attacher à ce qui est éternel, et de participer lui-même à cette éternité (*L. sur la man. d'instr. les ignor. c.* 16).

Seigneur, vous montrez assez la grandeur de votre créature raisonnable, en voulant qu'elle ne puisse se contenter, pour son bonheur, d'aucun bien moindre que vous, ni, par conséquent, d'elle-même. Donnez-vous donc à moi, ô mon Dieu ; que je rentre en possession de vous, car je vous aime ; et, si c'est faiblement, faites que je vous aime avec plus de force ! Que manque-t-il à mon amour ? Pour le savoir, je ne peux le mesurer avec l'amour qui suffirait pour précipiter ma vie entre vos bras et l'empêcher de les quitter jamais, jusqu'à ce que je sois caché dans le secret de votre face : tout ce que je sais, ô mon Dieu, c'est le malaise qui, en votre absence, m'envahit et au dehors et au dedans de moi-même. Ah ! toute abondance qui

n'est pas mon Dieu, n'est pour moi que pauvreté (*Liv.* 13. *Confess. c.* 8.)

Dieu est au fond du cœur, mais le cœur s'est éloigné de lui. Rentrez donc en vous-mêmes, ô vous qui vous égarez, et que votre cœur s'attache à celui qui vous a faits ! Restez avec lui, et vous deviendrez immuables ; reposez-vous en lui, et vous aurez la paix. Où allez-vous, sur ces chemins si âpres ? Où allez-vous ? Le bien que vous aimez, vient de Dieu ; mais ce n'est un bien que s'il vous mène à Dieu : c'est alors un bien et une douce joie ; mais il est juste qu'il vous soit amer, parce qu'il est injuste d'aimer ce qui vient de Dieu et de l'abandonner lui-même. A quoi bon marcher sans cesse dans des voies difficiles et fatigantes ? La paix n'est point où vous la cherchez. Cherchez ce que vous cherchez ; mais vous ne le trouverez pas où vous le cherchez. Vous cherchez la vie heureuse dans la région de la mort : elle n'y est point ! Comment la vie heureuse y serait-elle, puisqu'il n'y a pas la vie ? (*Liv.* 4. *Confess. c.* 12.)

II

C'est en vain que l'homme cherche le bonheur et la paix dans les choses du temps, condamnées à périr.

« Réjouissez-vous dans le Seigneur. » (Ps. 31.) — Le temps vous comble-t-il de richesses, d'honneurs, de dignités : ne croyez pas pour cela que vous êtes heureux. Aux yeux de qui sait se réjouir dans le Seigneur et réfléchir sur la fin des choses, la félicité mondaine

n'est point un honneur, mais un fardeau. L'homme heureux selon le siècle court le risque de voir, sinon son corps, du moins son âme se corrompre, car son bonheur est un mensonge. Ne vous arrêtez pas à ce qui se voit; ne vous arrêtez pas davantage à ce qui ne se voit pas, mais qui change ; et, un jour, vous arriverez à Celui qui est invisible et qui ne change pas. Arriver auprès de Celui-là, c'est arriver jusqu'à Dieu. Pour le moment, marchez à la lumière de la foi, et corrigez vos passions. Il habite loin, ce Dieu ; il réside sur les hauteurs : nourrissez vos ailes. Croyez ce que vous ne pouvez encore voir, afin de mériter de voir ce que vous croyez. Nous ne sommes que des voyageurs : vivons comme tels ; nous ne faisons que passer : pensons-y, et nous pécherons moins. Mais, plutôt, rendons grâces à Dieu de ce qu'il a voulu que cette vie fût courte et son dernier jour incertain. De la première enfance à la décrépitude de la vieillesse, la distance est petite. A quoi bon pour Adam d'avoir si longtemps vécu, s'il était mort aujourd'hui? Rien n'est durable de ce qui doit finir. Le jour d'hier, qui le ramènera? Le jour présent s'enfuit et disparaît, poursuivi par celui de demain. Oh ! dans ces étroites limites, vivons saintement, et dirigeons nos pas vers le monde que nous pourrons habiter toujours. Pendant que je vous parle, nous nous écoulons. Nos paroles passent avec la rapidité de la course, avec celle du vol : il en est ainsi de nos actions, de nos honneurs, de notre misère, de notre prospérité : il n'en reste plus rien. Mais rassurons-nous : « La parole du Seigneur reste éternellement.» (*Serm.* 301.)

De tous côtés l'âme humaine se heurte à la douleur ; elle s'y heurte partout, excepté en vous, ô mon Dieu ;

elle s'y heurte jusqu'au milieu des beautés qu'elle rencontre au dehors de vous et d'elle-même. Et cependant ces beautés n'existent que par vous ; mais elles naissent et meurent : leur être a un commencement, un progrès, une perfection ; puis elles vieillissent et périssent enfin. Que mon âme s'en serve pour vous louer, ô Dieu Créateur de toutes choses ; mais qu'elle ne s'en laisse pas captiver par un amour sensuel. Elles vont toujours où elles allaient, au néant, et elles remplissent l'âme de désirs pernicieux qui la déchirent ; mais l'âme ne veut pas ne pas être, et elle aime à se reposer dans l'objet de ses affections.

Garde-toi de la vanité, ô mon âme : il y a chez elle un tumulte qui endurcirait l'oreille de ton cœur. Écoute: le Verbe en personne te crie de revenir. Voilà le lieu du repos que rien ne trouble ; l'amour n'y est pas abandonné, si lui-même reste fidèle. Ailleurs, les objets passent, d'autres leur succèdent, et c'est ainsi que subsiste et se conserve dans son tout le monde inférieur. Mais moi, dit le Verbe de Dieu, ne suis-je pas immuable ? Fixe donc en lui ta demeure, ô mon âme ; confie-lui tout ce que tu possèdes : n'es-tu pas pour le moins fatiguée de tant de déceptions ? Confie à la Vérité tout ce que tu tiens de la Vérité, et tu ne perdras rien : tu verras refleurir ta beauté flétrie, se guérir tes langueurs ; tu verras se réparer tes pertes, et la vraie richesse s'enchaîner à toi. Ah ! tes désirs frivoles ne te porteront plus dans l'abîme où ils descendent ; mais ils se relèveront avec toi vers le Dieu dont la nature ne sait pas défaillir et commande à l'éternité. (*Liv. 4. Confess. c.* 10 *et* 11.)

III

C'est en Dieu, non dans le siècle, que le chrétien doit se réjouir.

« Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur. » (Philipp. 4.) — L'Apôtre nous commande de nous réjouir, mais dans le Seigneur, non dans le siècle. Quiconque veut être l'ami du monde, sera, d'après l'Écriture, réputé ennemi de Dieu. (Jacq. 4.) Nul ne peut servir deux maîtres ; de même nul ne peut à la fois goûter les joies du siècle et les joies du Seigneur. Ces deux sortes de joies font plus que différer entre elles : elles sont absolument contraires. Lorsqu'on se réjouit dans le siècle, impossible de se réjouir dans le Seigneur : quand on se réjouit dans le Seigneur, impossible également de se réjouir dans le siècle. Ah ! que par ses victoires la joie dans le Seigneur inflige enfin à la joie dans le siècle une déroute complète ! Que la joie dans le Seigneur, en augmentant sans cesse, diminue d'autant la joie dans le siècle jusqu'à sa ruine entière ! Est-ce à dire que nous devons être sans joie, tant que nous sommes en ce monde ? Non ; mais, dès cette vie même, il faut nous réjouir dans le Seigneur.

Qu'est-ce que le siècle, et qu'est-ce que sa joie ? La joie du siècle, c'est l'impunité de sa malice. S'abandonner à la luxure, s'ingurgiter de vin, se souiller de turpitudes, n'avoir rien à souffrir : voilà la joie du siècle. Que ces déportements ne soient arrêtés ni par la famine, ni par la guerre, ni par la maladie, ni par aucune adversité ; qu'ils s'accomplissent dans

l'abondance de toutes choses, dans la paix de la chair, dans la sécurité d'une conscience coupable : je le répète, voilà ce qui réjouit le siècle. Donc, réjouissez-vous dans le Seigneur, non dans le siècle : réjouissez-vous dans la vérité, non dans l'iniquité; réjouissez-vous dans l'espérance du bonheur éternel, non dans la fleur éphémère de la vanité. (*Serm.* 171.)

« Le juste se réjouira dans le Seigneur, et il espèrera en lui. » (Ps. 63.) — Réjouissez-vous dans le Seigneur : que le centre de votre joie soit en lui, non dans le siècle. Il se réjouissait dans le Seigneur, le saint homme Job ! Il perdit tout ce qui fait la joie du siècle; mais le Seigneur lui resta pour consolateur; et, plongé dans un océan d'épreuves, Job sut conserver la simplicité, la droiture, la constance de son âme. Ce qu'il avait auparavant, il le possédait, sans en être possédé lui-même; il n'était possédé que de Dieu. Pendant qu'il dominait tout le reste, il vivait sous la dépendance divine, et, après la perte des biens qu'il dominait, il ne s'attacha que plus fortement à Celui qui était son maître. Voici, en effet, en quoi consiste la joie dans le Seigneur : « Dieu l'a donné; Dieu (voyez où il met sa joie) Dieu l'a ôté. » S'est-il ôté lui-même? Il a ôté ce qu'il a donné, mais il s'est offert lui-même comme une source de joie. « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté; ainsi qu'il lui a plu, ainsi a-t-il été fait : que le nom du Seigneur soit béni ! » (Job. 1.) — Serviteur, ai-je le droit de m'attrister de ce qui a plu au Maître? Mon or, je l'ai perdu ; ma famille, je l'ai perdue; mes troupeaux, je les ai perdus; j'ai perdu tout ce que j'avais; mais Celui de qui je tenais ces biens, je ne l'ai point perdu. J'ai perdu ce qu'il m'avait donné; je n'ai point perdu le Maître auquel

j'appartiens. Mon bonheur, c'est lui; c'est lui qui est ma richesse! — Pourquoi ce langage? Parce que Job n'est point perverti ; son regard ne s'incline pas aux choses d'en bas; son cœur ne se détourne pas du Dieu qui est au-dessus de lui, pour aimer ce qui est au-dessous. La perversion consiste dans cet abus des créatures. (*Serm.* 21.)

IV

Combien perverti est le cœur de l'homme, lorsque, au détriment du Créateur, il s'attache à la créature.

N'aimons pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Ce qui est dans le monde n'est que « concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie ». (1. Ép. de St Jean, 2.) — Ces trois choses sont seules nommées pour prévenir cette objection : Ce qui est dans le monde, Dieu l'a créé ; il a créé le ciel et la terre, la mer, le soleil, la lune, les étoiles, et toutes les beautés qui ornent les cieux. Quels sont les ornements de la mer ? Tout ce qui rampe dans son sein. Quels sont les ornements de la terre? Les animaux, les arbres, les oiseaux. Ces choses sont dans le monde, et Dieu les a créées. Pourquoi donc n'aimerais-je pas ce que Dieu a fait ? — Que l'Esprit divin, par sa lumière, vous montre la bonté de ces créatures, soit ; mais malheur à vous, si vous les aimez en abandonnant leur Créateur ! Elles vous paraissent belles : combien plus beau, Celui qui les a formées! Que votre charité se rende attentive

aux pièges de Satan. Satan vous tient son langage habituel : Complaisez-vous dans la créature de Dieu ! Pourquoi l'a-t-il produite, sinon pour votre plaisir ? Et, à ces paroles, on s'enivre de la créature, et on se perd par l'oubli de son Auteur. Qui ne voit qu'user de ce qui est créé sans aucune retenue et avec toute l'ardeur de la cupidité, c'est mépriser le Créateur ? Aussi l'Apôtre dit-il « qu'ils ont honoré et servi la créature plutôt que le Créateur, béni dans tous les siècles. » (Rom 1.) Dieu ne vous défend pas d'aimer ces choses : il vous défend d'y mettre votre béatitude ; il veut que vous les estimiez, que vous les célébriez, mais pour vous élever jusqu'à lui. Un époux a façonné un anneau pour son épouse, et voilà que cette épouse aime plus cet anneau que son époux, qui en est l'ouvrier : ne voyez-vous pas combien une telle affection, qui s'attache au don de l'époux plus qu'à son donateur, est adultère ? Sans doute elle aime et peut aimer ce que son époux lui a donné ; mais, si elle disait : « Cet anneau suffit à mon cœur ; quant à mon époux, je ne veux plus voir sa face : » quel jugement porteriez-vous sur elle ? Ne la regarderiez-vous pas comme une insensée ? Ne condamneriez-vous pas son amour criminel ? Quoi ! l'or vous paraît préférable à votre époux ! Votre époux n'est rien, et son anneau est tout pour votre cœur ! S'il en est de la sorte, si un anneau a pour vous un tel prix que vous ne vouliez plus même voir l'époux qui vous l'a donné, ce présent, il vous l'a donc fait pour s'attirer, non votre amour, mais votre aversion ! Est-ce possible ? Ah ! il vous l'a fait pour que vous l'aimiez lui-même dans ce don. Ainsi de Dieu : il nous a donné les choses de ce monde : aimons-les, puisqu'il en est le principe. Mais il existe un don plus précieux qu'il veut

nous faire : c'est le don de lui-même. Or, si nous aimons les créatures, et si, malgré leur origine divine, elles nous détournent de Celui de qui elles procèdent, pour nous inspirer l'amour du monde, cet amour ne sera-t-il pas entaché d'adultère ? (*Traité 2 sur l'Ép. de Saint Jean.*)

Aimez Dieu, car tout ce que vous aimez vient de lui. N'aimez pas la créature, en refusant à Dieu votre amour ; mais, tout en considérant l'œuvre, louez son Auteur. Nul ne peut vous montrer de Dieu que ce qu'il a fait, et « tout a été fait par lui. » Ces choses sont nouvelles, et il n'est pas nouveau ; elles ont le temps pour mesure, et il est éternel ; elles sont changeantes, et il ignore le changement. Ce qu'il a fait, regardez-le, mais pour en glorifier la Cause toute-puissante. (*Serm.* 261.)

Etes-vous touché de la beauté des corps : louez Dieu, son Principe, et relancez vers lui l'amour qu'elle vous inspire, de peur, en vous arrêtant à ce qu'elle offre d'aimable, de déplaire vous-même à l'infiniment pure et incomparable Beauté créatrice. Si ce sont les âmes qui vous plaisent, qu'elles vous plaisent en Dieu : elles sont, elles aussi, sujettes au changement, et ce n'est qu'en Dieu qu'elles deviennent fixes et immuables ; autrement, elles iraient à leur ruine. Aimez-les donc en lui, entraînez-les vers lui en aussi grand nombre que possible, et dites-leur : C'est lui, c'est lui qu'il faut aimer ! Il a tout fait, et il n'est pas loin de ses œuvres ; il ne s'est pas éloigné de ses créatures, après les avoir tirées du néant : de lui elles ont reçu l'être, et en lui elles le gardent. (*Liv 4, Confess. c.* 12.)

V

Dieu seul doit être aimé et loué dans les créatures.

« Mon âme, loue le Seigneur. » (Ps. 145.) Qu'est-ce qui te plaît dans le siècle ? Que veux-tu louer ? Que veux-tu aimer ? De quelque côté que tu diriges tes sens, tu rencontres le ciel, tu rencontres la terre : ce que tu aimes sur la terre est terrestre, et, même au ciel, ce que tu aimes, n'est que matière. Et partout tu aimes partout tu loues : sais-tu comment il faut louer l'Auteur de ce que tu admires ? Ah ! depuis longtemps déjà tu vis absorbée de préoccupations, sous les coups de diverses convoitises ; tu portes les plaies de ces blessures ; mille affections partagent ton cœur ; partout tu es inquiète, tu n'es tranquille nulle part : il est temps de te replier sur toi-même, et de chercher l'Auteur de ce qui t'a plu au dehors. Sur la terre, tu ne trouveras aucune réalité plus précieuse, par exemple, que l'or, l'argent, les animaux, les arbres, les ravissants paysages, et la terre entière. Et, dans le ciel, qu'y a-t-il de meilleur que le soleil, la lune, les astres et le ciel qui les contient ? Toutes ces choses ensemble sont excellentes : de tous côtés resplendit la beauté de l'œuvre, qui te signale le génie de l'Ouvrier. Peux-tu donc admirer ces créations, et ne pas aimer leur Créateur ? Peux-tu si bien t'éprendre de ces effets, que tu t'éloignes de leur Cause ? Mais ces créatures qui te captivent, Dieu en a fait tes inférieures, comme il t'a faite inférieure à lui-même. Si tu t'attaches à Celui qui est au-dessus de toi, tu domineras ce qui est au-dessous :

si, au contraire, tu t'en sépares, tous ces êtres inférieurs feront ton supplice et ton tourment. (*Disc. sur le Ps.* 145, *n.* 5.)

Ce sont là toutes œuvres de Dieu : on les étale, on les élève, on les loue, on les célèbre ; mais sur l'Ouvrier on garde le silence. Ah ! glorifions le Créateur dans l'ouvrage de ses mains ; n'aimons pas les éloges où se mêle l'ingratitude. Eh quoi ! on s'extasie devant l'effet, et on ne dit rien de sa Cause ! En vérité, si elle était moins grande, on trouverait peut-être de quoi louer en elle ! Dans ce que l'on voit, que loue-t-on ? La beauté, l'utilité, la force, la puissance. La beauté ? mais est-elle comparable avec celle de Dieu, son auteur ? L'utilité ? mais l'emporte-t-elle sur celle de Dieu, qui a tout fait ? La vertu, la puissance ? mais qu'est-ce qui est plus fort et plus puissant que cet Être incréé qui a créé l'univers, et qui, de plus, le tient soumis à ses volontés et à ses lois ?

« Toutes les générations publieront votre puissance ; elles parleront de l'éclat magnifique de votre sainteté ; elles raconteront vos merveilles, et la force effrayante de vos prodiges ; elles s'entretiendront de votre Majesté ; elles répandront du fond du cœur le souvenir de votre douceur infinie, » (Ps. 144) et point d'autre. Oh ! que le psalmiste sait considérer les œuvres comme il convient ! Voyez-le : sa pensée ne quitte pas l'ouvrier pour l'ouvrage ; elle ne se laisse pas choir du Créateur aux choses qu'il a créées. De ces choses, elle se sert comme de degrés pour monter vers Dieu, et non comme d'autant de scandales pour tomber de Dieu jusqu'à la créature. Aimer ces choses plus que lui, c'est le perdre. Et à quoi bon jouir en abondance de ses œuvres, si lui-même, leur Artisan,

vous fait défaut? Sans doute, aimez ses œuvres ; mais, lui, aimez-le davantage, et n'aimez ses œuvres qu'à cause de lui. Ah ! publiez donc sa puissance ; dites le glorieux éclat de sa sainteté ; ne cessez pas de raconter ses merveilles. (*Disc. sur le Ps.* 144, *n.* 7 *et* 8.)

VI

L'amour des créatures empêche l'âme de prendre librement son essor vers le Dieu qu'elle doit aimer.

L'amour impur embrase l'âme, et cause sa perte en excitant en elle mille désirs terrestres, en l'attachant à des biens périssables qui l'entraînent dans leur ruine et la précipitent au fond de l'abîme. Au contraire, l'amour divin la porte sur les hauteurs, et l'enflamme pour les choses éternelles, qui ne connaissent ni l'inconstance, ni la mort ; en un mot, il l'arrache aux menaces de l'enfer pour l'élever jusqu'au ciel. Ainsi tout amour a sa force impérieuse, et aucun amour dans une âme ne reste inactif : il faut qu'il entraîne. Mais, pour connaître son caractère, il n'y a qu'à voir où il mène. Donc on ne vous dit pas de ne rien aimer, mais de ne point aimer le monde, afin que vous deveniez libres d'aimer Celui dont le monde est l'ouvrage. Une âme que captive l'amour terrestre, a comme de la glu dans les ailes : elle ne peut voler. Mais, une fois purifiée des affections si grossières du siècle, elle est capable de déployer ses deux ailes, qu'aucun obstacle ne retient, et ces deux ailes ne sont autres que le double précepte de l'amour de Dieu et du prochain. Alors, elle vole, et où vole-t-elle

si ce n'est vers Dieu ? Elle y monte en volant, parce qu'elle y monte en aimant. Avant de le pouvoir, et si elle a déjà conçu le désir de voler, elle pousse sur terre ce gémissement : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai et je me reposerai ! (Ps. 54.) Mais d'où s'envolera-t-elle, sinon du milieu des scandales ? Et où veut-elle monter, sinon au ciel ? Qu'est-ce à dire : au ciel ? Est-ce afin d'être avec le soleil, la lune et les étoiles ? Non. Mais dans le ciel se trouve la Jérusalem éternelle, qu'habitent les Anges nos concitoyens : c'est d'eux que nous éloigne notre pèlerinage ici-bas ! Voilà pourquoi maintenant nous gémissons ; mais nous nous réjouirons dans la cité. (*Disc. sur le Ps.* 121, *n.* 1 *et* 2.)

Dirigez donc votre cœur vers Dieu. Ne vous faites pas illusion. Demandez-vous, lorsque dans le siècle tout vous réussit, demandez-vous alors si vous aimez ce monde, ou si vous ne l'aimez pas ; apprenez à le quitter avant qu'il vous quitte lui-même. Qu'est-ce que quitter le monde ? Lui refuser son cœur.

Tandis que vous possédez les biens du temps, biens que vous perdrez, soit pendant votre vie, soit à votre mort, car vous ne pouvez les conserver toujours, détachez-en votre cœur, et que ce cœur s'abandonne à la volonté divine, qu'il se tienne comme suspendu à Dieu. Ah ! qu'il reste uni à ce Dieu, que nul ne perd malgré soi ! Alors, s'il vous arrive des revers de fortune, vous serez prêts à dire : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté ; ainsi qu'il a plu au Seigneur, il a été fait : que le nom du Seigneur soit béni ! » (Job, 1.) Et si Dieu veut vous épargner ces revers jusqu'à la fin, une fois délivrés de cette vie, vous recevrez le denier, et en vous se consommera la béatitude. (*Serm.* 125, *n.* 11.)

« Vous nous vivifierez, Seigneur, et nous invoquerons votre nom. » (Ps. 79.) « Vous nous vivifierez. » O douceur divine! Auparavant nous aimions la terre, au lieu de vous aimer, ô mon Dieu: mais « vous avez mortifié nos membres, qui sont sur la terre. » (Col. 3.) Par ses promesses terrestres l'ancien Testament semble nous conseiller de ne point rendre à Dieu un culte désintéressé, et de l'aimer à cause de ses dons temporels. Mais dites-moi, quel amour vous privera de celui de Dieu? Aimez, si vous le pouvez, quelque chose qu'il n'ait point faite. Jetez vos regards sur la création entière : par quoi vous êtes-vous pris à la glu de la cupidité, par quoi êtes-vous empêché d'aimer le Créateur, si ce n'est par les objets mêmes qu'a créés Celui que vous dédaignez? Et pour quel motif aimez-vous ces objets? Est-ce parce qu'ils sont beaux? Peuvent-ils l'être autant que Dieu qui les a faits? Les admireriez-vous de la sorte, si vous voyiez leur Auteur? Ces œuvres excitent votre admiration : quel amour ne devez-vous donc pas à leur invisible Ouvrier! Questionnez la créature: si c'est en vertu d'elle-même qu'elle existe, complaisez-vous en elle: mais, si elle vient de Dieu, son amour n'est funeste que parce qu'on la préfère à son Créateur. (*Disc. sur le Ps.* 79, *n.*14.)

VII

L'âme humaine, placée entre les biens de l'éternité et les biens du temps, doit préférer les premiers aux seconds.

L'homme est doué d'une âme raisonnable ; mais ce qui est important pour cette âme, c'est de savoir,

en usant de sa raison, de quel côté diriger sa volonté. Sera-ce vers les biens du dehors, tous d'une nature inférieure, ou vers les biens du dedans, tous d'une nature supérieure ? Préfèrera-t-elle mettre sa jouissance dans la matière et le temps, plutôt que de la mettre dans la divinité et l'éternité ? Elle est, en effet, placée dans ce milieu : au-dessous d'elle, ce sont les corps ; au-dessus, c'est leur Créateur, de qui procède aussi le corps qu'elle anime. Cette situation lui permet donc l'usage des biens du corps et du temps, mais à la condition de ne pas livrer son cœur à ces biens créés, au détriment du Créateur, mais de les faire servir à la gloire du Créateur, de la bonté de qui elle les a reçus avec tant de largesse et d'abondance. Tout ce que Dieu a créé est bon, depuis la créature intelligente jusqu'au plus infime des corps : l'âme a donc le droit d'user de ces biens, pourvu que leur usage se conforme à l'ordre convenable, pourvu que le discernement qui les pèse et en conseille le choix, ne porte pas à préférer les moindres aux plus grands, les matériels aux spirituels, les inférieurs aux supérieurs, ceux du temps à ceux de l'éternité. L'âme qui néglige les supérieurs et ne poursuit que les inférieurs, se dégrade et en elle-même et en son corps, tandis que, dans un amour justement ordonné de ces biens, elle trouve pour son corps et pour elle-même un progrès et une perfection. Toutes les substances étant bonnes par nature, observer, en les aimant, l'ordre qu'elles présentent entre elles, est un acte digne d'honneur et de récompense ; mais les aimer en renversant cet ordre est un crime qui mérite d'être condamné et puni. Et l'âme qui commet un tel renversement n'échappe point pour cela au divin Ordonnateur,

parce que, si elle se sert mal du bien, il sait, lui, tirer le bien du mal même. Aussi, cette âme devient mauvaise par l'usage désordonné de ce qui est un bien ; mais Dieu, par l'usage ordonné de ce qui est un mal, reste toujours bon. Quiconque, en effet, sort injustement de l'ordre par le péché, Dieu l'oblige avec justice à y rentrer par le châtiment. (*Lettre* 140, *c.* 3.)

Tout ce que Dieu a fait est un bien ; mais parmi les biens qu'il a créés, les uns sont grands et les autres petits; il en est de terrestres, il en est de spirituels ; il en est enfin qui relèvent du temps ou de l'éternité. Malgré ces différences, ce sont tous des biens, œuvres également de la Bonté par essence. C'est ce qui explique ces paroles des divines Écritures : « Ordonnez en moi l'amour. » (Cant. 2.) Dieu vous a fait : vous êtes un bien ; mais il est le Bien suprême au-dessus de vous, comme par sa volonté vous êtes au-dessus d'autres biens. Ainsi Dieu vous domine et vous dominez les biens qu'il a placés sous vos pieds : en conséquence, ne laissez pas le bien qui vous est supérieur pour vous courber au bien qui vous est inférieur. Évitez ce défaut de droiture, et vous serez loué, car « On louera tous les cœurs droits. » (Ps. 63.) D'où vient que vous péchez? N'est-ce point parce que vous violez l'ordre qui devrait présider chez vous au choix et à l'amour des réalités dont vous avez reçu l'usage? Usez donc comme il faut des biens inférieurs, et cette rectitude vous permettra de jouir du bien supérieur.

Maintenant écoutez, et appelez-en à votre propre expérience. Vous avez vos affaires : interrogez-vous vous-même ; interrogez aussi les affaires que vous maniez. Voilà quelqu'un qui dans son négoce préfère l'argent à l'or, le plomb à l'argent, le sable au plomb :

ses associés ne le regarderont-ils pas comme frappé de la plus étrange folie ? Ne rompront-ils pas leur société avec lui? Ne l'appelleront-ils pas un homme dangereux, qui a perdu peut-être toute sa tête ? Que voulez-vous qu'ils pensent de lui en l'entendant dire que l'argent est plus précieux ou meilleur que l'or ? Insensé ! lui crieront-ils, vous vous trompez, et il faut que vous soyez bien malade pour croire que l'or vaut moins que l'argent ! Eh bien, ne méritez-vous pas qu'on vous tienne un pareil langage, quand vous préférez l'or à Dieu ? — Je préfère l'or à Dieu ? direz-vous : comment cela ? Quand je préfère l'argent à l'or, je suis fou, sans doute. Mais pourquoi ? parce que de deux matières, qui tombent en même temps sous mes yeux, la plus vile me paraît la plus chère; mais, s'il s'agit de Dieu et de l'or, je ne vois pas Dieu, et je vois l'or : comment donc, faute de comparaison possible, puis-je préférer l'or à Dieu ? — Vaine excuse ! Pourquoi aimez-vous l'argent ? Parce qu'il a du prix. Pourquoi aimez-vous davantage l'or ? Parce qu'il a plus de prix encore? Eh bien, si l'argent est cher, si l'or est plus cher, Dieu est la cherté même : « Deus charitas est. »(*Serm.* 21.)

VIII

Les biens éternels et les biens temporels ne peuvent être aimés en même temps : il faut donc laisser le monde, si l'on veut posséder Dieu.

Ce qui est éternel, nul ne peut l'aimer, qu'en cessant d'aimer ce qui est temporel. Chez l'homme, l'amour est

comme la main de son âme. Cette main tient-elle un objet : il lui est impossible d'en tenir un autre. D'où il résulte que, pour saisir ce qu'on lui offre, il faut qu'elle lâche ce qu'elle tient. Ainsi, celui qui aime le monde ne saurait aimer Dieu : sa main n'est pas assez libre. Dieu lui dit : prends ce que je donne ; s'il refuse d'abandonner ce qu'il tient, il est incapable d'appréhender ce qui lui est offert. S'ensuit-il qu'il ne doive rien posséder de ce monde ? Si cela lui est possible, si quelque appel à la perfection l'exige de lui, à la bonne heure, qu'il ne possède rien ; si cela lui est défendu par la nécessité, qu'il possède, mais sans être possédé ; qu'il tienne, sans être tenu ; qu'il se conduise en maître de ses biens, et non en esclave. « Mes frères, dit l'Apôtre, le temps est court : ainsi, que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avaient pas ; et ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas ; et ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissaient pas ; et ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas ; et ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient pas : car elle passe, la figure de ce monde. » (1 Cor. 7, 29.) Ne pas aimer ce que l'on possède dans le siècle, qu'est-ce donc ? C'est donner à notre main toute liberté de s'emparer de Dieu. C'est nous réserver notre cœur pour le donner et l'unir à Dieu, notre Principe. (*Serm.* 125.)

« Aimez le Seigneur, ô vous tous qui êtes ses Saints. » (Ps. 30.) Ce qui signifie : Aimez le Seigneur, vous qui n'aimez pas le monde, et qui, par conséquent, êtes ses Saints. A qui, en effet, dire d'aimer le Seigneur ? A celui qui aime encore l'amphithéâtre ? qui aime encore les comédiens ? qui aime encore l'ivresse ? qui aime encore les pompes du siècle, si vaines, si folles, et

si mensongères ? A celui-là il faut dire : Apprenez à ne pas aimer, pour apprendre à aimer ; reculez, pour avancer ; videz votre âme, pour la remplir ! (*Disc.* 4 *sur le Ps.* 30, *n.* 11.)

L'amour n'est jamais inactif. Qu'est-ce qui pousse l'homme à des actions, même coupables, sinon l'amour? Oui, montrez-moi un amour inerte et sans opération ? Infamies, adultères, forfaits, homicides, orgies, n'est-ce pas l'amour qui pousse à les commettre ? Purifiez donc votre amour ; l'eau qui va au cloaque, détournez-la dans votre jardin ; votre cœur si impétueux pour le monde, dirigez-le avec la même impétuosité vers l'Artisan du monde. Il ne s'agit pas de ne rien aimer. Loin de là. Hideuse serait votre paresse, horrible votre misère, semblable à la mort votre état, si vous n'aimiez rien. Aimez : seulement, il s'agit de voir ce que vous aimez. L'amour de Dieu et du prochain porte le nom de charité : l'amour du monde et de ce siècle porte le nom de cupidité. Réprimez donc la cupidité dans vos âmes, et excitez-y la charité. (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 31, *n.* 5.)

Si votre amour va au Créateur, il n'est plus cupidité, il est charité. La cupidité consiste à aimer la créature pour elle-même. Alors, hélas ! elle n'est d'aucun secours pour qui en use, et elle est une source de corruption pour qui en jouit. Donc, comme la créature vous est ou égale, ou inférieure, usez-en, si elle vous est inférieure, pour monter à Dieu, et, si elle vous est égale, jouissez-en, mais en Dieu. C'est de vous et non en vous, mais en Celui qui vous a fait, que vous devez jouir. Or, le prochain, vous l'aimez comme vous ; jouissez-en donc de la même manière, Ah ! que ce soit dans le Seigneur que nous jouissions et de nous et de nos frères ; crai-

gnons de retomber sur nous-mêmes, et de là peut-être de nous laisser entraîner tout à fait en bas ? (*Liv.* 9 *de la Trin. c.* 8.)

IX

Les biens à désirer sont ceux qui enrichissent l'âme au dedans d'elle-même.

« Roi des rois, Dominateur des dominateurs, il possède seul l'immortalité ; la lumière qu'il habite est inaccessible. » (2 Tim. 6.) Voilà Celui dans la race duquel nous sommes entrés par adoption ; nous sommes ses fils, non en vertu de nos mérites, mais par sa grâce. N'est-ce donc pas une chose horrible que de dire, avec un cœur enchaîné à la terre par l'avarice, *Notre Père, qui êtes aux Cieux*, à Celui dont l'amour suffit pour rendre vil à nos yeux tout le reste ? Notre naissance selon la nature nous a placés au milieu des richesses de la terre ; mais elles n'existent plus pour nous depuis que la grâce nous a de nouveau enfantés pour Dieu. La nécessité nous oblige d'en user : mais refusons-leur notre amour. Ne nous regardons pas comme leurs propriétaires : elles doivent être à notre égard ce qu'une hôtellerie est pour le voyageur : ne faisons qu'y passer afin de réparer nos forces. Voyageurs, examinons auprès de qui nous sommes arrivés, car très-grand est Celui qui est venu à nous. En quittant cette vie, nous laissons à d'autres nos places : cette vie n'est donc qu'une hôtellerie d'où l'on part, et où d'autres arrivent. Mais, si nous voulons parvenir enfin à la demeure permanente, que Dieu ne se retire point de nous, ce Dieu de qui nous disons : « Il m'a conduit par les sen-

tiers de la justice, à cause de son nom, » (Ps. 22, 3.) non à cause de mes mérites.

Autre est le chemin de la mortalité, autre celui de la piété. Sur l'un marchent en commun tous ceux que la nature a fait naître ; sur l'autre on ne rencontre que ceux à qui la Grâce a donné une nouvelle naissance. Naître, grandir, vieillir et mourir : voilà le premier de ces chemins. C'est à cause de lui que l'on a besoin de nourriture et de vêtements. Contentons-nous des provisions nécessaires pour ce voyage. Pourquoi se charger d'un lourd superflu dans un chemin si court ? Il n'aide pas à le parcourir jusqu'au bout : il ne fait qu'ajouter son poids écrasant aux fatigues de la marche. Quoi de plus étonnant que d'aimer ainsi à marcher sous l'excessif fardeau de l'argent, fardeau de l'avarice qui souille le cœur ! En sortant de ce monde, qu'emporte-t-on de cet argent si aimé ? Rien, rien hélas ! que le vice de cet amour. Persévérer dans cet amour mondain, c'est vouloir être rejeté comme immonde par le Créateur du monde. Usons donc modérément de l'argent pour les besoins du voyage, afin de nous conformer à ce qui est écrit : « Que votre vie soit exempte d'avarice, vous contentant de ce que vous avez. » (Hébr. 13.) Oui, efforçons-nous d'acquérir la liberté du cœur : un cœur esclave de l'argent vit au milieu des plus douloureux soucis. Que devient alors ce précepte ? « Pour vous, homme de Dieu, fuyez ce désordre. » (Tim. 6.) Remarquons que l'Apôtre ne dit pas : laissez, abandonnez, mais *fuyez*, comme on fuit un ennemi. Vous cherchiez à fuir avec votre or : fuyez cet or lui-même. Que votre cœur opère cette fuite, et cet or ne vous dominera plus. Vous vous délivrerez de la cupidité, et, la piété vous revenant, vous saurez que

faire de l'or, car vous en serez le maître, non l'esclave. Celui qui est le maître de son or, fait le bien avec lui; celui qui en est l'esclave, fait avec lui le mal. Des aumônes du premier on glorifie le Seigneur; l'avarice du second porte à le blasphémer. Or, si la cupidité rend esclave, la charité rend libre. Fuyons donc la cupidité : autrement nous vivrons dans son esclavage. « Pour vous, homme de Dieu, fuyez la cupidité ». Pour secouer sa chaîne, que l'esclave prenne la fuite!

Vous savez ce qu'il faut fuir : écoutez ce qu'il faut rechercher. Autrement, vous fuiriez pour rien, s vos renoncements n'aboutissaient pas à quelque acquisition nouvelle. Eh bien, « Recherchez la justice, la foi, la piété, la charité. » (1. Tim. 6.) Voilà les vraies richesses : on les possède au-dedans de soi, et les voleurs n'en approchent que si la malice de la volonté leur facilite cet accès. Fortifiez ce qui les garde intérieurement, je veux dire, votre conscience. O bienheureuse fortune, que le larron, l'ennemi le plus puissant, le barbare envahisseur, le naufrage enfin ne sauraient enlever! Dépouillés par eux de tout le reste, vous serez toujours remplis de ce trésor. Ah! privé de tout à l'extérieur, il n'était certes pas indigent, celui qui disait : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté; ainsi qu'il a plu au Seigneur, ainsi a-t-il été fait; que le nom du Seigneur soit béni! » (Job. 1.) O glorieuse plénitude, ô richesse immense! N'avoir plus d'or, mais être plein de Dieu! N'avoir plus de ces biens qui passent, mais être plein de la volonté du Seigneur! Pourquoi chercher l'or au prix de tant de fatigues et de tant de voyages lointains? Aimez les biens de l'âme, et vous voilà aussitôt dans l'abondance. On en découvre aisément la source, si l'on ouvre son cœur au moyen

de la foi : la foi en est la clef, et elle y purifie ce qui en lui doit servir de dépôt à ces dons divins. Non, ne vous croyez pas trop étroits pour les recevoir : votre Dieu, en devenant votre richesse intime, vous donnera la dilatation nécessaire. (*Serm.* 177.)

X

Il faut sans cesse se souvenir qu'un chrétien n'est pas fait pour le bonheur de la terre.

Notre espérance n'est ni de ce temps, ni de ce monde ; elle n'a point pour objet la félicité qui aveugle les hommes oublieux de Dieu. C'est ce que tout d'abord nous devons savoir, c'est la conviction qui doit se former dans notre cœur. Non, comme chrétiens, nous ne sommes pas faits pour les biens de la vie présente, mais pour je ne sais quelle autre béatitude, que Dieu nous a déjà promise, et que l'homme ne comprend pas encore. De cette béatitude il est écrit : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a pas entendu, et il n'est pas donné au cœur de l'homme de sentir ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » (1. Cor. 2.) C'est donc la grandeur et l'éclat de ce bien ineffable qui en empêchent l'intelligence dans l'homme; mais il a pour garant la promesse divine. Ce qui lui est promis, l'homme a le cœur trop enténébré encore pour le saisir, et il est impossible de lui montrer ce qu'il sera un jour en vertu de la promesse qui lui est faite. (*Serm.* 127.)

Ame fidèle, pour conserver ton espérance, ne perds pas la charité ; ceins tes reins ; allume et porte devant toi ta lampe ; attends que le Seigneur revienne des noces. Pourquoi cette terreur, à la vue des trônes

d'ici-bas qui s'écroulent ? Oublies-tu donc que, pour te sauver de ces désastres, il t'a été promis un royaume céleste ! Fixe donc ton espérance en Dieu ; ambitionne ce qui est indestructible ; poursuis ce qui est éternel. Nous sommes chrétiens : est-ce pour vivre dans les délices que le Christ s'est abaissé jusqu'à notre chair mortelle ? Supportons donc le présent, plutôt que de l'aimer. Si l'adversité nous frappe avec une violence ouverte, la prospérité exerce sur nous de perfides séductions. Ah ! craignons la mer, alors même qu'elle est calme. Que ce ne soit pas en vain qu'on nous dise : En haut vos cœurs ! Nos cœurs peuvent-ils s'attacher à la terre, à la terre qui n'offre que des ruines ? (*Serm.* 105.)

Le bonheur est une grande chose ; mais il habite une patrie qui lui est propre. C'est de là que le Christ est venu sur la terre, et la terre n'a pu le rendre heureux. Il y a été moqué, calomnié, saisi, garrotté, battu de verges, couvert de crachats, couronné d'épines, suspendu à un gibet ; et enfin il est mort. Le psalmiste avait prédit que « Le Seigneur finirait par mourir ». (Ps. 67.) Pourquoi donc, vous, son serviteur, cherchez-vous la félicité là où votre Maître a trouvé la mort ? (*Serm.* 19.)

Non, vous n'avez pas été appelé à jouir sur la terre, mais à conquérir le ciel ; vous n'avez pas été appelé à une félicité terrestre, mais à une félicité céleste ; vous n'existez pas pour vous procurer dans le temps une prospérité passagère, mais pour vivre un jour avec les Anges pendant toute une éternité. (*Serm.* 296.)

Pourquoi donc avez-vous cru au Christ ? Que vous a-t-il promis ? Est-ce de vous donner un bonheur mondain ? En ce cas, murmurez, murmurez contre lui,

lorsque vous voyez l'infidèle si heureux. Quel bonheur vous a-t-il promis? Celui-là seul qui suivra la résurrection des morts. Mais, en cette vie, il ne vous a promis que ce qu'il y a souffert lui-même, oui, lui-même. Vous êtes son serviteur, son disciple : et vous ne tiendriez aucun compte de ce que votre Seigneur, votre Maître a eu pour partage? N'entendez-vous pas cette parole tombée de ses lèvres : « Le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, et le disciple n'est pas au-dessus de son maître. » (Jean. 13.) C'est lui qui pour vous a subi les tortures de la flagellation, l'opprobre de la Croix, et enfin la mort. Lequel de ces tourments ce Juste avait-il mérité? Lequel de ces tourments ne méritez-vous pas vous-même, à titre de pécheur ? (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 36. *n.* 9.)

XI

Le chrétien doit regarder sans cesse, non ce que le monde se flatte de lui donner, mais ce que Dieu daigne lui promettre.

L'espérance nous invite à dédaigner les choses présentes, à désirer les biens futurs, à oublier avec l'Apôtre ce qui est derrière nous, pour tendre sans cesse vers ce qui est devant. « Oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant, je m'efforce d'atteindre le but marqué, qui est le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus. » (Philipp. 3, 13.) Rien n'est donc plus hostile à l'espérance que de regarder en arrière, que de rechercher les biens fragiles et périssables, au lieu de soupirer après ce bonheur qui nous est encore refusé, mais

dont nous serons comblés un jour, sans jamais être exposés à le perdre. Or, c'est lorsque les épreuves, semblables à la pluie de soufre qui tomba sur Sodome, ravagent le monde, qu'il faut craindre d'imiter l'exemple de la femme de Loth. Elle regarda en arrière, et, à l'endroit même qui fut témoin de ce regard, elle resta frappée d'immobilité. Elle fut changée en sel, afin, par son exemple, de conserver la prudence dans les cœurs.

Le monde, que ne vous dit-il pas, quel bruit ne fait-il pas derrière vous, pour gagner vos regards ! Il voudrait que les choses présentes (présentes ? non, puisqu'elles changent toujours) devinssent l'objet de votre ambition ; il voudrait que la félicité promise par le Christ, et dont l'avenir certain nous est garanti par la fidélité de sa parole, fût méprisée de votre cœur, et que ce cœur cherchât ses joies dans des réalités toutes destinées à périr !

Pourquoi Dieu mêle-t-il tant d'amertumes aux jouissances de la terre, sinon pour nous pousser à la recherche d'autres jouissances, dont la douceur ne soit pas trompeuse? Or, ces amertumes mêmes servent au monde pour vous détourner de ce qui est devant vous et vous obliger à regarder en arrière. Oui, ces amertumes, ces tribulations excitent vos murmures : — Voilà, dites-vous, que tout périt dans les âges chrétiens ! — A quoi bon ces clameurs ? Dieu m'a-t-il promis que ces choses ne périront point ? Le Christ ne m'a pas fait une telle promesse. Éternel, il a promis des biens éternels eux-mêmes : si j'ai foi en lui, de mortel je deviendrai éternel. Pourquoi tant de bruit, ô monde immonde ? Pourquoi tant d'efforts pour me détourner de l'avenir céleste? Tu t'écroules, et tu veux me retenir ? Que serait-

ce, si tu étais immuable ? Qui se défendrait de ta douceur, puisque, si amer que tu sois, tu oses nous offrir des aliments perfides? Pour moi, « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours sur mes lèvres.» (Ps. 33.) Que le monde soit prospère, ou qu'il croule : Je bénirai le Seigneur, qui l'a créé; oui, je le bénirai. Que je sois heureux ou malheureux selon la chair: « Je bénirai le Seigneur en tout temps; sa louange sera toujours sur mes lèvres. » Si, dans la prospérité, je le loue, et si je le blasphème dans l'adversité, en cela même, hélas, je regarde en arrière ! Que Dieu nous épargne ce malheur ! (*Serm.* 105).

Si nous voulons être heureux, aimons plus les promesses de Dieu que celles du monde ; et craignons moins les menaces du monde que celles de Dieu. L'éternel royaume des cieux, voilà ce que Dieu promet : quelle folie de ne pas vouloir de ce royaume céleste? Et quel péché de lui préférer les biens de la terre; d'avoir plus de confiance aux réalités du présent qu'aux réalités à venir; de laisser les choses visibles l'emporter dans nos affections sur les divines promesses ! Et pourtant, ces choses visibles peuvent être soustraites à nos regards, et même nous être enlevées, si nous les possédons. Mais les récompenses que Dieu promet, tout incapables qu'elles soient de tomber sous les yeux de la chair, restent inamissibles chez leurs possesseurs : on n'a pas à craindre de les perdre, parce que nul n'est plus puissant que leur Donateur divin. Ainsi, attachons-nous fermement par la charité aux promesses de Dieu, et nous serons vainqueurs des cupidités mondaines. (*Serm.* 32.)

XII

Les biens promis de Dieu sont éternels, et le chrétien doit les acquérir par le don de lui-même.

Laissez s'enflammer votre charité : elle vous séparera de l'amour du siècle, et consumera tout votre cœur pour Dieu. La terre où nous naissons et mourons, est-elle si aimable ? Ah ! que la charité nous en fasse sortir; que la charité fixe en haut notre demeure, cette charité qui nous unit à Dieu ! Pendant le pèlerinage de cette vie, ne cessons de penser qu'il finira un jour, et de nous préparer par une conduite chrétienne une patrie que nous n'aurons plus à quitter, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, une ois ressuscité, ne meurt plus, sur qui, selon l'expression de l'Apôtre, la mort a perdu tout domaine. (Rom. 6.)

Voilà ce qu'il faut aimer. Si par la foi nous vivons en Jésus ressuscité, il nous donnera cet amour, si contraire à celui dont se laisse flétrir le cœur des hommes qui n'aiment point Dieu, ou qui l'aiment d'autant moins qu'ils aiment davantage la vanité mondaine, et qui l'aimeraient d'autant plus qu'ils aimeraient moins cette vanité.

Mais voyons ce que Dieu nous a promis. Ce ne sont ni les richesses de la terre et du temps, ni les honneurs ou dignités de ce siècle. Les méchants eux-mêmes les obtiennent et en jouissent, ce qui doit empêcher les bons d'en faire grande estime. Ce n'est pas, non plus, la santé du corps : Dieu, sans doute, la donne; mais il

la donne aussi aux animaux. Est-ce une longue vie? Non encore : aucune vie n'est longue, qui aboutit à la mort. Pourquoi Dieu aurait-il promis à ses croyants des jours nombreux, ou une vieillesse décrépite ? La vieillesse, tous la souhaitent, avant qu'elle vienne, et tous s'en plaignent, quand elle est venue. Enfin ce n'est pas la beauté du corps : la maladie, la vieillesse elle-même en font tôt ou tard une ruine.

Rien de tout cela ne nous a été promis de Dieu, de ce Dieu qui a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. » (Jean. 7.) Une vie éternelle, voilà sa promesse : dans cette vie, point de crainte, point de trouble ; dans cette vie seront inconnues et la mort qui fait des vides si douloureux, et la naissance qui les remplit. (*Traité* 32. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Lors donc qu'on nous promet une vie éternelle, représentons-nous cette vie comme affranchie de toutes les peines de la vie présente, car il nous est plus facile de dire ce qu'elle ne renferme pas que de dire ce qu'elle contient.

Eh bien, ici-bas nous vivons : nous vivrons là aussi. Maintenant, l'absence de maladie ou de douleur corporelle, la santé nous est une joie : elle sera notre joie continuelle dans la vie future. Nous sommes heureux sur cette terre, quand nous n'avons rien à souffrir : nous serons préservés de toute souffrance dans la terre des vivants. Supposez donc un homme en vie, bien portant, exempt de toute épreuve ; ajoutez à ce bonheur l'impossibilité de jamais finir : quel ne serait pas le contentement de cet homme, quels transports d'allégresse ! Pourrait-il les contenir en se voyant sans maladie et

affliction possibles, et avec l'assurance de vivre toujours? Ah! si Dieu nous avait seulement promis une semblable félicité, à quel prix ne devrait-on pas l'acheter, si elle était à vendre? Que ne faudrait-il pas donner pour l'acquérir?

Suffirait-il de donner tout ce que vous avez, serait-ce le monde entier? Non. Toutefois, ce bonheur est à vendre, et vous pouvez l'acheter, si vous voulez. Ne vous effrayez pas du prix élevé que semble réclamer sa grandeur. Il vaut ce que vous possédez. Si vous vouliez faire quelque grande et somptueuse acquisition, vous vous procureriez de l'or, de l'argent, des sommes considérables, pour réussir à vous emparer d'un bien qui vous rendrait heureux sur la terre. De même, pour le bonheur en question, il faut vouloir l'acheter. Seulement, pour le payer, ne cherchez pas ce que vous avez, mais ce que vous êtes. Ce bonheur vous vaut; il vaut autant que vous. Donnez-vous vous-même, et vous l'aurez. Vous vous troublez, vous vous inquiétez! Pourquoi? Est-il nécessaire de vous chercher, ou de vous acheter vous-même? Tel que vous êtes, donnez-vous tout entier à ce bonheur, et vous en deviendrez le possesseur pour toujours.

Mais, dira quelqu'un, je suis mauvais, et je ne serai peut-être pas accepté. — Donnez-vous à cette félicité, et vous voilà bon. Vous donner à cette foi et à cette promesse, c'est en quoi consiste la bonté. Une fois bon, vous serez le prix de cette béatitude, et vous n'aurez pas seulement la santé, et une santé inamissible, la vie, et une vie sans fin : vous n'aurez pas seulement cela ; mais vous serez encore affranchi de n'importe quelle peine. Plus de fatigue et de sommeil; plus de faim et de soif; plus d'adolescence et de

vieillesse, car nul ne naîtra là où le nombre des élus sera complet et permanent. Ce nombre ne changera point : il n'aura pas besoin d'augmenter, parce que rien ne le diminuera. Oh ! que d'épreuves inconnues là-haut ! Il n'y a ni douleur, ni faim, ni soif, ni défaillance ; il n'y a aucune infirmité ; mais quant aux biens positifs qui abondent au ciel, « L'œil ne les a point vus, l'oreille ne les a pas entendus, le cœur de l'homme est impuissant à les comprendre. » (*Serm.* 127.)

XIII

Il faut d'autant moins s'attacher au monde qu'il incline davantage vers sa ruine.

Chrétiens, vous êtes de la race céleste ; pèlerins sur la terre, vous cherchez une cité dans le ciel, vous désirez vivre dans la société des saints Anges. Comprenez donc que vous êtes venus en ce monde pour le quitter un jour. Ce monde, vous avez à le traverser pour parvenir au prix de mille efforts jusqu'à Celui qui l'a créé. Ne vous laissez pas détourner de ce but divin par ces amis du monde qui voudraient y rester toujours, et qui, bon gré mal gré, seront forcés d'en sortir. Défendez-vous contre leurs perfidies et leurs séductions.

Le monde croule : vous vous en étonnez ! Que sa vieillesse vous étonne plutôt. Le monde est semblable à l'homme, qui naît, grandit et vieillit. Nombreux les sujets de plainte qu'amène la vieillesse ! C'est la toux, le catarrhe, l'humeur chagrine, la faiblesse des membres. Ah ! quand il est vieux, l'homme est chargé d'infirmités qui l'attristent. De même pour le monde :

il a vieilli, et il est tout courbé sous les tribulations. Mais, à vos yeux, est-ce un faible secours que Dieu vous a prêté, en vous envoyant, pendant la vieillesse du monde, ce Christ qui peut vous refaire, quand tout le reste se défait ? Ignorez-vous que le Christ a été signifié par « celui qui naîtrait d'Abraham ? » Et celui-là, n'est autre que le Christ. C'est l'Apôtre qui nous l'enseigne lui-même : « Les promesses ont été faites à Abraham et à celui qui devait naître de lui. L'Écriture ne dit pas : *et à ceux qui naîtront,* comme si elle eût voulu en marquer plusieurs ; mais, comme parlant d'un seul : *et à celui qui naîtra de toi ;* lequel est Jésus-Christ. » (Gal. 3. 16.)

Pourquoi donc Abraham était-il si avancé en âge, quand il lui naquit un fils ? C'est parce que le Christ ne devait apparaître que pendant la vieillesse du monde. Il est venu, quand toutes choses vieillissaient, et il a renouvelé votre jeunesse. Ce monde créé, ce monde périssable penchait déjà vers sa ruine, et il ne pouvait que se remplir d'ébranlements douloureux. Le Christ est venu pour vous rassurer au milieu de tant de secousses, et pour vous promettre une paix éternelle. Ne vous attachez donc pas à un monde usé par la vieillesse ; rajeunissez-vous dans le Christ ; écoutez ce qu'il vous dit : Le monde périt ; il vieillit, il s'en va, il succombe, il ne fait entendre que le souffle pénible d'un vieillard ; mais soyez sans crainte : votre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle. (*Serm.* 81.)

Si le monde touche à sa fin, s'il faut en partir, vous devez lui retirer votre affection. Que feriez-vous donc, s'il était calme et tranquille ? Sa laideur captive votre amour : combien plus l'aimeriez-vous splendide de beauté ! Vos mains se plaisent à cueillir ses épines ,

avec quel plaisir ne cueilleraient-elles pas ses roses? Vous ne voulez pas laisser le monde; et le monde a beau vous laisser, vous le suivez toujours. C'est donc notre cœur qui a besoin de se purifier; ne perdons pas la patience, appliquons-nous à la sagesse et soyons tempérants. Le travail passe, et le repos lui succèdera: les fausses délices passent aussi et après elles viendra le bien si désiré par l'âme fidèle, si ardemment poursuivi par quiconque s'estime étranger ici-bas: la patrie du bonheur, la patrie du ciel, la patrie de l'angélique contemplation, la patrie où nul citoyen ne meurt, où nul ennemi ne pénètre, parce que c'est la patrie où Dieu est l'éternel ami de tous! (*Serm.* 38.)

XIV

C'est un étrange renversement d'aimer plus cette vie misérable et toute remplie de douleurs que la vie éternelle et bienheureuse.

Il y a deux vies: l'une précède la mort, l'autre la suit. Toutes les deux ont eu et ont encore des amis. Le tableau de la première, qui est si courte, qu'est-il besoin de vous le faire? Qui n'en connaît par expérience les chagrins et les gémissements? Que de tentations, que de craintes, que de passions violentes, que d'accidents soudains! L'adversité l'abat, la prospérité la gonfle de superbe; quand elle gagne, ce sont des transports de joie, et, quand elle perd, ce sont les tortures du désespoir. Et à la joie de ses gains se mêlent les alarmes: ce qu'elle a gagné, ne le perdra-

t-elle pas ? La bonne fortune ne l'expose-t-elle pas à des attaques dont la préservait sa pauvreté d'auparavant ?

O véritable infortune que cette fortune si imparfaite ! Les petits veulent monter, les grands craignent de descendre ; les pauvres jalousent les riches, les riches méprisent les pauvres. Mais quelle langue décrira jamais la laideur si visible et si repoussante de la vie actuelle ? Et néanmoins cette laideur a de nombreux partisans, au point que nous serions heureux de trouver au moins un très-petit nombre d'âmes qui fussent éprises de la vie éternelle, dont on jouit toujours, comme on est épris de la vie présente, malgré sa fréquente brièveté, et malgré la crainte continuelle, si elle se prolonge, de la voir finir à chaque instant. Ah ! que faire et que dire ? A quelles menaces assez armées d'aiguillons, à quelles exhortations assez brûlantes avoir recours pour percer ou fondre la dureté, l'inertie des cœurs, la stupidité qui les glace, et les décider ainsi à secouer enfin leur mondaine torpeur, et à s'enflammer d'amour pour les biens éternels ? Oui, que faire, que dire ? Inspirons-nous de ce qui se passe tous les jours sous nos yeux : aimons tous la vie éternelle : et, bien qu'elle soit infiniment supérieure, aimons-la au moins comme les sectateurs du monde aiment la vie du temps. (*Serm.* 302.)

La vie, nous l'aimons : il nous est impossible d'en douter, impossible de le nier. Choisissons donc la vie que nous devons aimer. Que choisirons-nous ? La vie, mais, ici-bas d'abord, la vie sainte, et ensuite, après elle, la vie éternelle : ici-bas, pour commencer, une vie sainte, mais non encore heureuse ; une vie sainte maintenant, pour qu'elle soit suivie de la bienheureuse vie

qui lui est réservée. La vie sainte, c'est la tâche à remplir; la vie bienheureuse en est le salaire. Menez une sainte vie, et vous recevrez la vie bienheureuse. Quoi de plus juste? Quoi de plus conforme à l'ordre? Où êtes-vous, amateur de la vie? Choisissez la vie bonne. Si vous vouliez une épouse, vous la choisiriez bonne : vous voulez la vie, et vous la choisissez mauvaise! Dites-moi, que voulez-vous de mauvais? Vous ne voulez rien, vous n'aimez rien qu'à la condition que ce soit bon. Vous ne voulez pas d'un mauvais cheval, ni d'un mauvais serviteur, ni d'un mauvais vêtement, ni d'une mauvaise villa, ni d'une mauvaise maison, ni d'une mauvaise épouse, ni de mauvais enfants. Vous ne cherchez que ce qui est bon : donc soyez bon vous-même. Quel grief avez-vous contre votre propre personne, pour rester seul mauvais parmi tant de choses bonnes? Vous vantez le prix de votre villa, les qualités de votre épouse, la bonté de votre vêtement, et même, pour en venir à ce qu'il y a de moindre, la solidité de votre chaussure : et votre âme vous paraît sans valeur aucune! Certes, la vie présente n'est qu'une suite de fatigants soucis, d'épreuves, de tristesses, de misères, de deuils et d'alarmes : cependant, malgré tous les maux qui l'envahissent, si quelqu'un en assurait l'éternité, quelles actions de grâces ne lui rendrions-nous pas de nous avoir mis dans l'impossibilité de perdre une vie malheureuse ! Ah ! telle n'est point la vie qui nous a été promise, non par un homme quelconque, mais par le Dieu véritable. La Vérité même nous promet la vie, une vie non seulement éternelle, mais encore bienheureuse ; une vie inaccessible à toute affliction, à toute fatigue, à toute crainte, à toute douleur; une vie où nous jouirons d'une sécurité pleine

et entière ; une vie qui sera protégée de Dieu, une vie d'union avec Dieu, une vie puisée en Dieu, une vie qui sera Dieu lui-même. Voilà cette vie éternelle qui nous est promise : et c'est à cette vie que l'on préfère la vie du temps, c'est-à-dire, une vie de misères et de larmes ! (*Serm.* 297.)

XV

L'amour que nous portons à la vie passagère et périssable d'ici-bas, peut nous apprendre comment nous devons aimer la vie éternelle et bienheureuse.

Qu'est-ce que l'homme peut faire de mieux que de payer de retour, en se donnant à lui, le Dieu qui l'a créé, et dont la charité envers nous a fourni d'elle-même une preuve si éclatante, lorsqu'il a envoyé son Fils unique sur la terre avec ordre de mourir pour notre salut ? Reste donc à nous conformer à ces paroles de l'Apôtre : « Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » (2. Cor. 5, 15.) Est-il possible qu'on aime encore le monde, après tant de désastres qui l'ont comme broyé et lui ont ôté jusqu'à l'apparence du charme et de la séduction ? Autant méritent d'être loués et glorifiés ceux qui n'ont pas daigné briller avec le monde, lorsqu'il était au plus fort de son éclat, autant méritent d'être sévèrement blâmés ceux qui se plaisent à périr avec un monde qui penche à sa ruine.

Les fatigues, les dangers, les déceptions de tout genre, on les affronte pour cette vie qui passe, qui

finira un jour ; on les subit, non pour échapper absolument à la mort, mais pour la retarder de quelques instants : combien plus ne doit-on pas les supporter pour la vie éternelle, où la mort ne cause plus de sollicitude à la nature, plus de crainte honteuse aux cœurs lâches, et ne demande plus aux sages le courage de la soutenir! Là, personne qui ait à mourir, car la mort y est réduite à néant. Que la vie éternelle vous compte donc parmi ses amis ! Ne voyez-vous pas quelle violence d'amour la vie actuelle, quoique misérable et indigente, inspire à ses partisans, quelle force elle déploie pour se les attacher ? Et toutefois, dans cette vie, que de périls qui les troublent ! De quels coups soudains la mort les frappe, au moment même où ils en redoutent l'approche, sans s'apercevoir qu'ils l'accélèrent de tout ce qu'ils font pour l'éviter ! En cela, ils ressemblent au voyageur, qui, pour fuir un brigand ou une bête féroce, se précipiterait dans un torrent mille fois plus dangereux. Lorsque sévit la tempête, on jette quelquefois dans la mer les provisions de bouche qui chargent le navire ; pour vivre on se débarrasse de ce qui soutient la vie, et on cherche ainsi à éloigner un peu la fin d'une existence qui ne saurait plus se continuer qu'au prix d'une terrible lutte. Ah ! que de peines l'on se donne pour prolonger la peine ! Que de précautions contre la mort, afin d'avoir à la craindre plus longtemps ! Parmi tant d'accidents qui menacent la fragilité humaine, que de morts différentes et possibles ! Il suffit d'une seule pour nous affranchir, en nous frappant, de la crainte des autres : et pourtant, on ne fuit que celle qui s'approche, afin de les avoir toutes à redouter.

A quelles douleurs, à quelles tortures ne se sou-

mettent pas les malades qui recourent aux médecins et à leurs opérations ? Est-ce pour ne pas mourir ? non ; c'est pour mourir un peu plus tard. Mais si ces tortures sont certaines, incertains sont les quelques jours qu'ils désirent ajouter à leur vie. Il n'est pas rare que, après avoir accepté ces tortures par crainte de la mort, ils succombent à leur violence même. Et de la sorte, ne voulant pas mourir pour ne plus souffrir, et préférant souffrir pour ne pas mourir, il leur arrive de souffrir et de mourir tout à la fois. En effet, s'ils reviennent à la santé, ne leur faut-il pas, après tant de souffrances, en finir avec la vie ? Cette vie, conservée si péniblement, ne peut durer toujours, puisqu'elle est mortelle ; ni durer longtemps, puisque, prise dans sa totalité, elle est courte ; ni durer une heure en pleine sécurité, puisqu'elle ne cesse jamais d'être incertaine. Mais de plus, ils finissent souvent dans la douleur la vie que la douleur, invoquée par eux, devait empêcher de finir.

Ce qu'il y a de malheureux, d'exécrable et d'horrible dans cet amour excessif de la vie, c'est que, en désirant vivre un peu plus longtemps, un grand nombre offensent Dieu, qui est la source de la vie. C'est que, en redoutant si vainement une mort qui ne peut manquer d'arriver, ils se ferment l'entrée du séjour où la vie n'a point de fin. Ajoutez à cela qu'une vie misérable, même perpétuelle, n'est nullement comparable avec une vie heureuse, même très-courte. Néanmoins, en aimant la vie présente, si chargée de misères et si peu durable, les hommes perdent la vie toute faite de béatitude et d'éternité. Ils ne voient pas que ce qu'ils aiment dans la vie actuelle est précisément ce qu'ils perdent dans la vie future. Qu'aiment-ils dans la vie du temps ? Ce n'est pas sa misère, car ils

veulent être heureux ; ce n'est pas sa brièveté, car ils ne voudraient pas la voir finir. C'est la vie seulement qu'ils aiment en elle, et ils l'aiment, toute misérable et toute courte qu'elle est, jusqu'à perdre celle dont le bonheur est éternel.

Ces choses bien considérées, quelle difficulté la vie éternelle impose-t-elle à ses amis, lorsqu'elle veut en être aimée comme est aimée la vie présente par ceux qui s'y attachent ? Quelle indignité, quelle folie, de voir ces derniers laisser les plaisirs du monde pour retenir un peu de temps cette vie nécessairement périssable, et de ne pas mépriser soi-même le monde, pour mériter de vivre un jour éternellement avec Celui par qui le monde a été fait ! (*Lettre* 127.)

XVI

C'est une grande folie de tant travailler pour cette vie périssable, et de ne rien faire pour la vie éternelle.

Parce que les hommes aiment à vivre sur cette terre, la vie leur a été promise ; et parce qu'ils craignent beaucoup de mourir, il leur a été promis une vie éternelle. Qu'est-ce que vous aimez ? — La vie. — Vous l'aurez. Que craignez-vous ? — La mort. — Vous ne la subirez pas. Il a semblé à Dieu qu'il suffisait de dire à l'infirmité humaine : Tu auras la vie éternelle. L'homme n'est pas incapable de comprendre cette promesse, si ce qu'il fait est suffisant pour lui en donner quelque intelligence. Mais quelle pensée en a-t-il par le peu qu'il fait ? Il vit et ne veut pas

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

mourir : voilà pourquoi il aime la vie éternelle, la vie qui dure toujours, la vie que la mort n'atteint jamais, la vie sans autre condition. Or, ceux que torturent les feux de l'enfer, vivent ; mais ils voudraient mourir et ne le peuvent pas. La question importante n'est donc pas de vivre longtemps ou toujours, mais bien de vivre heureux.

Si nous aimons la vie éternelle, que cet amour nous apprenne en conséquence au prix de quels travaux nous devons l'acheter. Voyez les amis de cette vie mortelle, lorsqu'ils craignent de mourir : y a-t-il un seul moyen qu'ils négligent, non pour écarter à jamais, mais simplement pour différer la mort ? Ils n'épargnent rien pour se soustraire à ses menaces : ils fuient, ils se cachent, ils donnent tout ce qu'ils possèdent pour racheter leur vie ; rien ne les arrête, ni fatigues, ni peines, ni tourments ; ils s'empressent de recourir aux médecins ; en un mot, tout ce qui peut se faire, ils le font. Par tant de précautions et de dépenses, qu'obtiennent-ils ? Tout au plus quelques jours de vie : mais de vivre toujours, c'est ce qu'ils ne sauraient gagner. Si donc on se livre à tant de sollicitudes, à tant d'efforts, à tant de sacrifices, à tant de soins assidus et vigilants pour vivre encore un peu, combien plus doit-on s'y livrer afin de vivre toujours ! Et si l'on passe pour prudent, lorsque, par tous les moyens, l'on est parvenu à retarder la mort de quelques jours, de quelle folie ne doit pas être accusé celui qui vit maintenant de manière à perdre le jour éternel ? (*Serm.* 127.)

Notre-Seigneur dit à un jeune homme : « Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. » Math. 19.) Il ne lui dit pas : Si tu veux entrer dans

la vie *éternelle,* mais seulement *dans la vie.* C'est que, pour lui, la vie ne pouvait être la vie, si elle n'était éternelle. Voilà la vie dont il faut qu'avant tout nous acquerrions l'amour. La vie, quelle qu'elle soit, attire le cœur ; même remplie de soucis cuisants et d'amertumes, on craint, on redoute le moment où elle prendra fin. Combien donc ne doit-on pas aimer la vie éternelle, puisque l'on aime tant une vie malheureuse et passagère !

Oui, considérez souvent combien aimable est la vie où vous ne finirez jamais de vivre. Vous aimez cette vie temporelle qui vous impose une multitude de travaux, de courses, de mouvements, d'agitations au-dessus de vos forces. A peine peut-on énumérer les labeurs qu'elle exige pour son soutien : semer, labourer, planter, naviguer, moudre, cuire, tisser ; et puis mourir. Voilà les pénibles sueurs auxquelles vous condamne cette misérable vie que vous aimez ; et vous espéreriez qu'elle durera toujours et que vous ne mourrez jamais ! Les temples, la pierre, le marbre, que le fer et le plomb consolident, s'écroulent cependant un jour, et vous vous flatteriez d'être immortels ? Apprenez donc à chercher l'éternelle vie, qui vous affranchira de tant de misères, et où vous règnerez éternellement avec Dieu. « Quel est l'homme qui veut vivre ? dit le Prophète ; quel est l'homme qui désire voir des jours heureux ? » (Ps. 33.) Si les jours sont malheureux, ce n'est point la vie, c'est plutôt la mort que l'on souhaite. N'avez-vous jamais entendu les hommes écrasés de tribulations et d'angoisses, abattus par la lutte et le désespoir, s'écrier sans cesse : Mon Dieu, envoyez-moi la mort, hâtez la fin de mes jours ! Mais qu'une maladie survienne : ces mêmes hommes

aussitôt n'ont rien de plus pressé que d'appeler les médecins, et de leur promettre de l'or et des présents. Eh bien, leur dit la mort, me voici : Vous venez de me demander au Seigneur : et maintenant vous ne voulez plus de moi ! Je ne trouve en vous que des dupes d'eux-mêmes, follement passionnés pour une misérable vie ! (*Serm.* 84.)

XVII

Ce n'est pas sur cette terre qu'on doit chercher les jours heureux et la patrie du bonheur.

Pourquoi chercher des jours heureux sur une terre qui ne peut les fournir? Je le sais, vous en cherchez pendant vos maladies, ou lorsque vous visitent tant d'autres épreuves dont ce siècle abonde, ce siècle, qui est sur son déclin, et qui, semblable à un vieillard, voit se multiplier ses douleurs, et s'évanouir ses joies. Au milieu des tribulations qui écrasent le genre humain, on ne désire que des jours heureux, on ne demande qu'à vivre longtemps : et ce monde est impuissant à exaucer de tels vœux. Si longue que soit la vie humaine, qu'est-elle par rapport à la durée de tous les âges? Ce qu'est une goutte d'eau par rapport à l'océan. Voilà ce que c'est que la vie humaine, même la plus longue ; ce n'est qu'un point imperceptible du temps, mais où les gémissements se succèdent jusqu'à l'extrême vieillesse. Oh ! que cette vie tout entière est courte et petite ! Et toutefois, que de recherches ne suscite-t-elle pas ! Quelle ardeur parmi les hommes, quelle activité, quels efforts, quels soins, quelle vigilance, quel travail, pour

en vivre longtemps et y vieillir ? Qu'est-ce donc qu'une longue vie, sinon une vie qui court vers sa fin ? Vous avez joui du jour d'hier, et vous voulez encore jouir du jour de demain : mais, quand ce dernier aura passé, vous aurez un jour de moins. De sorte que vous souhaitez que ce jour se lève, pour vous mener où vous avez peur d'aller. Dans les fêtes que vous donnez à vos amis, que de souhaits ne vous expriment-ils pas pour votre bonheur ! Ils vous disent : Puissiez-vous vivre de nombreuses années ! Et vous acceptez ce vœu ; votre désir est qu'il s'accomplisse. Eh quoi ! vous désirez que pour vous les années viennent nombreuses les unes après les autres, et vous ne voulez pas qu'elles arrivent à leur fin ! Quelle contradiction ! Vous voulez donc marcher et ne jamais arriver !

Quoi qu'il en soit, si les hommes se livrent chaque jour avec tant de passion à de dures et continuelles fatigues, pour retarder leur mort, combien plus vive doit être leur ardeur à s'y livrer pour n'avoir jamais à mourir ! Hélas ! personne n'y pense. On pense sans cesse à chercher des jours heureux ; mais on les cherche dans ce monde où il n'y en a pas ; et on refuse de suivre le chemin qui conduit au monde où ils se trouvent. Voilà pourquoi l'Écriture fait cette question : « Quel est celui qui veut vivre, et qui désire des jours heureux ? » (Ps. 33.) L'Écriture n'ignorait pas la réponse que cette question recevrait tout d'abord : elle savait que tous les hommes désirent la vie heureuse. Elle a donc prévenu leur désir, sûre que chacun d'eux lui répondrait de tout cœur : Je la désire, moi, je la veux !

En effet, vous ne pouvez point ne pas désirer une vie heureuse. Mais ne cherchez pas ici-bas la vie heureuse : elle y est impossible. A quoi est semblable la

vie d'ici-bas.? A la mort. Voyez avec quelle rapidité passent les jours qui la composent? Le jour présent a chassé celui d'hier, et le jour de demain, en venant, chassera celui d'aujourd'hui. Même pris à part, chacun de ces jours manque de stabilité. Pourquoi donc, entraînés par eux, voulez-vous être stable vous-même ! Louable est ce désir de vie et de bonheur ! Vous devriez l'enflammer encore davantage. Oh ! qu'il est nécessaire que vous cherchiez la vie, que vous soupiriez après des jours heureux ! Mais cherchez-les où l'on peut les trouver.

Rendons-nous donc au conseil que nous donne Celui qui sait où sont les jours heureux, et où est la vie. Écoutons sa question : « Quel est l'homme qui veut vivre, et désire voir des jours heureux ? » Nous répondons : Nous le voulons tous. Écoutons maintenant ce qu'il ajoute : « Gardez votre langue du mal, et que vos lèvres ne parlent point le mensonge qui trompe. » (Ps. 33.) Mais hélas ! tout en désirant la vie et des jours heureux, nous laissons notre langue opérer le mal, et nos lèvres proférer des paroles trompeuses ! Oh ! que nous sommes prompts pour le salaire ! Que nous sommes lents pour le travail ! (*Serm.* 108.)

XVIII

Sur cette terre, séjour de tous les maux, nous devons mener une vie qui nous conduise au séjour de tous les biens.

« Père, je veux que, là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi. » (Jean, 17.) Entendez-vous le divin Sauveur ? « Je veux, dit-il, que

ceux que vous m'avez donnés, soient avec moi là où je suis. » O bienheureuse demeure ! ô patrie de la paix ! Elle ne connaît aucune hostilité, elle ne connaît aucun fléau. C'est là que nous vivrons dans une sécurité parfaite; nous ne chercherons pas à en sortir : nous ne trouverions pas un asile plus sûr. Quel que soit le lieu que vous habitiez sur la terre, vous y rencontrerez toujours des motifs de crainte ; vous n'y vivrez jamais dans une pleine assurance. Ce monde-ci est mauvais : la vie s'y écoule au sein de l'épreuve et des alarmes ; on n'y entend que des gémissements; la mort y a établi son empire. Obligés d'habiter pour un temps un semblable séjour, préparez-vous un lieu où vous puissiez jouir, quand vous sortirez de cette région douloureuse. Or, pour se préparer ce lieu, il faut, dans la région du mal, pratiquer le bien.

Quel heureux séjour que celui-là ! Personne n'y souffre de la faim. Donc, pour mériter de l'habiter plus tard, partagez maintenant votre pain avec l'indigent que la faim fait souffrir. Point d'étrangers dans ce lieu de délices : c'est la propre patrie de tous ceux qui l'habitent. Donc, si vous voulez être reçu dans cette patrie, ouvrez, tandis que vous êtes dans le pays de l'exil, ouvrez votre maison à l'étranger qui vient y frapper. Oui, que l'étranger de la terre reçoive l'hospitalité chez vous, et vous arriverez au pays où il n'y a plus d'hospitalité à offrir. Là encore nul n'a besoin de vêtements; le froid et le chaud y sont inconnus : à quoi bon des vêtements et des habitations? Le toit qui nous abritera sera la protection de Dieu, ce toit dont parle le psalmiste : « J'espèrerai à l'ombre de vos ailes. » (Ps. 56.) Donc, dans ce bas monde, que votre toit serve d'asile à qui n'en a point ; et, quand l'heure

en sera venue, vous vivrez à jamais sous un toit qui n'aura pas besoin d'être réparé, parce que les pluies le respecteront toujours. Près de lui, sans doute, coule perpétuellement la source de la vérité ; mais de cette source émane la joie, non l'humidité : c'est la source de la vie. Le psalmiste n'a pas voulu dire autre chose par ces paroles : « En vous, ô mon Dieu, est la source de la vie. » Ps. 35.)

Ainsi, pratiquez la vertu sur cette terre infortunée, et vous parviendrez à cette terre bienheureuse dont il a été dit par Celui qui nous y prépare une place : « Je veux que là où je suis, ils soient eux-mêmes avec moi. » Il y est monté pour nous y disposer une demeure, qui, formée par ses mains, nous offrira une inaltérable paix. Il en est lui-même l'ordonnateur : ah ! demeurez en lui. Vous semble-t-elle petite, cette demeure qui est le Christ ? Craignez-vous de participer aux douleurs de sa passion ? Il est ressuscité d'entre les morts, il ne meurt plus : c'en est fait, la mort n'exerce plus sur lui son domaine. Le lieu qui voit les jours mauvais, c'est le siècle présent : mais faisons le bien dans ce lieu ; vivons chrétiennement durant ces jours mauvais. Ces jours amers et ce lieu si triste passeront, et le lieu de l'heureuse éternité, le jour du bonheur éternel apparaîtront enfin. Je dis le jour, non les jours, parce que la béatitude céleste ne renferme rien de passager. Ici-bas, pourquoi y a-t-il des jours malheureux ? C'est que l'un s'en va pour qu'il en arrive un autre. Celui d'aujourd'hui passe pour que vienne celui de demain ; celui d'hier a passé pour faire place à celui d'aujourd'hui. Mais là où rien ne passe, il n'y a qu'un seul et même jour. Or, ce jour est le Christ, et il est encore le Père ; mais le Père est le jour qui

ne procède d'aucun jour; le Fils est le jour que le jour a engendré. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans sa passion, nous a enseigné la nécessité du travail et des souffrances pendant la vie présente ; et, par sa résurrection, il nous a révélé l'existence d'un siècle futur où la vie et la joie sont éternelles : supportons donc les maux du présent, et espérons les biens à venir. (*Serm.* 217.)

XIX

Nous devons penser sans cesse que nous sommes des étrangers sur cette terre, et qu'il en est une autre qui nous attend.

Celui-là est vraiment chrétien, qui, même dans sa propre maison, même dans sa propre patrie, se regarde comme un étranger. Ah ! notre patrie, elle est là-haut, et il n'y a point d'étrangers parmi ses habitants. Ici-bas, chacun de nous, jusque sous son propre toit, est un voyageur. S'il ne l'est pas, il n'aura point à quitter sa demeure; mais, s'il doit la quitter un jour, que peut-il être, sinon un voyageur? Oui, pas d'illusion ; il n'est qu'un étranger. Qu'il le veuille ou non, voilà sa condition véritable. Lorsqu'il laisse sa maison à ses fils, c'est un passant qui fait place à d'autres passants. Si on loge dans une hôtellerie, ne se retire-t-on pas, lorsque arrivent d'autres hôtes? Eh bien, c'est ce que vous faites, par rapport à votre maison même. Votre père vous l'a laissée : vous la laisserez à vos enfants Vous n'y restez maintenant que pour la quitter; il en sera de même pour ceux qui vous succèderont. Ainsi, nous ne faisons tous que passer : accomplissons donc

des œuvres qui ne passent point. Lorsque, après être sortis de ce monde, nous serons parvenus au lieu de notre éternité, nous y trouverons ces œuvres bonnes et méritoires. Le Christ en est le gardien : pourquoi craindre de perdre ce qu'on lui donne? (*Serm.* 111.)

Par son Incarnation, Notre-Seigneur Jésus-Christ a rendu l'espérance à notre chair. En s'incarnant, il a pris les deux infirmités si connues et si fréquentes de cette terre, la naissance et la mort. Naître et mourir, rien n'était plus commun ici-bas : ressusciter et vivre à tout jamais, c'est ce qu'on n'y trouvait point. Le Christ, qu'a-t-il donc rencontré en ce monde? Les fruits malheureux d'un sol ingrat. Qu'y a-t-il apporté? Les fruits délicieux du ciel, jusqu'alors inconnus. Si vous redoutez la mort, aimez la résurrection. Le Christ vous a secourus par sa mort elle-même, car en vain auriez-vous attendu d'ailleurs votre salut. Ce salut, cette richesse si étrangère à ce monde, parce qu'elle est éternelle, oh! appliquons-nous à la connaître et à l'aimer, en vivant, nous aussi, en ce monde, comme des étrangers. N'oublions pas que ce monde n'est pour nous qu'un lieu de passage, et nous pécherons beaucoup moins. (*Serm.* 124.)

« Au jour de ma tribulation j'ai crié vers vous. » (Ps. 85.) C'est-à-dire : J'ai crié tout le jour; tout le jour j'ai souffert la tribulation. Si vous êtes chrétiens, ne dites pas que tel ou tel jour de votre vie s'est passé dans la joie. « Tout le jour » signifie en tout temps. Mais d'où vient la tribulation qui doit s'étendre sur notre vie entière? Elle vient de ce que « nous voyageons loin du Seigneur, tant que nous vivons dans ce corps. » (2 Cor. 5.) Quelle que soit ici notre opulence, nous ne sommes pas encore dans cette

patrie, où nous avons hâte de retourner. Qui se plait dans l'exil, n'aime pas la patrie; mais à qui la patrie est douce, l'exil est amer; et c'est l'amertume de l'exil qui le fait vivre toujours dans la tribulation. Quand donc cette tribulation cessera-t-elle? Quand viendront les délices de la patrie. « Vous me remplirez de joie dans votre visage; les délices sont dans votre droite pour l'éternité. » (Ps. 15.) Alors, plus de douleurs et de gémissements; ce ne sera plus le cri de la prière, mais celui de la louange; et la vision de Dieu n'aura point de fin, et l'amour ne se lassera jamais! Ah! tant que nous ne serons pas au ciel, la béatitude restera bien loin de nous ? (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 11.)

XX

Malheureux est l'homme, voyageur sur cette terre, s'il ignore le chemin qui doit le conduire à sa destinée.

L'intention rend l'œuvre bonne, si la foi rend droite l'intention. Regardez beaucoup moins ce que l'homme fait, que la fin qui inspire son acte, et vers laquelle il dirige avec habileté son gouvernail. Un pilote gouverne on ne peut mieux son navire; mais il ne sait pas où il doit aborder : à quoi lui sert de tenir, de mouvoir parfaitement le gouvernail et de présenter la proue aux flots? A quoi lui sert de défendre contre les vagues les flancs du navire, et d'être assez expert pour lancer ce navire où il lui plaît, et le détourner d'où il veut? A quoi bon tant de science, si, à cette question : Où allez-vous? il répond : Je n'en sais rien; ou bien s'il

répond : Je vais à tel port, et que, au lieu d'y courir, il aille se jeter sur des rochers? Ce pilote est d'autant plus dangereux dans son art qu'il se croit plus capable de l'exercer ; il imprime une marche rapide à son navire, oui, mais c'est pour le conduire plus promptement au naufrage. Il faut raisonner de même de celui qui court avec une rapidité sans égale, mais hors du vrai chemin. Ne serait-il pas mille fois plus avantageux que le premier fût un peu moins habile, qu'il éprouvât plus de peine et de difficulté à gouverner son navire, et qu'il suivît cependant la bonne route? Et quant au second, ne vaudrait-il pas mieux qu'il courût plus lentement sur le chemin véritable, au lieu de le faire avec tant de force sur une voie qui ne mène à rien? Parfait est donc celui qui tient le bon chemin et y marche d'un pas ferme. Au second rang vient celui que l'espérance, sans l'empêcher de boiter un peu, ne laisse pas s'égarer entièrement, ou rester sur place, et qu'elle pousse en avant, quoique pas à pas. On peut croire qu'il arrivera, bien que tardivement, au but qu'il veut atteindre.

Que l'impie fasse étalage de ses œuvres et qu'il dise : — Je donne aux pauvres; je ne vole personne; je ne désire point la femme d'autrui; je ne commets point d'homicide; je ne cherche jamais à tromper ! — Très-bien ! Êtes-vous pieux ou impie ? — Et comment serais-je impie, en me conduisant de la sorte? — Vous l'êtes peut-être comme ceux dont il est écrit : « Ils ont servi la créature plutôt que le Créateur, qui est béni dans les siècles. » (Rom. 1.) Comment êtes vous impie ? Vous l'êtes, si, tout en espérant ce qu il faut attendre de ces œuvres, vous ne l'espérez pas de qui vous le devez ? Vous l'êtes encore, si vous

espérez ce qu'il ne convient pas d'attendre de la part même de Celui de qui l'on doit espérer la vie éternelle. En échange de ces œuvres, vous avez espéré quelque avantage terrestre : quelle impiété! Est-ce donc là le salaire de la foi? La foi est d'un plus haut prix ; vous l'avez mise au prix le plus vil. O impie, toutes vos œuvres n'ont aucune valeur ! Vous avez beau, pour en accomplir, agiter vos bras ; vous avez beau vous donner l'apparence d'un excellent pilote : vous courez aux écueils!

Corrigez votre foi, rendez-lui sa rectitude, ainsi qu'à votre route. Alors, si vous avez bon pied, vous marcherez en assurance. Courez, vous voilà sur le vrai chemin ! Mieux vous courrez, plus facilement vous arriverez. Mais peut-être boitez-vous un peu ? N'importe : quoique tard, vous arriverez, si vous ne vous arrêtez pas, si vous ne retournez pas en arrière, si vous ne quittez pas le chemin. (*Dis. sur le Ps.* 31. *n.* 4 *et* 6.)

Il faut donc courir, mais courir dans la voie. Autrement, c'est courir en vain, ou plutôt, c'est courir à la fatigue, et à des égarements que multiplie la vitesse même d'une telle course. Mais quelle est la voie où l'on doit courir ? Le Christ a dit : « Je suis la voie. » (Jean, 14.) Et vers quelle patrie courrons-nous ? Le Christ a dit : « Je suis la vérité. » Ah! par le Christ nous marchons ; vers le Christ nous nous dirigeons, et c'est en lui que nous trouvons le repos. Et voilà que, pour nous permettre de marcher par lui, il s'est étendu jusqu'à nous, car nous nous étions égarés bien loin ; la distance était bien grande entre lui et nous. Et encore, c'était peu que d'être si éloignés : dans notre langueur, nous ne pouvions faireb

le moindre mouvement. Plein de pitié, le médecin est venu trouver les malades, la voie s'est avancée jusqu'aux voyageurs. Suivons-la fidèlement : en elle est notre salut. (*Traité* 10. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

XXI

Pour parvenir à notre destinée chrétienne, il faut que nous passions à travers les choses du temps, sans nous y arrêter.

Ne vous attachez pas à la voie : vous n'arriveriez point au terme où elle aboutit. A quelque halte de la route que vous parveniez, passez, jusqu'à ce que vous touchiez à la fin. Quelle est cette fin ? « M'attacher à Dieu, tel est mon bonheur. » (Ps. 72.) Une fois attachés à Dieu, vous avez terminé votre voyage ; vous resterez pour toujours dans la patrie.

Cherchez-vous de l'argent ? N'en faites pas votre fin; passez comme un voyageur; passez, pour que l'argent ne captive pas votre cœur. Sinon, vous voilà pris dans les filets de l'avarice ; voilà vos pieds si embarrassés que tout progrès en avant vous sera impossible. Franchissez donc ces filets, et cherchez la fin.

La santé du corps vous préoccupe-t-elle ? Qu'elle ne soit pas davantage votre fin dernière ! La santé du corps ! Ce n'est pas assez que la maladie l'affaiblisse : la mort la détruit. Oh ! qu'elle est fragile, et comme elle s'écoule rapidement vers la tombe ! Cherchez-la ; car ses défaillances s'opposeraient à vos bonnes œuvres. Donc, recherchée ainsi, en vue d'un ut ultérieur, elle ne saurait constituer la fin. La fin

n'est pas comme le moyen, que l'on cherche, non pour s'y arrêter, mais afin de s'en servir, et, par lui, d'aller plus loin : la fin est un bien que l'on ne cherche que pour lui-même, et sans autre intérêt.

Que cherchez-vous ? Les honneurs ? Mais, sans doute, ici encore, ce n'est que pour pouvoir accomplir quelque dessein, faire réussir une entreprise ou travailler à l'honneur de Dieu. N'aimez donc pas ces honneurs, de manière à y fixer votre repos.

Ambitionnez-vous la gloire ? Si c'est la gloire de Dieu, cette ambition est bonne ; si c'est votre propre gloire, cette ambition est mauvaise : elle vous immobilise dans la voie. Mais voici qu'on vous aime et qu'on vous loue : ne vous complaisez point dans ces louanges personnelles : désirez de n'être loué que dans le Seigneur, afin d'avoir le droit de chanter : « C'est dans le Seigneur que sera louée mon âme. » (Ps. 33.) Voici encore que vous prononcez un discours qui se fait applaudir : faites vous-même qu'on n'y applaudisse point parce qu'il est de vous : là n'est pas la fin. Si vous placez votre fin dans ces applaudissements, vous êtes vous-même fini ; fini, non en ce sens que vous soyez parfait, mais en ce sens qu'il ne reste plus rien de vous. Faites donc que ce discours ne soit pas admiré parce qu'il est votre œuvre, et comme s'il vous appartenait en propre. Comment donc le ferez-vous ? Écoutez : « C'est en Dieu que je louerai ma parole, dans le Seigneur que je louerai mes discours. » (Ps. 55.) Et alors, en vous s'accomplira ce que le prophète ajoute : « Je n'ai espéré qu'en Dieu, je ne craindrai pas les attaques des hommes. » Si, en effet, toutes vos œuvres sont louées dans le Seigneur, vous n'avez pas à craindre de voir périr ces louanges, Dieu

étant incapable de défaillir. Passez donc aussi par-dessus cette gloire.

Que de choses à passer, parce qu'elles ne sont pas pour nous notre fin véritable ! Nous' en usons comme en voyage : ce ne sont que des hôtelleries où nous réparons nos forces, après quoi nous passons. Où est donc la fin ? « Mes bien-aimés, dès maintenant nous sommes les enfants de Dieu, et on n'a pas encore vu ce que nous serons. » (1. Jean 3.) Pourquoi ? Parce que nous sommes encore dans la voie. Dès lors, en quelque endroit de la route que nous arrivions, nous devons passer outre, jusqu'à ce que nous touchions au terme. (*Traité* 10 *sur l'Ép. de S. Jean.*)

XXII

Le Christ, voilà la fin où nous devons tendre.

« J'ai vu la fin de toute perfection. » (Ps. 118.) Qu'avait vu le psalmiste ? Était-il monté au suprême sommet d'une très-haute montagne, et de là avait-il embrassé de son regard la surface de la terre, avait-il mesuré le circuit de l'univers pour dire : « J'ai vu la fin de toute perfection ? » Si ce moyen offre un tel avantage, demandons à Dieu les yeux les plus perçants, cherchons sur la terre quelque montagne très-élevée, et montons à son sommet, afin de voir nous-mêmes la fin de toute perfection. Mais non, ne la cherchons pas : voici. Cette montagne, c'est le Christ ! Allez au Christ, et vous verrez la fin de toute perfection.

Quelle est cette fin ? Interrogez saint Paul : « La fin

des préceptes est la charité. qui procède d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère. » (1. Tim. 1.) Et dans un autre endroit : « La charité est la plénitude de la loi. » (Rom. 13.) Quoi de plus fini, de plus définitif que la plénitude ? Ici, il s'agit de la fin entendue dans le vrai sens de ce mot. Ce n'est pas la fin qu'on appelle destruction : c'est la fin qu'on nomme perfection. Autre chose est de dire : J'ai fini mon pain : et autre chose : J'ai fini cette tunique. Comment ai-je fini mon pain ? En le mangeant. Et cette tunique, comment l'ai-je finie ? En achevant de la tisser. Ici et là on se sert de la même expression ; mais là, le pain est fini, c'est-à-dire, détruit ; et ici, la tunique est finie, c'est-à-dire, parfaite. Entendez donc la fin dans ce dernier sens.

Or, « Le Christ est la fin de la loi, pour la justification de quiconque croira en lui. » (Rom. 10.) Et pourquoi le Christ est-il la fin ? Parce qu'il est Dieu ; parce que la charité est la fin des préceptes, et que Dieu est Charité. Le Christ est le Fils : mais le Père le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul et même Dieu, et qu'une seule et même Charité. Le Christ est donc notre fin : tout le reste est la voie. (*Traité* 10 *sur l'Ép. de S. Jean.*)

Oui, ne l'oubliez point, si vous ne voulez pas rester en route : le Christ, voilà la fin. N'importe en quel lieu vous vous arrêtiez, avant d'arriver au Christ, sa parole divine ne vous dit que ceci : Avancez encore, vous n'êtes pas en lieu sûr. Il est un lieu qui vous offrira une halte où, en toute confiance, vous pourrez vous reposer ; il est une pierre sur laquelle s'élève une maison dont la solidité défie les orages et les tempêtes. Les torrents se sont rués sur elle, sans

parvenir à l'ébranler, car elle était fondée sur la pierre. Or, « La pierre était le Christ. » (1. Cor. 10.) (*Disc. sur le Ps.* 55. *n.* 1.)

Le Christ est donc notre fin. À quelques efforts que nous nous livrions, ce n'est qu'en lui et par lui que nous sommes perfectionnés. Et notre perfection est d'arriver jusqu'à lui. Alors, si nous ne cherchons rien au delà, il est notre fin. La fin de notre route n'est autre que l'endroit même où nous allons, et c'est là que nous restons après notre arrivée. Il en est ainsi de la fin divine qui sollicite nos désirs, nos résolutions, nos efforts, notre ardeur. Nous y tendons, et, une fois en possession de ce terme béni, nous serons au comble de nos vœux, parce qu'il nous sera impossible de trouver rien de meilleur. C'est donc le Christ qui, après nous avoir laissé le chemin à suivre en cette vie présente, récompensera notre fidélité dans la vie à venir. (*Disc. sur le Ps.* 56. *n.* 2.)

XXIII

Notre fin chrétienne est la vie éternellement bienheureuse : nous devons, en cette vie mortelle, ne travailler que pour l'acquérir.

C'est se montrer absolument dépourvu de sens que de préférer les choses du temps aux choses de l'éternité. Dans le temps, la vie est vaine, si elle ne nous sert pas à l'acquisition des mérites qui peuvent nous conduire à l'éternelle vie. C'est donc uniquement vers l'éternité où l'on vit avec Dieu et de Dieu, qu'il faut

diriger tout ce qu'il est utile et convenable de souhaiter en ce monde. En aimant Dieu, nous nous aimons nous-mêmes, et, d'après un autre précepte, nous aimons vraiment comme nous-mêmes notre prochain, si, autant qu'il est en nous, nous lui inspirons l'amour de Dieu. Ainsi, nous aimons Dieu pour lui, et c'est à cause de lui que nous nous aimons et que nous aimons le prochain. Mais, en vivant de la sorte, ne croyons pas que nous sommes déjà en possession de la vie bienheureuse, de manière à n'avoir plus rien à demander à Dieu. Comment serions-nous heureux, lorsqu'il nous manque encore le bien pour lequel seul nous vivons saintement ?

Pourquoi donc notre cœur se jette-t-il en mille recherches, afin de savoir que demander à Dieu ? Nous craignons peut-être de ne pas prier comme il faut. Laissons cette crainte et disons avec le psalmiste : « Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, et je la demanderai encore : c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie, afin de contempler ses délices, et de visiter son temple. » (Ps. 26). Là, aucun de ces jours ne s'écoule en venant et en passant ; le commencement de l'un n'est pas la fin de l'autre ; ils sont tous éternels, parce qu'éternelle est la vie qui en est formée.

Il n'y a qu'une vie véritable, qu'une seule vie bienheureuse : celle où, immortels et incorruptibles de corps et d'esprit, nous contemplerons éternellement les délices du Seigneur. C'est en vue de cette unique vie que nous devons rechercher tout le reste, et que nous pouvons le demander sans inconvenance. Quiconque jouira de cette vie, possèdera en elle tout ce qu'il voudra, et il ne voudra que ce qui convient à cette vie. De même, il aut que la soif de cette vie, dont la source est là-haut,

anime maintenant toutes nos prières : maintenant, c'est-à-dire, tant que nous vivons dans l'espérance, et que nous ne voyons pas ce que nous espérons ; tant que, sous les ailes de Dieu, notre cœur soupire après la maison divine qui nous enivrera de ses joies, et étanchera notre soif au torrent de ses délices. C'est Dieu qui est la source de la vie ! Dans sa lumière nous verrons la lumière ; nous nous rassasierons sans cesse de ses biens ; nous n'aurons plus à demander et à gémir : nous n'aurons qu'à jouir du bonheur obtenu. (*Lettre* 130.)

« Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » (Matth. 5.) Telle est la fin de notre amour ; la fin, en d'autres termes, sa perfection, et non sa destruction. Lorsque à présent cet amour nous pousse aux bonnes œuvres, et aux louables efforts, il enflamme notre zèle, il excite en nous les plus célestes élans : mais lorsqu'il sera introduit dans la vision de Dieu, cette vision seule lui suffira. Que chercher encore ? il possèdera Dieu ! Et qu'est-ce qui pourrait lui suffire, si Dieu ne lui suffisait point ?

Ce que nous voulons, ce que nous ambitionnons par-dessus tout, c'est de voir Dieu. Qui n'éprouve pas cette ambition ? Mais écoutez ces paroles : « Bienheureux qui a le cœur pur, parce qu'il verra Dieu ! » Préparez donc les yeux qui doivent le voir. Voudriez-vous voir le lever du soleil avec des yeux malades ? Pour les yeux bien portants, la lumière est une joie : pour les yeux malades, elle n'est qu'un supplice. Sans la pureté du cœur, il vous est impossible de jamais contempler ce qui ne se révèle qu'aux cœurs purs. Vous seriez repoussés et rejetés ; non, vous ne seriez pas admis à cette bienheureuse vision. (*Serm.* 53.)

XXIV

Tous les hommes veulent être heureux ; mais il en est peu qui connaissent ou qui veuillent ce qui leur donnerait le bonheur.

« Bienheureux ceux qui sont purs dans la voie ! » (Ps. 118.) Le psalmiste nous invite au bonheur, objet du désir universel. On ne peut, on n'a pu, on ne pourra jamais trouver un homme qui ne désire être heureux. Est-il donc besoin de nous exhorter à nous procurer un bien vers lequel nous sommes tous portés par la spontanéité de notre cœur ? Évidemment, celui qui exhorte, ne le fait que pour exciter la volonté de ses auditeurs à prendre le parti qu'il leur propose. Pourquoi donc le psalmiste s'efforce-t-il de nous inspirer un désir qu'il nous est impossible de ne pas avoir ? C'est que tous les hommes, sans doute, ambitionnent le bonheur ; mais il en est un très-grand nombre qui ne savent pas le moyen d'y parvenir. Voilà l'explication de ces paroles du Psaume : « Bienheureux ceux qui sont purs dans la voie, et qui marchent dans la loi du Seigneur ! » C'est comme si le psalmiste disait : Je sais ce que vous voulez, vous cherchez le bonheur : eh bien, pour être heureux, soyez purs. — Le bonheur, tous le veulent ; mais peu veulent cette pureté du cœur, sans laquelle nul ne saurait arriver à ce que tous veulent. Mais, où faut-il être pur, si ce n'est dans la voie, et dans quelle voie, sinon dans la loi du Seigneur ?

En disant : « Bienheureux ceux qui sont purs dans la voie, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur, »

le psalmiste ne profère donc pas une parole inutile : il adresse à notre esprit une exhortation nécessaire. Cette parole nous montre le bien que tant d'âmes paresseuses négligent : ce bien consiste à être pur dans la voie, ou autrement dans la loi du Seigneur. Or, en nous enseignant que ceux-là sont heureux qui vivent de la sorte, cette parole nous excite à faire ce que la plupart ne veulent pas, afin d'obtenir ce que tous veulent.

Le bonheur est d'un tel prix que les bons et les méchants le souhaitent avec une égale ardeur. Il ne faut pas s'étonner que, pour y parvenir, les bons soient bons ; mais ce qui étonne, c'est que, pour y parvenir, les méchants soient méchants. Quiconque se livre à ses passions et se vautre dans la luxure et la débauche, cherche dans ce désordre le bonheur ; il se croit malheureux, si sa convoitise n'arrive pas à jouir des plaisirs et des joies qu'elle poursuit ; et il ose se proclamer heureux, dans le cas contraire. Celui que dévore le feu de l'avarice, n'entasse par tous les moyens trésors sur trésors que pour être heureux. Pourquoi d'autres ont-ils soif de répandre le sang de leurs ennemis, ou ambitionnent-ils la tyrannie, ou repaissent-ils leur cruauté des désastres de leurs semblables, sinon pour trouver dans ces différents crimes le bonheur qu'ils convoitent ?

C'est donc à ces égarés, qui demandent au mensonge la vérité, à la vie misérable la vie heureuse, c'est à eux que s'adresse cette parole capable de les ramener dans la voie, s'ils savent l'entendre : «Bienheureux ceux qui sont purs dans la voie, qui marchent dans la loi du Seigneur. » Où allez-vous ? Vous allez à votre perte, et vous ne le savez pas. Ce n'est point par là que vous

parviendrez au but qui stimule tant vos efforts, à ce bonheur qui est l'objet de votre si ardente poursuite. Oh ! qu'ils sont malheureux, ces chemins où vous courez ! ils ne vous conduiront qu'à un malheur plus terrible encore. Le mal peut-il vous procurer un si grand bien ? Ah ! si vous voulez vous en rendre maîtres, passez par ici. Votre voie vous égare ; elle est mauvaise : quittez-la donc, puisque vous ne sauriez quitter la volonté d'être heureux. Il est inutile de vous fatiguer ainsi à la recherche d'un bien que vous n'atteindrez qu'en vous souillant. Le bonheur ne connaît pas ceux qui se souillent dans l'égarement, ceux qui marchent dans la perversité du siècle ; mais il est toujours l'ami fidèle de qui marche sans tache dans la voie, dans la loi du Seigneur. (*Disc.* 1 *sur le Ps.* 118, *n.* 1.)

XXV

L'homme ne peut être rendu heureux par les biens qui lui sont inférieurs.

Tous les hommes aiment le bonheur, et, s'ils se pervertissent, cela vient de ce que, tout en voulant être mauvais, ils ne veulent pas être malheureux. Mais la méchanceté a pour compagnon inséparable le malheur : toutefois, les hommes ainsi pervertis non seulement veulent être méchants, et ne veulent pas être malheureux, ce qui est impossible ; mais encore ils veulent être méchants pour éviter le malheur. Qu'est-ce à dire ?

Considérez un instant tous ces hommes qui commettent le mal : ils veulent toujours être heureux. Par exemple, ils volent : pourquoi ? La faim, la nécessité

les y a poussés. Donc, c'est pour échapper a cette détresse qu'ils se font méchants ; et ils ne voient pas que par là même ils aggravent leur misérable état. Oui, pour chasser quelque misère, et acquérir ainsi le bonheur, tous les hommes agissent en bien ou en mal : en conséquence ils veulent toujours être heureux. Qu'ils vivent dans le vice, qu'ils vivent dans la vertu, que cherchent-ils ? Toujours le bonheur. Mais ce bonheur que tous désirent, tous ne le trouvent pas. Tous le poursuivent ; mais il ne se laisse atteindre que par ceux qui poursuivent en même temps et le bonheur et la justice. Chose étrange que de vouloir mal faire et être heureux ! En ce cas, qu'est-ce qui vous donnera le bonheur ? Ce sera sans doute la richesse, l'or, l'argent ; ce seront les domaines, les fonds de terre, les maisons, les esclaves, les pompes du siècle, les honneurs, pourtant si précaires et si périssables. Que d'hommes qui ne demandent le bonheur qu'à ces sortes de biens ! Examinez donc ce que vous posséderez pour être heureux. Si vous êtes heureux, votre situation personnelle sera meilleure que si vous étiez malheureux : or il est impossible qu'une chose moins bonne que vous améliore votre situation personnelle. Qu'êtes-vous ? Vous êtes homme. Que valent toutes ces choses que vous désirez pour votre bonheur ? Elles valent moins que vous. Cet or, cet argent, et tous les autres biens matériels, à l'acquisition, à la possession, à la jouissance desquels vous travaillez avec tant d'avidité, vous sont inférieurs. Naturellement, et en tout état de cause, vous valez plus qu'eux, vous leur êtes préférable. Or, sans le moindre doute, lorsque, malheureux, vous cherchez à être heureux, vous voulez améliorer votre valeur propre. Il vaut mieux, en effet, être heureux que

malheureux . Vous voulez donc devenir plus que vous n'êtes, et vous vous acharnez, pour obtenir ce résultat, à courir après des biens qui valent moins que vous! Tout ce que vous chercherez sur la terre vaut moins que vous ne valez. (*Disc.* 3. *sur le Ps.* 32, *n.* 15.)

« Vanité des vanités, s'écrie l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout n'est que vanité! » Qu'appelle-t-il vanité? Les biens créés de Dieu? Non, mais l'erreur plus que vaine où tombent les hommes en s'abaissant volontairement par le péché au-dessous de ces biens, lorsque, au contraire, de par l'ordre de la loi divine et créatrice, ils leur sont eux-mêmes supérieurs. Se laisser de la sorte illusionner et tromper par ce genre de biens, qu'est-ce autre chose que d'accorder notre admiration et notre amour à ce qui est moindre que nous? Au milieu de cette multitude de choses mortelles et passagères, il faut donc pratiquer la tempérance, en s'imposant pour règle, de n'en aimer, de n'en désirer aucune pour elle-même, mais de s'en servir seulement pour les nécessités et les devoirs de la vie, avec la modération d'un usufruitier, et non avec la passion d'un cœur épris. (*Livr.* 1 *des Mœurs de l'Égl. c.* 21.)

Cessons donc de chercher dans les bas-fonds les sommets qui élèvent; cessons de nous attacher aux êtres qui nous sont inférieurs. Jugeons-les, de peur d'être jugés avec eux; ne leur accordons que ce que mérite leur rang infime. Ce sont les derniers : si nous cherchons les premiers parmi eux, n'avons-nous pas à craindre que les premiers nous comptent un jour parmi les derniers? (*L. de la vraie Relig. c.* 34.)

XXVI

L'homme ne peut devenir heureux que par les biens qui lui sont supérieurs.

Vous voulez devenir meilleur : cherchez donc ce qui vaut mieux que vous, et vous deviendrez meilleur que vous n'êtes.

Eh bien, regardez le ciel et la terre ! Que la beauté des corps qu'ils contiennent ne vous charme pas au point que vous cherchiez en eux votre félicité. Tous ces corps ne valent pas votre âme. Vous voulez être heureux : cherchez ce qui est meilleur que votre âme. Votre être se compose d'une âme et d'un corps ; de ces deux substances, c'est la première qui est la meilleure, et c'est par elle que votre corps peut être perfectionné, parce qu'il est moins qu'elle, et qu'il lui est subordonné. De sorte que, si votre âme se sanctifie, votre corps obtiendra dans la suite le privilège de l'immortalité. Par la lumière divine qui éclaire l'âme le corps mérite d'être un jour incorruptible, et ainsi, substance moindre, il est relevé par l'âme, substance supérieure. Donc, si votre âme est le bien de votre corps, parce qu'elle est meilleure, il s'ensuit que, en cherchant votre bien, vous devez chercher ce qui est meilleur que votre âme elle-même.

Mais qu'est-ce que votre âme ? Attention ! n'allez pas la mépriser ; gardez-vous de penser qu'elle est je ne sais quoi de vil et d'abject, car alors vous ne chercheriez que des choses plus viles encore pour la rendre heureuse. Dans votre âme est l'image de Dieu ; l'esprit de l'homme est capable de cette ressemblance. Il l'a

reçue, et puis, en péchant, il en a flétri la beauté. Celui-là est venu pour la réparer qui en avait d'abord disposé les traits. Par le Verbe tout a été créé ; et par le Verbe cette image a été imprimée en nous tous ; et c'est ce Verbe qui est venu en qualité de Réparateur. L'Apôtre a donc le droit de nous dire : « Réformez-vous, en renouvelant votre esprit. » (Rom. 12.)

Il vous reste donc à voir ce qui est meilleur que votre âme. N'est-ce pas, je vous prie, n'est-ce pas votre Dieu ? Lui seul est meilleur que votre âme. Lorsque votre nature sera parvenue à sa perfection chrétienne, elle égalera celle des anges : or, au-dessus des anges, il n'y a que le Créateur. Élevez-vous donc vers lui avec l'espoir de l'atteindre. Ne dites pas : C'est beaucoup trop pour ma faiblesse. Il vous est souvent bien plus difficile d'acquérir l'or que vous convoitez. Vous avez beau le convoiter, vous ne le posséderez jamais peut-être. Mais il suffit de vouloir Dieu pour s'en emparer. Avant même que vous pussiez le vouloir, il est venu à vous ; quand votre volonté se détournait de lui, il a daigné vous appeler ; et quand vous vous êtes retourné vers lui, il vous a frappé de sa crainte ; et, quand, sous l'influence de cette crainte salutaire, vous avez eu confessé vos péchés, il vous a comblé de ses consolations.

Dieu vous a tout donné, vous tenez de lui votre existence ; pour vous comme pour les méchants eux-mêmes qui vivent dans votre voisinage, il fait lever le soleil et tomber la pluie ; les fruits savoureux, les sources abondantes, la vie, la santé, tant d'autres soulagements sont les effets de sa libéralité divine. Mais ce Dieu qui prodigue à tous ces bienfaits, vous destine une faveur qu'il n'accordera qu'à vous. Quelle est cette faveur?

C'est le don de lui-même. Trouverez-vous un bien plus précieux à demander? Oui, Dieu, voilà le bien qui nous est réservé. Malheureux avare, pourquoi ces regards d'envie jetés au ciel et sur la terre? N'est-il pas meilleur, Celui qui les a faits? Et c'est Celui-là, si vous le voulez, que vous verrez un jour et que vous posséderez. « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu. » (Ps. 32.) Désirons donc de le posséder, et alors enfin nous serons heureux. Nous ne serons heureux qu'en le possédant; et ce bien, si supérieur à ce que nous sommes, nous rendra participants de son excellence. Ah! ce Dieu, meilleur que nous, ce Dieu qui nous a faits, aimons-le, désirons de le posséder! Nous l'aurons, quand nous voudrons, et ce sera gratuitement. (*Disc.* 3.*sur le Ps.* 32, *n.* 16.)

XXVII

Nul ne peut être heureux que par la possession du souverain bien.

Nous voulons tous vivre heureux. Or, à mon avis, on ne peut appeler heureux, ni celui qui n'a pas ce qu'il aime, quel que soit l'objet de son affection; ni celui qui a ce qu'il aime, si ce qu'il aime lui est dommageable; ni celui qui n'aime pas ce qu'il a, quoique ce soit le souverain bien. En effet, désirer ce qu'il est impossible d'obtenir, n'est-ce pas un supplice? Obtenir ce qu'il ne faut pas désirer, n'est-ce pas se tromper soi-même? Et enfin, ne pas s'attacher à ce qui mérite par son excellence d'être aimé, n'est-ce pas une folie? Ce sont là trois états d'âme qu'accompagne le mal-

heur; or, le malheur et le bonheur ne sauraient habiter ensemble dans un cœur humain. Ainsi, dans ces trois hypothèses, on ne saurait être que malheureux. Il en reste une quatrième où la vie est vraiment heureuse: c'est lorsque le souverain bien pour l'homme est à la fois aimé et possédé. Jouir, ce que nous appelons jouir, n'étant autre chose que d'avoir avec soi ce que l'on aime, point de bonheur, si l'on ne jouit pas du souverain bien; point de malheur possible, non plus, si l'on en jouit. (*L. 1. des Mœurs de l'Égl. c.* 3.)

Celui qui demande comment parvenir à la vie heureuse, ne cherche certainement qu'à savoir où est le souverain bien et en quoi il consiste: en quoi il consiste, non point d'après une opinion fausse et téméraire, mais selon toute la certitude d'une indéniable vérité. Or, on ne peut le placer que dans le corps, ou dans l'âme, ou en Dieu, ou en deux de ces trois réalités, ou en toutes à la fois. — Si vous reconnaissez que le souverain bien ne saurait, même en partie, se trouver dans le corps, il ne vous restera que l'âme et Dieu, et vous aurez à décider si le souverain bien réside en Dieu, ou en l'âme, ou dans les deux en même temps. Mais si le bon sens vous oblige à dire qu'il ne réside pas plus dans l'âme que dans le corps, où le placerons-nous, sinon en Dieu? Sans doute, le corps et l'âme sont des biens, mais il n'y a de bien suprême que celui auquel tous les autres se rapportent. Ce n'est qu'en jouissant de ce bien que l'on est heureux, car c'est pour lui qu'on désire les autres biens; mais lui, on le recherche et on l'aime pour lui-même. Voilà pourquoi ce bien suprême porte le nom de fin, parce que rien n'est au delà, rien à quoi on puisse le rapporter. En lui s'arrête tout désir ultérieur; en lui la jouissance n'a rien à craindre; en

lui la volonté droite et pure goûte une tranquillité pleine de joie. (*Lettre* 118. *c.* 3. *n.* 13.)

Sur ce sujet, de nombreuses discussions se sont élevées parmi les philosophes. Mais la piété véritable, le vrai culte de Dieu, ce principe de tous les devoirs dont l'accomplissement importe à une bonne vie, on n'en trouve aucune trace chez eux. La raison en est, ce semble, qu'ils ont voulu se fabriquer à leur guise une vie heureuse, et qu'ils ont cru pouvoir se la procurer par eux-mêmes, au lieu de la demander à Dieu, de qui seul elle découle. Qui rendra jamais l'homme heureux, en dehors de Celui qui l'a créé? C'est de ce Créateur que les hommes, bons et méchants, reçoivent une multitude de biens : leur existence, leur nature, les sens remarquables qu'ils possèdent, les forces qu'ils déploient, les ressources qui sont indispensables : et c'est ce même Créateur qui, pour les béatifier, se donnera lui-même à ceux qui sont bons, et qui lui doivent cette bonté même, comme ils lui devront leur bonheur. Quant à ces philosophes qui, dans cette vie de misère, dans des membres si exposés à la mort, sous le fardeau d'une chair corruptible, ont prétendu être les auteurs et comme les créateurs de leur félicité, en la demandant à leurs propres vertus, en croyant que ces vertus suffisaient pour l'atteindre, et non en recourant à Celui qui est la source même des vertus et du bonheur leur récompense, ils n'ont pas pu comprendre que, si le bonheur leur était rebelle, c'est que Dieu résistait à leur orgueil. (*Lettre* 155. *c.* 1. *n.* 2.)

XXVIII

Dieu seul est le souverain bien, et sa possession seule peut nous rendre heureux.

La créature raisonnable ou intelligente ne saurait trouver sa félicité qu'en Dieu. Bien que toute créature ne soit pas susceptible de bonheur, celle néanmoins qui en est capable, ne l'est point d'elle-même, parce qu'elle a été créée de rien; mais elle l'est par Celui qui l'a tirée du néant. En possédant ce Créateur, elle est heureuse; elle est malheureuse en le perdant. Et ce Créateur, qui est heureux, non par un autre, mais par lui-même, ne sera jamais malheureux, parce qu'il lui est impossible de jamais se perdre.

Nous disons donc qu'il n'y a point de bien immuable, en dehors de l'unique vrai Dieu, qui est le bonheur par essence. Quant à ses créatures, elles sont bonnes, parce qu'elles viennent de lui; mais elles sont sujettes à changement, à cause du néant d'où elles ont été tirées. Aussi, tout en n'étant pas le souverain bien, puisque Dieu est un bien qui les dépasse, ces créatures changeantes ne laissent pas que d'être de grands biens, si, pour être heureuses, elles peuvent s'attacher au bien qui ne change pas, et sans lequel elles sont malheureuses nécessairement.

Or, la nature raisonnable a été créée dans une telle excellence que, malgré sa mutabilité, elle est capable de s'unir au bien immuable, au Dieu Souverain, et de trouver dans cette union et en elle seule, un bonheur dont son indigence est pleinement enrichie. La nature raisonnable devient donc assurément vicieuse en ne

s'attachant pas à Dieu. Par contre, qui concevra et exprimera dignement combien il est glorieux d'être uni à Dieu, de ne vivre que pour lui, de participer à sa sagesse et à ses joies, en un mot de posséder ce bien incomparable, sans avoir à craindre que la mort, l'illusion ou le dégoût viennent jamais l'enlever ! (*L.* 12 *de la Cité de Dieu, c.* 1.)

La béatitude qui rend heureuse l'âme même, est une participation à cette vie toujours constante et inamissible, à cette substance éternelle qui est Dieu. De même que l'âme, inférieure à Dieu, communique sa vie au corps, qui lui est inférieur ; de même cette âme ne vit heureuse que par ce qui est au-dessus de sa nature, c'est-à-dire par Dieu, qui seul lui est supérieur, comme elle est seule supérieure au corps.

La nature divine est la source de notre félicité, le terme de toutes nos ambitions. En nous attachant donc, ou plutôt en nous rattachant à Dieu, — car nous l'avions abandonné et perdu, — en nous « reliant » à lui, ainsi que l'indique le mot de « Religion », nous tendons vers ce bien souverain par l'amour, afin de l'atteindre et de prendre enfin notre repos. Là seulement est notre bonheur, parce que là seulement est notre perfection. Le vrai bien pour nous, ce bien au sujet duquel les philosophes se livrent à tant de disputes n'est autre que de nous unir à Dieu. Alors l'âme intellectuelle, étreinte spirituellement comme dans des embrassements divins, sent les vraies vertus la remplir et la rendre féconde. C'est ce bien qu'il nous est commandé d'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. C'est à ce bien que doivent nous conduire ceux qui nous aiment, et que nous devons, à notre tour, conduire ceux que nous aimons

Ainsi s'accomplissent les deux préceptes qui résument toute la loi et les prophètes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces ; et tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Matth. 22.) Pour que l'homme apprît à s'aimer, il lui a été fixé une fin, avec ordre d'y rapporter tous ses actes, comme condition de son bonheur. Celui qui s'aime ne veut, en effet, que sa béatitude. Or, cette fin, c'est d'être uni à Dieu. Une fois donc que nous savons nous aimer nous-mêmes, nous ne devons voir dans le commandement relatif à l'amour du prochain que l'obligation qui nous est imposée de porter nos semblables au divin amour. Voilà le culte de Dieu, la vraie religion, la manière pleine de droiture et de piété avec laquelle nous pouvons rendre au Maître de toutes choses, l'hommage d'obéissance qui n'est dû qu'à lui seul. (*Livre* 10 *de la Cité de Dieu. c.* 3.)

XXIX

Le souverain bien, capable de rassasier la créature raisonnable, ne peut être que Dieu.

L'amour du monde et l'amitié du monde nous rendent ennemis de Dieu. Le monde ne donne pas ce qu'il promet ; il ment et il trompe. Voilà pourquoi les hommes ne cessent ici-bas d'espérer, car ils n'arrivent jamais à la satisfaction de leurs espérances. A peine parvenus à ce qu'ils désirent, ils n'ont plus que du dégoût pour le bien obtenu. D'autres désirs s'élèvent dans leurs cœurs ; d'autres biens deviennent l'objet de leur

ambition, et puis, quand ils arrivent, l'objet de leur mépris. Donc, il faut s'en tenir à Dieu, qui ne peut rien perdre de son prix, car sa beauté n'a point d'égale. Pourquoi les autres biens s'avilissent-ils à nos yeux, sinon parce qu'ils sont inconstants, sinon parce qu'ils ne sont pas Dieu même? O âme humaine, rien ne peut te suffire en dehors de Celui qui t'a créée ! Posséderais-tu tout le reste, tu serais encore misérable : Celui-là seul peut te contenter, qui t'a faite à sa ressemblance. Rappelle-toi ce cri de l'apôtre Philippe : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit ! » (Jean, 14.) Là seulement se trouve la sécurité, et, avec elle, une plénitude insatiable. On n'y manque de rien; on n'y éprouve pas la moindre indigence : on y est rassasié, sans jamais vouloir s'en aller. (*Serm.* 125.)

Que chacun s'examine au dedans de son cœur; qu'il pèse, qu'il éprouve ses actions et bonnes œuvres, afin de voir si elles sont faites par un pur motif de charité, sans en attendre d'autre rétribution que le bonheur de voir Dieu, bonheur que Dieu même a promis. Car tout ce que Dieu peut promettre n'a aucune valeur en dehors de lui. Dieu serait incapable de me rassasier, s'il ne se promettait lui-même à moi. Que me font l'étendue de la terre, l'immensité des mers, la magnificence des cieux, la splendeur des étoiles, l'éclat du soleil et de la lune, et les légions elles-mêmes des Anges? C'est leur Créateur qu'il me faut! De lui j'ai faim et soif ! A lui je puis dire : « En vous est la source de la vie. » (Ps. 35) Et lui seul peut me dire à son tour : « C'est moi le pain vivant, descendu du ciel. » (Jean, 6.) Oh ! que mon âme, pendant son pèlerinage, ne cesse d'avoir faim et soif de ce Dieu, afin qu'elle soit rassasiée, lorsque viendra l'heure de lui être présentée ! Le

monde, sans doute, a de séduisants sourires ; ses beautés sont nombreuses ; elles unissent la force à la variété : mais combien plus beau Celui qui les a faites ! Combien plus puissant, plus splendide et plus doux ! Oui, ô mon Dieu, « je serai rassasié, lorsque m'apparaîtra votre gloire. » (Ps. 16.)

Dieu sera tout en tous. Qu'est-ce à dire « Tout » ? Tout ce que vous désiriez ici-bas comme étant digne d'une grande estime, Dieu le sera pour vous. Que voulez-vous, qu'aimez-vous dans le temps ? Manger et boire ? Il sera votre nourriture, il sera votre breuvage. La santé d'un corps fragile et périssable ? Il sera pour vous l'immortalité. Les richesses ? Avare, de quoi seras-tu content, si Dieu ne te suffit pas ! Est-ce la gloire, est-ce l'honneur ? Votre gloire, votre honneur, ce sera Dieu lui-même, ce Dieu à qui vous dites dès maintenant : « Vous êtes ma gloire, c'est vous qui élevez ma tête. » (Ps. 3) [*Serm.* 158.]

O Seigneur mon Dieu, ô Seigneur notre Dieu, nous voulons arriver jusqu'à vous : faites donc que nous ne trouvions notre bonheur qu'en vous. Arrière l'or, l'argent, les riches domaines ! Arrière ces biens de la terre si pleins de vanité, ces biens passagers d'une fragile vie ! Ah ! que nos lèvres ne se souillent point de leur louange ! Seigneur notre Dieu, faites que nous mettions en vous notre béatitude, car vous êtes le bien qui ne se perd point. Lorsque nous vous posséderons, nous ne vous perdrons jamais, et jamais nous ne nous perdrons nous-mêmes. Oui, faites-nous trouver en vous notre félicité, car il est écrit que « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu. » (Ps. 143.) Ah ! ce Dieu ne s'offense même point que nous l'appelions « notre domaine. » Ne lisons-nous pas : « Le Seigneur

est ma part d'héritage ? » (Ps. 15.) Quelle merveille ! Nous sommes son héritage et il est le nôtre ; nous le cultivons et il nous cultive : nous le cultivons comme notre Dieu, il nous cultive comme son champ. Douteriez-vous qu'il nous cultive? Écoutez donc Celui qu'il nous a envoyé : « Je suis la vigne, vous êtes les branches, et mon Père est le vigneron. » (Jean. 5.) Il nous cultive donc, et il prépare son grenier pour recevoir les fruits que nous produirons. Malheur à nous, si nous restons stériles sous la main d'un tel laboureur, si, au lieu de lui fournir du bon grain, nous ne lui donnons que des épines ! (*Serm.* 113.)

XXX

Dieu seul étant le souverain bien, nous pouvons en jouir ; quant au reste, notre devoir est d'en user seulement.

Il est des biens dont on peut jouir ; il en est d'autres dont il faut user seulement; et il existe des êtres capables de jouir et d'user. Les biens dont on peut jouir, nous rendent heureux. Ceux dont il faut se contenter d'user, favorisent la tendance au bonheur; ils prêtent un appui qui permet d'arriver jusqu'aux premiers et de s'y attacher. Pour nous, qui jouissons et qui usons, nous sommes placés entre ces deux sortes de réalités. Si nous voulons jouir de celles dont l'usage seul est permis, nous nous attardons en chemin, et quelquefois même nous nous en écartons; et alors, ou bien nous ne parvenons que tardivement aux réalités dont

il s'agit de jouir, ou bien nous ne pouvons plus les atteindre, si infranchissable est l'obstacle que nous oppose l'amour des réalités de second rang.

Jouir est, en effet, un amour qui s'attache à un bien pour ce bien même. User est, au contraire, un amour qui ne s'applique à un bien que comme à un moyen d'en obtenir un autre que l'on aime, si toutefois ce moyen est louable, car autrement l'usage qu'on en fait est illicite et ne mérite plus que le nom d'abus. Supposons donc que nous sommes des étrangers, loin de notre patrie bien-aimée, de cette patrie en dehors de laquelle nous ne saurions vivre heureux; son absence nous remplit d'une profonde tristesse; il est temps d'y porter remède, et nous voilà décidés à retourner dans cette patrie qui nous est si chère. Nous nous procurons pour cela des moyens de transport, soit sur terre, soit sur mer; si nous n'en usions pas, nous ne pourrions arriver enfin à cette patrie dont nous désirons jouir. Or, voilà que les beautés de la route, le mouvement lui-même de nos chars ou de notre navire nous captivent tellement que nous changeons leur usage en jouissance, que nous ne sommes plus pressés d'arriver, et que, uniquement attentifs aux douceurs de la marche, nous finissons par oublier cette patrie, dont les délices seules devaient nous rendre heureux. Croyez vous qu'une telle folie ne serait pas déplorable? Eh bien, que sommes-nous pendant cette vie mortelle, sinon des étrangers? Oh! que nous sommes loin du Seigneur, qui est la patrie de nos âmes et leur patrie béatifiante! Désirons-nous y retourner? Usons donc de ce monde par où nous cheminons, n'en jouissons pas; servons-nous des créatures visibles qu'il renferme, pour comprendre le Dieu invisible; mettons à profit les choses

de la matière et du temps pour nous emparer des biens de l'esprit et de l'éternité.

Quelle est donc la réalité dont nous devons jouir? C'est le Père, le Fils, le Saint-Esprit; c'est l'auguste Trinité de ces personnes divines; c'est l'adorable Unité de ce bien souverain, commun à tous ceux qui en jouissent; c'est cette réalité incréée, si toutefois il convient de l'appeler réalité et non la cause de tout ce qui existe, si toutefois il convient de lui donner même le nom de cause. Car il n'est pas facile de trouver un nom qui soit digne de cette Majesté si sublime; il est peut-être mieux de dire de cette Trinité qu'elle est le Dieu unique, de qui, par qui et en qui subsistent toutes choses. » (Rom. 11. 36.) (*Liv.* 1. *de la Doctr. chrét. c.* 3, 4 et 5.)

On dit que nous jouissons d'une chose, lorsqu'elle nous cause du plaisir, et que nous usons d'une chose, lorsque nous l'employons à nous procurer celle dont nous recherchons la jouissance. Or l'homme commet un renversement très-coupable, il tombe dans un vice très-profond, quand il veut user des choses dont il faut jouir, ou jouir des choses dont il faut user. Au contraire, il se conforme à l'ordre, il est vraiment vertueux, quand il jouit des choses dont il faut jouir et qu'il use de celles dont il faut user.

En conséquence, la raison humaine, si elle est parfaite, si elle s'est transformée en vertu, use d'abord d'elle-même pour comprendre Dieu et jouir de lui, puisque de lui elle procède. Elle use ensuite des autres êtres raisonnables, pour vivre en société, et des êtres non doués de raison pour exercer son empire. La vie de l'homme, elle la dirige toute entière vers la possession de Dieu, possession qui seule peut la rendre heu-

reuse. Ainsi, elle use d'elle-même, afin de se rapporter non à elle-même, mais à Dieu : autrement son orgueil serait, à coup sûr, le commencement de son malheur. Elle use de certains corps pour pratiquer la bienfaisance en soutenant leur vie; elle use de la sorte du corps qui lui est uni. Il en est d'autres dont elle use en les employant ou en les rejetant, pour rétablir ou conserver sa santé; d'autres dont elle use en les supportant pour s'habituer à la patience; d'autres dont elle use en les disposant en bon ordre, pour observer la justice; d'autres dont elle use en les étudiant, pour y découvrir la preuve de quelque vérité; elle use même de ceux dont elle s'abstient, pour acquérir la tempérance. De sorte qu'elle use de tous les corps vivants ou non vivants, car les corps ne peuvent être que doués ou non doués de vie. Et cette raison juge de tout ce qui est à son usage. Dieu seul ne tombe pas sous son jugement, parce que c'est selon lui qu'elle juge du reste. Elle n'use pas de Dieu; elle en jouit. Dieu ne peut, en effet, être rapporté à un être meilleur. Ce qui se rapporte à une autre chose, est inférieur à cette chose; or, Dieu domine tout; il est au-dessus de tout; et cette supériorité ne vient pas du lieu qu'il occuperait, mais de l'excellence de sa nature. (*Liv. des* 83 *Quest. div.* 30.)

XXXI

L'homme ne peut jouir de Dieu, s'il ne se rapporte tout entier à lui.

De toutes les réalités qui existent, celles-là seules méritent qu'on en jouisse, qui sont éternelles et immuables. Quant aux autres, on doit en user uniquement

pour parvenir à cette jouissance. Et, parce que nous avons le pouvoir de jouir des premières et d'user des secondes, nous sommes nous-mêmes des réalités, de grandes réalités, puisque nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, non dans notre corps mortel, mais dans notre âme raisonnable, qui nous place si haut au-dessus de la bête. Une question importante serait donc de savoir si les hommes doivent jouir ou user les uns des autres, ou bien s'ils peuvent faire ces deux choses à la fois. Il nous est commandé de nous aimer mutuellement : mais l'homme doit-il aimer son semblable pour lui-même, ou en se proposant une autre fin ? Si c'est pour lui-même, il en jouira; si c'est pour une autre fin, il en usera seulement. Or, il ne doit aimer son semblable que de ce dernier amour, car il ne doit aimer pour lui-même que le bien qui est le principe et le centre de sa béatitude. Ce bien est absent encore; mais son espérance nous console dans cette vie. Or il est écrit : « Maudit soit celui qui espère en l'homme ! » (Jérém., 17, 5.)

Autre question. Est-il permis à chacun de nous de jouir de soi ? Évidemment non, puisque l'homme, individuellement pris, ne doit s'aimer que pour Celui dont il jouira un jour. Il est parfait, lorsque par sa vie tout entière, il gravite autour de la Vie immuable et s'attache à elle de tout son cœur. S'il s'aime pour lui seul, il ne se rapporte pas à Dieu ; il retombe sur soi au lieu de s'élever vers l'Immuable. Aussi n'est-ce pas sans déchoir qu'il se prend pour objet de jouissance : ne vaut-il pas mieux pour lui qu'il s'unisse fortement et tout entier au bien qui ne change point, que de s'en séparer pour se replier sur sa propre inconstance ? Ainsi aucun de nous ne doit s'aimer pour lui-même,

mais bien pour celui qui est le terme infiniment légitime de son amour; de sorte que nul homme n'a le droit de se plaindre d'être aimé par un autre à cause de Dieu.

Voici, en effet, la loi divine de l'amour : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Mais « Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Donc, toute ton intelligence, toutes tes pensées, toutes tes affections, toute ta vie, tu dois les rapporter à Celui qui t'a départi ces biens mêmes dont tu lui fais hommage. Et en disant : « de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, » la loi n'a rien laissé de ta vie qui puisse être exempté de cet hommage, et offrir l'hospitalité à un autre amour de jouissance; la loi exige que toute affection qui pourrait survenir, soit entraînée là où se précipite le torrent entier de l'amour. Quiconque donc aime avec droiture son prochain, doit faire effort pour l'amener à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Alors, il aime son prochain comme il s'aime lui-même, et ce double amour s'absorbe dans l'amour de Dieu, car cet Océan ne veut rien perdre et réclame le retour dans son sein des moindres filets d'eau qui en sont sortis. (*Liv.* 1. *de la Doct. chrét. c.* 20.)

FÉVRIER

DE LA VANITÉ DU MONDE

ET DES CHOSES DU TEMPS

I

C'est une grande vanité que de mettre son espérance dans des biens qui passent et qui sont incertains.

« Quelle vanité que l'agitation de tout homme! » (Ps. 38.) Oui, de tout homme, parce que tout homme vit dans l'incertitude. Quel est l'homme qui peut être sûr même du bien dont il est l'auteur? C'est dans la vanité que les hommes s'agitent. Ah! qu'ils jettent donc dans le sein du Seigneur tous leurs soucis, toutes leurs sollicitudes ; qu'ils laissent à Dieu le soin de les nourrir et de les garder ! Sur cette terre, en effet, il n'y a de certain que la mort. Si l'on considère les biens et les maux qui en cette vie sont également le partage des justes et des pécheurs, y trouvera-t-on une autre certitude que celle de la mort? Avez-vous progressé dans la vertu : vous savez ce que vous êtes aujourd'hui ; mais vous ne savez pas ce que vous serez demain. De même, si vous vivez dans le péché : ce que vous êtes aujourd'hui, vous

le savez ; ce que vous serez demain, vous ne le savez pas. Espérez-vous une somme d'argent : vous n'êtes pas certain de la recevoir. Voulez-vous prendre femme : vous n'êtes ni certain d'en trouver une, ni certain des qualités de celle que vous trouverez. Désirez-vous des enfants : vous n'êtes pas certain d'en avoir, ou d'en avoir qui vivent, ou, s'ils vivent, d'en avoir de bons ou de méchants. De quelque côté que vous vous tourniez, vos regards ne rencontrent partout que l'incertitude : la mort seule est certaine. Le pauvre ne sait pas s'il pourra s'enrichir, ni l'ignorant s'il pourra s'instruire, ni le malade s'il retrouvera la santé. Quiconque jouit de la vie est certain de mourir, mais quand ? à quelle heure ? voilà encore une incertitude qui vient s'ajouter à la certitude de la mort. Toutes choses sont donc incertaines ici-bas pour nous, même l'heure de la mort, de cette mort inévitable et certaine dont il n'est personne qui ne cherche cependant à se préserver. Quelle n'est donc pas la vanité des agitations humaines, au milieu de tant d'incertitudes ! (*Disc. sur le Ps.* 38. *n.* 19.)

Oui, rien n'est frivole comme les choses de la terre ! Si vous les avez convoitées, quand vous ne les connaissiez pas, méprisez-les, maintenant que vous en avez fait l'expérience. Trompeuse est leur douceur ; vaines sont les fatigues qu'elles imposent ; perpétuelles, les craintes qu'elles inspirent ; pleines de dangers, les hauteurs où elles élèvent. Leurs joies commencent par l'imprévoyance ; elles finissent par le regret. Ainsi en est-il, dans cette triste et douloureuse vie, de tout ce que l'on désire avec plus de cupidité que de prudence. Ah ! bien autre est l'espérance des âmes pieuses ; bien autre le fruit de leurs peines ; bien autre, la récompense des

périls qu'elles encourent, car, en ce monde, personne ne peut vivre sans crainte, sans souffrance, sans effort et sans danger. (*Lettre* 203.)

« Vous haïssez ceux qui s'attachent à des choses vaines et inutiles. » (*Ps.* 30) Qu'est-ce qui s'y attache? Celui qui meurt par crainte de la mort. Car la crainte de la mort l'engage à mentir, et de la sorte il meurt avant de mourir, parce qu'il a menti pour vivre. Vous mentez pour ne point mourir! Mais, en mentant, vous mourez sur l'heure ; et, pendant que vous fuyez une seule mort, que vous pouvez retarder, et non empêcher d'arriver enfin, vous en appelez deux sur vous, celle de l'âme d'abord, celle du corps ensuite. D'où vous vient ce malheur, sinon de votre amour pour la vanité? Ah! vous trouvez de la douceur dans le jour qui passe, dans ces heures qui s'envolent, et ne laissent en vos mains que les chaînes qu'elles y ont jetées. « Vous haïssez, Seigneur, ceux qui s'attachent à des choses vaines et inutiles ! » Mais moi, qui ne m'attache pas à la vanité, « j'ai mis mon espérance dans le Seigneur. » (Ps. 30, 7.) Mettre son espérance dans l'argent, est une vanité ; la mettre dans la gloire et les dignités humaines, est une vanité ; la mettre dans la puissance d'un ami, est une vanité. Et toutes ces vanités, quand on les aime, n'écartent pas la mort, qui oblige de les quitter ; ou bien, elles sont emportées par le cours même de la vie ; elles périssent, et il n'en reste qu'une amère déception. Oh ! que le prophète Isaïe les a bien décrites ! « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire, comme la fleur des champs; l'herbe s'est desséchée, et la fleur est tombée ; mais la parole du Seigneur demeure éternellement. » (Isaïe, 40.) Pour moi, semble-t-il dire, je ne suis pas de ceux qui

espèrent dans la vanité et qui l'aiment : mon espérance est toute dans le Seigneur, qui n'est point vanité. (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 30, *n.* 12.)

II

La vie de l'homme sur la terre est soumise à de grandes difficultés et à de nombreuses tribulations.

« Je me réjouirai, et je serai ravi de joie dans votre miséricorde, parce que vous avez considéré ma bassesse, et que vous avez sauvé mon âme de ses tribulations. » (Ps. 30.) Quelles sont les tribulations dont nous voulons que notre âme soit sauvée ? Qui les comptera, qui fera le calcul exact de leur multitude ? Qui montrera, comme il convient, celles qu'il faut éviter et fuir ? Dure condition de notre nature humaine, d'abord d'ignorer le cœur d'autrui, de mal juger très-souvent d'un ami fidèle, et, non moins souvent de bien penser d'un infidèle ami ! Oui, dure condition ! Et que faire pour sonder les cœurs ? De quel œil se servir, faibles et déplorables mortels que nous sommes ? A quel moyen recourir pour voir aujourd'hui le cœur de notre frère ? Il n'en existe point. Et, condition plus dure encore, personne ne peut même voir ce que son cœur sera demain.

Que dire des nécessités que notre mortalité nous impose ? Mourir est une de ces nécessités, et nul ne veut mourir, nul ne veut de cette mort nécessaire. Oh ! qu'il est dur de ne vouloir pas ce qui arrivera fatalement ! Certes, si c'était possible, nous voudrions ne

jamais mourir ; nous voudrions devenir ce que sont les Anges, mais par je ne sais quelle transformation, et non par la mort. Arriver au royaume de Dieu, c'est ce que nous voulons ; mais y arriver par la mort, c'est ce que nous ne voulons pas. Et cependant la nécessité nous dit : Tu passeras par là. Cette route, homme mortel, te fait-elle peur ? C'est par elle que ton Dieu est venu jusqu'à toi.

Faut-il encore rappeler la nécessité de vaincre des passions et des habitudes depuis longtemps victorieuses, et auxquelles les années ont amené tour à tour de nouvelles forces ? Triompher de l'habitude, quel dur labeur ! Tous le savent. On fait le mal, on le déteste, on en souffre, et cependant on n'y renonce point : on l'a commis hier, et on le commettra aujourd'hui. D'où vient donc un tel entraînement, d'où cette chaîne qui captive ? Est-ce de cette loi des membres qui lutte contre la loi de l'esprit ? Crions donc : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (Rom. 7.) (*Disc. sur le Ps.* 30, *n.* 13.)

Que de maux en ce monde, au dedans et au dehors ! Ils ne cessent jamais, pas plus que les scandales, qui abondent : mais nul ne les sent, s'il ne marche pas dans la voie de Dieu. Voilà pourquoi, en chacune de leurs pages, les Saintes Écritures recommandent de supporter les maux présents, d'espérer les biens futurs, d'aimer Dieu qui ne se voit pas, afin de lui être uni, quand il apparaîtra. Car la charité se surajoute à la foi et à l'espérance, en les dépassant par sa grandeur. La foi a pour objet des réalités maintenant invisibles, et elle n'existera plus dès que ces réalités éclateront nos yeux ; l'espérance s'applique à des biens que l'on

ne possède pas encore, et dont la possession la fera s'évanouir. Quant à la charité, elle ne sait que croître de plus en plus. Si nous aimons ce Dieu que nous ne voyons pas, combien plus l'aimerons-nous, lorsque nous le verrons! Que notre désir de le voir s'augmente donc toujours!

Si nous sommes chrétiens, ce n'est que pour le monde futur. Espérer les biens de cette terre, se promettre d'être heureux ici-bas, est-ce digne d'un chrétien? Usons de ces biens, si nous le pouvons, comme nous le pouvons, quand et autant que nous le pouvons. S'ils viennent à nous, rendons-en grâces au divin Consolateur; s'ils nous font défaut, rendons-en grâces au divin Juge. En toutes choses, un chrétien doit se montrer reconnaissant, jamais ingrat: reconnaissant envers son Père céleste, qui le console et le caresse; reconnaissant envers ce Père, qui le corrige, le châtie et le dompte. Ah! chez ce Père, c'est l'amour seu qui préside à ses menaces, non moins qu'à ses bienfaits. (*Disc. sur le Ps.* 91. *n.* 1.)

III

La vie humaine est courte et fragile.

« Encore un peu de temps, et le pécheur ne sera plus; mais les hommes doux possèderont la terre en héritage.» (Ps. 36.) Les hommes doux sont ceux qui attendent le Seigneur ; et cette attente n'est jamais très-longue. Encore un peu, âme fidèle, et tu auras pour toujours ce que tu attends. Encore un peu, oui, un peu. Rappelons-nous les années écoulées depuis Adam jusqu'au jour

actuel, suivons le cours des Écritures : il nous semblera que c'est hier à peine qu'Adam a été chassé du Paradis. Et cependant, que de siècles écoulés et révolus ! Où sont ces temps passés ? Ainsi passera le petit nombre de ceux qui restent. Si notre vie avait commencé le jour où Adam fut renvoyé du Paradis terrestre, pour se prolonger jusqu'à maintenant, nous verrions que cette vie n'aurait pas été longue, nous verrions la rapidité avec laquelle elle se serait envolée. A ce compte, que faut-il penser de la durée ordinaire d'une vie d'homme ? Allongez-la du nombre d'années que vous voudrez ; faites, à votre gré, durer sa vieillesse : que sera cette vie ? Ce qu'est la brise du matin. Qu'il soit encore éloigné, ce jour du jugement où les méchants et les justes seront traités selon leurs œuvres, soit, c'est possible : du moins notre dernier jour, à nous tous, ne tardera pas à venir. Préparons-nous à sa venue. Tels nous sortirons de ce monde présent, tels nous resterons dans le monde futur.

Le temps est-il donc si long que nos désirs en hâtent le cours, et nous dictent ces questions impatientes : Quand cela sera-t-il ? Combien cela tardera-t-il encore ? Ce langage, nos fils le tiendront après nous ; après eux nos arrière-neveux le tiendront à leur tour ; tous les hommes, en se succédant, exprimeront les mêmes impatiences ; et ainsi s'écoulera le court espace de temps à venir, comme se sont écoulés tous les temps précédents. O infirmité humaine ! « Encore un peu de temps, et le pécheur ne sera plus. » (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 36. *n.* 10.)

Ce qui nous paraît long, considéré dans son tout, n'est qu'un point dans l'ensemble des temps. Aucune durée n'est longue si elle a une fin. C'en est fait du

temps écoulé depuis Adam jusqu'à ce jour, et cette partie du temps est certainement plus considérable que celle qui reste encore à parcourir. Si Adam vivait encore et qu'il mourût aujourd'hui, de quoi lui servirait d'avoir existé si longtemps, d'avoir si longtemps vécu? Pourquoi donc le prophète demande-t-il au Seigneur de hâter sa délivrance? C'est parce que les temps s'envolent ; et d'ailleurs, ce qui nous paraît tarder, ne tarde pas même un moment aux yeux de Dieu. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 30. *n.* 8.)

« Unissez-vous à Dieu, attendez avec patience, afin que votre vie croisse au dernier jour. » (Eccli. 2.) Ce n'est pas afin qu'elle croisse pendant sa durée ici-bas, mais à son dernier jour. Alors, que sera son accroissement ? Elle deviendra éternelle. Cette vie de maintenant, tant qu'elle se prolonge ou paraît se prolonger, ne fait que décroître. Oui, il est facile de s'en rendre compte, et de s'en convaincre par un simple raisonnement. Un homme vient de naître : Dieu lui donne, par exemple, soixante-dix ans de vie. Selon nous, cette vie lui arrive en croissant. Est-ce bien vrai ? Lui arrive-t-elle ainsi, ou bien en diminuant ? Voilà que cet homme a déjà vécu soixante ans ; il ne lui en reste plus que dix à vivre : le nombre qui lui a été assigné dans le principe, n'a-t-il pas grandement diminué ? Et ne diminuera-t-il pas encore à mesure que cet homme avancera dans la vie ? De sorte que, en y avançant nous-mêmes, nous diminuons notre vie au lieu de l'augmenter. Attachons-nous donc aux promesses de Dieu, « afin que notre vie croisse au dernier jour.». (*Serm.* 38.)

IV

La vie de l'homme est fragile et exposée à d'innombrables dangers.

« Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » (Matth. 4.) Soyez assez sage pour recevoir les avertissements du divin Maître ; ne perdez pas le temps de la miséricorde du Sauveur, miséricorde qu'il exerce maintenant, tant que sa justice épargne le genre humain. Si cette justice arrête son bras, c'est afin que nos âmes se convertissent, et qu'aucune d'elles ne mérite d'être condamnée. A Dieu seul de la connaître, l'heure qui verra le monde finir ; mais, en attendant, le temps actuel est pour nous le temps de la foi.

La fin du monde aura-t-elle pour témoin quelqu'un de nous ? Je l'ignore ; il est probable que non ; mais, ce qui est proche, pour chacun de nous, c'est la fin de notre vie, car nous sommes mortels, et nous vivons au milieu de mille dangers de mort que nous aurions moins à craindre, si nous étions de verre. Quoi de plus fragile que le verre ? Et cependant il se conserve et il peut durer des siècles. Sans doute, on craint pour lui des accidents, mais on ne redoute pour lui ni la vieillesse ni la fièvre. Ah ! nous sommes donc plus fragiles que le verre ! Que d'accidents continuels dans les choses humaines ! Notre fragilité se trouve exposée à tous, et chaque jour, nous avons à les redouter tous. Alors même qu'ils n'arrivent pas, le temps ne laisse pas que de marcher. Nous évitons tel ou tel coup qui nous menace : pourrons-nous éviter celui de la mort ? Nous conjurons les dangers qui viennent du dehors : pouvons-

nous conjurer ceux que le dedans suscite ? Tantôt des parasites s'engendrent dans nos flancs, tantôt une maladie soudaine se déclare ; en tous cas, il suffit de la vieillesse pour qu'il n'y ait plus de délai possible.

Nos années n'apparaissent que pour s'évanouir ; elles ne viennent que pour s'en aller. Elles ne viennent pas pour rester avec nous ; mais, en passant par nous, elles nous usent, et diminuent de plus en plus nos forces. (*Serm.* 109.)

Mais, dites-vous, le jugement est encore éloigné ! D'abord, qu'en savez-vous, et qui vous l'a dit ? Si le jour du jugement est éloigné, en est-il de même de votre jour à vous ? Avez-vous à son sujet quelque science certaine ? Combien nombreux ceux qui s'endorment en pleine santé et que la mort frappe pendant leur sommeil ! Ne portons-nous pas avec nous dans notre chair tous les germes de mort ? Ne sommes-nous pas, encore une fois, plus fragiles que le verre ? Malgré sa fragilité, le verre, si on le soigne, dure longtemps : on trouve des coupes qui viennent des aïeuls et des bisaïeuls, et dans lesquelles boivent leurs neveux et leurs petits-neveux. Ces coupes si délicates se sont conservées de nombreuses années. Mais pour nous, hommes mortels, la vie, déjà si fragile par elle-même, se heurte à mille et mille périls, et, si ces périls, avec leurs coups imprévus, la respectent, elle ne saurait avoir qu'une durée fort courte. Oui, bien courte est la vie humaine tout entière, la vie humaine qui va de l'enfance à l'extrême vieillesse. D'ailleurs, ce jour de la mort, qu'amène fatalement tôt ou tard la nature, est rendu incertain par les maladies qui peuvent survenir. Chaque jour des hommes meurent ; ceux qui vivent encore, les conduisent à leur tombe ; ils célèbrent

leurs funérailles, et se promettent de longues années. Aucun d'eux ne songe à dire : je vais me corriger, de peur d'être demain comme celui que j'ai accompagné aujourd'hui à sa dernière demeure. (*Serm.* 17.)

Arbre stérile, ne te moque point, parce que tu es épargné. Renonce à ta folle assurance. La hache ne fait que différer ses coups : elle viendra, et tu seras coupé. (*Serm.* 110.)

V

Une longue vie ne sert de rien, si elle est mauvaise.

O vous qui désirez vivre longuement, ambitionnez plutôt une vie vertueuse. Si vous vivez dans le péché, une longue vie ne sera pas pour vous un bien véritable, mais un mal prolongé. Voyez donc combien votre désir est contraire au bon sens et à l'ordre des choses : certes, la vie, vous l'aimez plus que votre maison de campagne, et toutefois vous voulez que cette maison soit bonne, et que votre vie soit mauvaise. Qu'avez vous fait pour acquérir cette bonne maison de campagne, objet de vos ardentes et peut-être coupables convoitises ? N'avez-vous pas eu recours à la fraude, et cette fraude n'a-t-elle pas corrompu votre vie ? Cependant, si l'on vous disait, si l'on vous demandait : Que préféreriez-vous : perdre par violence votre maison de campagne, ou être dépouillé de la vie par la mort vous répondriez que, faute de pouvoir conserver l'une et l'autre, vous aimeriez mieux sacrifier votre maison de campagne. Pourquoi donc ne pas vous efforcer de rendre bonne votre vie, puisque, même mauvaise, vous

la préférez à tous vos biens? Vous désirez que votre vie soit longue, quoique mauvaise! Que ne la rendez-vous bonne : vous cesseriez de craindre qu'elle soit courte. Car, si par vos soins elle s'écoule dans le bien, vous la verrez finir sans aucune inquiétude; une vie éternelle lui succèdera, une vie de bonheur sans crainte, une vie longue sans fin. (*Serm.* 16.)

Vous aimez une longue vie, et vous ne craignez pas une vie mauvaise; vous voulez vivre longtemps et mal vivre : que cherchez-vous donc? Vous cherchez à prolonger le mal: pourquoi ne pas chercher à prolonger le bien? Quoi donc! vous voulez que tout ce que vous possédez soit bon, et vous tolérez que votre vie soit en vous et pour vous la seule chose mauvaise! Si je vous demande quel habit, quelle maison de campagne, quelle épouse, quels enfants vous désirez avoir, vous ne manquerez pas de me répondre : Je veux que tout cela soit bon : et quand il s'agit de votre vie, peu vous importe qu'elle soit mauvaise! Oui, de tous vos biens, la vie est l'unique chose qu'il vous est indifférent de posséder dans de mauvaises conditions, et pourtant vous la préférez à tout le reste. Pour elle, vous donneriez tout ce que vous avez de bon et acquis comme tel : vêtements, maisons de ville et de campagne, et autres richesses, vous êtes prêt à les abandonner pour sauver votre vie. Qu'on vous dise : Livrez-moi tous vos biens, ou je vous ôte la vie, vous n'hésiteriez pas à sacrifier ces biens, afin de conserver cette vie, même mauvaise. Pourquoi donc ne pas vouloir qu'elle soit bonne, puisque, pour la retenir, quoique mauvaise, vous sacrifieriez tous vos biens? Aucune excuse ne vous est possible. Accusez-vous donc, et échappez ainsi à la condamnation qui vous menace. (*Serm.* 20.)

Hélas ! pour les méchants, cela seul qui ne rend pas mauvais passe pour un mal ; tout en louant sans cesse ce qui est bon, ils ne rougissent pas d'être eux-mêmes méchants, et le mauvais état de leur villa les indigne bien plus que celui de leur vie. Le souverain bien pour l'homme consiste-t-il donc à n'avoir de mauvais que lui-même ? (*L.* 3. *Cité de Dieu*, *c.* 1.)

Soyez donc bon, vous qui possédez les biens d'ici-bas. Bonnes sont les richesses ; bon est l'or ; bon est l'argent ; bonnes sont les nombreuses familles ; bonnes, les grandes propriétés : toutes ces choses sont bonnes, en ce sens qu'elles vous permettent de faire le bien, et non parce qu'elles vous rendent bon par elles-mêmes. Cherchez donc les biens qui peuvent vous rendre bon. Quels sont ces biens ? Soyez juste, pratiquez la justice. Les choses que vous possédez sont bonnes : servez-vous-en pour être juste, pour pratiquer la justice, et par là devenir vous-même un bien parmi tous vos biens. Mais rougissez de vos biens, qui sont tous périssables, tandis que, si vous êtes bon, vous pouvez l'être à jamais. Encore une fois, rougissez de vos biens : autrement, vous êtes exposé à en faire un usage coupable, et à périr avec eux. (*Serm.* 48.)

VI

Mauvais et malheureux sont les jours de cette vie mortelle.

« Ayez soin de marcher avec circonspection ; non comme des insensés, mais comme des hommes sages, qui rachètent le temps, parce que les jours sont mau-

vais. » (Eph. 5.) Deux choses rendent les jours mauvais : la malice et la misère ; la malice humaine et la misère humaine nous font passer à tous de mauvais jours. Ce n'est pas que les jours de cette vie, en ce qui concerne les heures dont ils se composent, ne soient fort bien ordonnés : ils se succèdent avec une régularité qui nous permet de mesurer le temps ; le soleil se lève et se couche d'après des lois constantes qui nous avertissent du cours de notre vie ; et ce cours, ainsi considéré, ne serait pénible à personne, si les hommes ne se le rendaient mutuellement douloureux. Il est donc vrai de dire que, si les jours sont mauvais, c'est à cause de la misère et de la malice humaines.

Or, cette misère est commune à tous les hommes ; mais cette malice ne doit pas l'être. Depuis la chute d'Adam, depuis son expulsion du paradis terrestre, les jours n'ont point cessé d'être mauvais et misérables, Voilà des enfants qui viennent de naître : ils sont capables de rire, mais ils commencent leur vie par les larmes. Chez eux, naître et pleurer se confondent : il leur faut être âgés de je ne sais combien de jours pour que le sourire apparaisse sur leurs lèvres. En pleurant dès leur naissance, ils prophétisent leur misère future, cette misère qui s'atteste par tant de larmes. Ces enfants, encore muets, sont cependant des prophètes. Qu'annoncent-ils ? Les travaux qu'ils subiront, ou les craintes dont ils seront poursuivis. S'ils vivent dans la vertu et la justice, ils n'auront pas moins à craindre la multitude des épreuves qui ne manqueront pas de les assaillir.

Entendez l'Apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution. » (2. Tim. 3.) Les jours sont mauvais : voilà pourquoi la

persécution s'attaquera sans cesse à la vie du juste. Comment y échapper, quand on vit parmi les méchants? Les méchants persécutent les bons, sinon à coups de pierres ou avec le glaive, du moins par leur vie et leurs mœurs. (*Serm.* 167.)

Ne sont-ce pas des jours mauvais, ceux que nou passons dans une chair si corruptible, sous le poids si lourd d'un corps destiné à la tombe, au milieu de tentations si violentes et de difficultés si graves, sur une terre où les plaisirs sont si perfides, les joies si inquiètes, les alarmes si vives, les convoitises si insatiables, et les tristesses si brûlantes ? Ah ! que ces jours sont mauvais ! Et personne ne veut en voir la fin, et la prière qu'on adresse à Dieu avec le plus d'instance, c'est qu'il nous donne une longue vie. Qu'est-ce donc qu'une longue vie, si ce n'est un long tourment, si ce n'est une longue succession de jours mauvais ? Pendant que les enfants grandissent, on dirait que les jours se multiplient pour eux : hélas ! on ne voit pas qu'ils diminuent, et que l'esprit se laisse prendre à un faux calcul. La vérité est que leurs jours se retirent à mesure qu'ils avancent en âge. Donnez à un homme qui vient de naître quatre-vingts ans de vie : tout ce qu'il en a vécu doit être retranché de la somme totale. Dans quelle ineptie ne tombent donc pas les hommes, lorsqu'ils se félicitent d'avoir célébré bien des fois l'anniversaire de leur naissance et de celle de leurs enfants ! O insensés ! Si votre vin diminue dans l'outre, vous vous en attristez : vos jours se perdent, et vous en êtes dans la joie !

Les jours sont donc mauvais, et ils le sont d'autant plus qu'on les aime. Le monde présent fascine tellement

les cœurs que personne ne voudrait quitter ce séjour d'afflictions. La véritable, la bienheureuse vie est celle dont nous jouirons une fois ressuscités, et admis à partager la royauté de Jésus-Christ Il n'y a point d'autre vie digne de ce nom que la vie bienheureuse; et la vie ne peut être bienheureuse, si elle n'est éternelle : ce n'est qu'à cette condition que tous les jours sont des jours de bonheur. Dans l'éternité les jours ne se comptent pas, comme ils se comptent ici-bas ; il n'y a qu'un seul jour, et ce jour ne connaît ni matin ni soir, ni veille ni lendemain. Voilà le jour, la vie, la vie véritable que Dieu nous promet. Cette vie est une récompense : il faut des œuvres pour la mériter. Si cette récompense nous est chère, pratiquons sans défaillance les bonnes œuvres, et nous règnerons éternellement avec le Christ. (*Serm.* 84.)

VII

Amour que les hommes portent à cette vie mortelle, malgré ses misères et ses douleurs.

Cette vie, outre qu'elle est passagère, n'offre que peines et que douleurs. Cependant elle a pour les hommes tant de charmes que, dans l'impossibilité d'en vivre toujours, ils multiplient les plus grands efforts pour ne la quitter que le plus tard possible. Absolument impuissants contre la mort elle-même, ils font tout ce qu'ils peuvent pour la retarder. Certes rien ne répugne autant à notre nature que la peine; toutefois, ceux-là mêmes qui n'espèrent ni bien ni mal après cette vie, ne

s'épargnent aucune fatigue pour éloigner la mort, qui mettrait un terme à toutes leurs épreuves. Hélas! ils ne sont pas les seuls à tenir une telle conduite : ceux qui, par la plus triste des erreurs, attendent après la mort de fausses et charnelles jouissances, ceux encore qui, instruits par la foi véritable, savent qu'au delà de ce monde une paix ineffablement profonde et bienheureuse leur est réservée : tous ceux-là n'usent-ils pas aussi de toute leur activité et de tous les moyens pour retarder leur mort?

C'est là l'unique but de tant de travaux exigés par les besoins de la vie, de tant d'assujettissements à une foule de remèdes et de soins que les malades réclament, ou qu'on leur prodigue : ne pas arriver si tôt à une mort fatale, c'est ce que l'on cherche avant tout. Oh ! à quel prix ne devons-nous donc pas acheter notre affranchissement de la mort dans la vie future, puisque, dans la vie présente, nous achetons si cher son simple délai ! Cette vie, en effet, a beau nous causer mille déceptions : elle nous captive si bien par je ne sais quels attraits, elle s'aide si puissamment de notre horreur naturelle pour la mort, que ceux-là mêmes ne veulent pas mourir, pour qui la mort n'est que le passage à une vie où il leur sera impossible de n'être pas immortels. (*Serm.* 280.)

Tous les hommes craignent la mort corporelle : bien peu craignent la mort de l'âme. Contre la première, qui arrivera fatalement, on fait arme de tout, et de là procèdent des labeurs sans nombre. Qui travaille pour ne pas mourir? L'homme destiné à la mort. Et qui refuse de travailler pour ne point pécher? L'homme appelé à vivre éternellement. Mais vains efforts, que ceux que l'on déploie pour ne pas mourir : alors même

qu'on retarde longtemps sa dernière heure, cette heure ne laissera pas que de sonner; tandis que, pour éviter la mort de l'âme, qui est le péché, il n'y a pas d'autre fatigue à s'imposer que de ne pas la vouloir, et puis, c'est la vie éternelle.

Oh ! si l'on aimait autant la vie qui demeure, qu'on aime la vie qui finit ! Que ne fait-on pas sous une menace de mort ? Qu'un glaive se lève prêt à nous frapper, nous livrons tous les biens qui nous servaient à vivre. Oui, nous les abandonnons tous, pour détourner le coup qui nous donnerait la mort, et quelquefois il arrive qu'après cet abandon le glaive s'abat sur notre tête. Quoi qu'il en soit, pour conserver sa vie, qui refusera un instant de renoncer aux ressources qui la soutiennent, préférant ainsi une vie mendiante à une mort trop rapide ? Qui refusera, si on le lui ordonne, d'affronter les mers, afin de ne pas mourir ? Qui restera dans sa paresse, si, pour fuir la mort, il reçoit l'ordre de travailler ? Ah ! bien plus légers sont les commandements auxquels Dieu nous soumet, pour vivre éternellement : et nous refuserions de lui obéir !

Dieu ne nous dit pas : Prive-toi de tout ce que tu possèdes, et tu vivras un peu de temps dans les fatigues et les soucis. Mais il nous dit : Donne aux pauvres, et tu vivras toujours dans le repos et la paix. Nous sommes sans cesse accusés par les amateurs de la vie temporelle de faire trop peu de cas d'une vie dont nul ne jouit ni quand il veut, ni tout le temps qu'il veut ; et nous ne nous accusons pas les uns les autres de la mollesse et de la tiédeur avec lesquelles nous poursuivons la vie éternelle, cette vie qu'il suffit de vouloir pour la posséder, et qu'on ne peut point

perdre une fois qu'on la possède! Mais bon gré mal gré, il nous faudra passer par cette mort que nous redoutons. (*Traité* 49. *sur l'Évangile de S. Jean.*)

VIII

Le bonheur de la terre n'est que vanité, qu'un rêve trompeur.

« Ils ont dormi leur sommeil, et tous ces hommes de richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains. » (Ps. 75.) Ils ont aimé les biens présents, et ils s'y sont endormis. C'est ainsi qu'ils leur sont devenus délicieux, comme le deviennent ces trésors dont on rêve quelquefois, qui rendent riches jusqu'au moment du réveil, mais qui se transforment en une affreuse pauvreté, une fois le sommeil disparu. Celui qui rêve de richesses, dort étendu peut-être sur la terre nue; il est pauvre, c'est un mendiant; mais, pendant son sommeil, il se voit couché sur un lit d'ivoire, enfoncé dans le duvet le plus délicat : tant qu'il dort, c'est merveille; mais, au réveil, où se trouve-t-il? sur la dure même où le sommeil s'était emparé de lui. Tels sont les hommes de richesses : venus en cette vie, ils s'y sont endormis au milieu de leurs cupidités satisfaites ; l'opulence les a enveloppés de ses dehors brillants, mais sans consistance aucune ; et puis, tout s'est évanoui. Ces hommes n'ont rien trouvé dans leurs mains, faute d'avoir compris tout le bien qu'ils pouvaient faire avec leurs richesses. S'ils avaient eu foi en une autre vie, ils y auraient amassé des trésors immortels par le bon emploi de leurs périssables trésors d'ici-bas.

« Ils ont dormi leur sommeil, et tous ces hommes de richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains. » Ils ont dormi sur leurs cupidités : ce sommeil leur a paru doux ; mais ce n'était que le sommeil d'une vie qui passe, et après laquelle ils n'ont rien trouvé dans leurs mains, parce qu'ils n'avaient rien déposé dans la main du Christ. Voulez-vous donc trouver un jour quelque chose dans vos mains ? Ne méprisez pas maintenant la main du pauvre ; regardez avec compassion cette main vide, et vous aurez plus tard vos mains pleines. Car le Seigneur nous dira : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été étranger, et vous m'avez recueilli, » (Matth. 25.) et le reste. Et nous de lui répondre : Quand donc vous avons-nous vu souffrant de la faim et de la soif, ou à l'état d'étranger ? Et alors, à son tour, il nous répondra : « Tout ce vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait. » Ah ! il a voulu avoir faim dans les pauvres, Celui qui est riche dans le ciel ; et vous, homme, vous refusez de donner à un homme, quand vous savez que ce que vous donnez, vous le donnez au Christ, au Christ de qui vous avez reçu tout ce que vous donnez ! (*Disc. sur le Ps.* 75. *n.* 9.)

« Commandez aux riches de ce monde de fuir l'orgueil et sa sagesse, de ne point mettre leur espérance dans l'incertitude des richesses, mais bien dans le Dieu vivant, qui nous fournit toutes choses. Qu'ils s'enrichissent de bonnes œuvres, qu'ils donnent volontiers, qu'ils fassent part de ce qu'ils possèdent, qu'ils se thésaurisent un fondement solide, afin d'acquérir la véritable vie. » (1. Tim. 6.) Écoutez ces paroles, ô vous qui êtes riches, qui regorgez d'or et d'argent,

et dont l'avarice n'en est que plus ardente. Les pauvres ne peuvent vous voir sans murmurer, sans gémir et sans vous jalouser, tout en vous louant; ils désirent vous égaler, et ils s'attristent de leur impuissance. Une de leurs louanges, en parlant de vous, c'est de dire que vous êtes les seuls à vivre en réalité. Ne vous enorgueillissez pas de cette flatterie que vous adressent ces hommes d'humble condition; mais écoutez l'Apôtre qui ne vous flattera point, et qui guérira le mal dont vous souffrez. Cette vie n'est pour vous qu'un sommeil ; c'est comme dans un sommeil que vos richesses passent. Paul vous parle de la vie éternelle qu'il vous faut acquérir. Écoutez Paul, et chassez loin de vous tout orgueil. Écoutez aussi le psalmiste, ô riches si indigents. Qu'avez-vous si vous n'avez pas Dieu? Et si vous avez Dieu, que vous manque-t-il? Que dit donc le psalmiste ? « Les riches ont dormi leur sommeil, et ils n'ont rien trouvé dans leurs mains. » Parfois, le mendiant lui-même, étendu par terre, tremblant de froid et envahi par le sommeil, rêve de trésors: la joie, l'allégresse, l'orgueil remplissent son cœur, et il rougit de son père couvert de haillons. Ce n'est là qu'un rêve, ô mendiant qui dors et te réjouis. Mais enfin, tant qu'il ne se réveille pas, il est riche; mais, lorsque cessera son sommeil, il aura de quoi pleurer. Eh bien, le riche qui meurt est semblable au pauvre qui dort et qui rêve de richesses. Rappelez-vous ce riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin, ce riche qu'on ne nomme pas et ne devait pas être nommé : il méprisait l'indigent assis devant sa porte, et il s'asseyait lui-même chaque jour à de splendides festins. Puis, il mourut et fut porté en terre : ô réveil terrible! Il se vit au milieu

des flammes. Il avait dormi son sommeil, et, après, il ne trouva rien, parce qu'il n'avait rien fait de ses mains, c'est-à-dire, de son or. (*Serm.* 345.)

IX

Convoiter le bonheur temporel, c'est aimer le mensonge et la vanité.

« Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ? » (Ps. 4.) Quel mensonge cherchez-vous ? Vous voulez être heureux. Il n'est pas un larron, un scélérat, un débauché, un malfaiteur, un sacrilège, un homme souillé de tous les vices, chargé de toutes sortes de crimes et de forfaits, qui ne veuille vivre heureux. Rien de plus certain, tout homme, quel qu'il soit, ambitionne le bonheur. Mais, ô enfants des hommes, ce que vous ne voulez pas chercher, ce sont les biens qui rendent heureux. Vous cherchez l'or, croyant qu'il en sortira cette félicité dont vous êtes si avides : mais l'or ne vous donne pas ce que vous lui demandez . pourquoi cherchez-vous ce mensonge ? Vous désirez encore les dignités du siècle. Ah ! dites-vous, elles attirent les hommages des hommes : de ces hommages pompeux procède le bonheur. Non, détrompez-vous : ces dignités, ces hommages ne rendent personne heureux. Pourquoi cherchez-vous cet autre mensonge ? Et ainsi de tout ce que vous poursuivez ici-bas, avec un esprit mondain, et par attachement à la terre : vous ne le poursuivez que pour y trouver votre bonheur ; mais rien de ce que contient la terre ne saurait vous offrir le bonheur véritable.

Pourquoi ne cessez-vous pas de courir après tous ces mensonges? Peuvent-ils être la source du bonheur? « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? » Comment ce cœur ne succomberait-il pas sous le poids de terre dont vous le chargez? Vous voulez être heureux, et vous ne cherchez que ce qui rend misérable. Ah! ce que vous cherchez vous trompe; vous ne cherchez que le mensonge! (*Serm.* 231.)

« Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? » Que votre erreur ait duré jusqu'à la venue du Fils de Dieu, cela se comprend. Mais que votre cœur reste lourd après cette venue, quel aveuglement? Quand donc verrez-vous finir vos illusions perfides, si la présence de la vérité ne les dissipe point? « Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » Pourquoi prétendez-vous être heureux avec des biens si inférieurs? Seule la vérité béatifie, parce qu'elle seule rend toutes choses vraies. Que sont ces biens infimes? « Vanité des vanités! tous ne sont que vanité. Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil? » (Ecclés. 1.) Dès lors, est-il explicable, cet amour tyrannique que vous inspirent les choses de ce monde? Croyez-vous donc qu'elles sont les premiers des biens, elles qui n'occupent pas même le dernier rang, parce qu'elles ne sont que vanité et que mensonge? Vous désirez, en effet, qu'elles ne vous quittent jamais, ces choses qui passent toutes comme une ombre. « Sachez-donc que le Seigneur a glorifié son Saint. » (Ps. 4.) Quel Saint? Celui qu'il a ressuscité d'entre les morts, et placé à sa droite dans le ciel. Le psalmiste réprimande donc le genre humain, et le conjure de renoncer enfin à l'amour du monde

pour se convertir à Jésus-Christ. (*Disc. sur le Ps. 4. n. 3. et 4.*)

Jésus-Christ est venu : il est ressuscité et monté au ciel : il jouit maintenant de sa gloire ; son nom est prêché dans le monde entier. « Jusques à quand aurez-vous donc le cœur appesanti ? » Est-ce que le temps passé ne suffit pas ? Depuis longtemps déjà ce Saint est glorifié : pourquoi ce cœur est-il encore écrasé sous le poids de la vanité qu'il aime, et du mensonge qu'il cherche ! Quoi donc ! Jésus-Christ le Saint est glorifié, et vous admirez encore les vanités, les inutilités, le faste frivole du monde ? La vérité vous parle à haute voix, et c'est à la vanité que vous obéissez ! Jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? (*Serm.* 72.)

X

C'est une grande erreur de croire heureux les amis du monde qui vivent dans la richesse et l'opulence.

La multitude des méchants jette le trouble dans l'âme des bons : le chrétien vertueux est exposé à douter de son bon sens, quand il considère la vie coupable des autres, surtout lorsqu'il voit les richesses de ce monde s'entasser entre les mains de tant de pécheurs, et l'infortune devenir, au contraire, le partage de tant de justes. Oh ! que cette tentation est dangereuse ! Comme il est à craindre que ce chrétien n'aille se briser contre cet écueil et ne fasse naufrage ! Comme il est à craindre qu'il ne dise enfin : A quoi bon mener une vie pure ? Voilà un homme dont la vie est mauvaise, et il est plus

honoré que moi! — O vous qui vivez chrétiennement, ne vous lassez pas de vivre de la sorte; ne regardez pas en arrière. « Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. » (Math. 24.) Je vois, dites-vous, je vois cet autre faire le mal, et ne laisser pas que d'être heureux. Erreur : il est malheureux, et son malheur est d'autant plus profond qu'il se croit plus heureux. Il est fou, et cette folie l'empêche de reconnaître sa misère. Si vous voyiez rire un homme brûlé par la fièvre, vous déploreriez son délire. Le temps n'est pas encore venu de jouir de ce qui vous a été promis. Cet homme, dont le bonheur vous étonne, ne se nourrit que de biens visibles et passagers. Mais ces biens, qui font toute sa joie, les a-t-il apportés en naissant, et les emportera-t-il après sa mort? Nu, il est entré au monde; nu, il en sortira. Ah! de ces joies si fausses, il passera un jour à de réelles douleurs. Pour vous, ce n'est pas encore le temps de jouir des biens qui vous ont été promis. Continuez votre chemin, et vous arriverez; soyez persévérant, ne perdez pas courage, et vous verrez s'accomplir toutes les divines promesses, car Dieu est incapable de vous tromper. (*Serm.* 250.)

Mais entrez dans le sanctuaire de ce Dieu. On vous enseignera que les pécheurs, dès cette vie même, sont loin d'avoir le bonheur en partage, et que les justes sont beaucoup plus heureux, bien que leur félicité ne soit pas encore arrivée à sa plénitude, et que les pécheurs ne soient pas encore livrés à leur suprême châtiment. Oui, vous allez peut-être comprendre que les méchants ne sont pas heureux.

Pourquoi êtes-vous malheureux? Vous répondez : La pauvreté me tourmente; mille difficultés m'arrêtent; je souffre dans tous mes membres; j'ai des ennemis

acharnés à ma perte. — Ainsi, vous êtes malheureux, parce que vous avez à subir tous ces maux : et vous estimez heureux ces méchants qui sont le mal même! Vous n'êtes pas, vous, ce que vous souffrez : vous souffrez le mal, mais vous ne le faites pas. Au contraire, le méchant n'a pas de mal à souffrir, et, tout entier pourtant, il est livré au mal, il est mauvais. Renoncez donc, renoncez à votre illusion : il est impossible que vous soyez malheureux, vous qui n'êtes que victime du mal, et que l'homme, qui fait le mal, l'homme mauvais, soit heureux. S'il est mauvais, croyez-vous qu'il n'a pas de mal à supporter? N'a-t-il pas à se supporter lui-même? Vous êtes malheureux, parce que vous souffrez dans votre corps un mal qui n'est pas vous : et le méchant serait heureux, lui qui, dans son cœur, se sent opprimé par un mal qui est lui-même? Quoi donc ! Vous souffrez, parce que votre maison de campagne est en mauvais état : et le méchant ne souffrirait point, à cause de son âme si déplorablement mauvaise! (*Serm.* 48.)

Que pensez-vous, en effet, de ce riche dont parle l'Évangile? Il mangeait et buvait; il agissait à sa guise; il se donnait des festins somptueux : croyez-vous, par conséquent, qu'il se faisait du bien? Le Christ vous dit : il se faisait beaucoup de mal. En voyant ce riche vivre chaque jour dans la bonne chère, on estime qu'il se fait du bien ; mais en le voyant torturé par le feu infernal, force est d'avouer que ce bien prétendu est, au contraire, un grand mal. Ah ! ce qu'il avait mangé sur terre, il le digérait dans l'enfer. Il s'agit de l'iniquité qu'il mangea. Sa bouche dévora des aliments de grand prix ; mais son cœur dévora l'iniquité. Et cette iniquité, il la digérait dans les supplices. Ce qu'il

avait mangé dans le temps qui passe, il le digérait au milieu d'atroces tortures, pendant l'éternité qui ne passe pas. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 48. *n.* 8.)

XI

C'est se faire illusion et se tromper, que de se confier dans une félicité terrestre et d'aimer des plaisirs passagers.

Nous ne voyons pas ce que nous espérons, et nous l'attendons par la patience. Aussi, est-ce avec raison que le psalmiste nous dit : « Attendez le Seigneur, agissez avec courage, que votre cœur se fortifie, attendez le Seigneur. » (Ps. 26.) Les promesses du monde sont toujours trompeuses; mais celles de Dieu sont toujours fideles. Cependant, ce qu il promet, le monde paraît pouvoir le donner ici-bas, sur cette terre des mourants que nous habitons ; tandis que Dieu n'accomplit ses promesses que dans la terre des vivants. Voilà pourquoi un grand nombre se lassent d'attendre Celui qui est la fidélité même, et ne rougissent pas de s'attacher à un monde menteur. C'est de ces aveugles que l'Écriture dit : « Malheur à ceux qui ont cessé d attendre, et se sont jetés dans des chemins mauvais ! » (Ecclés. 2.)

Quant à ceux qui agissent avec courage, qui fortifient leur cœur pour attendre Dieu, ils sont perpétuellement en butte aux railleries des enfants de l'éternelle mort. Ils les entendent vanter leurs joies d'un moment, ces joies qui ne flattent un instant leur palais que pour devenir ensuite plus amères que le fiel. Où sont, nous

disent ces égarés, les biens qu'on vous promet après cette vie? Qui est-ce qui en est revenu pour certifier la vérité de votre foi? Pour nous, nous goûtons dès maintenant des plaisirs qui nous rassasient et nous comblent de joie, parce que nous espérons ce que nous voyons : mais vous, c'est dans les fatigues et les tortures de la mortification que vous vivez, en croyant ce que vous ne voyez pas. Et ensuite d'ajouter ce que saint Paul rappelle : « Mangeons et buvons, demain nous serons morts. » (1. Cor. 15.)

Ainsi, ô mondains, vous nous tournez en dérision, parce que nous espérons des biens éternels, invisibles; et vous vous estimez plus avisés en leur préférant ces biens du temps qui tombent sous les yeux. Toutefois, savez-vous quel jour se lèvera pour vous? Que de fois espérez-vous un jour heureux, que de fois ce jour ne vous a-t-il pas apporté de tristes déceptions! Et puis, lorsque son bonheur a répondu à vos désirs, avez-vous pu l'arrêter dans sa fuite? Vous vous moquez de nous parce que nous espérons des biens éternels, qui, une fois arrivés, ne passeront point : à dire vrai, ils n'arrivent pas, à cause de leur immutabilité : c'est nous qui les atteindrons, après que nous aurons, en suivant la voie du Seigneur, traversé ce monde de passage. Mais que faites-vous vous-mêmes? Vous ne cessez de soupirer après les biens du temps, et souvent ces biens vous échappent. D'ailleurs, si leur désir, leur espérance vous enflamme, leur possession vous corrompt le cœur, en attendant que leur perte vous livre au désespoir. Ces biens que vous désirez avec tant d'ardeur, ne perdent-ils pas de leur prix quand on les possède; et à quoi les comparer, quand ils tombent en ruine, si ce n'est à un songe? Nous en usons, nous

aussi, dans la mesure exigée par les nécessités de notre voyage ; mais nous n'en faisons pas notre joie, de peur d'être écrasés sous leur chute. Nous usons de ce monde comme n'en usant pas, afin de nous élever un jour jusqu'à Celui qui a créé le monde ; et alors nous demeurerons en lui, dans la joie de son éternité.

Pourquoi donc nous dites-vous : Qui est revenu d'outre-tombe pour apprendre aux hommes ce qui s'y passe ? Jésus-Christ vous a fermé la bouche en ressuscitant un mort de quatre jours, en se ressuscitant lui-même pour ne jamais plus mourir, et en vous apprenant, avant sa mort, avec sa science qui perce tous les abîmes, le sort qui attend les hommes après cette vie, par l'exemple du pauvre heureux dans le sein d'Abraham, et du riche torturé par le feu dans l'enfer. Mais cette vérité fait sourire ceux qui demandent : Qui est revenu de l'autre monde ? Ils y croiraient, disent-ils, si quelqu'un de leurs parents revenaient à la vie. Mais « Maudit soit quiconque met son espérance dans l'homme ! » (Jér. 17.) N'est-ce donc rien qu'un Dieu se soit incarné pour mourir et ressusciter ? Et cela ne suffit-il pas pour savoir quelle destinée nous est réservée dans l'avenir ? Dans la chair qu'il a prise, le Christ nous la montre, et il nous montre en même temps que c'est à Dieu que nous devons croire, et non aux hommes.

Ils peuvent dire maintenant : Mangeons et buvons ; demain nous serons morts ! Nous mourrons demain, s'écrient-ils : mais, au moment même où ils parlent de la sorte, ils sont morts aux yeux de la vérité. Pour nous soyons les enfants de la résurrection, les concitoyens des anges, les héritiers de Dieu, les cohéritiers de

Jésus-Christ : gardons-nous donc d'imiter ceux qui mourront demain en rendant le dernier soupir, et qui aujourd'hui s'ensevelissent dans le vin. (*Serm.* 157.)

XII

Dans quelle misère tombent les amis du monde, lorsque leur fortune les trahit.

Quand l'humiliation vient visiter ceux qui craignent Dieu, et qui, dans le siècle, étaient revêtus de quelque haute et éclatante dignité, cette humiliation n'est pas une chute pour eux, parce que Dieu reste toujours dans leur cœur, pour le tenir élevé. Certes, profondément humilié paraissait Job, après qu'il eut perdu tous ses biens, perdu ses enfants, perdu ce qu'il conservait et ceux pour lesquels il le conservait : il restait sans héritage, et, chose plus triste encore, sans héritier; il n'avait plus que son épouse qui, au lieu de le consoler, favorisait contre lui les attaques du démon. Eh bien, si humilié qu'il parût, voyez s'il était véritablement malheureux, voyez s'il n'était pas caché dans la face du Seigneur. « Nu, je suis sorti du sein de ma mère : nu, je retournerai dans le sein de la terre. Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté ; comme il a plu au Seigneur, il a été fait : que le nom du Seigneur soit béni ! » (Job. 1.) Ces perles de louange divine, d'où viennent-elles ? Au dehors cet homme est pauvre, mais il est riche au dedans. Ces perles sortiraient-elles de sa bouche, s'il n'avait un trésor dans son cœur ?

O vous donc qui voulez devenir riches, convoitez des richesses telles que vous ne puissiez les perdre même

dans un naufrage. Donc, quand les amis de Dieu sont humiliés, ne les croyez pas malheureux. Vous vous tromperiez, vous oublieriez ce qu'ils possèdent en eux-mêmes. Vous raisonneriez d'après vous, qui êtes amis de ce monde, d'après le désespoir qui s'empare de vos âmes, lorsque vous éprouvez des revers de fortune. Mais, chez les Saints, il n'en est pas ainsi : ils gardent dans leur âme de quoi se réjouir. En eux le Seigneur habite comme un maître, et aussi comme un pasteur et un consolateur. Ah ! ceux-là seuls sont malheureux dans leur chute, qui espèrent dans le siècle. Ils brillaient au dehors : cet éclat s'est évanoui ! Et que leur est-il resté au dedans ? La fumée d'une conscience coupable. Aucune consolation pour eux : ils n'en reçoivent ni de l'extérieur, qui ne leur offre aucun abri, ni de l'intérieur qui ne leur offre aucun refuge paisible. Abandonnés par la gloire du monde, vides de la grâce spirituelle, ils sont on ne peut plus livrés à l'humiliation. (*Disc.* 4. *sur le Ps.* 30. *n.* 12.)

« Ils ne seront point confondus dans les temps mauvais. » (Ps. 36.) Non, au jour de la tribulation, au jour des angoisses, les Saints ne seront pas confondus comme celui dont l'espérance est trompée. Sur qui tombe la confusion ? Sur celui qui dit : Ce que j'espérais, je ne l'ai point obtenu. Il ne pouvait en être autrement, mon frère : mettiez-vous votre espérance en vous-même, ou bien en un homme qui vous aimait? Écoutez : « Maudit soit quiconque espère dans l'homme ! » (Jér. 17.) Vous êtes confondu, parce que vous avez été déçu dans votre espérance ; mais votre espérance était humaine et sans solidité ; elle ne reposait que sur le mensonge, car « Tout homme est menteur. » (Ps. 115.) Au contraire, si vous espérez en

Dieu, vous ne serez pas confondu, parce que Dieu ne peut être trompé.

« Dans les jours de famine, ils seront rassasiés. » (Ps. 36.) Pour les justes, dès ici-bas, il y a un rassasiement. Les jours de famine sont les jours de cette vie, et, pendant que les autres souffrent de la faim, les justes sont rassasiés. Autrement, comment saint Paul aurait-il pu dire : « Nous nous glorifions dans les tribulations, » (Rom. 5.) si la faim l'avait intérieurement tourmenté ? Extérieurement il paraissait être dans l'angoisse ; mais une joie divine dilatait son cœur.

Est-ce là l'état du méchant aux prises avec la tribulation? Au dehors, il n'a plus rien, tout lui a été enlevé ; dans sa conscience il ne trouve aucune consolation. Sortira-t-il de lui-même? Hors de lui-même, tout est dur. Entrera-t-il en lui-même ? En lui-même, tout est mauvais. Il lui arrive avec justice ce que dit encore le psalmiste : « Les pécheurs périront. » Ils n'ont plus de lieu qui puisse les recevoir : comment ne périraient-ils pas? Nulle consolation pour eux, ni au dehors ni au dedans. Quelle consolation, en effet, peuvent alors fournir des choses extérieures, elles qui n'en donnent jamais de véritables? Et ensuite, tous ceux qui ne possèdent pas Dieu, que sont-ils, sinon les esclaves de l'argent, de l'amitié humaine, de la gloire, des richesses de la terre? Or, tous ces biens matériels ne sauraient consoler intérieurement. Ainsi, les pécheurs n'ont point d'asile parmi ces biens, parce que ce sont ces biens mêmes qui causent leurs tribulations; et, d'autre part, leur conscience étant incapable d'adoucir leurs amertumes, ils ne sont pas bien avec eux-mêmes, parce qu'il est impossible d'être bien avec les méchants. Oui, quiconque est méchant, est mal

avec soi-même ; il faut de toute nécessité qu'il soit et son bourreau et son supplice. Celui que sa conscience torture, est à lui-même son châtiment. On parvient à fuir un ennemi : mais peut-on se fuir soi-même ? (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 36. *n.* 9 *et* 10.)

XIII

Les prospérités du siècle sont plus dangereuses pour le chrétien que ses adversités.

Nombreux sont ceux qui craignent l'adversité et ne craignent pas la prospérité. La prospérité offre plus de dangers pour l'âme que l'adversité pour le corps. De la prospérité procède une corruption qui permet ensuite à l'adversité de frapper plus sûrement ses coups. C'est contre la prospérité qu'il faut le plus énergiquement se mettre en garde. Cette obligation nous est indiquée par la parole de Dieu, lorsque, nous ôtant toute sécurité dans le bonheur, elle nous dit : « Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. » (Ps. 2.) Réjouissons-nous en lui, pour lui rendre grâces ; mais servons-le avec crainte, pour éviter toute chute.

David n'a point péché, pendant qu'il avait à subir les persécutions de Saül. Oui, tant que David eut Saül pour ennemi, tant qu'il lui fallut songer sans cesse à éviter ses embûches, fuyant çà et là pour ne pas tomber entre ses mains, il ne désira pas la femme d'autrui, et à l'adultère il n'ajouta pas l'homicide. Au milieu de ses tribulations, il perdait d'autant moins

Dieu de vue, qu'il était plus malheureux. Ah ! les angoisses sont aussi utiles que le fer du médecin, que les tentations du démon. Mais, une fois que David fut en paix, qu'il eut vaincu ses ennemis et triomphé de tout obstacle, l'orgueil enfla son cœur, et il commit l'iniquité. Que nous montre donc cet exemple? Qu'il est nécessaire de craindre la prospérité. On y invoque moins le Seigneur que dans l'adversité. « J'ai rencontré, dit encore David, la tribulation et le deuil, et j'ai invoqué le nom du Seigneur. » (Ps. 114.) (*Disc. sur le Ps.* 50. *n.* 4.)

Regardez le monde comme une mer qui est agitée par un vent violent, et bouleversée par une grande tempête. Cette tempête est la passion même qui domine le cœur. En aimant Dieu, vous marchez sur la mer; vous tenez sous vos pieds son courroux. Si vous aimez le monde, vous y serez engloutis. Cette mer sait dévorer ses amis ; elle ne sait pas les porter. Mais, lorsqu'une passion souffle sur votre cœur, vous ne la ferez taire qu'en invoquant le Christ Dieu. Vous pensez peut-être que le vent n'est contraire que lorsque le siècle apporte des adversités ? Guerres, séditions, famines, pestes, calamités qui frappent les simples particuliers: tout cela passe pour un vent contraire, et porte à invoquer Dieu. Mais, que le bonheur temporel vienne à sourire, le vent n'est plus jugé contraire. Ah ! ce n'est pas la sérénité du temps qu'il faut interroger : interrogez plutôt votre passion. Voyez si la tranquillité règne en vous ; voyez si le vent ne soulève pas votre âme ; c'est là le principal.

Le propre d'une haute vertu est de lutter contre la prospérité, contre ses attraits corrupteurs et subversifs. Oui, il est besoin d'une grande vertu pour entreprendre

et soutenir cette lutte, et le plus précieux des bonheurs consiste à vaincre le bonheur lui-même. Oh ! apprenez à fouler aux pieds le monde ; souvenez-vous que le Christ seul mérite votre confiance. Si vos pas chancellent au milieu de l'orage, si certaines vagues, plus fortes que vous, commencent à vous submerger, dites au Seigneur : « Je suis perdu, sauvez-moi. » Dites : « Je suis perdu, » afin de ne point périr. Seul, ce Sauveur peut vous délivrer de la mort de la chair, lui qui dans la chair a voulu mourir pour vous. (*Serm.* 76.)

Vous désirez vous sauver du naufrage, et vous embrassez du plomb ! Saisissez une planche : le bois vous portera, la Croix vous conduira au port. (*Disc. sur le Ps.* 51. *n.* 11.)

XIV

On ne doit pas servir Dieu pour un bonheur terrestre, bonheur qui est commun aux bons et aux méchants.

Les biens qu'il promet aux justes, les maux dont il menace les pécheurs, Dieu les réserve pour la fin de cette vie. Quant aux biens et aux maux qui se rencontrent et se mêlent en ce monde, ni les bons, ni les méchants, pris à part, n'en ont la faveur ou le désavantage. Tout ce qu'on appelle du nom de bien sur cette terre, les bons peuvent le posséder, et les méchants aussi : par exemple, la santé, les uns et les autres ne peuvent-ils pas en jouir ? Ainsi des richesses : on en trouve chez les premiers, on en trouve chez les seconds. Une famille nombreuse est encore un honneur qui leur est commun. On voit des saints vivre longtemps, on

voit des impies jouir d'une vie non moins longue. De même pour tous les autres biens temporels qu'il serait facile d'énumérer : ils ne sont le partage exclusif ni des bons ni des méchants. D'un autre côté, les peines et les afflictions, comme la faim, les maladies, les douleurs, les pertes de fortune, l'oppression, le veuvage, les éprouvent tous également, sont pour tous sans distinction une matière de larmes. Il est donc aisé de se convaincre que les biens du temps ont indifféremment pour maîtres les méchants et les bons, et que les méchants et les bons participent les uns et les autres aux maux de cette vie.

Voilà pourquoi il en est dont les pas chancellent dans la voie de Dieu et essaient d'en sortir. Combien qui dévient et s'égarent, parce que leur intention, leur but, en embrassant le service de Dieu, n'a été que de se procurer les biens de la terre, et d'échapper à l'infortune. Il n'est pas étonnant que, déterminés par un tel motif, et résolus à ne point chercher d'autre récompense de leur piété et de leur religion, ils s'imaginent, quand le malheur les frappe et que les méchants prospèrent, être frustrés de leur récompense. Ils se plaignent de leur vocation chrétienne qui les a trompés. C'est en vain, disent-ils, que nous avons accompli le travail commandé, puisque nous restons sans salaire ! Et alors que font-ils ? Ils renoncent à Dieu. O malheureux, où allez-vous, en abandonnant ainsi votre Créateur, pour vous attacher à la créature ? Lorsque la créature ne sera plus, que deviendrez-vous, avec cet amour pour elle qui vous aura fait perdre votre éternité ? Ah ! il y a des biens que Dieu ne donne qu'aux bons, et des maux qu'il n'inflige qu'aux méchants; mais ces biens et ces maux n'apparaîtront qu'à notre

sortie de ce monde : Dieu nous l'assure, et il veut que l'on ait foi en sa parole. (*Serm.* 38.)

Si nous sommes devenus chrétiens, ce n'est point pour la vie présente. Les chrétiens y éprouvent de grandes pertes, et les impies y réalisent de grands gains ; à leur tour, les impies y subissent de cruelles ruines, et les chrétiens y élèvent de hautes fortunes. Que d'impies que ce monde couvre d'honneurs, et que de chrétiens qu'il couvre d'ignominies ! Et aussi, que de chrétiens qu'il honore, et que d'impies qu'il outrage Puisque ce sont là des biens et des maux communs à tous, est-ce que, en devenant chrétiens, nous nous sommes enrôlés dans la milice de Jésus-Christ, nous avons humilié notre front sous l'auguste étendard de la Croix, pour éviter ces maux, ou pour acquérir ces biens? Vous êtes chrétien, mon frère ; sur votre front vous portez la croix du Christ. Ce caractère vous indique ce que vous avez à professer. Lorsque cet Homme-Dieu était suspendu à la Croix, à cette Croix que vous portez sur le front, non comme le signe de ce gibet, mais comme le signe du Crucifié, il voyait autour de lui des bourreaux cruels, et il en supportait les insultes. C'étaient ses ennemis, et il priait pour eux : » Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc. 23.) Comprendrons-nous enfin par cet exemple, comme par ce signe et ce caractère de chrétien, qui sont ineffaçables en nous, comprendrons-nous pourquoi nous sommes chrétiens? Ce n'est pas pour le temps heureux ou malheureux qui passe, mais pour éviter les maux qui ne passent pas, et pour acquérir les biens dont la possession sera éternelle. (*Serm.* 302.)

XV

Servir Dieu en vue du bonheur temporel, c'est mettre à un vil prix la foi et la religion.

« Voilà que ces pécheurs fortunés dans le siècle ont acquis des richesses . J'ai dit alors : C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur, et que j'ai lavé mes mains parmi les justes, car j'ai été flagellé tout le jour. » (Ps. 72.) Je sers Dieu, ils le blasphèment ; heureux ils sont, je suis malheureux : où est la justice ? — A partir de ce moment, les pieds hésitent, la marche se ralentit, et la mort de l'âme approche. Voyez dans quel danger est tombé celui qui tient ce langage : « Et j'ai dit : Le Seigneur sait-il ? Le Très-Haut en a-t-il connaissance ? » (Ps. 72.) Tel est le doute impie qu'il a conçu, en n'attendant de Dieu, comme récompense, qu'une félicité terrestre.

Apprenez donc à mépriser cette félicité passagère, si vous en jouissez, et ne dites pas dans votre cœur : J'honore Dieu, voilà pourquoi tout me réussit. Vous ne tarderez pas à voir que les ennemis de Dieu ne sont pas moins que vous favorisés de la fortune, et votre marche en sera ébranlée. Ou bien, en effet, vous êtes dans la prospérité, et vous servez Dieu : en ce cas, à la vue de l'impie dont la prospérité n'est pas moins grande, vous regarderez le culte divin comme inutile, puisqu'il en est qui le dédaignent et ne laissent pas d'être heureux. Ou bien, tout en servant Dieu, vous êtes aux prises avec l'adversité, et, en ce cas, vous vous élèverez contre la justice divine, qui protège ses

blasphémateurs, et abandonne ceux qui l'adorent. Apprenez donc à mépriser la terre, si vous voulez servir Dieu avec un cœur fidèle. La terre vous prodigue-t-elle ses biens? Ne pensez pas que ces biens vous rendent bons : rendez-vous bons vous-mêmes par le saint usage que vous en ferez. La terre est-elle avare vis-à vis de vous? Vous n'en êtes pas mauvais pour cela; mais évitez le mal, à l'exemple des bons.

Le psalmiste revient donc à des sentiments plus sages, lorsque, se reprenant lui-même d'avoir mal jugé la conduite de Dieu, il dit : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et de vous qu'ai-je désiré sur la terre? » (Ps. 72.) C'est ainsi que, réprimandant et redressant son cœur, il reconnaît le véritable prix du culte de Dieu, ce culte qu'il avait si profondément avili, quand il prétendait en faire sortir le bonheur temporel. Il reconnaît que la récompense de ce culte n'existe que sur ces hauteurs célestes où l'on nous invite à tenir notre cœur, et où nous répondons tous que nous le tenons. Puissions-nous en cela ne pas mentir, au moins à l'heure, au moment, à l'instant même où nous faisons cette réponse! Donc le Roi-prophète, réformant et corrigeant son cœur, le blâme d'avoir recherché les biens de la terre, comme s'ils constituaient la récompense de la piété. Non, non : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel! » Ce qu'il y a pour moi, c'est la vie éternelle, l'incorruptibilité, la participation à la royauté du Christ, la société des anges, l'absence de tout trouble, de toute ignorance, de tout péril, de toute épreuve, la paix véritable, assurée, immuable. Voilà ce qui m'attend dans le ciel.

« Et de vous qu'ai-je désiré sur la terre? » Qu'ai-je désiré? Des richesses frivoles, fragiles, inconstantes. Qu'ai-je désiré? de l'or, matière au pâle reflet; de

l'argent, matière a la couleur livide; des honneurs, vaine fumée. Voilà ce que j'ai désiré de vous sur la terre. Et parce que j'ai vu ces biens entre les mains des pécheurs, mes pas se sont émus, ma marche s'est presque arrêtée. Oh! que Dieu est bon pour ceux qui ont le cœur droit! Que cherchez-vous donc, ô prophète fidèle? L'or, l'argent, les richesses de ce monde? En ce cas une mère chrétienne pleine de foi et une courtisane recevraient la même récompense! Un père chrétien, plein de foi, ne serait pas mieux traité qu'un comédien, un cocher de cirque, un chasseur histrion, un larron! Non, telle n'est pas la valeur de la foi : que Dieu nous garde de le penser! Voulons-nous savoir ce qu'elle vaut? Pour elle le Christ est mort. Pourquoi donc poursuivre avec tant d'ardeur l'or et l'argent, comme si c'était là le prix, le salaire de notre religion! Quel outrage pour la foi, qui a coûté le sang de Jésus-Christ! (*Serm.* 19,)

XVI

Dieu mêle des amertumes aux biens du temps, afin de nous faire chercher des biens meilleurs.

« Vous avez retourné tout son lit pendant son infirmité. » (Ps. 40.) Par lit on entend quelque chose de terrestre. Toute âme faible, en cette vie, cherche quelque chose de terrestre pour s'y reposer : il lui est impossible de supporter sans relâche le travail, l'effort qui porte sa pensée vers Dieu. Elle cherche donc sur la terre comme une couche où se reposer, où faire halte et

reprendre des forces. Il n'est question ici que de ces objets où se plaisent les âmes pures, et non de ces distractions coupables que convoitent les méchants, et qu'ils vont prendre dans les théâtres, les cirques, les amphithéâtres, le jeu, la débauche des tavernes, les passions adultères, le vol à main armée, l'injustice entourée de ruses et de mensonges. Voilà les vices où un grand nombre cherchent le repos. Que dis-je, le repos ? Hélas ! ils en font leurs délices. — Mais laissons de côté ces désordres, pour en venir à l'homme pur. Sa maison, sa famille, sa femme, ses enfants, sa modeste aisance, son petit domaine, la jeune vigne qu'il a plantée de ses mains, quelque bâtiment qu'il a construit à son goût : voilà où l'homme pur cherche son repos. Cependant, comme Dieu veut que tout notre amour soit pour la vie éternelle, il mêle à ces plaisirs innocents plus d'une amertume, afin que nous ayons à y souffrir quelque douleur, et il retourne ainsi tout notre lit pendant notre infirmité. Qu'on ne se plaigne donc pas, si, dans les choses mêmes dont la possession est innocente, on subit quelque tribulation. L'on apprend ainsi, par l'amertume des biens inférieurs, à aimer les biens plus élevés, et à ne pas imiter le voyageur qui, en route pour sa patrie, aimerait les hôtelleries plus que sa propre maison. « Vous avez retourné tout son lit pendant son infirmité. »

Mais pourquoi cela ? « Parce que Dieu châtie tout enfant qu'il reçoit. » (Hébr. 12.) Dieu n'a-t-il pas dit à l'homme après le péché : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ? » (Gen. 3). Ainsi, l'homme est obligé de reconnaître qu'il doit au péché les châtiments qui viennent remuer toute sa couche pendant son infirmité ; et alors qu'a-t-il à faire, sinon de se convertir ?

Qu'il dise donc avec le psalmiste : « Seigneur, ayez pitié de moi; guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous. » (Ps. 40). Mon Dieu, ne m'épargnez pas les tribulations, puisque dans votre justice vous châtiez tout enfant que vous recevez, ô vous qui n'avez pas fait grâce même à votre Fils unique. Il était sans péché, et il a été flagellé. Je dis donc : « Ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous. » Ah ! si le fer s'est attaqué à Celui que la gangrène n'avait pu atteindre, si Celui qui était le remède n'a pas repoussé le feu purificateur, avons-nous le droit de nous impatienter contre le médecin qui nous brûle et nous ampute, qui, au moyen des afflictions nous guérit du péché ? Oh ! confions-nous entièrement à la main de ce médecin charitable : il ne se trompe jamais, il respecte en nous ce qui est sain, il ne s'en prend qu'à ce qui est gangrené ; il connaît ce qu'il examine, il connaît en quoi nous sommes devenus défectueux, car c'est lui qui a fait notre nature : ce que sa puissance a créé en nous, il le discerne de ce que nos passions y ont ajouté. (*Disc. sur le Ps.* 40, *n.* 5 *et* 6.)

Si Dieu protégeait toujours notre bien-être d'ici-bas, s'il nous accordait tout en abondance, si, en ce temps de notre mortalité, il nous défendait contre toute épreuve, tout tourment et toute angoisse, nous dirions que les biens de la terre sont les meilleurs qu'il puisse accorder à ses amis, et nous n'en désirerions pas d'autres. Dieu mêle donc à la douceur malfaisante de cette vie l'amertume des douleurs, afin que notre cœur s'élève à cette autre vie dont la douceur est si salutaire. (*Disc. sur le Ps.* 43. *n.* 2.)

XVII

Cette vie mortelle, même remplie de prospérité, doit être regardée par le chrétien comme une épreuve continuelle.

« J'ai trouvé la tribulation et la douleur, et j'ai invoqué le nom du Seigneur. » (Ps. 114.) Quoi d'étonnant que la tribulation vous trouve? Si vous en avez le pouvoir, trouvez-la vous-même. Et qui donc, direz-vous, trouve la tribulation? Qui est-ce qui pense même à la chercher? Mon frère, vous vivez au milieu d'elle, et vous l'ignorez! Cette vie n'est-elle pas une grave tribulation ? Si elle ne l'est point, elle n'est pas davantage un exil ; et, si elle est un exil, ou bien vous aimez peu la patrie, ou bien, ce n'est pas douteux, vous vivez dans la tribulation. Et en effet, qui ne souffre pas d'être privé de ce qu'il désire? Si cette tribulation n'en est pas une pour vous, c'est que vous n'aimez pas la patrie. Aimez-la, cette patrie divine, et vous verrez que la vie de ce monde est une tribulation. Qu'elle brille de prospérité, qu'elle regorge de délices, tant que n'est pas venue la joie impérissable, la joie sans nuage que Dieu nous réserve à la fin, cette vie actuelle est certainement une tribulation. (*Disc. sur le Ps.* 137. *n.* 12.)

D'abord, il est des afflictions qui sont connues de tous. En voici qui abondent dans le genre humain. L'un pleure une perte de fortune ; l'autre la mort d'une épouse ; celui-ci s'attriste d'être loin de son

pays natal, et il désire y retourner, si intolérable lui paraît cet éloignement; celui-là considère péniblement sa vigne ravagée par la grêle, il voit tout son travail perdu, et ses dures fatigues devenues inutiles. Y a-t-il un jour où l'on n'ait pas quelque sujet de tristesse? Et que dire de ces amis qui soudain se changent en ennemis? Est-il une plus grande misère? Ces afflictions, tous les hommes ont à les subir; ils en gémissent et les jugent de véritables afflictions. Alors ils invoquent le Seigneur, et ils font bien. Dieu invoqué est assez puissant ou pour inspirer la patience, ou pour guérir le mal qui endolorit, et il use de sa science pour que nos épreuves et tentations ne dépassent pas nos forces. Donc invoquons Dieu dans ces tribulations. Mais ces tribulations sont de celles qui viennent nous trouver, ainsi que s'exprime le psalmiste. « Le Seigneur est notre aide dans les tribulations qui sont venues nous trouver. » (Ps. 45.)

Il en est une que nous devons trouver nous-mêmes. Laquelle? La félicité de ce monde, l'abondance des biens temporels! Sans doute, ce n'est point là une affliction, mais bien plutôt un soulagement à l'affliction qui est propre aux chrétiens. A quelle affliction? A celle de notre exil. Il nous suffit, à nous, de n'être pas encore avec Dieu, d'avoir à vivre au milieu des dangers et des tristesses, de ne pouvoir passer un seul jour sans quelque crainte, pour que nous soyons profondément affligés. Ah! ce n'est point là cette paix qui nous a été promise! Et quiconque ne trouve pas cette tribulation d'exilé, ne pense nullement à retourner dans sa patrie. Vous savez maintenant de quelle tribulation il s'agit.

Sans doute, nous faisons des œuvres bonnes, quand

nous donnons du pain à l'affamé, un asile à l'étranger. N'est-ce pas encore là une affliction? Nous rencontrons des malheureux sur lesquels nous exerçons notre miséricorde : la misère de ces malheureux fait souffrir notre cœur. Ah! quelle différence d'avec le ciel! Là, point d'affamés à nourrir, point d'étrangers à recevoir, point d'indigents à revêtir, point de malades à visiter, point d'adversaires à réconcilier. Là, tout est grand, tout est vrai, tout est saint, tout est éternel. Au ciel, notre pain, c'est la justice; notre breuvage, c'est la sagesse ; notre vêtement, c'est l'immortalité ; notre demeure, c'est l'éternité; notre force, c'est l'immortalité encore. Maladie, lassitude, sommeil, querelle, mort, rien de tout cela ne pénètre là-haut, dans ce séjour inviolable de la paix, du repos, de la joie, de la justice. Aucun ennemi n'y entre; aucun ami n'y devient infidèle. Quel n'est donc pas ce repos ! Réfléchissons, pensons au lieu où nous sommes, et à celui que le Dieu de vérité nous a promis comme notre future demeure : cette promesse seule ne nous révèle-t-elle pas notre affliction présente? Mais, cette affliction, nul ne la trouve, s'il ne la cherche. En santé, quand tout nous réussit, demandez-vous donc si vous êtes malheureux : il est facile à un malade de se sentir misérable. Oui, tandis que vous êtes en santé, examinez si vous êtes malheureux, par la raison que vous ne jouissez pas encore de Dieu qui veut être votre récompense. « J'ai trouvé la tribulation et la douleur, et j'ai invoqué le nom du Seigneur. » (*Disc. sur le Ps.* 49. *n.* 22.)

XVIII

L'âme chrétienne doit toujours regarder ce monde comme un lieu de désolation pour elle, quel que soit le bonheur dont elle jouisse.

Votre devoir, par amour pour la vie véritable, est de regarder le siècle comme un temps de désolation pour vous, quelles que soient du reste les faveurs dont il vous comble. De même que la vie du ciel est la seule digne de ce nom, et que, comparée à elle, la vie présente, objet de tant d'amour, ne mérite pas même le nom de vie, si agréable et si longue qu'elle soit : de même la seule vraie consolation est celle que Dieu nous promet par son prophète : « Je l'ai guéri.... je l'ai ramené.... je lui ai rendu mes consolations. » (Isaïe, 57.) Sans ces consolations divines, toutes les joies de la terre sont plutôt une affliction qu'un soulagement. Les richesses, les hautes dignités, et autres vanités de ce genre, que poursuivent, pour être heureux, ceux qui ne connaissent pas la vraie félicité, quelles consolations apportent-elles ? Ne vaut-il pas mieux n'en avoir pas besoin que d'y exceller ? La crainte de les perdre une fois obtenues, ne cause-t-elle pas plus de tourments que l'ardeur à les acquérir? De tels biens ne font pas que leurs possesseurs soient bons ; mais, si ces derniers sont bons déjà, ils font que ces biens chrétiennement employés deviennent réellement des biens. Donc en eux ne se trouvent pas les consolations véritables : il ne faut chercher ces consolations que

là où est la véritable vie, car nécessairement l'homme n'est heureux que par ce qui le perfectionne.

Au milieu des ténèbres de ce monde, où nous marchons loin du Seigneur, parce que nous n'y avons pour guide que la foi, et non la claire vision, l'âme chrétienne doit donc s'estimer malheureuse, afin de conserver l'esprit de prière, afin de tenir sans cesse son œil fidèle fixé sur les enseignements des saintes et divines Écritures, « comme sur un flambeau placé en un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour se lève, et que l'étoile du matin éclaire nos cœurs. » (2. Ép. de S. Pierre. 1.) Ce flambeau puise ineffablement sa lueur dans cette lumière qui brille au sein des ténèbres, sans en être comprise, et dont la vue est le privilège des cœurs purifiés par la foi. « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » Et encore : « Nous savons que, lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est. » (Math. 5 et 1. Ép. de S. Jean. 3.) Alors la vie véritable fera suite à la mort, et la véritable consolation remplacera la désolation. Dans cette vie bienheureuse, nous serons affranchis de la mort : et, dans cette consolation éternelle, nos yeux ne connaîtront plus les larmes.

Alors, non plus, aucune tentation ne viendra nous troubler. Voilà pourquoi le psalmiste ajoute : « Il a délivré mes pieds de la chute. » (Ps. 114.) Or, s'il n'y a plus de tentation, il n'y a plus de prière. Nous n'aurons plus à espérer le bien promis : nous n'aurons qu'à contempler ce bien obtenu. C'est ce qui fait encore dire au psalmiste : « Je plairai au Seigneur dans la région des vivants, » (ibid.) dans cette région que nous habiterons alors, bien loin de ce désert des morts où nous gémissons maintenant. « Vous êtes des

morts, nous dit l'Apôtre, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Mais, lorsque le Christ apparaîtra, lui qui est votre vie, vous aussi, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. » (Coloss. 3.) Voilà la vie véritable, qu'il est ordonné aux riches de gagner par les bonnes œuvres, et voilà le lieu de la véritable consolation sans laquelle on ne peut être que désolé, et après laquelle nous soupirons dans cette prière : « Mon âme a soif de vous, ma chair elle-même en est altérée de toutes manières, sur cette terre déserte, sans chemin et sans eau, » (Ps. 62.) sur cette terre où la vie est agonisante, quelles que soient les consolations périssables qui la remplissent, quels que soient nos compagnons de route, et si abondants que puissent être les biens qui nous y sont départis. On ne sait que trop combien toutes ces choses sont incertaines ; et, alors même qu'elles ne le seraient pas, leur valeur est bien petite, si on les compare à la félicité future qui nous a été promise. (*Lettre* 130, *n.* 3. *et* 5.)

XIX

La laideur de ce monde le rend indigne d'être aimé du chrétien.

Que de crimes dans ce monde, que de cruautés, que d'infamies, que d'actions odieuses ! Oui, le monde est repoussant de laideur: ne l'aimez donc pas, et cependant, malgré son horrible face, vous l'aimez. La maison menace ruine, et vous ne vous pressez pas de la quitter. Les mères ou les nourrices, désireuses de sevrer leurs enfants, dès qu'ils sont parvenus à l'âge qui réclame un

autre aliment que le lait, les voient même alors rechercher le sein avec opiniâtreté. Que font-elles en ce cas ? Elles en imprègnent l'extrémité avec quelque substance amère, et l'enfant, repoussé par cette amertume, cesse de le demander. Pourquoi donc avec tant de plaisir goûtez-vous l'amertume du monde, si le monde vous est devenu amer ? Dieu permet que le monde soit tout imprégné d'amertume, et vous soupirez après lui, vous vous y attachez, vous vous en nourrissez ! Il fait donc toute votre joie ! Pour combien de temps ? Oh ! si ce monde était doux, combien plus vif serait l'amour qu'il vous inspire ! Mais, si ses amertumes vous dégoûtent, que ne choisissez-vous une autre vie ! Aimez donc Dieu, et méprisez tous ces mensonges. Dédaignez ce monde, puisque vous devez en sortir un jour. Non, vous ne resterez pas toujours ici-bas. Et pourtant, ce monde si mauvais, si amer, si chargé de calamités, possède votre cœur à un tel point que, si Dieu vous promettait d'y vivre toujours, vous vous livreriez aux plus vifs transports de joie, d'allégresse et de reconnaissance. Pourquoi ? Parce que votre misère ne finirait jamais. Conçoit-on une misère plus grande que la misère qui se fait aimer ? La misère est bien moindre, quand on ne l'aime pas ; elle est d'autant plus profonde qu'on l'aime davantage.

Il existe une autre vie : après la vie actuelle, il en est une autre, croyez-le fermement. Préparez-vous y par le mépris des réalités terrestres, sans en excepter une seule. Si vous en possédez, profitez-en pour faire le bien ; si vous n'en possédez pas, ne les désirez point, ne soyez pas ardents à leur poursuite. Riches, envoyez vos richesses devant vous : qu'elles aillent les premières où vous les suivrez plus tard. Écoutez le

conseil de votre Dieu : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers dévorent, et où les voleurs fouillent et dérobent. Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne dévorent, et où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent. Car là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Matth. 6.)A vous, fidèles, on dit tous les jours : En haut votre cœur ; et, comme si vous entendiez l'opposé, vous l'enfoncez, ce cœur, dans la terre. Sortez donc de là. Êtes-vous riches ? Faites le bien. Êtes-vous pauvres ? Ne murmurez pas contre Dieu. Pauvres, écoutez : Que n'avez-vous pas, si vous avez Dieu ? Riches, écoutez : Qu'avez-vous, si Dieu vous manque ? (*Serm.* 311, *n.* 14 *et* 15.)

On ne peut se lever ni faire un pas, sans entendre dire partout : Malheur à nous, le monde croule ! S'il croule, pourquoi n'en sortez-vous pas ? Si un architecte vous disait que votre maison va crouler, n'en sortiriez-vous pas aussitôt, avant de vous perdre en plaintes et en murmures ? Eh bien, l'Architecte du monde vous dit que ce monde périra, et vous ne le croyez pas ! Écouez ses prédictions, écoutez ses conseils et ses avertissements ; ses prédictions : « Le ciel et la terre passeront ; » (Matth. 24.) ses conseils : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre. » (Id. 6.) Donc, si vous croyez à ses prédictions et à ses conseils, faites ce qu'il vous dit. Il ne vous trompe pas, Celui qui vous conseille de la sorte. Vous ne perdrez rien de ce que vous lui donnerez ; vous suivrez les trésors que vous lui aurez confiés. Voici donc ce qu'il conseille : « Donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. » (Matth. 19.) Vous ne resterez pas sans trésor : mais ce que vous possédez sur la terre avec tant d'inquiétudes, vous le

posséderez dans le ciel sans crainte aucune. Sortez donc de ce monde. Ce conseil que Dieu vous donne assure votre trésor contre tout danger. Est-ce là une perte? N'est-ce pas un gain? (*Serm.* 60.)

XX

La vie de ce monde confesse elle-même sa laideur peu aimable.

Considérons combien vif est l'amour des mondains pour cette vie du temps, et quelle crainte profonde la mort ne cesse de leur inspirer, cette mort à laquelle ils n'échapperont point. Voyez-les trembler, fuir, chercher les retraites les plus cachées, recourir à tous les moyens de défense, prier, se prosterner à terre, livrer, s'il est possible, tout ce qu'ils ont, afin d'obtenir qu'on leur laisse la vie, afin de vivre un jour de plus, afin de prolonger de quelques moments une existence toujours incertaine. Que d'efforts et de sacrifices ! En fait-on autant pour gagner la vie éternelle ? Questionnons un ami de la vie présente, et disons-lui : Pourquoi ces tentatives, cet empressement, cette terreur, cette fuite, ces sombres retraites ? Que cherchez-vous — A vivre, répond-il. — Bien sûr, est-ce la vie que vous cherchez, la vie qui vous permettra de vivre toujours? — Non. — Ainsi donc, vous ne vous proposez pas de ne jamais mourir, mais seulement de différer la mort. Eh bien, puisque vous vous fatiguez tant pour mourir un peu plus tard, faites au moins quelque chose pour ne mourir jamais !

Ah ! il en est beaucoup pour dire : Que le fisc

prenne tous mes biens, pourvu que je ne meure pas encore ! Mais qu'il en est peu pour dire au Christ : Prenez tout ce que je possède, afin que je ne meure jamais ! Et pourtant, ô partisan de la vie terrestre, si le fisc prend votre fortune, vous la perdrez sans retour dès ce monde même ; tandis que le Christ, en vous la prenant, vous la conserve dans le ciel. Chose étrange ! Pour cette vie temporelle on veut avoir de quoi vivre, et, pour cette même vie, on est prêt à donner ce qui fait vivre. Oui, ce qu'on met en réserve pour vivre, on le sacrifie pour sauver sa vie, et peut-être l'on mourra de faim. Et cela n'empêche pas de dire : Qu'on me prenne ce que j'ai, que m'importe ? Je mendierai mon pain ! Ainsi l'on donne ce qui soutient la vie, et, pour vivre, on se résout à la mendicité. En d'autres termes, on se décide, en sacrifiant le nécessaire, à devenir mendiant dans ce monde, et on ne peut se décider à sacrifier le superflu pour régner avec le Christ !

S'il y a dans votre cœur une balance d'équité, sortez-la, et mettez ces deux choses dans ses plateaux : Mendier en ce monde, et régner avec Jésus-Christ. Mais est-il possible de peser ces deux choses ? Non : en comparaison de la seconde, la première n'a aucun poids. Il en serait de même si vous vouliez comparer entre eux l'avantage de régner ici-bas, et celui de régner avec Jésus-Christ. Là-dessus tout jugement est impossible. En effet, « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » (Matth. 16.) Or, celui qui n'aura pas perdu son âme, régnera avec le Christ. Mais en ce monde, qui peut régner tranquille ? Et alors même qu'on y régnerait en paix, y régnerait-on éternellement ?

Réfléchissez sur le violent amour qui embrase tant de cœurs pour la vie présente, pour cette vie du temps, pour cette vie si courte, pour cette vie si laide et si repoussante. Il arrive souvent que, pour la conserver, l'homme renonce à tout et se réduit à la mendicité. Demandez-lui pourquoi ? Il vous répondra : C'est que je voulais vivre. Ah ! qu'avez-vous aimé, et où cet amour vous a-t-il conduit? Que direz-vous à cette vie si malheureusement aimée, objet de votre amour si peu raisonnable ? Que lui direz-vous? Allons, parlez-lui, et flattez-la, si vous le pouvez. Lui direz-vous : Si je me suis dépouillé de tout, c'est grâce à ta beauté ? Eh ! ne l'entendez-vous pas vous crier : Je suis laide, et tu m'aimes ! je suis rude, et tu m'embrasses ! je suis changeante, et tu t'attaches à moi ! Cette vie si aimée, entendez-la encore vous répondre : Je ne resterai avec toi que quelques instants, et je te quitterai. Te dépouiller, je l'ai pu ; mais je n'ai pas pu te rendre heureux. Donc, puisque nous sommes chrétiens, implorons le secours du Seigneur, notre Dieu, contre les séductions de cette vie dont l'amour est coupable, et tournons notre âme vers la vie vraiment belle que l'œil de l'homme n'a point vue, que son oreille n'a point entendue, et que son cœur ne saurait comprendre. Car c'est Dieu qui l'a préparée à ses amis, et cette vie n'est autre que Dieu même. Oh ! aimons-la de toutes nos forces, demandons au Seigneur la grâce de l'aimer ! Pour obtenir cette vie un jour, et maintenant pour l'aimer, versons d'abondantes larmes aux pieds de Dieu. En comparaison de cette vie, qu'est-ce que la vie de la terre ? Une vapeur qui apparaît pour un peu de temps, et qui ensuite se dissipe ! » (Jacq. 4.) Tel homme vivait hier, il n'est plus aujourd'hui ; naguère encore

on le voyait, maintenant on ne le voit plus. On le porte à son tombeau, on revient plongé dans la tristesse, et bientôt c'est l'oubli le plus complet. On dit : Comme l'homme n'est rien! Qui parle ainsi ? un autre homme, et cet homme ne se corrige pas, pour, de rien qu'il est, devenir quelque chose. (*Serm.* 302.)

XXI

Pendant les temps mauvais à traverser en ce monde, le chrétien doit vivre dans le bien et la vertu.

Priez autant que vous le pouvez. Les maux abondent, Dieu l'a permis ainsi. Si le nombre des méchants était moins grand, moins grand aussi serait le nombre des maux qui nous affligent. Les temps sont mauvais, les temps sont difficiles : voilà ce qu'on dit de toutes parts. Les temps ne font qu'un avec nous : ils sont ce que nous sommes. Mais que faire ? Il est difficile de convertir au bien la multitude des hommes. Que le petit nombre des bons supporte la masse des méchants. Ils sont le bon grain, mais dans l'aire, où ils se trouvent mêlés avec la paille : ils ne souffriront plus ce mélange dans le grenier du Père de famille. Qu'ils supportent ce qui leur déplaît, et ils arriveront à ce qu'ils espèrent.

Pourquoi nous attrister et accuser Dieu ? Si le mal abonde sur la terre, c'est afin de nous détacher d'elle. De grands hommes, des saints illustres par leur foi ont méprisé le monde, alors qu'il était dans son éclat : et nous, nous ne pouvons le mépriser dans sa laideur !

Il est mauvais, très-mauvais, et nous l'aimons comme s'il était bon ! Or, que faut-il entendre par monde mauvais ? Ce n'est ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni rien de ce qui y est contenu, oiseaux, plantes ou poissons. Tout cela est bon ; mais ce qui rend le monde mauvais, ce sont les méchants. Tant que nous vivons ici-bas, il nous est impossible de ne pas être mêlés à ces méchants ; gémissons donc en présence du Seigneur notre Dieu, et supportons le mal, afin d'arriver au bien. Ne reprochons rien au Père de famille si digne de notre amour : c'est lui qui nous porte, ce n'est pas nous qui le portons. Il sait de quelle manière ses créatures ont besoin d'être gouvernées. Accomplissons donc ses ordres, et espérons en ses promesses. (*Serm.* 80.)

Vous dites : Les temps sont difficiles, durs, malheureux. Vivez dans la vertu, et par là même vous changerez les temps, et vous n'aurez plus sujet de murmurer. Et, en effet, qu'est-ce que le temps ? Le soleil s'est levé ; douze heures après, il s'est couché à l'autre extrémité du monde. Levé de nouveau le lendemain, il s'est couché encore ; comptez combien de fois : voilà le temps. Est-il quelqu'un qui ait été blessé par le lever du soleil, ou par son coucher ? Non, le temps n'a donc blessé personne. Ce sont les hommes qui se blessent entre eux. O douleur ! Les hommes sont blessés, dépouillés, opprimés. Par qui ? Ce n'est ni par des lions, ni par des serpents, ni par des scorpions, mais par les hommes ! (*Serm.* 311.)

Hélas ! d'où vient le mal pour l'homme, sinon de l'homme même ? « Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme mauvais. » (Ps. 130). En entendant ces paroles, vous ne pensez peut-être qu'à cet ennemi qui vous persécute,

qui vit dans votre voisinage, qui est puissant, qui est votre parent ou votre concitoyen. Peut-être encore pensez-vous au voleur, quand vous entendez ces paroles: « Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme mauvais ; » et, alors, vous adressez à Dieu cette prière, afin qu'il vous délivre de cet homme méchant, qui pour vous est tel ou tel ennemi. Écoutez : ne soyez pas méchant pour vous-même ; priez que Dieu vous délivre de vous-même. Lorsque, par sa grâce et sa miséricorde, Dieu vous rend bon de mauvais que vous êtes, comment le fait-il, de qui vous délivre-t-il ? N'est-ce pas de vous-même, de cet homme mauvais qui est en vous? Ah! quelle vérité ! Elle est absolue, certaine, hors de toute discussion. Si Dieu vous délivre de vous-même, de votre nature méchante, rien ne pourra vous nuire, et, quelle qu'elle soit, la méchanceté des autres hommes ne sera pas capable de vous atteindre. « Qui sera capable de vous nuire, si vous aimez le bien ? » (1 Ép. de saint Pierre, 3.) Voilà ce qu'il faut entendre par être délivré de l'homme méchant, c'est-à-dire, de soi-même. (*Serm.* 297.)

XXII

Les joies et les délices du siècle sont si pleines de vanité et de mensonge qu'il est honteux de s'y complaire ; toutefois, pour éviter cette honte, il est besoin d'une extrême vigilance.

Autant il est certain que vous vivez, autant il est certain, en vertu de la doctrine du salut, que cette vie, passée dans les plaisirs de la terre, si on la compare à

la vie éternelle, promise par le Christ et dans le Christ, mérite d'être appelée du nom de mort, plutôt que du nom de vie. (*Lettre* 56, *n.* 2.)

Les chaînes de ce monde sont d'une dureté réelle, et d'une douceur apparente. Leur douleur est certaine, incertain est leur plaisir ; leur labeur est rude, leur repos est inquiet ; plénitude de misères, elles ne sauraient donner qu'un vain espoir de bonheur. N'est-ce pas dans ces liens que vous vous jetez, à eux que vous présentez votre cou, vos mains et vos pieds, lorsque vous vous laissez subjuguer par les honneurs mondains, lorsque toutes vos actions ont pour mesure unique le profit qu'elles vous apportent, lorsque, enfin, votre ambition est uniquement de parvenir là où ni invitation, ni violence ne devrait vous pousser ? (*Lettre* 26. *n.* 2.)

Ce que vous aimez sur la terre n'est qu'un embarras, que de la glu pour les ailes spirituelles, c'est-à-dire pour les vertus qui élèvent jusqu'à Dieu. N'aimez donc pas ce qui retient votre essor, si vous ne voulez pas y trouver votre tourment. Vous ne voulez pas vous laisser prendre, et vous aimez la glu ! En serez-vous moins pris, parce qu'on vous prendra par la douceur ? Ne savez-vous donc pas que les filets aux attraits séduisants n'en ont que plus de force pour étrangler ? (*Serm.* 311.)

« Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, et tressaillez d'allégresse. » (Ps. 31.) Les justes se réjouissent dans le Seigneur ; il en résulte que les pécheurs ne savent se réjouir que dans le siècle. Cette joie, voilà le premier ennemi qu'il faut attaquer ; c'est du plaisir mondain qu'il faut triompher d'abord, pour triompher ensuite de la douleur mondaine. Comment vaincre le monde dans sa tyrannie si douloureuse, si l'on est impuissant à vaincre ses caresses ? Le monde nous

flatte, en nous promettant honneurs, richesses et plaisirs, et, si nous lui sommes rebelles, il nous effraie en nous menaçant des humiliations et des rigueurs de la pauvreté. Qui ne méprise pas ses promesses, aura-t-il le courage de rire de ses menaces? (*Serm.* 335.)

Malheureux est le cœur captif des choses mortelles! Leur perte le déchire, et alors il découvre la misère où il était plongé, même avant de les avoir perdues. (*L.* 4. *Conf. c.* 6.)

Bien que les joies malsaines ne soient pas des joies, cependant, telles qu'elles sont, et si vivement qu'on se plaise à vanter ses richesses, à faire parade de ses dignités, à se vautrer dans les orgies des tavernes, dans les émotions cruelles des théâtres, dans la boue de la luxure, il suffit d'une petite fièvre pour arrêter tous ces transports, et ôter à des cœurs qui battent encore tout ce qui les rendait si faussement heureux. Il n'en reste qu'une conscience horriblement vide et blessée, mais assez intelligente pour comprendre qu'elle aura pour juge le Dieu qu'elle n'a pas voulu pour gardien et pour protecteur, et qu'auprès de lui elle trouvera la sévérité d'un Maître, et non la bonté d'un Père, puisque les tendresses de ce Père auront toujours été l'objet de ses dédains et de ses mépris. Mais ceux qui ambitionnent la paix véritable promise aux chrétiens après cette vie, en goûteront dès maintenant, au milieu même des plus profondes amertumes de la terre, la suavité et la douceur, s'ils aiment les lois de Celui qui a fait la promesse de cette paix éternelle. Ils ne tardent pas à sentir, en effet, que bien plus doux sont les fruits de la justice que ceux de l'iniquité, et qu'une bonne conscience aux prises avec l'épreuve produit des joies bien plus vraies et plus consolantes que n'en produit

une conscience coupable au paroxysme de la volupté. (*Man. d'instr. les ignor. c.* 16.)

Entre les choses du temps et celles de l'éternité, la différence est que les premières sont aimées avant qu'on les possède, et inspirent le dégoût une fois possédées : ce qui est temporel ne saurait rassasier une âme faite pour l'éternité, pour cette patrie véritable où elle doit régner sans fin. Mais les secondes, les choses éternelles, sont aimées avec plus d'ardeur, lorsqu'on en jouit, que lorsqu'on les désire. Car aucun de ceux qui les désirent ne les estimera jamais au-dessus de leur prix et ne les trouvera jamais au-dessous de l'idée qu'il en avait conçue ; mais, quelle que soit la valeur qu'il leur ait donnée dans sa marche vers elles, une fois qu'il les atteindra, il les trouvera infiniment plus riches et plus précieuses. (*Liv.* 1. *de la Doctr. chrét. c.* 36.)

XXIII

Les richesses de ce monde ne sont que vanité et ne peuvent enrichir véritablement les hommes.

Les richesses de la terre ne nous rendent pas heureux : ou bien nous les perdons de notre vivant, ou bien, après notre mort, elles tombent entre des mains inconnues, peut-être même entre des mains ennemies. C'est Dieu seul qui rend heureux, parce qu'il est la vraie fortune des âmes. (*L.* 5. *de la Cité de Dieu. c.* 18.)

Ces richesses, réputées pleines de délices, sont encore plus remplies de dangers. Tel homme était

pauvre, et il dormait d'un sommeil tranquille, et ce sommeil était plus prompt à le visiter, étendu sur la dure, que mollement couché sur un lit d'argent. En est-il ainsi depuis qu'il est devenu riche ? Ah ! que de soucis rongeurs dans la richesse ! Comparez-les avec la paix de la pauvreté. (*Serm.* 14.)

Vous soupirez après l'opulence : ce n'est pas pour répondre à des besoins réels, mais pour rechercher les vaines sollicitudes de la terre. Lorsque vous songez à augmenter vos richesses, voyez si le sommeil vous est facile. Si je ne me trompe, du jour même où vous avez trouvé la richesse, vous avez perdu le repos. Si vous ne dormez pas, vous ne pensez qu'aux moyens d'accroître vos trésors. Si vous dormez, vous rêvez de voleurs. Dans le jour, les préoccupations vous agitent ; dans la nuit, vous êtes tremblants et inquiets ; somme toute, vous êtes toujours indigent. (*Serm.* 345.)

Les riches sont d'autant plus indigents qu'ils possèdent plus de biens. Leur cœur est ravagé par une foule de désirs inassouvis, déchiré par les convoitises, torturé par les alarmes, desséché par la tristesse. De quelle abondance jouissent-ils ? (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 29. *n.* 17.)

« Ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux. » (1. Tim. 6.) Ce n'est pas la richesse, mais la maladie de la richesse qui inspire des craintes à l'Apôtre. Or, cette maladie, fort grave, n'est autre que la superbe. Ah ! il faut un grand cœur pour ne pas la contracter, si l'on est riche. Il faut un cœur plus grand que les richesses, et ce cœur est celui qui en triomphe par le mépris. Grand est donc le riche qui ne se croit pas grand parce qu'il est riche. Mais si le riche pense que les richesses le grandissent, il n'est qu'un

orgueilleux et qu'un indigent. Bouffi dans sachair, il est mendiant par le cœur : il est enflé, mais non rempli. Supposez deux outres, dont l'une soit pleine, et l'autre simplement gonflée ; toutes les deux ont la même ampleur : ont-elles la même plénitude ? Si vous vous contentez de les regarder, vous y serez trompés ; si vous les pesez, vous découvrirez la différence : celle qui est pleine, est difficile à mouvoir ; celle qui est gonflée, se soulève sans peine.

« Ordonnez donc, dit l'Apôtre, aux riches de ce siècle. » Il n'ajouterait pas « de ce siècle, » s'il n'y avait pas des riches que le siècle n'a pas enrichis. Quels sont ces riches ? Ceux qui ont pour prince et pour chef Celui dont il est dit : « Il s'est appauvri pour vous, alors qu'il était riche, afin de vous enrichir de sa pauvreté. » (2 Cor 8.) Tous les vrais fidèles sont donc riches. Qu'aucun d'eux ne se méprise : il est pauvre peut-être dans sa demeure ; mais il est riche dans sa conscience. Riche de cette manière, il dort plus tranquille par terre que le riche du siècle dans la pourpre. Il n'est jamais réveillé par d'amères inquiétudes, par les remords d'un cœur coupable. Ah ! conservez ces richesses de l'âme que vous devez à la pauvreté du Seigneur votre Dieu. Allez plus loin : confiez-en la garde à ce divin Bienfaiteur, et, avec un tel gardien, vous ne perdrez pas ce qu'il vous a donné.

Riches sont donc tous les bons chrétiens ; mais ces riches ne relèvent pas de ce siècle. Ce riche, au contraire, dont parle l'Évangile, ce riche qui se croyait grand sous la pourpre et le fin lin, mourut et fut enseveli dans l'enfer. Qu'y trouva-t-il ? Une soif éternelle, des flammes indéfectibles. A la pourpre et au lin succéda le feu : voilà la tunique qui le consumait

et dont il ne pouvait se dépouiller. A la place des splendides festins, une soif ardente le réduisit à implorer une goutte d'eau tombée du doigt de Lazare, réduit lui-même auparavant à désirer les miettes tombées de sa table somptueuse. Mais l'indigence de Lazare ne fut que passagère, et le supplice de ce riche était éternel. Avis aux riches de ce siècle : qu'ils se gardent de tout orgueil ! Choisissons donc ce que nous devons avoir dans notre cœur. Soyons riches de ces richesses intérieures, visibles pour Dieu, mais invisibles aux hommes. La vraie richesse, la richesse incomparable est celle du cœur, d'un cœur plein de force, d'un cœur nourri de piété, d'un cœur en possession d'une charité parfaite. (*Serm.* 36.)

XXIV

Les richesses de ce monde ne font qu'exciter sans cesse la cupidité, au lieu de l'assouvir.

La justice donne des richesses qui font la beauté des âmes, parce que, selon l'expression de saint Pierre, elles les rendent « riches devant Dieu. » (1. Ép. de S. Pierre, 3.) Ces richesses sont saintes : elles ne s'accordent qu'aux mérites de la sainteté. Ces richesses sont véritables : quiconque les possède n'en éprouve aucune déception. Au contraire, les richesses de ce siècle sont marquées d'un caractère d'injustice, non que l'or et l'argent soient injustes en eux-mêmes, mais parce qu'il est injuste de regarder comme richesses des biens qui ne remédient pas à l'indigence, des biens qui excitent une cupidité d'autant plus ardente qu'ils

s accumulent davantage entre les mains de celui qui les aime. Sont-elles dignes de leur nom, ces prétendues richesses dont les progrès amènent des besoins toujours plus profonds, et qui, en s'entassant les unes sur les autres, ne parviennent jamais à satisfaire le cœur, et ne font que l'embraser de nouvelles convoitises ? Peut-on appeler riche un homme dont les besoins seraient moindres, si sa fortune était réduite à de moindres proportions ? Nous en sommes souvent témoins : Tels et tels se contentaient d'un faible profit, quand ils étaient encore peu fortunés ; mais ensuite, l'abondance étant venue, l'or et l'argent ayant fini par former un corps considérable, réel en tant que matière, faux en tant que richesse, ils repoussent avec dédain les gains médiocres qu'on leur offre. On croit alors qu'ils sont rassasiés : c'est une erreur. En grossissant, l'or ne ferme pas la bouche de l'avare : il en dilate l'ouverture ; cet or n'est pas une rosée qui rafraîchit, mais un feu qui brûle. Ah ! auparavant, cet avare ne désirait qu'un verre d'eau : il lui faut maintenant un fleuve. (*Serm.* 50.)

« Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation, dans le piège du diable, et dans beaucoup de désirs inutiles et pernicieux. » (1. Tim. 6.) Oui, cette volonté enfante des désirs insatiables, dont le bouillonnement amène une soif inextinguible. Alors, comme dans l'hydropisie, plus on boit, plus on a soif. Cette comparaison est des plus justes : ce que l'hydropique est dans son corps, l'avare l'est d'une façon identique dans son cœur. Un corps hydropique souffre de l'eau qui l'envahit, et voilà pourquoi l'eau ne peut le soulager et le satisfaire : de même un cœur hydropique souffre de ce qu'il possède, et de là vient que plus il

possède, plus sa misère augmente. Heureux le temps où ses biens étaient en petit nombre, où ses désirs étaient moins ambitieux, où il suffisait de peu pour le réjouir, où une bouchée de pain le mettait en liesse! A présent, au contraire, il a beau boire, il a toujours soif. Ah! dit-il, si j'avais telle fortune, je serais plus puissant! Mais ma puissance est peu de chose, parce que peu de chose sont mes richesses. Eh bien, quand elles se seront multipliées, votre volonté ne s'en contentera point; de sorte que votre misère aura augmenté, et non votre puissance. (*Serm.* 177.)

Vous possédez de l'or, de l'argent et vous désirez en posséder encore. A ce désir accompli en succède un autre plus violent; et, quand vous regorgez, vous avez toujours soif. C'est là une maladie, ce n'est pas de l'opulence. On voit des hommes malades : ils sont pleins d'eau et leur soif est brûlante. Quel plaisir trouvez-vous donc dans l'opulence, ô vous dont la convoitise est une réelle hydropisie? Vous avez de l'or : c'est un bien; ce bien ne saurait vous rendre bon ; mais il doit vous servir à faire le bien véritable. Comment cela ? dites-vous. N'avez-vous pas entendu ces paroles du psaume? « Il a répandu ses biens en les donnant aux pauvres : sa justice subsistera dans tous les siècles. » (Ps. 111.) Voilà le bien véritable, parce qu'il vous rend bons : c'est la justice. Si vous possédez ce bien qui vous rend bons, faites le bien avec le bien qui ne saurait vous rendre bons. Avez-vous de l'argent ? Donnez-le. En le donnant, vous augmentez votre justice. Car il est écrit : « Il a répandu ses biens dans le sein des pauvres : sa justice subsistera éternellement. » Remarquez ce qui diminue et ce qui s'accroît. L'argent diminue, mais la justice augmente. Ce qui diminue, c'est

ce que vous deviez laisser, quitter un jour; ce qui s'accroît, c'est ce que vous posséderez toute l'éternité. (*Serm.* 61.)

XXV

Les richesses temporelles ne sont pas une marque de grandeur et de puissance, mais bien d'indigence et de faiblesse.

« Un grand nombre viendront de l'Orient et de l'Occident, et prendront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux. » (Matth. 8.) Ils prendront place au festin, dit l'Évangéliste, au festin de la paix et du repos. Nous ne devons pas nous figurer dans ce royaume céleste des festins charnels, ou autres jouissances semblables, qui ne changeraient pas nos vices en vertus, mais leur en substitueraient de nouveaux. Autre chose est de désirer le royaume des cieux en vue de la sagesse et de la vie éternelles; autre chose est de le désirer en vue d'une félicité pareille à celle de la terre, comme si elle devait y être plus abondante et plus délicieuse. Si vous espérez être riches de cette manière dans ce royaume, vous ne retranchez pas de votre cœur la convoitise ; vous ne faites qu'en changer l'objet. Et pourtant, dans ce royaume, vous serez riches, et c'est là seulement que vous le serez. Ici-bas votre indigence amasse une grande quantité de biens. Pourquoi ? Parce que vous avez des besoins nombreux. Plus on est pauvre, et plus on cherche à multiplier les ressources. Mais là-haut, la pauvreté n'existera plus. C'est alors qu'on sera vraiment riche, puisqu'on ne manquera de rien.

Vous vous croyez riches, parce que vous avez des chevaux, des équipages et une foule de serviteurs. A ce compte, les Anges seraient pauvres, eux qui n'ont rien de tout cela. Et cependant ils jouissent de la vraie richesse, qui consiste à n'avoir nul besoin ; et ils en jouissent d'autant plus qu'ils possèdent plus de puissance. Ce n'est donc que dans le ciel qu'on trouv la richesse, la richesse véritable.

Cessez de vous vanter ; vous êtes faibles, il en résulte que vous êtes soumis à une multitude de nécessités. Il vous faut de nombreux vêtements, parce que vous êtes trop faibles pour supporter le froid. Il vous faut des chevaux, parce que vous êtes trop faibles pour aller à pied. Ce sont là les soutiens et les signes de votre faiblesse, et non les ornements de votre puissance. Quelle différence avec les richesses des Anges ! Un seul vêtement leur suffit, c'est la lumière ; et ce vêtement ne s'use jamais, et jamais ne se salit. Voilà les vraies richesses ; elles répondent à tous les besoins, et il n'y a point d'indigence avec elles. (*Serm.* 37.)

Eh bien, « Nous serons comme les Anges de Dieu. » (Matth. 22.) Les Anges sont-ils malheureux parce qu'ils ignorent la bonne chère ? Leur bonheur n'est-il pas, au contraire, de pouvoir s'en passer ? Quel riche de la terre est comparable aux Anges ? Les Anges sont véritablement riches. Que sont les richesses ? Des ressources, des moyens. Or, les Anges ont de grandes ressources, à cause de leurs admirables aptitudes. Il n'est pas rare d'entendre louer en ces termes le riche de ce monde : Quelle grandeur, quel crédit, quelle fortune, quelle puissance ! Pour se transporter où il veut, il a des chevaux rapides, de l'or pour subvenir à tous les frais, des serviteurs empressés à lui plaire !

En effet, l'homme riche possède toutes ces choses, et il va où il veut sans la moindre fatigue. L'Ange aussi va où il veut et il n'a qu'à vouloir pour y être. Il n'a pas à commander qu'on attelle, qu'on étende les tapis, ainsi que le fait avec tant d'orgueil et de fierté le riche d'ici-bas. Pauvre malheureux! c'est là le langage de la faiblesse; ce n'est pas celui de la puissance. Ainsi donc, au ciel, et à l'égal des Anges, nous ne connaîtrons pas la pauvreté, et nous serons bienheureux. Nous serons remplis, mais de Dieu même; et c'est Dieu qui nous sera tous ces biens auxquels maintenant nous attachons un si haut prix. Que désirez-vous maintenant ? Les aliments nécessaires ? Dieu sera votre nourriture. Les embrassements de l'affection ? « Mon bonheur, dit le psalmiste, est de m'attacher à Dieu. » (Ps. 72.) Les richesses ? Vous posséderez tout en possédant Celui qui a tout créé. Et, pour vous en rendre plus certain encore, rappellez-vous ces paroles de l'Apôtre : « Afin que Dieu soit tout en tous. » (1. Cor. 15.) [*Serm.* 255.]

XXVI

Les richesses de la terre ne doivent pas nous enfler d'orgueil.

« Ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux. » (1. Tim. 6.) On possède des richesses, et on les aime avec excès. Il s'y forme comme un nid, où l'orgueil se nourrit et se développe, non pour s'envoler ensuite, mais pour demeurer. Donc, avant tout, ordonnez aux riches « de n'être point orgueilleux. »

Alors ils comprendront, ils sentiront, ils se convaincront qu'ils sont mortels, et que les indigents, mortels aussi, sont leurs égaux. Les uns et les autres, en venant à la vie, ont apporté la même nudité; les uns et les autres sont pareillement accessibles à la fièvre ; les uns et les autres seront, sans distinction aucune, frappés par la mort. La fièvre, le pauvre en souffre sur son grabat étendu par terre, et le riche ne parvient pas à l'effrayer par l'éclat de son lit luxueux. Ainsi, « ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux. » Qu'ils se reconnaissent dans les pauvres ; les hommes pauvres n'en sont pas moins des hommes ; l'habit est différent, la peau est la même; et, bien que le corps du riche soit embaumé après la mort, la décomposition ne l'épargnera d'abord que pour mieux le ravager plus tard ; peu importe que son travail soit retardé : ce travail ne manquera pas de s'accomplir. « Ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux. » S'ils évitent tout orgueil, ils seront en vérité ce qu'ils désirent paraître : car ils possèderont leurs richesses sans en être possédés. (*Serm.* 177.)

Ordonnez-leur aussi « de ne pas mettre leur espérance dans des richesses mal assurées.» Ce qui cause l'orgueil du riche, c'est cette espérance, cette confiance même. S'il prenait garde à l'incertitude de sa fortune, il ne serait jamais superbe, et il vivrait continuellement dans la crainte. Plus il posséderait de biens, plus il éprouverait d'inquiétudes, même pour la vie présente, et non seulement pour l'autre vie. Au milieu des perturbations des temps, innombrables sont les pauvres qui ont pu vivre en toute sécurité : que de riches, au contraire, ont dû à leurs richesses d'avoir été recherchés et saisis ! Combien n'en est-il pas qui ont déploré

d'avoir des richesses impossibles à conserver toujours! Combien encore se sont repentis de n'avoir pas suivi ce conseil du Seigneur : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers dévorent, et où les voleurs fouillent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel. » (Matth. 6.) Ne vous dépouillez pas de vos biens, mais envoyez-les en un lieu plus sûr que la terre. Ah ! beaucoup n'ont pas voulu mettre ce conseil en pratique, et ils en sont dans le désespoir : non seulement ils ont tout perdu, mais encore, par suite de leur avarice, ils se sont perdus eux-mêmes. « Ordonnez donc aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux ; » et alors se vérifieront en eux ces paroles des Proverbes : « Il en est qui sont humbles, quoique riches. » (Prov. 13.) L'humilité n'est pas impossible au sein des richesses terrestres. Que le riche soit humble, que sa joie soit d'être chrétien, bien plus que d'être riche. Qu'il évite toute enflure, toute hauteur ; qu'il considère le pauvre comme son frère ; qu'il ne rougisse pas d'être appelé le frère du pauvre. Si riche qu'il soit, plus riche encore est le Christ, et le Christ a fait ses frères de tous les pauvres, et pour eux il a versé son sang. (*Serm.* 36.)

Oui, le pauvre est le frère du riche : tous deux ont eu pour parents Adam et Ève. O vous qui êtes riche, n'écoutez donc pas la superbe qui vous enfle ; ne faites pas attention à cette enflure sur laquelle vous vous êtes élevé. Qu'un nombreux domestique vous entoure, que l'or et l'argent abondent chez vous, que vous habitiez un palais de marbre, que vous reposiez à l'ombre de magnifiques lambris : vous ne vivez pas moins que le pauvre sous la voûte du même ciel. Ce qui vous distingue de lui ne vient pas de votre personne, mais

des biens purement extérieurs que vous possédez : vous êtes au milieu de ces biens, ces biens ne sont pas en vous. Ce qu'il faut regarder, c'est vous-même en face du pauvre, vous-même et non votre opulence. Pourquoi mépriser votre frère? Vous avez été nus l'un et l'autre dans le sein de vos mères. Et, au sortir de cette vie, quand vos chairs, abandonnées par l'âme, seront tombées en pourriture, quelle différence y aura-t-il entre les ossements du riche et les ossements du pauvre ? Telle est l'égalité de condition, le sort commun à tout le genre humain, qui préside à la naissance de tous les hommes. De plus, si l'on est riche, c'est ici-bas qu'on l'est devenu : si l'on est pauvre, on ne vivra pas toujours ici-bas ; le riche n'entre pas riche en ce monde, et il n'en sort pas avec ses richesses : de sorte que l'entrée et la sortie sont les mêmes pour le riche et pour le pauvre.

Faut-il ajouter que leurs rôles changeront peut-être un jour? L'Évangile se prêche partout : il y est question d'un pauvre couvert d'ulcères, qui gisait devant la porte d'un riche, et désirait se rassasier des miettes tombées de la table de cet homme heureux selon le monde. Il y est question aussi d'un riche : il était vêtu de pourpre et de fin lin, et s'asseyait, chaque jour, à des festins splendides. Or, le pauvre vint à mourir, et il fut transporté par les Anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut à son tour, et fut mis au tombeau, tandis que personne peut-être ne s'était occupé de la sépulture du pauvre. Est-ce que ce riche, du fond de l'enfer et de ses tourments, n'aperçut pas, en levant les yeux, jouissant d'un infini bonheur, ce pauvre qu'il avait méprisé devant sa porte ? Est-ce qu'il ne désira pas recevoir une goutte d'eau tombée du doigt

de ce pauvre, qui avait lui-même désiré recevoir les miettes tombées de sa table? Que furent les peines de ce pauvre? Combien de temps les délices de ce riche durèrent-elles? Mais le sort qui leur fut assigné en échange est éternel. (*Disc. sur le Ps.* 72. *n.* 13.)

XXVII

Pour nous être utiles, les richesses temporelles doivent être envoyées par avance dans le ciel.

Au sujet de vos richesses, que vous aimez tant à posséder, voici l'usage que vous devez en faire. Puisque vous les aimez, tâchez de ne point les perdre. Si vous voulez les garder sur la terre, elles périront avec vous. Si vous les aimez d'un véritable amour, envoyez-les par avance en un lieu où vous pourrez les suivre. Autrement, en les gardant sur la terre, vous les perdrez de votre vivant, ou à votre mort. On ne vous conseille pas de sacrifier vos richesses, mais de les conserver. Voulez-vous thésauriser? Fort bien : permettez seulement qu'on vous montre où il est bon de cacher vos trésors. Il est écrit : « Amassez-vous des trésors dans le ciel, qui est inaccessible au voleur, à la rouille et aux vers. » — Mais, direz-vous peut-être : Je ne vois pas dans le ciel le lieu où déposer mes trésors. Y a-t-il une échelle, une machine quelconque qui puisse me porter jusqu'au ciel, pour y choisir l'endroit qui recevra mon argent? — Que dites-vous? Voyez-vous sur la terre un lieu où l'enfouir? — Certainement. — A merveille : mais, si vous êtes tranquille après l'avoir enfoui dans la terre, pourquoi

vous défier de Dieu, qui a fait la terre et le ciel ? Donnez-le donc à Dieu et restez en paix. Recommandez-vous à lui : il vous conservera votre argent dans le ciel. N'est-ce pas lui qui vous gouverne pendant votre vie ?

Vous voulez donc conserver votre argent ? Conservez-le à votre manière. Si vous trouvez un meilleur dépositaire que le Christ, confiez-lui votre trésor. — Mon trésor, je le confie à mon serviteur. — Bien ; mais ne feriez-vous pas mieux de le confier à votre Dieu ? Quoi ! vous préférez un serviteur à votre Dieu ! Et vous êtes chrétien ! Qui vous assure que votre serviteur ne prendra pas la fuite, en emportant votre bien ? Avez-vous à craindre une semblable conduite de la part du Christ ? Que de serviteurs se sont tournés soudainement contre leurs maîtres, et les ont livrés, eux et leur or, à l'ennemi ! A qui donc confierez-vous votre argent ? — Je l'ai dit : à mon serviteur, parce que je connais sa fidélité. — Très-bien : vous préférez votre serviteur, et vous lui confiez votre or. Et à qui confiez-vous votre âme ? — Mon âme, je la confie à mon Dieu. — Comment ! vous lui confiez votre âme et vous ne lui confiez pas votre or, qui en ses mains ne courrait aucun risque ? Pensez-vous que, fidèle à garder votre âme, il manquera de fidélité à conserver votre argent ? Il le conservera pour vous, lui qui vous conserve vous-même. Vous ne tarissez pas d'éloges sur la foi de votre serviteur : après tout, en quoi consiste-t-elle ? A ne point vous faire tort, à ne pas emporter votre dépôt : peut-il en empêcher la perte ? Il l'a placé en lieu sûr, selon lui ; mais il a été vu ; un autre l'a trouvé et s'en est emparé. Le Christ agira-t-il jamais de la sorte ?

Secouez votre négligence. Donnez au Christ qui a faim, thésaurisez dans le ciel. Quelle difficulté y a-t-il à thésauriser dans le ciel? Alors même que ce serait difficile, il faudrait traverser l'obstacle, afin de mettre votre argent à l'abri de toute rapine. Mais en vous disant : thésaurisez dans le ciel, le Christ ne vous dit pas : cherchez des échelles, ajustez des machines, attachez-vous des ailes. Ce qu'il vous dit, le voici : Donnez-moi votre argent sur la terre, et je vous le garderai dans le ciel. Je suis venu sur la terre pauvre et indigent, afin de vous enrichir dans le ciel. — Lorsque vous faites un traité pour le transport de vos richesses, vous craignez peut-être d'avoir affaire à un fripon, capable de vous dépouiller, et vous n'épargnez aucune démarche pour trouver à qui confier sûrement ce transport. Le Christ vous offre cette double assurance : il est incapable de vous tromper, et, de plus, il se charge de transporter vos richesses.

Voici donc la parole du Seigneur, concernant ces richesses : Je vous ai conseillé l'emploi que vous devez en faire : les aimez-vous? — Oui, je les aime. — Transportez-les donc, et après suivez-les de cœur tant que vous vivez, car « là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Mais, si vous enfouissez votre cœur dans la terre, rougissez du mensonge que vous proférez en répondant à cette invitation : En haut les cœurs! Lorsque le prêtre vous invite à élever votre cœur, vous répondez avec tous les fidèles : Nous le tenons élevé vers le Seigneur. C'est mentir à Dieu. A cette heure là, vous ne craignez pas, dans l'assemblée sainte, de blesser la vérité; vous faites alors vis-à-vis de Dieu ce que vous faites toujours vis-à-vis des hommes. Vous dites : mon cœur est élevé vers le Seigneur, et c'est

dans la terre que votre cœur est enfoncé, car « là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » (*Serm.* 345.)

XXVIII

Tenir son cœur élevé, en le faisant vivre, non sur la terre, mais dans le ciel, tel est le devoir du chrétien.

Changeons notre cœur, allégeons-le, afin qu'il s'élève au-dessus de la terre, car la terre est une région malsaine. C'est bien assez que la chair nous y retienne nécessairement; mais ce qui n'est pas nécessaire, ne le faisons pas : « A chaque jour suffit son mal. » (Matth. 6.) Habitons par le cœur dans les régions célestes. En parlant aux fidèles qui reçoivent le corps et le sang du Seigneur, l'Apôtre leur dit : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, goûtez les choses d'en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; cherchez ce qui est en haut, et non ce qui est sur la terre. Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » (Col. 3.) Les biens qui vous ont été promis n'apparaissent pas encore, vous ne pouvez les voir, mais ils sont déjà préparés. (*Disc. sur le Ps.* 39. *n.* 28.)

Si les chrétiens veulent vivre conformément à ce qu'ils savent de leur foi (et plaise à Dieu que cette connaissance ne reste pas inutile chez ceux qui la possèdent), si donc, parmi eux, il en est qui désirent tenir leur cœur élevé, qu'ils placent au ciel, oui, au ciel, tout ce qu'ils aiment. Par le corps ils habitent la terre ; que par le cœur ils habitent avec le Christ ; l'Église a été précédée au ciel par son Chef : de même, qu'ils permettent à leur cœur de les y précéder. Les membres

arriveront un jour où le Christ, leur tête, est allé avant eux : et ces chrétiens, au jour de la résurrection, iront où leur cœur les aura devancés. Sortons donc d'ici par l'élément de notre être qui nous le permet : notre être tout entier suivra plus tard cet élément précurseur. Ah! notre habitation terrestre tombera en ruines; mais notre habitation céleste est éternelle. Nous nous proposons d'y parvenir; transportons-nous y d'avance. (*Serm.* 86).

« Seigneur, réjouissez l'âme de votre serviteur, parce que je l'ai élevée vers vous. » (Ps. 85.) Elle était sur la terre, et elle n'y éprouvait qu'amertume. Je n'ai pas voulu que l'amertume, en la desséchant, lui fît perdre la douceur de votre grâce : alors je l'ai élevée vers vous, afin qu'auprès de vous elle rencontrât la joie. Car vous seul êtes l'allégresse ; le monde tout entier est amer. — Oh ! que le Christ a raison de vouloir que ses membres tiennent leurs cœurs élevés ! Écoutons-le donc, et pratiquons sa parole : élevons vers lui ce qui, en nous, se trouve mal sur la terre. Un cœur élevé en Dieu ne se corrompt point ici-bas. Si votre blé était déposé en un lieu souterrain, il y pourrirait : aussi le confieriez-vous aussitôt à l'étage supérieur de la maison, où la pourriture ne saurait l'atteindre. Voilà ce que vous feriez pour votre blé : et vous laissez votre cœur se pourrir sur la terre ! Votre blé, vous le porteriez en haut : portez donc en haut votre cœur. — Comment le pourrai-je ? Quelles cordes, quels échafaudages, quelles échelles faut-il pour cela ? — Les degrés pour y réussir, ce sont vos affections ; le chemin, c'est votre volonté. Par l'amour, on monte : par la négligence, on descend. Tout en restant sur la terre, vous êtes dans le ciel, si vous aimez Dieu. Le

cœur ne s'élève pas, comme s'élève le corps. Le corps, pour s'élever, change de lieu ; pour s'élever, le cœur change de volonté. Pourquoi ? « Parce que, Seigneur, j'ai élevé mon âme vers vous. »

« Seigneur, parce que vous êtes suave et doux, » réjouissez cette âme. Accablée de dégoût par les amertumes de la terre, elle a désiré quelque consolation ; elle a cherché la source de la douceur, et ne l'a point trouvée sur la terre. De toutes parts, elle n'y a rencontré que scandales, craintes, tribulations et douleurs. Nul homme pour lui offrir un appui solide, et lui donner une joie réelle. Les hommes ! Impuissants chacun pour soi, ils le sont encore les uns pour les autres. Ou bien, ils sont méchants, et, en ce cas, il faut les supporter, sans cependant perdre tout espoir, parce qu'ils peuvent changer ; ou bien ils sont bons, et, alors il faut les aimer, mais en craignant que leur inconstance ne les rende mauvais. Avec les premiers, c'est la malice, et l'amertume qu'elle cause ; avec les seconds, c'est le souci, c'est la peur de voir tomber celui qui marche dans le droit chemin. Voilà pourquoi, de tous côtés, sur la terre, l'âme ne trouve qu'amertume. Ah ! pour elle point d'adoucissement possible, si elle ne s'élève vers Dieu ! (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 6 *et* 7.)

XXIX

POUR L'ANNÉE BISSEXTILE

Le cœur doit se vider de l'amour du monde, afin de se remplir de l'amour de Dieu.

En cette vie, et dans toutes ses épreuves, deux amours se combattent : l'amour du siècle et l'amour de

Dieu; et celui qui triomphe entraîne de tout son poids après lui le cœur dont il s'est rendu maître. Ce n'est ni avec les ailes, ni avec les pieds, mais avec l'amour de charité, qu'on s'approche de Dieu; comme aussi, ce n'est pas avec des liens ou des chaînes, mais avec l'amour mondain qu'on s'attache à la terre. Le Christ est venu transformer l'amour de la vie terrestre en amour de la vie du ciel. Pour nous il s'est fait homme, pour nous qui, en tant qu'hommes, sommes l'ouvrage de ses mains; et si ce Dieu a daigné assumer notre humaine nature, c'est afin de nous faire entrer en partage de sa nature divine, mais au prix d'une guerre constante contre la chair, contre le diable, contre le monde. Ayons néanmoins confiance : Celui qui nous ordonne cette guerre n'assiste pas à nos combats sans nous aider, car il nous défend de présumer de nos propres forces. (*Serm.* 344.)

« N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde la charité du Père n'est pas en lui. » (1. Jean. 2.) Il existe donc deux amours. Si l'amour du monde habite en nous, comment y pénètrera l'amour de Dieu? Arrière le premier, et vienne le second! C'est le meilleur : qu'il occupe donc la maison entière. Vous aimez le monde, ne l'aimez plus : lorsque vous aurez vidé votre cœur de cet amour, vous le remplirez de l'amour divin, et la charité fera sa demeure en vous, la charité de laquelle rien de mauvais ne procède. Écoutez donc les paroles du Purificateur des âmes, de ces âmes qui sont pour lui comme un champ. Ce champ, il le traite selon l'état où il le trouve. Est-il couvert d'arbres stériles : il les arrache. En est-il débarrassé : il le plante. Quel arbre y plante-t-il? Celui de la charité. Et quels arbres arrache-t-il? L'amour du

monde, avec ses diverses affections. Écoutez ce que vous dit l'Extirpateur : « N'aimez pas le monde, » ni en conséquence, « ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui. »

Vous avez entendu? « Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui. » Qu'aucun de vous, qu'aucun ne s'élève dans son cœur contre cette vérité. Elle vient de Dieu, de l'Esprit-Saint parlant par la bouche de son apôtre : elle est donc incontestable. « Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. » Voulez-vous de cet amour, qui vous fera cohéritier du Fils : n'aimez pas le monde. Chassez cet amour mauvais, pour vous remplir de l'amour de Dieu. Semblable à un vase, votre âme mondaine est pleine jusqu'aux bords : répandez son contenu, et ainsi rendez-la capable de ce qu'elle n'a pas. C'est un bien nécessaire de ne point aimer le monde : sans lui, les sacrements ne produisent que la damnation, au lieu d'être des principes de salut. Or, ce qui opère le salut, c'est la racine de la charité, c'est la substance, et non l'apparence seule de la piété. Cette apparence est bonne, elle est sainte : mais de quoi sert-elle, si elle ne tient pas à la racine? La branche retranchée n'est-elle pas jetée au feu? Ayez donc l'apparence, la forme extérieure; mais restez unis à la racine.

Comment lui serez-vous unis, sans craindre d'être déracinés? En vous attachant fortement à la charité, ainsi que vous y exhorte saint Paul : « Soyez enracinés et fondés sur la charité. » (Éph. 3.) Mais comment la charité prendra-t-elle racine au milieu de cette épaisse forêt de l'amour du monde, si vous n'en arrachez pas les arbres? Il s'agit de confier à la terre de votre cœur une semence précieuse : que cette terre ne nourrisse

donc rien qui puisse la suffoquer. Tel est le sens de ces paroles extirpatrices : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est pas en lui. » (*Traité* 2 *sur l'Ép. de S. Jean.*)

MARS

DU PÉCHÉ

QUE TOUT CHRÉTIEN DOIT FUIR COMME IL FUIRAIT UN SERPENT

I

Le péché consiste, dans la créature intelligente, à se détourner du bien souverain et immuable pour s'attacher à un bien inférieur et changeant.

Le péché se commet lorsque, par une affection déréglée pour les derniers des biens, nous abandonnons le bien excellent et suprême, c'est-à-dire, vous, ô mon Dieu, votre vérité et votre loi.

Faire le mal n'est autre chose que de négliger les biens éternels dont l'âme jouit par elle-même, que par elle-même elle perçoit, et qu'elle ne peut perdre tant qu'elle les aime, et de rechercher, comme s'ils étaient grandement précieux et admirables, les biens du temps, avec lesquels l'homme ne se met en relation que par la partie la plus basse de son être, par son corps et ses sens, et dont la possession n'est jamais assurée. Telle est l'unique classe à laquelle, ce semble, peuvent être

ramenées toutes les mauvaises actions, c'est-à-dire, les péchés. Oui, tous les péchés sont renfermés dans ce genre unique, puisque l'homme ne pèche qu'en se détournant de ce qui est divin et vraiment durable, pour s'attacher aux choses changeantes et incertaines. Sans doute, ces choses sont rangées avec ordre et harmonie ; elles ont une beauté qui leur est propre : mais une âme n'est pervertie et désordonnée que si elle se laisse dominer par elles, alors que son devoir est, au contraire, de les conduire et de les gouverner, en vertu même du plan divin. (*L.* 1. *du Libr. arb. c.* 16.)

Quand la volonté quitte le bien supérieur pour le bien inférieur, elle devient mauvaise, non que ce bien inférieur soit mauvais, mais parce que mauvaise et perverse est cette conversion de la volonté. Ce n'est pas le bien inférieur qui pervertit ; ce qui pervertit, c'est l'affection dépravée, opposée à l'ordre, que la volonté conçoit. Alors, s'il y a défaillance, ce n'est point parce que le mal serait dans l'objet qui attire, mais parce qu'il est dans l'acte qui obéit à l'attrait. Les natures, comme telles, ne sont pas mauvaises ; mais la volonté tombe dans le mal, lorsque, contre l'ordre naturel des choses, elle s'éloigne de l'Être souverain, pour tendre vers ce qui a moins d'être.

Et en effet, l'avarice n'est pas le vice de l'or, mais de l'homme qui l'aime à contre-sens, au mépris de la justice qu'il devrait, sans comparaison aucune, préférer à l'or. La luxure n'est pas le vice des corps remarquables par leur beauté et leurs grâces, mais de l'âme assez corrompue pour aimer les plaisirs charnels, au mépris de la tempérance, qui porte à l'amour des beautés spirituelles et incorruptibles, infiniment plus gracieuses et plus pures. La vaine gloire n'est pas

davantage le vice des louanges humaines, mais du cœur passionné pour ces louanges, au lieu de l'être pour le bon témoignage de sa conscience Ainsi encore de l'orgueil : ce n'est pas le vice ni de celui qui donne la puissance, ni de la puissance elle-même, mais de l'esprit qui aime outre mesure sa puissance propre, au préjudice d'une autre puissance plus haute et plus juste. C'est donc en aimant mal un bien quelconque que l'homme se pervertit. Hélas ! il devient alors mauvais dans le bien qu'il possède, et il est malheureux parce qu'il se prive d'un bien plus grand. (*L.* 12 *de la C. de Dieu*, *c.* 6. *et* 8.)

La beauté du corps est certainement l'œuvre de Dieu ; mais ce n'est qu'un bien temporel, charnel, inférieur. On l'aime mal, si on le préfère à Dieu, Bien éternel, intérieur, toujours durable. Et, en ce cas, il en est de cette beauté comme de l'or que l'avare aime injustement : ce n'est pas la faute de l'or, mais de l'homme. Ainsi de toutes les autres créatures. Elles sont bonnes, et elles peuvent être bien ou mal aimées: bien, si l'ordre établi de Dieu est gardé ; mal, s'il est violé. C'est ce qui est brièvement exprimé en ces vers :

Ces choses sont à vous, et bonne est leur nature :
Elles sont votre ouvrage, ô Bonté sans mesure.
De nous elles n'ont rien, si ce n'est (triste erreur !)
Le péché qui les suit, loin de leur Créateur (1).

(*Liv.* 15. *ibid. c.* 22.)

(1) Hæc tua sunt, bona sunt, quia tu bonus ista creasti.
Nil nostrum est in eis, nisi quod peccamus amantes,
Ordine neglecto, pro te, quod conditur abs te.

II

Le péché est la mort de l'âme.

L'âme peut mourir, et elle est immortelle. Comment donc est-elle douée d'immortalité? En possédant une certaine vie qui ne s'éteindra jamais. Comment peut-elle mourir? En perdant la vie, tout en restant vivifiante. En effet, non seulement l'âme est la vie du corps, mais encore elle a sa vie propre. Remarquez l'ordre des créatures. La vie du corps, c'est l'âme; la vie de l'âme, c'est Dieu. De même que l'âme doit rester unie au corps, pour l'empêcher de mourir, de même Dieu doit rester uni à l'âme, pour lui conserver la vie. Le corps, comment meurt-il? Il meurt, si l'âme l'abandonne. Si l'âme quitte le corps, ce corps, tout-à-l'heure plein d'attraits, devient un cadavre horrible et repoussant. Il a encore ses organes, ses yeux, ses oreilles; mais ce ne sont là que les fenêtres de la maison : l'âme qui l'habitait est partie. Hélas! pleurer un mort, c'est gémir en vain aux fenêtres de la maison : il n'est personne au-dedans pour entendre. Que de marques d'affection, que de récits louangeurs, que de souvenirs honorables, et, pour ainsi dire, dans la folie de la douleur, que de paroles adressées à ce cadavre comme s'il pouvait y répondre, comme si elles ne s'adressaient pas à un absent! Vertus et bienfaits, tout est raconté en détail! — Ah! c'est vous qui m'avez fait ce présent; vous qui m'avez rendu ce service; vous qui m'avez de telle et telle manière témoigné votre amitié! — Cet ami n'est plus là : vous vous en apercevrez quand la raison et la réflexion vous seront revenues, quand le délire de

la douleur aura cessé : en attendant, c'est en vain que vous frappez à la porte de cette maison : il n'y a plus d'habitant pour vous l'ouvrir.

Ce corps vient donc de mourir, parce que l'âme, sa vie, s'est retirée. Mais, de son vivant, il était sans piété, sans foi, dur à croire, tenace comme le fer dans ses habitudes vicieuses. Qu'est-ce à dire? Ah! du vivant de ce corps, l'âme qui en était la vie, était morte. Telle est la grandeur de l'âme que, même morte, elle peut communiquer la vie au corps. Telle est l'excellence de cette créature qu'elle est capable, même après sa mort, de vivifier la chair. L'âme de l'impie, l'âme de l'infidèle, l'âme du pécheur opiniâtre dans le péché, est morte, et pourtant c'est à cette âme morte que le corps doit sa vie. Ce corps mourra, quand cette âme, sa vie, en sortira : et cette âme est morte, pourquoi? parce que Dieu, sa vie, s'en est éloigné. Sachez donc et soyez certains qu'un corps mort est sans âme, et qu'une âme morte est sans Dieu. Tout homme sans Dieu a une âme morte. Ah! vous pleurez les morts : pleurez donc et plus abondamment le pécheur, pleurez l'impie, pleurez l'infidèle.

Il est écrit : « Le deuil d'un mort dure sept jours; mais celui d'un insensé et d'un impie doit durer tous les jours de leur vie. » (Ecclés. 22.) A-t-on des entrailles de miséricorde chrétienne, lorsqu'on verse tant de larmes sur un corps séparé de son âme, et si peu sur une âme séparée de son Dieu? Que l'âme craigne donc sa propre mort, et que celle du corps la laisse indifférente. Si elle craint de mourir, si elle vit de Dieu et en lui, si elle ne l'offense pas, si elle ne le chasse pas de son sein, elle méritera la résurrection de son corps à la fin des temps; et, tandis que celui de

l'impie ressuscitera pour subir une éternelle peine, le sien ressuscitera, comme ceux des justes, pour vivre de l'éternelle vie. (*Serm.* 65.)

III

Les pécheurs, dont l'âme est morte, sont symbolisés par les trois morts que le Christ ressuscita.

Voyons ce que le Christ a voulu nous apprendre par les trois morts qu'il ressuscita. Il ressuscita la fille du chef de la synagogue, qui l'avait prié d'aller la voir et de la guérir de sa maladie. Il ressuscita un jeune homme qui était fils d'une veuve, et qu'on emportait hors des portes de la ville, lorsque le Seigneur en approchait. Il ressuscita enfin Lazare, en le faisant sortir du tombeau. Ces trois espèces de morts sont la figure de trois espèces de pécheurs que le Christ ressuscite encore de nos jours.

Il en est dont le péché est tout intérieur et ne s'est point manifesté par quelque action extérieure. Par exemple, le cœur seul s'est senti troublé, captivé par quelque concupiscence. Le Seigneur a dit, en effet : « Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a commis déjà l'adultère dans son cœur. » (Matth. 5.) Cet adultère reste tout entier au dedans de l'âme, et celui qui l'accepte porte aussitôt un cadavre en lui-même, cadavre qui n'a pas encore franchi les murs de la maison. Mais, comme le montre une expérience quotidienne, voilà que le Seigneur, pendant une prédication quelconque, semble dire au cadavre : « Lève-toi : » et le cadavre se lève, repousse l'iniquité con

sentie, cause de sa mort, et ne respire plus que pour la justice et la sainteté. C'est un mort qui ressuscite chez lui, dans le secret de son cœur et de sa pensée. C'est une résurrection qui s'accomplit dans les profondeurs de la conscience, semblable à la résurrection de cette fille qui fut, par le Christ, rendue à la vie dans sa maison.

Il en est d'autres qui du consentement passent à l'acte. Ici, le cadavre est porté dehors : on ne le laisse pas gisant dans le mystère de sa demeure, on l'expose aux regards du public. Les pécheurs de cette sorte, les pécheurs par action, sont-ils désespérés ? Rappelons-nous ce qui fut dit au jeune homme, au fils de la veuve: « Je te l'ordonne, lève-toi. » Cette parole ne le rendit-il pas à sa mère ? De même pour les pécheurs dont il s'agit. Que la voix du Christ, que sa parole de vérité vienne les avertir et les toucher : ils ressuscitent aussitôt, et ils sont rendus vivants à ceux qui les aiment. Ils ont pu faire un pas vers le lieu de leur sépulture : ils n'ont pas pu descendre pour toujours dans le tombeau du péché.

Il en est enfin qui pèchent par action, et en contractent si fortement l'habitude qu'ils ne voient plus le mal qu'ils font, et en viennent à défendre la malice de leurs actes, à vivement s'irriter lorsqu'on les en reprend. Ces pécheurs, ainsi écrasés sous le poids de l'habitude, sont dans la tombe. Ils y sont, et, comme il a été dit de Lazare, « ils y sentent mauvais. » La pierre qui ferme leur sépulcre, c'est cette force de l'habitude qui tyrannise si durement leur âme, et les prive de tout mouvement et de toute respiration. Or, de Lazare il a été dit encore : « Il est mort depuis quatre jours. » Et en effet, il ne faut que quatre pas

pour arriver à cette lamentable habitude du péché. Quels sont-ils ? La délectation qui chatouille le cœur, le consentement intime, l'acte extérieur, la répétition de cet acte. Heureux celui qui sait repousser de prime abord la délectation, l'attrait sensible des objets illicites qui s'offrent à sa pensée ! Mais quelques-uns s'y arrêtent, sans toutefois consentir, à proprement parler: leur mort n'est pas encore consommée, elle commence. Si à la délectation se joint le consentement, c'en est fait : la damnation est encourue. Après le consentement vient l'action. Si l'action se répète, cette répétition enfante l'habitude ; et l'habitude semble ôter tout espoir et fait dire : « Voilà quatre jours qu'il est mort, il sent déjà mauvais. »

Heureusement le Seigneur arrive, avec son irrésistible puissance, puissance qui pourtant paraît ici comme obligée de lutter avec effort contre la difficulté. Jésus frémit en son esprit, et, par le cri qu'il jette, il montre toute la nécessité de l'objurgation pour triompher des cœurs endurcis par l'habitude. Cependant à ce cri du Seigneur tombent les chaînes de cet esclavage. La mort tremble dans son domaine, et Lazare sort vivant de son tombeau. Ah ! le Seigneur a le pouvoir de briser les habitudes coupables, le pouvoir de ressusciter les morts de quatre jours ! Pour lui, qui voulait le ressusciter, Lazare, ce mort de quatre jours, n'était que comme endormi.

Voilà ce qu'il faut écouter et comprendre, afin que ceux qui vivent continuent à vivre, et que ceux qui sont morts reviennent à la vie. Si le péché n'a été encore conçu que dans notre cœur, sans passer à l'acte, repentons-nous de la pensée, corrigeons-la, et que les morts ressuscitent au-dedans de leur conscience. Si à

la pensée s'est ajoutée l'action, ne désespérons pas. Les morts ne pourront pas ressusciter dans leurs maisons : qu'ils ressuscitent, quand on les emporte au sépulcre. Qu'ils regrettent ce qu'ils ont fait, qu'ils se hâtent de revivre, pour ne pas descendre dans la tombe, et se laisser recouvrir par la lourde pierre de l'habitude. Mais peut-être, il en est qu'écrase cette pierre si dure, ce poids des habitudes criminelles ; il en est qui sentent mauvais, car ils sont morts depuis quatre jours Oh ! qu'ils ne perdent pas, eux aussi, toute espérance ! Si le tombeau les domine, le Christ domine le tombeau. Il lui suffit d'un cri pour en briser la pesante tyrannie, pour rendre la vie à ses victimes, et confier ensuite à ses disciples le soin de les délier, et de leur rendre entièrement la liberté. A leur tour, que ces pécheurs fassent pénitence. Lazare, ressuscité après une mort de quatre jours, ne conserva rien de l'infection de cette mort. Donc, ô vous qui vivez, gardez cette vie divine ; et, vous que l'une ou l'autre des trois morts a si malheureusement frappés, revenez, revenez sans retard à la vie de votre Dieu. (*Serm.* 98.)

IV

Par le péché l'âme cesse d'être le temple de Dieu, et devient la demeure du diable

Celui qui marche humblement devant les hommes, doit beaucoup plus encore se tenir humilié devant Dieu. S'il ne faut point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes ; si personne n'est d'humeur à supporter que son subordonné lui désobéisse : combien plus doit-on se garder

de se conduire vis-à-vis de Dieu comme aucun homme ne voudrait qu'un autre homme se conduisît à son égard ! Ils sont donc victimes d'une grande illusion, ceux qui se contentent de traiter leurs semblables comme ils désirent en être traités, et qui, par la corruption de leurs mœurs, font à Dieu ce qu'ils ne souffriraient pas de la part des hommes. Ils ne veulent pas qu'on vienne saccager leur maison, et en eux-mêmes, ô lamentable aveuglement, ils saccagent la maison de Dieu ! Ils ferment l'oreille à ce cri de l'Apôtre : « Ne savez-vous donc pas que vous êtes les temples de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple. » (1. Cor. 3.) Qu'on ne s'y trompe donc pas, et qu'on ne se vante plus de ne nuire à personne, tandis qu'on se fait à soi-même le tort immense de chasser de son cœur le Dieu qui l'habite, et de s'offrir ainsi à sa juste vengeance ! Ce n'est pas tout : lorsque les plaisirs criminels ont assez affaibli, ébranlé la solidité d'une âme, cette âme non seulement cesse d'être le temple de Dieu, mais encore elle devient un amas de ruines où les mauvais esprits établissent leur séjour. (*Serm.* 353.)

Il y a deux manières de pécher. Ou l'on pèche contre Dieu, ou l'on pèche contre les hommes. Vous péchez contre Dieu, en profanant son temple qui est en vous, car Dieu vous a rachetés par le sang de son Fils. Mais, même avant ce rachat, quel était votre maître, si ce n'est Celui qui a tout créé ? Mais il a voulu faire de vous sa propriété plus spéciale, en vous achetant de nouveau par le sang de son Fils. Aussi, vous dit l'Apôtre, « vous ne vous appartenez pas, vous avez été achetés à un grand prix : glorifiez donc et portez Dieu en vous. »

(1. Cor. 6.) Ainsi, votre Rédempteur a fait de vous sa maison. La vôtre, voudriez-vous la détruire? Non; eh bien, Dieu ne veut pas davantage voir détruire la sienne, et sa maison, c'est vous. Si vous ne la respectez pas pour vous, respectez-la du moins pour Dieu, qui de chacun de nous a fait sa demeure et son temple. «Le temple de Dieu est saint, et ce temple n'est autre que vous-mêmes. » De plus, « quiconque profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. » Quel crime! Et, quand on le commet, peut-on croire que l'on ne pèche pas, parce que ce crime ne nuit à aucun homme?

Comprenez donc tout le mal que commettent ceux qui se livrent aux excès de la gourmandise, de l'ivresse, de la fornication, et qui répondent à leurs censeurs : — J'ai le droit d'agir ainsi; j'use de ce qui m'appartient: ai-je volé? ai-je dérobé? ai-je fait tort à quelqu'un? Je veux jouir de ce que Dieu m'a donné. — Ces hommes se croient innocents, parce que, selon eux, ils ne causent de dommage à personne. Mais est-il innocent, celui qui se traite lui-même sans pitié? L'innocence consiste à ne nuire à personne : or, l'amour du prochain a pour règle l'amour qu'on se doit à soi-même. « Tu aimeras, dit le Seigneur, ton prochain comme toi-même. » Comment donc serait sauvegardé en nous l'amour du prochain, lorsque l'amour de nous-mêmes reçoit de notre intempérance de si profondes blessures? Et puis, Dieu ne nous fait-il pas entendre que, si nous permettons à l'ivresse de nous abattre, ce n'est pas la maison du premier venu que nous jetons par terre, mais sa propre et divine maison? Et alors, nous dit-il, où habiter? Au milieu de ces ruines? Parmi tant de souillures? Si vous aviez à exercer l'hospitalité envers quelqu'un de mes serviteurs, vous répareriez,

vous embelliriez votre maison pour bien le recevoir : et vous ne purifiez pas votre cœur, où je veux habiter ! Ah ! « quiconque profane le temple de Dieu, Dieu le perdra. » Voilà la sentence, et nous sommes peut-être convaincus de ce péché. Que dirons-nous donc dans nos prières ? Que demanderons-nous à ce Dieu, offensé par nous dans son propre temple, chassé par nous de sa maison ? Oh ! comment purifier de nouveau la maison de Dieu, et comment l'y ramener lui-même ? C'est en disant de tout notre cœur, par paroles et par actions : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. « (*Serm.* 278.)

V

L'homme qui vit dans le péché, subit la plus dure des servitudes.

« En vérité, en vérité je vous le dis : quiconque commet le péché, est esclave du péché. » (Jean. 8.) O déplorable servitude ! Lorsque les maîtres sont méchants, leurs esclaves demandent souvent à être vendus ; non pour n'avoir point de maître, mais du moins pour en changer. Un esclave du péché, que peut-il faire ? A qui s'adresser ? Auprès de qui se défendre ? A qui demander qu'on le vende ? Et puis, l'esclave de l'homme qui ne peut plus supporter la dure autorité de son maître, s'y soustrait quelquefois par la fuite : mais où fuir pour échapper à l'esclavage du péché ? L'esclave du péché, de quelque côté qu'il dirige sa fuite, reste inséparable de lui-même. Une conscience coupable ne saurait se fuir, ni aucun lieu lui offrir un refuge : elle s'accompagne partout ; il lui est impossible de se

séparer de soi, c'est-à-dire, de son péché, qui l'obsède et qu'elle porte dans son sein. Pourquoi donc a-t-elle péché ? Pour se procurer quelque plaisir sensible. Mais ce plaisir passe, et le péché demeure. Ce qui délecte s'évanouit : il reste le remords avec ses aiguillons. (*Traité* 41. *sur l'Év. de S. Jean.*)

L'homme de bien, même esclave, est libre. L'homme mauvais, même assis sur un trône, est esclave : esclave, non d'un seul maître, mais de maîtres aussi nombreux que ses passions. C'est à chacune de ces passions victorieuses que s'appliquent ces paroles de l'Écriture : « Celui par qui on est vaincu, on en est aussi l'esclave. » (2. Pierre. 2.) (*L. 4 de la C. de Dieu, c.* 3.)

Ah ! ce n'est point un faible châtiment que la passion domine l'âme, qu'elle la dépouille des richesses de la vertu, qu'elle l'oblige à traîner çà et là son indigence et sa misère ! Voyez cette âme : tantôt elle prend tel ou tel mensonge pour la vérité et s'efforce même de le défendre ; tantôt elle l'abandonne, mais pour courir à d'autres non moins funestes ; aujourd'hui elle suspend son assentiment, de peur bien souvent de rencontrer l'éclat de l'évidence ; demain elle désespère de toute vérité, et s'enfonce au plus profond des ténèbres amoncelées par sa folie ; si, à un moment donné, elle s'élance vers la lumière qui fait comprendre, elle s'en fatigue l'instant d'après et retombe sur elle-même. En attendant, les passions la courbent sous leurs caprices tyranniques : par mille tempêtes contraires, elles bouleversent sa pensée et sa vie. A la crainte succède le désir ; à l'angoisse, une vaine et fausse joie ; au désespoir causé par la perte d'un objet aimé, l'ardeur à en poursuivre un autre excitant la convoitise. Que dire encore ? La rancune pour une insulte reçue ne

tarde pas à faire place aux flammes de la vengeance. De quelque côté que cette âme se tourne, l'avarice l'étouffe, la luxure la dévore, l'ambition la donne en vente, l'orgueil l'enfle sans mesure, l'envie la déchire, l'oisiveté en fait un cadavre, l'obstination est son seul stimulant, l'humiliation l'abat ; et une foule d'autres agitations ou états, qui constituent et alimentent le règne de la passion, et dont cette âme esclave est la proie misérable. Quel supplice, quel châtiment ! C'est, de toute nécessité, la peine qui pèse sur les ennemis de la sagesse. (*L.* 1 *du Libr. arb. c.* 11.)

Si l'on est chrétien, l'on ne doit pas craindre l'homme qui ne peut être maître que du dehors; Dieu seul mérite qu'on le craigne, et qu'on le craigne sans cesse. A cause de lui, craignez le mal qui est en vous, craignez la passion qui vous domine : elle n'est pas l'œuvre de Dieu, vous vous êtes créé à vous-même cette ennemie. Le Seigneur vous a fait bon pour le servir, et vous, dans votre cœur, vous avez produit le mal pour vous commander. Il est juste que vous subissiez le joug de ce mal, le joug du maître que vous vous êtes donné, puisque vous avez secoué celui de votre Créateur. Insensés, les hommes qui repoussent avec dédain le joug glorieux du Christ, pour n'en tomber que plus lourdement sous l'avilissant joug du péché ! En ne voulant pas du Christ pour maître, en ne voulant pas servir ce Maître qui est la bonté même, deviennent-ils pour cela indépendants? Non, non : la charité, vous refusez d'en être les serviteurs : vous serez nécessairement les esclaves de l'iniquité. (*Disc* 2 *sur le Ps.* 18, *n.* 14 *et* 15.)

Réfugions-nous tous aux pieds de Jésus-Christ, pour invoquer contre le péché le secours de ce Dieu libéra-

teur. Demandons à être vendus, afin que son sang nous rachète. Le Seigneur le dit lui-même par son prophète : « Vous avez été vendus pour rien, et vous serez rachetés sans rançon. » (Isaïe, 52.) Sans rançon de notre côté, mais non pas du sien. Car c'est lui qui a fourni le prix de notre rachat, non avec de l'argent, mais avec son sang. (*Traité 41 sur l'Év. de St-Jean.*)

VI

Le plus grand tourment du pécheur lui vient de sa conscience mauvaise et blessée par le péché.

Ni les cachots, ni l'enfer lui-même, n'ont pas de ténèbres plus horribles et de peines plus cuisantes que celles qui tourmentent une conscience criminelle. (*Lett.* 151. *n.* 10.)

« Dieu est notre aide dans les tribulations qui nous sont survenues outre mesure. » (Ps. 45.) Parmi les tribulations d'une âme humaine, il n'en est pas de plus grande que la conscience de ses péchés. Si ce que nous appelons notre conscience n'a reçu aucune blessure, si tout y est sain, nous pouvons dans toutes nos épreuves extérieures, nous y retirer comme dans un refuge, et nous y trouvons Dieu pour nous consoler. Mais, si notre conscience n'est pas en repos, si l'iniquité en a chassé Dieu, que faire alors ? Où se réfugier, lorsque du dehors les tribulations viendront fondre sur nous ? Quitterons-nous la campagne pour la ville, la place publique pour notre maison, notre maison pour notre appartement privé ? La tribulation nous suivra partout.

Quitterons-nous notre appartement ? Impossible, à moins que ce ne soit pour nous enfuir au-dedans de nous-mêmes. Mais, si cet intérieur est livré au désordre, à la fumée de l'iniquité , aux flammes du crime, comment s'y réfugier ? Tout nous chasse de là, et ce qui nous chasse de là n'est autre que nous-mêmes. Voilà l'ennemi que nous avons rencontré dans cet asile : comment et où le fuir ? Quelle que soit notre retraite, nous l'y traînons avec nous, et nous y sommes nos propres bourreaux. Telles sont les tribulations qui « surviennent à l'homme outre mesure : » il n'en est pas de plus amères, parce que la tribulation a d'autant moins d'amertume qu'elle est moins intérieure. Or, il n'est rien de plus intime à l'homme que sa conscience. Que lui sert-il donc d'avoir un extérieur brillant de santé, si la moelle de sa conscience est attaquée par la gangrène ? Vraiment poignante est l'affliction qui en résulte : sa violence, comme dit le psalmiste, dépasse toute mesure. Cependant le Seigneur est venu au secours de cette affliction même, par la rémission des péchés ; c'est avec cette miséricorde, et avec elle seule, qu'il guérit la conscience du pécheur. (*Disc. sur le Ps.* 45, *n.* 3.)

« Entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre Père dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. » (Matth. 6.) Votre cœur est cette chambre où il faut entrer. Bienheureux ceux qui peuvent y entrer avec joie, parce qu'ils ne s'y heurtent contre rien de mauvais ? Ils n'aiment pas à rentrer dans leur logis, ceux dont la femme est méchante : c'est une joie pour eux d'en sortir pour leurs affaires ; mais, quand l'heure du retour est venue, ils en sont tout attristés . Qu'est-ce qui les attend dans

leur maison ? Des ennuis, des plaintes, des paroles pleines d'aigreur, des scènes désastreuses. La paix ne règne point sous un toit où le mari et la femme ne peuvent se supporter : et mieux vaut pour le mari passer au dehors la plus grande partie de son temps. Malheureux donc est-il, celui qui, en rentrant au foyer domestique, craint d'y être victime de quelque mauvais traitement ! Combien plus malheureuses sont les âmes qui n'osent rentrer dans leur conscience, de peur d'y subir les terribles discussions, les remords déchirants de leurs péchés. Donc, si nous voulons retourner avec joie dans notre cœur, purifions-le de toute souillure. « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. »

Otons de ce cœur les immondices de la cupidité, l'ignominie de l'avarice, les superstitions sacrilèges, les mauvaises pensées, les sentiments de haine contre nos amis et même contre nos ennemis. Une fois que nous aurons ôté tous ces désordres, entrons dans notre cœur, et nous y goûterons une immense joie. Sa pureté nous sera délicieuse, et nous inspirera le désir de prier. Il s'y passera ce que produit sur nous le spectacle d'un lieu solitaire, silencieux, paisible et agréable : Prions ici, disons-nous alors. L'ordre qui règne en ce lieu nous plaît, et nous porte à croire que Dieu nous y exaucera. Si donc la beauté extérieure d'un lieu a pour nous tant de charmes, pourquoi sommes-nous si peu choqués de ce qui souille et enlaidit notre cœur ? (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 33. *n.* 8.)

VII

Le péché ruine de la manière la plus lamentable les richesses spirituelles.

Si vous ne voyez pas votre péché avant de le commettre, examinez-le du moins, après l'avoir commis. Les plaisirs du siècle commencent par la douceur et finissent par l'amertume. Voilà que vous avez péché, et il en est résulté pour vous un gain. Un gain? Vous le croyez. Pour le faire, vous avez offensé Dieu. En grossissant votre trésor, vous avez diminué votre foi. Qu'avez-vous perdu, et qu'avez-vous gagné? Ce que vous avez gagné, c'est de l'or; ce que vous avez perdu, c'est la foi : pouvez-vous acheter la foi avec de l'or? Se vend-elle au marché, pour avoir un prix? D'où vient donc que, préoccupé de ce que vous gagnez, vous l'êtes si peu de ce que vous perdez? Votre coffre regorge, et c'est votre joie : votre cœur s'appauvrit, et vous n'en êtes pas attristé! Vous savez que votre coffre s'est enrichi de telle ou telle somme : vous êtes-vous rendu compte de ce qui a diminué dans votre cœur? En ouvrant votre coffre, vous y trouvez des pièces d'or qui n'y étaient pas auparavant : vous vous en réjouissez, c'est bien. Ouvrez votre cœur : La foi y était, elle en a disparu : en concevez-vous du chagrin? Non. Est-ce donc logique de vous réjouir des progrès de votre or, et de ne point pleurer l'appauvrissement de votre âme? Ce que vous avez gagné n'est rien en comparaison de ce que vous avez perdu!

Voulez-vous savoir ce que vous avez perdu? Vous avez perdu un bien que le plus terrible naufrage n'aurait pu vous enlever. Dans un naufrage, il n'est pas rare

qu'on perde tout et qu'on soit dépouillé de tout, même si l'on y échappe. Rappelez-vous ce naufrage que firent avec saint Paul de nombreux passagers. (Act. 27.) Ces passagers, amis du monde, se sauvèrent, mais doublement nus : ce qu'ils possédaient au dehors fut englouti par la mer, et de plus leur cœur comme auparavant resta entièrement vide. Mais Paul portait dans le sien le patrimoine de sa foi ; et ni flots, ni tempêtes ne purent le lui ravir. Aussi sortit-il du naufrage, nu en apparence comme les autres, et cependant avec toute sa richesse. Voilà les biens que nous devons chercher. Vous avez fait un gain : si vous le pouvez, emportez-le avec vous au-delà de la tombe. Qu'en ferez-vous ? C'est de l'or que vous avez acquis, c'est la foi que vous avez perdue : dans quelques jours vous partirez de cette terre : cet or corrupteur de votre foi, vous ne l'emporterez point dans votre voyage, c'est impossible ; mais votre cœur apostat ira subir son châtiment, au lieu, s'il eût été fidèle, d'aller recevoir sa couronne. Ainsi ce gain que vous avez fait n'a aucune valeur, et c'est pour ce néant que vous avez offensé Dieu ! (*Disc. sur le Ps.* 123. *n.* 9.)

Un homme veut posséder de l'or, il perd l'innocence : que gagne-t-il ? Que perd-il ? Il a un peu plus d'or, il a l'innocence en moins. Et pourtant, quoi de plus précieux que l'innocence ? — Mais si je conserve mon innocence, je serai pauvre ! — L'innocence est-elle donc une petite richesse ? Quoi donc ! Avec un coffre plein d'or vous êtes riche, et avec un cœur plein d'innocence vous seriez pauvre ! Ah ! si vous désirez les vrais biens, ni l'indigence, ni la tribulation, ni les larmes si abondantes ici-bas, ni la violence, ni les tentations ne vous feront jamais renoncer à l'innocence.

Après ces épreuves, viendra le bonheur, objet de vos vœux, la paix, l'immortalité, l'impassibilité, l'éternité elle-même. Voilà les biens que Dieu réserve aux justes. Quant aux biens que vous poursuivez maintenant, comme s'ils étaient d'un grand prix, et pour lesquels vous acceptez d'être coupable et de sacrifier votre vertu, voyez entre les mains de qui on les trouve plus ou moins abondants. On les trouve entre les mains d'hommes voleurs. impies, scélérats, infâmes, chargés de vices et de forfaits. Dieu leur donne ces biens comme membres de la société humaine, et à cause de sa grande et inépuisable bonté, qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber la pluie sur le champ du juste et sur celui de l'injuste. (Matth. 5.) Mais peut-il se montrer si généreux même envers les méchants, sans vous rien destiner à vous-même ? Ses promesses sont-elles fausses ? Non, non, rassurez-vous. S'il a eu pitié de vous, alors que vous étiez impie, peut-il vous abandonner, maintenant que vous êtes pieux et fidèle ! Pour le pécheur, il a livré son Fils à la mort : que ne réserve-t-il donc pas à ce pécheur une fois sanctifié par ce Fils mort sur la croix ? Rassurez-vous, et croyez que Dieu est devenu votre débiteur du moment que vous avez cru à ses promesses. (*Disc. sur le Ps.* 83. *n.* 17.)

VIII

Le plaisir qui accompagne le péché ne dure qu'un moment, et il est passible d'une peine éternelle.

« Chacun est tenté par sa propre concupiscence qui l'entraîne et l'attire. Ensuite, lorsque la concupiscence

a conçu, elle enfante le péché : et le péché consommé engendre la mort. » (Jacq. 1.) Ne vous laissez donc pas entraîner par la concupiscence, ne consentez pas à ses attraits. Elle ne peut concevoir que de vous. Il suffit pour cela que vous consentiez à ses suggestions au-dedans de votre cœur. Quand elle s'élève, opposez-lui un prompt refus et gardez-vous de la suivre. Cette passion coupable, lascive, honteuse, vous séparerait de Dieu. Répondez-lui par le dédain, si vous ne voulez pas avoir ensuite à verser bien des larmes. Encore une fois, la moindre faiblesse à son égard lui fait concevoir le péché, afin de l'enfanter ensuite. N'est-ce pas encore assez pour vous frapper de crainte ? Sachez donc que « le péché engendre la mort. » Craignez au moins la mort. Si vous ne craignez pas le péché, redoutez le terme fatal où le péché conduit. Le péché paraît doux, mais la mort est amère. Le grand malheur des hommes, c'est de laisser sur la terre ce qui a été cause de leurs péchés, et de n'emporter avec eux que ces péchés et leur souillure. Pèchent-ils par avarice ? Il leur faudra laisser l'argent. Pèchent-ils pour une villa ? Cette villa, ils la laisseront. Pèchent-ils pour une femme ? Ils la laisseront aussi. En un mot ils laisseront tout ce qui aura été, en ce monde, cause de leur prévarication. Après la mort, ils n'auront pour cortège que les péchés dont ils se seront rendus coupables. (*Serm.* 58.)

Ah ! que deviennent ces plaisirs, pour lesquels vous vous précipitez dans les voies mauvaises ? Que deviendront-ils, après cette vie ? Mais à présent même où sont-ils ? Le jour d'hier a disparu devant le jour de maintenant, qui, à son tour, disparaîtra devant celui de demain : y a-t-il donc un seul objet de vos affections qui ne s'écoule, qui ne s'envole avec rapidité ?

Et cela, avant même, en quelque sorte, que vous ayez pu le saisir, comme il arrive pour les heures q i composent le jour, et qui, les unes après les autres, échappent à notre étreinte. La première est chassée par la seconde, et la seconde par la troisième ; de l'heure même présente, ou qui nous paraît telle, rien n'est présent en réalité, car toutes les parties, tous les moments qui la constituent, n'apparaissent que pour s'évanouir aussitôt. L'homme pécherait-il donc, s'il n'était aveuglé lorsqu'il pèche, ou s'il voulait réfléchir avant de pécher ? Est-il si difficile de voir que, seul, un insensé peut rechercher un plaisir fugitif, surtout quand ce plaisir, de si courte durée, doit laisser après lui de longs et cuisants regrets ? (*Serm.* 157.)

Le plaisir paraît doux dans cette vie d'un jour : mais quelle ne sera pas son amertume dans le feu éternel ! Ce plaisir d'un moment subira un châtiment terrible et sans fin. Ah ! le péché tue, et il passe ; il blesse, et il passe encore ; il réduit à la misère, et il s'enfuit ; il rend malheureux, et il laisse sa victime dans l'abandon. (*Serm.* 117. *Append.*)

La voie du péché plaît, parce qu'elle est large, et qu'elle est fréquentée par le grand nombre : on voit hélas ! sa largeur ; on ne voit pas où elle aboutit. Elle aboutit à un précipice, à un abîme sans fond, et c'est en habits de fête et à l'aventure qu'on finit par y tomber. Si nos regards n'ont pas assez d'étendue pour apercevoir ce terme si lamentable, croyons du moins à la parole de Celui qui le connaît et le voit, à la parole du Seigneur qui est venu jusqu'à nous, pour que nous ayons foi en Dieu. Refusera-t-on de croire à ce divin Maître ? Voici ce qu'il nous dit : « Large est la porte, spacieuse est la voie qui conduit à la perdition, et ils

sont nombreux ceux qui entrent par elle. » (Matth. 7.) Cette voie, Dieu la rejettera, parce que c'est la voie du péché. Et alors, que restera-t-il pour ceux qui auront suivi la voie étroite ? « Venez les bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » (Matth. 25.) [*Disc. sur le Ps.* 145, *n.* 19.]

IX

Il faut que l'homme ait une bien grande audace pour pécher en présence et sous le regard de Dieu, son Juge.

Pauvre cœur humain, pourquoi te dire à toi-même : personne ne me voit? Le Dieu qui t'a créé te pénètre sans cesse de son regard. (*Disc. sur le Ps.* 63. *n.* 10.)

Voilà celui qu'il faut craindre au dehors et au dedans. Si vous sortez, il vous voit; si vous entrez, il vous voit ; si votre lampe est allumée, il vous voit; si elle s'éteint, il vous voit; il vous voit, retiré dans votre chambre ; il vous voit retiré au fond de vous-même. Craignez ce regard, qui, par intérêt pour vous, ne vous quitte jamais. Craignez-le, afin de vivre chaste et pur. Si vous voulez pécher, cherchez un lieu qui lui échappe, et, si vous le trouvez, livrez-vous y à vos coupables désirs ! (*Serm.* 132.)

Il ne vous verrait pas, Celui qui a formé votre œil ? Vous n'étiez pas encore, et en vous créant, il vous a donné l'être : maintenant vous existez, et il cesserait de s'occuper de vous, ce Dieu qui nomme les choses qui ne sont pas, comme si elles étaient ! Perdez une

semblable assurance. Que vous le vouliez ou non, il vous voit, et il n'y a point de retraite qui puisse vous soustraire à ses yeux. (*Serm.* 69.)

Ne vous figurez pas que Dieu remplit seulement l'espace de sa présence. Il est en vous, et il y est tel que vous êtes vous-même, c'est-à-dire, bon, si vous êtes bon ; méchant, du moins selon vous, si vous êtes méchant ; secourable, si vous vivez dans la vertu ; menaçant, si vous vivez dans le vice. C'est un juge qui fait de votre conscience son tribunal. Lorsque vous êtes résolu à quelque acte coupable, c'est en vain que vous fuyez la présence de vos ennemis, en rentrant dans votre demeure ; c'est en vain, dans cette demeure, que, quittant les endroits à l'accès trop facile, et où peuvent plonger les regards des voisins, vous vous confiez à votre appartement secret ; c'est en vain encore, de peur de quelque témoin en ce lieu, que vous vous retirez dans votre cœur, afin d'y méditer le mal en toute sûreté: Dieu vous est partout présent, plus présent que votre cœur. Fuyez où vous voudrez : vous le trouverez toujours. Vous fuir vous-même est impossible, parce que vous ne sauriez vous séparer de vous-même ; et puisque Dieu vous est si intime, il n'est point de lieu où vous puissiez échapper à sa colère, à moins de l'apaiser et de trouver un refuge dans sa bonté. C'est certain ! En aucun lieu, d'aucune manière, on ne peut éviter Dieu, car on ne l'évite qu'en le cherchant.

« Cessez de proférer contre Dieu des paroles d'iniquité. » Le psalmiste savait que beaucoup le font dans leur cœur, et il ajoute : « Ce n'est ni de l'Orient, ni de l'Occident, ni des montagnes désertes que vient Dieu, votre juge. » (Ps. 74.) Dieu est le juge des iniquités.

S'il est Dieu, partout il est présent. Où aller, loin de sa présence, pour y proférer des paroles qu'il ne puisse entendre? Si le jugement de Dieu venait du côté de l'Orient, vous pourriez aller en Occident, pour dire contre lui tout ce que vous voudriez. Si le jugement de Dieu venait de l'Occident, vous pourriez passer en Orient, afin d'y donner toute liberté à votre parole inique? Si le jugement de Dieu venait des montagnes désertes, vous pourriez vous mêler à la foule des peuples, pour y murmurer tout à votre aise. Mais non, vous le savez : le jugement ne vient d'aucun lieu, car Celui qui l'exerce est partout, partout invisible, et partout visible, parce que personne ne le connaît tel qu'il est, et que personne, pourtant, n'a le pouvoir de l'ignorer.

Donc : « Ne proférez jamais contre Dieu des paroles d'iniquité, » pas même dans ce cœur où vous parlez si souvent. « Il a, dit le psalmiste, médité l'iniquité dans son lit, » (Ps. 35.) c'est-à-dire, dans son cœur. Il avait dit auparavant : « Parlez au fond de vos cœurs, et dans vos lits laissez-vous toucher de componction. » (Ps. 4.) Aux remords que vous y subissez de vos fautes, opposez autant d'aveux humbles et contrits. C'est au lieu même où vous imputez à Dieu l'iniquité, que ce Dieu vous juge; il peut différer la peine, mais non son jugement. Déjà il juge, parce que déjà il voit et il sait. Reste le châtiment. Il sera infligé au pécheur tout entier, lorsqu'apparaîtra dans sa gloire la face de cet Homme qui a été moqué en ce monde, jugé, crucifié. Lorsqu'apparaîtra en personne et visiblement ce Juge plein de majesté, le châtiment tombera de tout son poids sur les pécheurs incorrigibles. Qu'avons-nous donc à faire ? « Prévenons sa face par l'aveu de nos

péchés. » Alors le juge, que nous avions irrité, viendra vers nous plein de douceur. (*Disc. sur le Ps.* 74, *n.* 9.)

Maintenant, sa présence est pleine de miséricorde : jetons-nous humblement à ses pieds, et nous ne redouterons plus sa venue. Méritons par une vie sainte de voir un jour ce Dieu qui nous voit, même quand nous vivons dans le mal. En vivant dans le mal nous pouvons être vus; mais nous ne pourrons pas voir. En vivant saintement, nous sommes vus et nous verrons. Avec quel amour, en couronnant nos efforts, nous contemplera ce divin Sauveur, qui a daigné abaisser sur nous les regards de sa charité et la grâce de son appel, malgré notre profonde indignité ! (*Serm.* 69.)

X

Le pécheur fait à Dieu ce qu'il ne voudrait pas souffrir d'autrui.

Remarquez que cette maxime : « Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui » relève de deux préceptes. Voici comment. Si vous ne faites pas à votre semblable ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fît, vous accomplissez le précepte relatif à l'amour du prochain. Mais si vous faites à Dieu ce que vous ne voudriez pas souffrir de la part des hommes, ne faites-vous pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ? Est-ce que les hommes vous sont plus chers que Dieu ? — Comment donc, dira peut-être quelqu'un, puis-je causer du tort à Dieu ? — En vous corrompant vous-même. — En quoi cette corruption lui est-elle nuisible, injurieuse ? — Celui qui lapiderait votre portrait ne vous ferait-il pas injure?

Cette image, vous l'avez placée dans votre maison pour vous attirer de vains honneurs ; elle ne sent pas, elle ne parle pas, elle ne voit pas : et pourtant, celui qui lui jetterait des pierres ne serait-il pas coupable envers vous d'une offense des plus graves ? Or, vous êtes l'image de Dieu : et vous la corrompez, vous ne considérez point quel est Celui dont vous avez souillé l'image ! Tous les péchés reviennent à deux sortes : ou ce sont des péchés corrupteurs de ceux qui les commettent, ou ce sont des péchés nuisibles à d'autres. Sans doute, par les seconds, vous ne pouvez rien ôter à Dieu ; mais, par les premiers, vous l'offensez gravement. Et c'est en vous-même que vous l'outragez, en outrageant sa grâce. En vous-même, vous détruisez la maison de Dieu, tandis que vous vous opposeriez pour la vôtre à toute tentative de destruction. Vous faites donc à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Si vous avez un serviteur, vous exigez de lui un service des plus dévoués. Votre Dieu a les mêmes droits sur vous : soyez donc tout entier aux ordres de ce Maître meilleur. Votre serviteur, vous ne l'avez pas créé, tandis que Dieu vous a créés, vous et votre serviteur. Vous voulez, vous, homme créé comme votre serviteur, être bien servi par ce dernier, et vous ne voulez pas servir Dieu qui vous a créés l'un et l'autre ! Donc, en voulant que votre serviteur, qui est homme, vous serve avec fidélité, et en refusant de tenir une semblable conduite envers le Seigneur votre Dieu, que faites-vous ? Ne traitez-vous pas ce Dieu comme vous ne voudriez pas être traité vous-même ? Oh ! vous ne tarissez pas d'éloges sur la fidélité, lorsque vous la demandez de votre serviteur, et vous vous écriez : Quelle belle chose que la fidélité ! Belle à vos yeux

chez votre serviteur, belle à vos yeux chez les étrangers, cette fidélité cesse de l'être, quand il s'agit pour vous de la mettre en pratique. L'or se voit, la fidélité ne se voit pas : elle brille cependant aux yeux du cœur, comme l'or brille aux yeux du corps. Ce sont les yeux du cœur que vous ouvrez pour la voir, quand vous la réclamez de votre serviteur. S'il vous en donne des preuves, vous éclatez en louanges : ô l'admirable, le bon, le fidèle serviteur que j'ai ! Eh bien, ce que vous louez chez votre serviteur, vous ne le pratiquez pas avec Dieu ; et, en cela, votre crime est d'autant plus grand que vous exigez de votre serviteur plus de fidélité que vous n'en avez pour Dieu. Qui fait une loi à votre serviteur de vous servir fidèlement, une loi de vous servir ainsi, alors même que vous vivez en état de révolte contre Dieu ? N'est-ce pas Dieu même ? Réfléchissez à tout cela, et que tout cela serve à votre instruction et ne tourne pas à votre perte. Si ce serviteur vous sert si dignement malgré votre indignité, s'il se conduit avec un amour si parfait, si fidèle, si désintéressé envers un maître qui le mérite si peu, c'est à Dieu, non à vous, qu'il en est redevable. Il est donc juste que, vous aussi, vous obéissiez à un Dieu dont la pensée inspire tant de vertus à votre serviteur. Suivez donc cette maxime : « Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui. » (*Serm.* 9.)

XI

Le pécheur renouvelle la passion de Jésus-Christ.

Suspendu à la croix, le Christ a subi mille insultes ; assis sur son trône céleste , il reçoit les honneurs de

l'adoration. Mais ne se raille-t-on pas encore de lui, et ne faut-il s'irriter que contre les Juifs, qui s'en sont moqués au moment de sa mort, et non depuis qu'il triomphe et qu'il règne ? Et qui donc outrage encore le Christ ? Plût à Dieu que les insulteurs ne fussent qu'un ou deux ! Dans son aire, tout ce qui est paille se moque de lui, et tout ce qui est froment gémit de voir le Seigneur tourné en dérision. Ah ! qui de nous est capable de pleurer dignement une si grande douleur ? « Qui donnera à ma tête une source d'eau, et à mes yeux un ruisseau de larmes ? » (Jér. 9.) Mais une telle source, alors même qu'on nous la donnerait, serait loin de suffire. (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 21. *n.* 1.)

« Les verges se sont amassées sur moi. » (Ps. 34.) Les Juifs ont frappé le Christ de leurs verges ; et il est toujours flagellé par les blasphèmes des mauvais chrétiens ; en se multipliant, ces blasphèmes amassent sans cesse de nouvelles verges sur le Seigneur. (*Traité* 10 *sur l'Év. de S. Jean.*)

« Que la méchanceté des pécheurs se consomme ! » (Ps. 7.) Qu'elle se consomme, c'est-à-dire, qu'elle atteigne son plus haut degré, selon ce qui est écrit dans l'Apocalypse : « Que celui qui est juste, devienne plus juste, et que celui qui est souillé, se souille davantage. » (Apoc. 22.) Consommée, ce semble, fut la méchanceté des hommes qui crucifièrent le Fils de Dieu : mais plus méchants encore sont ceux qui ne veulent pas vivre saintement, et haïssent ces préceptes de vérité pour lesquels le Fils de Dieu s'est soumis au supplice de la croix. « Que la méchanceté des pécheurs se consomme, » qu'elle soit portée à son comble, afin que puisse arriver déjà un juste jugement ! (*Disc. sur le Ps.* 7. *n.* 9.)

Les Juifs mirent à mort le Christ qu'ils trouvèrent sur la terre. Mais les pécheurs voudraient anéantir le Christ qui règne dans les cieux. Quels sont les plus pervers, des Juifs qui méprisèrent celui qu'ils croyaient n'être qu'un homme, ou des pécheurs qui souillent les sacrements de Celui qu'ils reconnaissent comme Dieu? Vraiment tendres et compatissants sont ces sacrilèges! Ils s'affligent on ne peut plus de ce que le Christ a été mis à mort, et en eux-mêmes ils le crucifient de nouveau. (*Traité* 2 *sur l'Ép. de S. Jean.*)

Ah ! bien moins coupables ceux qui le crucifièrent pendant son passage ici-bas, que ceux qui le méprisent, triomphant au plus haut des cieux ! (*Disc.* 2 *sur le Ps.* 68.)

Quand il viendra comme juge, les bons le verront, ainsi que les méchants. Les bons seront alors récompensés de leur fidélité à le suivre. Les méchants seront punis pour l'avoir crucifié. Est-ce là le seul crime qui leur vaudra l'éternelle damnation ? Oui, c'est le seul, c'est le seul. — En ce cas, diront les chrétiens pécheurs, nous voilà rassurés. — Oui, vous pouvez l'être, si Dieu n'interroge pas les tendances. Parce qu'ils l'ont vu, les Juifs ont crucifié le Christ. Et vous pécheurs de ces temps-ci, parce que vous ne voyez pas le Christ, vous résistez à sa parole. Qu'indique cette résistance, sinon que vous le crucifieriez dans sa chair, si elle vous était visible ? Les Juifs ont méprisé le Christ suspendu à la croix ; et vous, vous le méprisez, assis sur les hauteurs du ciel. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 48. *n.* 5.)

Il était suspendu à la croix, et, suspendu à la croix, il rendit l'esprit. Et ceux qui l'avaient suspendu à la croix étant venus, virent qu'il avait rendu l'esprit, et ils ne lui rompirent point les os. Mais ils les rompirent

aux deux larrons, qui vivaient encore ; et ainsi ils accélérèrent leur mort par cette douleur nouvelle, afin de leur épargner les tortures du supplice, comme on avait coutume de le faire pour les crucifiés. Les persécuteurs du Christ vinrent donc, et ils ne lui brisèrent pas les os. Sur la croix, son corps resta entier entre leurs mains : en est-il ainsi du corps de l'Église ? Reste-t-il entier entre les mains des chrétiens prévaricateurs ? (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 33. *n.* 7.)

Considérant donc la multitude de ceux qui vivraient mal dans l'Église, le Christ, par la bouche du psalmiste, s'écrie : « L'opprobre dont je suis couvert surpasse celui de mes ennemis. » (Ps. 30.) Au milieu de mes sacrements, il en est qui vivent plus mal que ceux qui n'en ont jamais approché. C'est de ceux-là que l'apôtre Pierre parle, quand il dit : « Leur dernier état est devenu pire que le premier. Mieux valait pour eux ne point connaître la voie de la justice, que de retourner en arrière après l'avoir connue, et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été donnée. » (2. Pierre. 2.) [*Disc.* 3. *sur le Ps.* 30. *n.* 6.]

XII

Il est très dangereux de traiter le péché avec insouciance, et d'y persévérer.

Avant tout, il faut avoir soin de ne point offenser Dieu ; autrement notre cœur ne tarderait pas à concevoir de l'affection pour le péché, et à se familiariser avec ce perfide serpent. Sa piqûre est mortelle, et ce n'est pas avec un tel poison qu'il faut faire alliance.

Mais si cet ennemi vient à envahir un cœur, à s'y glisser, à le surprendre, à le tromper, soit parce qu'il est faible, soit parce qu'il n'est pas sur ses gardes, soit parce qu'il s'est écarté du chemin, soit parce que certaines illusions le fascinent, que ce cœur coupable, au lieu d'essayer des excuses, n'hésite pas à s'accuser lui-même. C'est ce que le psalmiste demande à Dieu : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte de sûreté à mes lèvres : ne laissez pas mon cœur chercher des paroles de malice, pour prétexter des excuses à mes fautes. » (Ps. 140). Nous conseille-t-on de pécher : repoussons sans retard un semblable conseil. Mais si, malheureusement, nous l'avons suivi, ne nous excusons pas, accusons-nous humblement. (*Serm.* 20.)

Gardez-vous de traiter avec insouciance les péchés dont vous avez peut-être contracté l'habitude. Tout péché d'habitude perd de son énormité aux yeux du pécheur, et finit même par la perdre tout entière. Ah ! le cœur s'est endurci, et la douleur ne peut plus le pénétrer ; le cœur est pourri : voilà pourquoi il est insensible ; insensible, non parce qu'il est plein de santé, mais parce qu'il est frappé de mort. Qui ne regarde avec indifférence le péché d'ivrognerie ? Ce péché est si commun qu'on n'y attache aucune importance. Le cœur de l'ivrogne n'est plus capable de sentir : plus de vie en lui, plus de santé, et, par conséquent, plus de douleur. Le membre qui souffre lorsqu'on le pique, est bien portant, ou permet d'espérer sa guérison. Mais s'il ne répond par aucune douleur à l'instrument qui le touche, qui le pique, qui le transperce, il est mort : il n'y a plus qu'à l'amputer.

Cependant, le pécheur d'habitude, dont l'âme est

privée de vie, peut être guéri par notre Médecin, qui est tout-puissant. Il ne faut donc pas désespérer de son salut : il faut conjurer ce Médecin charitable de lui ouvrir ces oreilles du cœur qu'il s'obstine à tenir fermées. « Je chanterai, Seigneur, votre miséricorde et votre justice. » (Ps. 100). C'est maintenant l'heure de la miséricorde : elle nous invite à nous corriger: l'heure de la justice n'est pas encore venue. Voici le lieu et le temps convenables : puisque nous avons péché, corrigeons-nous. Mais hélas! ce qu'il y a de plus triste, c'est que les hommes pécheurs dédaignent le remède, au point de refuser le pardon à ceux qui les offensent, et de ne vouloir pas le demander pour eux-mêmes. La tentation de haine est entrée dans leur âme ; la colère s'y est glissée ; l'emportement y a exercé un tel empire que le cœur en a été bouleversé, et que la langue a vomi les griefs les plus outrageants. Pourquoi ne pas voir jusqu'où la haine les a entraînés, dans quel abîme elle les a précipités? Qu'ils se corrigent enfin, et que chacun se décide à dire : J'ai fait le mal, j'ai péché. (*Serm.* 17.)

Nombreux, ceux qui n'ont pas honte de pécher, et que la honte empêche de faire pénitence. O incroyable folie ! Ne pas rougir de la blessure, et rougir de l'appareil qui peut la cicatriser ! Toute nue, la plaie n'est-elle pas plus infecte et plus hideuse? Allez donc trouver le Médecin, faites pénitence, et dites : « Je reconnais mon iniquité, mon péché ne cesse d'être devant mes yeux .» (Ps. 50) (*Disc. sur le Ps.* 50. *n.* 8.)

XIII

Profondément misérable est le pécheur qui, abandonné de Dieu, ne reconnaît pas sa misère.

Dieu fait preuve d'une grande miséricorde en ne laissant pas le mal impuni, en le châtiant par les tribulations de ce monde, afin de n'avoir pas plus tard à le condamner aux feux de l'enfer. Voulez-vous savoir combien terrible est le châtiment de l'impunité, non pour le juste, mais pour le pécheur, que les peines du temps pourraient préserver de celles de l'éternité? Voulez-vous être convaincu que l'absence, ici-bas, de tout châtiment, est le châtiment le plus redoutable de tous? Interrogez le psalmiste : « Le pécheur a irrité le Seigneur ! » (Ps. 9.) Quel éclat dans ce cri du prophète ! Il y a un spectacle qui attire tous ses regards ; et ce spectacle lui cause une si vive émotion qu'il ne peut point ne pas s'écrier : « Le pécheur a irrité le Seigneur ! » Quel en est le motif, ô prophète ? Qu'avez-vous vu, pour pousser une telle exclamation ? Ce qu'il a vu ? Il a vu le pécheur impuni au milieu de ses désordres et de ses excès criminels, le pécheur regorgeant de richesses, et il s'est écrié : « Le pécheur a irrité le Seigneur ! » Mais encore une fois, pourquo parle-t-il ainsi ? Qu'a-t-il vu ? Il a vu que « La colè du Seigneur est si grande qu'il ne se met plus en peine de ce pécheur. » Comprenez donc la miséricorde de Dieu. Lorsque Dieu châtie le monde, c'est que, se mettant en peine de lui, il ne veut pas le condamner; mais si sa colère est à son comble, il ne cherche plus

à le punir. En cela consiste la grandeur de sa colère divine, et c'est pour nous en épargner les rigueurs inexorables, qu'il nous soumet sur la terre à tant d'afflictions : afflictions toutes justes, parce que sa *sévérité* n'est que sa *vérité qui sévit*. Si donc cette vérité sévit contre nous dans le but de nous épargner d'autres châtiments plus graves, il nous est avantageux que cette vérité se montre miséricordieuse en nous châtiant dans cette vie. (*Serm.* 171.)

Oter à quelqu'un la facilité du crime, c'est lui infliger une défaite utile, car il n'est rien de plus misérable que la prospérité des pécheurs. Cette prospérité constante sert d'aliment à l'impunité qui châtie, en fortifiant la volonté mauvaise et ses hostilités intérieures. Mais la perversité humaine en est arrivée à juger de l'état heureux des choses à rebours de toute sagesse. Elle en juge par la splendeur des palais : peu lui importe la corruption qui enlaidit les âmes. Elle en juge par les théâtres gigantesques construits à grands frais : peu lui importe que toutes les vertus soient sapées par leur base. Elle en juge par les folies, glorieuses à ses yeux, d'un luxe des plus prodigues : peu lui importe que les œuvres de miséricorde soient tournées en dérision. Elle en juge par l'or qui, des mains du riche, va remplir celles de l'histrion débauché : peu lui importe que le pauvre ait à peine le nécessaire. Ah ! elle en juge par les blasphèmes que les foules impies vocifèrent contre Dieu, contre sa doctrine, contre ses ministres dont la voix condamne publiquement tous ces déportements publics. Non, elle ne voit pas que ces flots de boue ne monteraient pas à une hauteur aussi effrayante, si la colère de Dieu ne montait elle-même. Elle ne s'aperçoit pas que, si ces crimes devaient rester impu-

nis, cette impunité même en tirerait la plus formidable vengeance. Mais que Dieu vienne enfin à renverser ce qui encourage et soutient cette fange, qu'il vienne réduire à l'indigence tant de passions qui abusent de leurs richesses : quelle miséricorde dans ce châtiment ! (*Lettre* 138. *n.* 14.)

Gardez-vous de féliciter l'homme qui prospère dans sa voie, l'homme à qui ses péchés n'attirent que gloire et honneur. Voilà la plus grande colère de Dieu ; voilà comment Dieu traite le pécheur qui l'irrite : il ne daigne pas lui faire sentir la verge de la correction. « Le pécheur a irrité le Seigneur, et le Seigneur pousse sa colère jusqu'à ne plus chercher à le punir. » O colère de mépris et d'oubli, qui ne remarque plus le péché, et qui permet à l'injustice et au crime de s'élever aux richesses et aux dignités ! C'est le sort qui attend l'antéchrist. Il jouira d'un tel bonheur aux yeux des hommes qu'il passera pour un Dieu. Mais combien ce sort est épouvantable, ce qui suit achèvera de nous l'apprendre.

« Dieu n'est point en sa présence ; ses voies sont souillées en tout temps. » (Ps. 9) Celui qui sait ce qui doit faire la joie, l'allégresse de son âme, sait aussi qu'il n'est pas pour elle de plus grand malheur que d'être privée de la lumière de la vérité. C'est ainsi que, dans le monde, on regarde les aveugles comme très-malheureux, parce qu'ils ne jouissent pas de la lumière du jour. A quel châtiment n'est donc pas livré quiconque, par suite des succès qui accompagnent toujours ses crimes, en arrive au point de ne plus voir en sa présence le Dieu de vérité, qui l'éclairait sur les souillures immondes de toutes ses voies, c'est-à-dire, de toutes ses pensées et de tous ses desseins ! Le psaume

ajoute : « Vos jugements disparaissent à ses yeux. » Oui, les consciences mauvaises, et mauvaises impunément, finissent par croire que Dieu ne juge point. Et c'est ainsi que « ses jugements disparaissent à leurs yeux ! » Elles ne voient pas que leur damnation est déjà par cela même prononcée !

« Il a dit dans son cœur : Dieu a oublié, il a détourné son visage pour ne jamais voir. » (Ibid.) Telle est la tendance, telle est la chute plus que lamentable d'une âme humaine qui prospère dans ses iniquités. Elle se croit en sûreté ; mais elle est aveugle. Il y a une vengeance suprême qui l'attend. (*Disc. sur le Ps.* 9. *n.* 22, 23 *et* 29.)

XIV

Les rechutes dans le péché sont des plus dangereuses, et il importe grandement de les éviter.

Loth venait de sortir de Sodome lorsqu'une pluie de soufre embrasé tomba sur cette ville criminelle et ses environs et les réduisit en cendres. Le châtiment de ce peuple est l'image de ce que sera le jugement de Dieu. Ceux qui furent sauvés par les Anges reçurent l'ordre de ne point regarder en arrière. Pourquoi ? Pour nous apprendre que nous ne devons jamais retourner à cette vie d'auparavant, dont nous a dépouillés la grâce de la régénération, si nous désirons échapper aux catastrophes du jugement dernier. La femme de Loth fut frappée d'immobilité à l'endroit même où elle avait regardé en arrière ; elle fut changée en sel : elle offre ainsi aux hommes fidèles comme un

assaisonnement destiné à leur faire aimer tout ce qui peut les dissuader de suivre son exemple.

« Ennemis du Seigneur, ils lui ont menti. » (Ps. 80.) On demande à l'un d'eux : Renoncez-vous à votre ancienne vie ? — Et il répond : J'y renonce. Et il retourne ensuite à ce qu'il a rejeté ! A quoi donc aviez-vous renoncé, si ce n'est à des actes coupables, à des actes diaboliques, à des actes tombant sous la réprobation de Dieu, au vol, à la rapine, au parjure, à l'homicide, à l'adultère, au sacrilège, aux superstitions abominables et à leurs pratiques secrètes ? Vous aviez renoncé à toutes ces infamies, et puis vous voilà de nouveau sous leur joug et leur empire ! Votre second état est pire que le premier. « Le chien est retourné à son vomissement, et le pourceau lavé s'est vautré de nouveau dans la boue. » (2. Pierre. 2.) Ah ! les ennemis du Seigneur lui ont menti. Et dans le Seigneur quelle patience ! Pourquoi ne sont-ils pas terrassés ? Pourquoi ne sont-ils pas massacrés ? Pourquoi ne sont-ils pas engloutis dans la terre entr'ouverte ? Pourquoi le ciel en feu ne les réduit-il pas en cendres ? Ah ! grande est la patience du Seigneur. Resteront-ils donc impunis ? Non, certes. Ils auraient tort de se flatter d'une telle miséricorde, et de se promettre que Dieu cessera d'être juste pour eux. « Ignores-tu que la patience de Dieu t'invite à la pénitence ? Et cependant par ta dureté et par l'impénitence de ton cœur, tu amasses un trésor de colère pour ce jour de la vengeance où le juste jugement de Dieu se manifestera et rendra à chacun selon ses œuvres. » (Rom. 2.) S'il ne le fait pas maintenant, il le fera. S'il le fait maintenant, ce n'est pas pour toujours ; mais à ceux qui ne se convertissent pas, qui ne se corrigent pas, il le fera pour

toute l'éternité. Gardez-vous donc de penser que ces pécheurs resteront impunis. Écoutez ce que le psaume dit encore de ces ennemis qui mentent à Dieu : « Et leur temps sera l'éternité. »

Par ces paroles : « Et leur temps sera l'éternité, » n'entendons que ce feu inextinguible, ce feu que l'Écriture nous annonce ailleurs en ces termes : « Leur feu ne s'éteindra point, et leur ver ne mourra pas. » (Is. 66.) Quelqu'un dira-t-il : Il ne s'agit là que des infidèles, il n'est pas question de moi ? Sans doute, je suis un pécheur, un adultère, un fripon, un voleur, un parjure : mais je suis fondé sur le Christ, je suis chrétien. J'ai été baptisé : le feu ne fera que me purifier ; fondé sur le Christ, je ne saurais périr éternellement. — Veuillez mon frère, me dire encore ce que vous êtes. — Chrétien. — A ce titre passez. Qu'êtes-vous encore ? — Un voleur, un adultère... — Oui, un homme entaché des autres vices dont parle l'Apôtre, et qui, selon lui, « excluent du royaume de Dieu quiconque en est souillé. » (Galat. 5.) Eh bien, vous ne vous amendez pas, vous ne faites pas pénitence, et vous espérez régner dans le ciel ! Ce n'est pas possible : « Ceux qui commettent de tels crimes, ne posséderont jamais le royaume de Dieu. » (*Disc. sur le Ps.* 80. *n.* 19 *et* 20.)

XV

L'habitude du péché, représentée par Lazare mis au tombeau et sentant déjà mauvais, est un si grand mal que sa guérison est très-difficile.

Une mort épouvantable est celle qui porte le nom de mauvaise habitude. Autre chose est de pécher, autre

chose d'en contracter l'habitude. Celui qui pèche et se corrige aussitôt revient facilement à la vie : il n'est pas encore dans les liens de l'habitude, il ne gît pas au fond d'un tombeau. Mais celui qui pèche par habitude y est gisant, et l'on dit avec raison qu'il sent mauvais, parce que sa réputation, profondément gâtée, se répand dans son voisinage comme une odeur des plus fétides. Tels sont les criminels de profession, les hommes perdus de mœurs. En vain leur dites-vous : Il est temps de changer ! Peuvent-ils vous entendre sous la terre qui les accable, dans la tombe qui les corrompt, à travers la pierre sépulcrale de l'habitude qui pèse sur eux de tout son poids ? (*Traité* 49 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Tout pécheur est mort ; mais celui que cette pierre écrase est mort et, de plus, enseveli, comme Lazare. Ce serait peu, s'il n'était que mort : mais il est encore enseveli ; enseveli dans sa mauvaise habitude, dans sa mauvaise vie, dans la terre si pesante de ses passions ; tellement enseveli, tellement privé de vie et de lumière qu'il en est arrivé peut-être à cette lamentable stupidité dont parle le psalmiste : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. » (Ps. 13.) Oh ! alors, c'en est fait de lui, selon ces autres paroles : « La confession n'est plus possible au mort, qui est comme s'il n'était pas. » (Ecclés. 17.) Nul autre ne peut le ressusciter que Celui qui fit écarter la pierre et cria à Lazare : « Lazare, venez dehors. » (Jean. 11.)

L'habitude le courbe sous son poids : c'est une pierre trop lourde pour qu'il puisse la soulever. Depuis longtemps enfoncé dans le vice, il est impuissant à en secouer l'impérieuse habitude. Il lui faut le cri du Christ : « Lazare, venez dehors. » Ce pécheur d'habitude sent trop mauvais pour n'avoir pas besoin de ce cri,

et de ce cri dans tout son éclat. Alors, à ce cri toujours triomphant, ce pécheur, ce cadavre, cette proie elle-même de la tombe et des vers peut ressusciter, et ressuscite en effet. Ah ! comment désespérer de lui, si de lui s'approche en personne la Résurrection et la Vie ? (*Serm.* 128.)

Le cri du Seigneur pénétra le tombeau de Lazare, et ce mort de quatre jours ressuscita. Ce mort qui sentait mauvais, vint dehors. En vain la pierre s'efforçait-elle de le retenir dans son sépulcre : la voix du Sauveur en brisa la dureté. Et cette voix si divine ne parvient pas à briser ton cœur, ô esclave du péché ! Ce cœur est-il si dur ? N'importe : dans ce cœur même, lève-toi, et sors de ce tombeau ! Tu es mort, et c'est dans ton cœur comme dans une tombe que tu es enséveli, et sur ce cœur pèse tyranniquement la pierre de la mauvaise habitude. Lève-toi, et viens dehors ! Qu'est-ce à dire ? Crois, et loue Dieu par la confession de tes péchés. Croire, c'est se lever ; confesser ses fautes, c'est venir dehors : ce n'est plus, comme auparavant, rester dans les ténèbres de la mort : c'est venir à la lumière extérieure du jour. Et après ta confession, que dira le Christ aux serviteurs ? Ce qu'il leur dit pour Lazare : « Otez-lui ses liens et laissez-le aller. » (Jean. 11.) Comment ôtera-t-on ces liens qui t'arrêtent encore ? Jésus a dit aux Apôtres ses serviteurs : « Ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. » (Matth, 18.) [*Traité* 22 *sur l'Év. de S. Jean.* 7.]

XVI

En négligeant sa conversion, le pécheur abuse de la patience de Dieu.

« Le Seigneur notre Dieu est plein de clémence et de compassion ; il est patient et riche en miséricorde ». Mais, comme le psalmiste l'ajoute plus bas, « Il est fidèle dans toutes ses paroles. » (Ps. 144.) Autant sa miséricorde est large dans le siècle présent, autant ses menaces sont terribles pour le siècle à venir. Tous les pécheurs, tous les mondains se plaisent grandement à répéter que le Seigneur est plein de clémence et de compassion, qu'il est patient et riche en miséricorde. Il est tout naturel de s'attacher à des pensées aussi consolantes ; mais qu'on n'oublie pas ce qui suit : « Dieu est fidèle dans toutes ses paroles. » Si l'Écriture ne parlait du Seigneur que pour nous montrer sa clémence, sa compassion, sa patience, sa grande miséricorde, les âmes, assurées de l'impunité, se donneraient toute licence pour mal faire, ne prendraient pour règle de conduite que leurs caprices, et useraient des plaisirs du siècle au gré des circonstances, ou au gré de leurs passions. Serait-il possible alors de les avertir, de les gourmander, de les effrayer de manière à les arracher aux entraînements de la concupiscence, si contraire à l'amour de Dieu ? Ah ! comme elles s'élèveraient contre leurs censeurs ! Leur impudence n'irait-elle pas, pour se défendre et pour répondre, jusqu'à s'appuyer sur l'autorité divine des Écritures, et en invoquer les paroles mêmes ? — Dieu est mon Dieu et il est le vôtre : pourquoi me le présentez-vous sous un aspect si terrible ? N'est-il pas « plein de clémence et de com-

passion, » n'est-il pas « riche en miséricorde ? » C'est pour prévenir un tel langage que le psalmiste a dit encore : « Et il est fidèle dans toutes ses paroles. » Dès lors, âmes présomptueuses, renoncez à votre joie, pour craindre et vous repentir. Réjouissez-vous de la miséricorde du Seigneur ; mais redoutez sa justice. Sa justice attend et elle se tait. Elle se tait, mais elle ne gardera pas toujours le silence. Écoutez donc votre Dieu, pendant qu'il parle pour vous avertir, et vous n'aurez pas peur de l'entendre, lorsqu'il parlera pour vous juger. (*Serm.* 9.)

Grande est la douceur de Dieu, grande sa miséricorde, grande sa mansuétude, si nous n'abusons pas de sa patience au profit de notre iniquité. Sous prétexte qu'il s'est chargé de nos péchés, faut-il que nous en augmentions le nombre, pour alourdir son fardeau, et l'alourdir d'autant plus qu'il n'aura, selon nous, jamais de peine à le porter ? Sans doute, Dieu épargne nos péchés en cette vie, il veut bien les supporter encore, si nombreux qu'ils deviennent ; mais, en se multipliant, ces péchés grossissent notre propre charge. Dieu est bon et patient ; il voit et il se tait : cesse-t-il pour cela d'être juste ? C'est ce que pensent la plupart des pécheurs ; ils font le mal, ils y reviennent sans cesse, et, s'il n'en résulte rien de triste pour eux, non seulement ils se plaisent dans le mal qu'ils ont commis, mais encore ils s'imaginent que Dieu y prend lui-même ses complaisances. Ah ! l'impiété va jusque-là : l'impie finit par croire que Dieu lui est semblable, et il s'endort dans ce sacrilège mépris. Dieu l'avertit, Dieu l'éclaire, Dieu l'exhorte, Dieu le réprimande, pour le rappeler à sa ressemblance divine : mais lui, que fait-il ? Loin de vouloir ressembler à Dieu, il veut abaisser

Dieu jusqu'à sa hideuse image. O crime des crimes ! A côté de lui, que sont les péchés mêmes dont l'impie ne se corrige pas ? Iniquité sans pareille dont parle le psalmiste, en disant : « Homme inique, tu as cru que je deviendrai semblable à toi ! (Ps. 49.) [*Serm.* 47.]

Redressez votre cœur, corrigez-le dès maintenant. Qui vous en empêche ? Le Seigneur est patient : vous péchez, il vous épargne ; vous péchez encore, il vous épargne, et voilà que vous ajoutez péché à péché. Mais combien de temps la patience divine durera-t-elle ? Un jour viendra où Dieu vous fera sentir aussi sa justice. N'est-ce donc pas le lieu, n'est-ce pas le temps de vous amender et de changer votre vie mauvaise en une sainte vie ? Si vous le voulez, ce changement ne peut-il s'opérer aujourd'hui ? Si vous le voulez, n'est-ce pas chose faite à l'instant même ? Qu'avez-vous besoin d'acheter pour cela ? Quels médicaments vous faut-il procurer ? Est-il nécessaire que vous vous embarquiez pour les Indes, et que vous disposiez un navire pour ce voyage ? Ah ! pendant que vous lisez ceci, changez votre cœur, et votre réforme est accomplie ! Que de fois et depuis combien de temps n'en a-t-on pas réclamé l'accomplissement nécessaire ! Ne laissez pas son retard produire pour vous un éternel châtiment. (*Disc. sur le Ps.* 63. *n.* 19.)

XVII

Le pécheur doit aimer la miséricorde de Dieu, et ne doit pas moins craindre sa justice.

Que ceux qui aiment Dieu dans sa douceur, le craignent encore dans sa vérité, car « Le Seigneur est

plein de douceur et d'équité. » (Ps. 24.) S'ils l'aiment parce qu'il est doux, qu'ils le craignent parce qu'il est juste. Dans sa douceur il a dit : « J'ai toujours gardé le silence. » (Is. 42.) Mais, dans sa justice, se taira-t-il toujours ? Il est plein de clémence et de compassion, oui ; ajoutez qu'il est patient ; ajoutez qu'il est riche en miséricorde ; mais, pour le craindre, rappelez-vous que le psalmiste dit ensuite : « Et il est fidèle dans toutes ses paroles. » Il en est dont il supporte maintenant les péchés : il en jugera un jour tous les mépris. « Méprisez-vous donc les richesses de sa patience et de sa mansuétude ? Ignorez-vous que la patience de Dieu vous invite à la pénitence ? Et cependant, par la dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la vengeance, où le juste jugement de Dieu se manifestera et rendra à chacun selon ses œuvres. » (Rom. 2.) Le Seigneur est doux, le Seigneur est patient, le Seigneur est miséricordieux ; mais le Seigneur est encore juste, le Seigneur est plein de vérité. Il laisse au pécheur le temps de se corriger ; mais le pécheur aime plus le délai de sa correction que cette correction même. Si hier il a été méchant, pourquoi n'est-il pas bon aujourd'hui ? Et s'il a passé le jour présent dans le mal, pourquoi passerait-il ainsi le jour de demain ? Mais non, il attend toujours, et il se fait mille illusions sur la miséricorde de Dieu, comme si ce Dieu, qui, dans sa patience, lui a promis d'être indulgent, lui avait promis encore une prolongation de vie. Le pécheur sait-il ce que le jour de demain lui réserve ? Il a raison de dire en son cœur : Lorsque je me corrigerai, Dieu me pardonnera tous mes péchés. Il n'est pas douteux que Dieu pardonne aux âmes qui se

repentent et se convertissent. Mais ce pécheur peut-il, dans le psaume où il lit que le pardon est promis à l'homme pénitent, lire qu'une longue vie lui est également assurée ?

Nous courons deux dangers, l'un en espérant, l'autre en perdant l'espérance. Espérer et désespérer sont choses contraires, qui affectent l'âme en deux sens opposés. Il se trompe celui qui espère et qui dit : Dieu est bon, il est la miséricorde même : je vais donc faire ce qui me plaît, agir à ma guise, lâcher la bride à mes passions, donner satisfaction à tous mes désirs. Pourquoi ? Parce que le Seigneur est d'une miséricorde, d'une bonté et d'une mansuétude infinies. Voilà le danger de l'espérance. Celui du désespoir n'est pas moins grand. Une âme est tombée dans des péchés graves. C'est en vain, pense-t-elle, que je ferais pénitence : mes péchés sont trop grands pour être pardonnés ; je suis damnée, c'est certain ! Puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne m'abandonnerais-je pas à tous mes caprices ? Le désespoir fournit la raison pour laquelle les pécheurs qui en sont envahis se montrent si gênants et même si redoutables : c'est qu'aucune crainte ne peut plus les arrêter. Quoi qu'il en soit, le désespoir les tue, comme l'espérance présomptueuse tue les autres. Donc, si votre cœur flotte entre ces deux extrêmes, craignez de devenir victime de l'espérance, craignez qu'une confiance exagérée dans la miséricorde ne vous jette entre les mains de la justice. Ne craignez pas moins de devenir victime du désespoir. En regardant votre pardon comme impossible, à cause de la gravité de vos fautes, vous ne ferez point pénitence, et vous encourrez le jugement de la Sagesse, qui vous dit : « Moi-même je rirai à mon

tour de votre perte. » (Prov. 1.) Quelle conduite tient donc le Seigneur envers les âmes exposées à l'une ou à l'autre de ces deux maladies? Aux âmes présomptueuses il dit : « Ne tardez pas à vous tourner vers le Seigneur, ne différez pas de jour en jour, car sa colère éclatera soudainement, et, au temps de la vengeance, elle consommera votre ruine. » (Ecclé. 5.) Et que dit-il aux âmes désespérées? « Si l'impie se repent de tous les péchés qu'il a commis, s'il observe tous mes préceptes, s'il pratique le jugement et la justice, il vivra et ne mourra point ; de toutes ses iniquités commises je ne garderai aucun souvenir. » (Ézéch. 18.) Ainsi, pour ceux que le désespoir menace du naufrage, le Seigneur a ouvert le port du pardon; et pour ceux qui espèrent outre mesure, se bercent d'illusions et diffèrent de se convertir, il a voulu que le jour de leur mort fût incertain. Ils ne savent pas quand arrivera ce dernier jour. Oh ! qu'ils sont peu reconnaissants de ce que le jour présent leur est laissé pour changer de vie ! (*Traité* 33 *sur l'Év. de S. Jean.*)

XVIII

Le pécheur doit éviter également la présomption et le désespoir.

Deux choses tuent les âmes, le désespoir et l'espérance mauvaise. Car autant l'espérance qui est bonne et véritable, a de vertu pour sauver, autant l'espérance qui manque de rectitude, a de force pour perdre. — Voyons d'abord quelle est la perfidie du désespoir. Certains pécheurs, à la vue du mal qu'ils ont commis,

se persuadent que leur pardon est de toute impossibilité; par suite de cette persuasion, ils deviennent victimes du désespoir, et se disent à eux-mêmes : Nous n'avons plus le droit d'espérer ; nos crimes ne peuvent être ni pardonnés ni oubliés : eh bien, ne refusons plus rien à nos passions. Épuisons dans le temps la coupe des plaisirs, puisque les joies de l'éternité ne sont plus pour nous. Agissons, non comme il se doit, mais comme il nous plaira ; procurons-nous au moins le bonheur de la terre, indignes que nous sommes du bonheur du ciel ! Telle est la mort qu'amène le désespoir. Mais le Maître de la vigne sort pour aller à ces désespérés, et, comme ils tournent le dos à son appel, il les presse, et il leur crie par son prophète Ézéchiel : « Si l'impie se repent de ses péchés,... je les oublierai. » (Ézéch. 18.) Oh ! qu'ils écoutent cette promesse avec foi, et les voilà délivrés du désespoir, de ce gouffre si profond, de cet abîme insondable qui les avait dévorés.

Qu'ils prennent garde à un autre gouffre non moins dévorant ! Qu'ils évitent, après avoir échappé à la mort du désespoir, qu'ils évitent la mort de l'espérance perverse. Les pensées qu'inspirent cette espérance sont tout autres, mais elles offrent un égal danger. Il est facile au présomptueux de se dire à lui-même : S'il suffit de quitter, n'importe en quel jour, mes voies mauvaises, pour que Dieu oublie mes iniquités, pourquoi me convertir aujourd'hui plutôt que demain ? Allons, que le jour présent se passe, comme celui d'hier, dans les plaisirs les plus éhontés ! A demain ma conversion, et ce sera fini ! — Qu'est-ce qui sera fini ? — Mes iniquités. — Bien, réjouissez-vous de ce que demain vos iniquités finiront. Mais si, avant demain, vous veniez à finir vous-même ? Oui, elle est

excellente la joie que vous cause la promesse divine de votre pardon, dès que vous serez pénitent et converti : mais personne ne vous a promis le jour de demain. — Vis-à-vis de ces présomptueux le Père de famille tient la même conduite qu'envers les désespérés. Ceux-ci meurent sous les coups du désespoir, et alors il cherche à les ramener à la vie de l'espérance. Les présomptueux veulent mourir en espérant mal ; et ce Père de toute miséricorde, va aussi les trouver et il leur dit par une autre bouche inspirée : « Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur ; ne différez pas de jour en jour : soudain viendra sa colère, et, au temps de la vengeance, il vous perdra. » (Ecclé. 5.)

Donc, ô âme pleine de présomption, ne diffère pas : on t'ouvre la porte, ne la ferme pas contre toi. C'est le Maître du pardon qui te l'a ouverte : pourquoi tardes-tu à entrer ? Grande devrait être ta joie, si tu la voyais s'ouvrir après y avoir frappé ; mais tu n'as pas frappé, elle s'est ouverte, et tu restes dehors ! Ne diffère donc pas. Au sujet des œuvres de miséricorde, nous lisons ces paroles dans l'Écriture : « Ne dites pas à votre ami : va et reviens, demain je te donnerai, quand vous pouvez donner à l'instant même. » (Prov. 3.) Tu l'entends ; il ne faut pas différer d'être miséricordieux pour autrui, et tu diffères, ô cruauté ! d'être miséricordieuse pour toi ! Quoi donc ! Ton devoir est de donner tout de suite du pain au pauvre, et tu juges qu'il est trop tôt pour recevoir ton pardon ! Si tu ne fais pas attendre à l'indigent ton aumône, aie donc pitié de toi, en te rendant agréable à Dieu. Tu as besoin de te faire sans retard cette aumône nécessaire. Et si tu ne veux pas toi-même te la donner, du moins ne repousse pas la main qui te l'offre. (*Serm.* 87.)

XIX

Le pécheur doit craindre d'encourir l'aveuglement de l'esprit, qui en cette vie est le plus grave châtiment du péché.

La première vengeance que Dieu tire d'une âme qui se détourne de lui, le premier châtiment qu'il lui inflige, c'est l'aveuglement. Se détourner de la lumière véritable, qui est Dieu, c'est, par le fait même, devenir aveugle. On peut ne pas sentir ce châtiment, mais on en est frappé. (*Serm.* 117.)

Il y a une peine à venir, le feu de l'enfer, le feu éternel. Cette peine a deux aspects. C'est d'abord le feu de l'enfer où brûlait ce riche qui demandait au doigt du pauvre, méprisé par lui devant sa porte, de laisser tomber sur sa langue une goutte d'eau. « Ah! s'écriait-il, je suis torturé dans cette flamme! » (Luc. 16.) C'est ensuite le feu réservé pour la fin du monde : c'est de lui qu'il sera dit aux réprouvés placés à la gauche du Christ : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » (Matth 25.)

Ces peines seront appliquées, l'une au sortir de cette vie, l'autre à la fin des temps, après la résurrection des morts. Mais, maintenant, n'existe-t-il aucune punition pour le péché? Le péché reste-t-il impuni jusqu'à ces époques suprêmes? Non, dès ici-bas, le péché subit une peine, mais secrète. C'est sur elle que l'Esprit de Dieu veut fixer notre pensée ; c'est elle qu'il faut bien comprendre pour ne point se l'attirer. A cette condition, nous échapperons aux peines si terribles de l'avenir

Quelqu'un dira peut-être que, sur la terre, les châtiments ne manquent pas : il y a la prison, l'exil, la torture, les supplices, et une foule d'épreuves et de tribulations. C'est vrai, toutes ces peines existent, et la Providence de Dieu en fait la répartition, chez les uns pour les éprouver, chez les autres pour les justicier. Cependant nous voyons que ces peines sont quelquefois infligées à des justes, pendant que des méchants en sont exemptés. En conséquence, ce n'est pas la peine du feu infernal, ce n'est pas la peine du feu éternel après la résurrection; ce ne sont pas non plus les peines de ce monde qui frappent pêle-mêle les bons et les méchants, et parfois même plus fortement les premiers que les seconds ; ce n'est d'aucun de ces châtiments-là que l'Esprit de Dieu veut nous avertir, mais bien d'une peine qui n'appartient qu'à la vie présente et de laquelle les pécheurs seuls sont passibles.

Voici ce que dit l'Apôtre : « Ils se prétendaient sages, et ils sont devenus fous, et les ténèbres se sont répandues dans leur cœur insensé. » (Rom. I.) Est-ce là un léger châtiment? Pour nous en tenir à lui seul, est-ce un léger châtiment que l'obscurcissement du cœur, que l'aveuglement de l'esprit? Si, dans l'acte même du vol, un larron perdait la vue, on s'écrierait de toutes parts que la main vengeresse de Dieu est là. Et les pécheurs sont aveuglés dans leur cœur, et l'on croirait que Dieu les a épargnés ! « Le feu est tombé sur eux et ils n'ont pas vu le soleil. » (Ps. 57.) Telle est la peine de l'aveuglement qu'ils encourent. « Le feu est tombé sur eux, » feu de l'orgueil, feu de la colère, avec l'épaisse fumée qui s'en échappe. Quel est l'effet de ce feu, en tombant sur les pécheurs ? Ils ne peuvent plus voir le soleil. C'est ce qui explique ces paroles :

« Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. » (Éphés. 4.)

Craignez donc le feu des concupiscences coupables, si vous ne voulez pas fondre comme de la cire, et périr devant Dieu. Que ce feu tombe sur vous : vous ne verrez plus le soleil. Quel soleil ? Ce n'est pas celui que voient avec vous les animaux, celui que « Dieu fait lever sur les bons et les méchants. » (Matth. 5.) Il est un autre soleil, dont parleront, hélas ! ceux qui diront un jour : « Le soleil ne s'est pas levé pour nous... Tous ces plaisirs si aimés ont passé comme une ombre..... Nous nous sommes donc égarés loin du chemin de la vérité... La lumière de la justice n'a point brillé à nos yeux... Non, le soleil ne s'est pas levé pour nous. » (Sag. 5.) Pourquoi ? « Le feu est tombé sur eux et ils n'ont plus vu le soleil. » Donc ne nous contentons pas de craindre les peines futures : elles ne sont pas les seules : prenons garde aux peines du présent. (*Disc. sur le Ps.* 57. *n.* 17, 18, 19.)

XX

L'orgueil des pécheurs, qui les pousse quelquefois à excuser plutôt qu'à confesser leur péché, est pire que ce péché même.

Il n'y a pas d'orgueil plus grave et plus digne de damnation que celui qui pousse à excuser les fautes même les plus évidentes. C'est ce que firent nos premiers parents. Ève dit : « Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. » Adam dit à son tour : « La femme que vous m'avez donnée, m'a présenté du fruit de cet arbre,

et j'en ai mangé. » Rien, dans ces paroles, qui exprime le désir du pardon, rien qui dénote le moindre soupçon du remède à demander. Adam et Ève ne vont pas, comme le fera Caïn, jusqu'à nier leur crime : mais leur orgueil cherche à porter ailleurs la responsabilité de leur acte coupable. Orgueilleuse, la femme se rejette sur le serpent ; orgueilleux, l'homme se rejette sur la femme. Mais, devant la transgression si manifeste d'un commandement divin, s'excuser ainsi, c'était véritablement s'accuser. De ce que la femme avait cédé aux instigations du serpent, de ce que l'homme avait cédé aux instances de la femme, leur péché n'en était pas moins certain et condamnable, car, avant tout, il fallait obéir à Dieu, et il n'y avait ni serpent ni femme à qui il convînt de croire et de céder plutôt qu'à lui. (*L. 14 de la Cité de Dieu. c. 14.*)

« Qu'ils s'évanouissent comme la fumée ! » (Ps. 67.) De qui s'agit-il ? Des orgueilleux, qui, au lieu d'avouer leurs péchés, en prennent la défense. Pourquoi les compare-t-on à la fumée ? Parce que la fumée s'élève, et semble vouloir attaquer le ciel : mais, plus elle monte, plus promptement elle se dissipe et disparaît. Considérez encore plus attentivement cette comparaison. La fumée n'offre de consistance que lorsqu'elle est rapprochée du feu et de la terre. Là, elle ne s'est pas encore évanouie, elle n'a pas encore été dissipée par le vent ; mais, en se raréfiant, elle s'évanouit, et il n'en reste plus rien, quand elle s'est élevée très-haut. Or, que fait l'orgueilleux ? Il s'élève contre Dieu, comme la fumée contre le ciel. A son tour, c'est inévitable, il s'évanouira, il se dissipera sous le souffle ennemi des efforts qui l'élèvent, il périra entièrement, ainsi que sur les hauteurs périt la fumée, malgré ses

proportions énormes, mais sans solidité. Car telle est la fumée : c'est une masse immense, que les yeux voient sans peine, et que les mains ne peuvent saisir.

Quel châtiment! Redoutez-le par dessus tout, et ne défendez pas vos péchés. Humiliez-vous aux pieds de Dieu, et frappez-vous la poitrine, pour ne plus commettre les fautes qui vous restent encore. Oui, efforcez-vous de ne plus les commettre ; et, si c'est possible, n'en commettez aucune. Que si vous ne pouvez les éviter toutes, du moins restez fidèle à la pratique des sincères aveux. La Miséricorde divine ne manquera pas d'abaisser sur vous ses regards, en voyant vos efforts pour détruire, avec le secours de sa grâce, tout le mal qui est en vous. Elle admirera les succès que vous y obtenez, et, quant aux péchés dont vous ne seriez pas entièrement délivrés, elle vous les pardonnera avec d'autant plus de facilité qu'elle vous verra parcourir généreusement le bon chemin, y avan çant toujours, sans jamais reculer. La dernière heure de votre vie ne sera peut-être pas témoin de votre victoire complète : du moins qu'elle vous trouve les armes à la main, libre de toute captivité et de toute servitude. (*Serm.* 22.)

Si Satan était seul à vous parler, vous pourriez trouver à vos péchés quelque justification. Mais vos oreilles sont placées entre les avertissements de Dieu, et les suggestions du serpent. Pourquoi donc se fermeraient-elles aux conseils divins, pour ne s'ouvrir qu'aux mensonges du démon ? Satan ne cesse de pousser au mal, et Dieu ne cesse d'exhorter au bien. Satan ne peut rien contre une volonté ferme : il dépend de vous de lui résister ou de lui céder. Si à sa persuasion vous avez failli, laissez Satan et ne songez qu'à vous

accuser vous-même, afin d'attirer sur vous la miséricorde de Dieu. Pourquoi voudriez-vous accuser Satan, qui n'a point de grâce à recevoir ? Mais, en vous accusant vous-même, vous recevrez votre pardon. (*Disc. sur le Ps.* 91. *n.* 3.)

XXI

Il importe au pécheur de ne pas endurcir son cœur à la voix de Dieu qui le menace.

« Si aujourd'hui vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Ps. 94.) Autrefois, en effet, vous avez entendu le Seigneur vous parler par Moïse, et vous avez endurci vos cœurs. Il vous parlait par son héraut, quand vous les avez endurcis ; lui-même à présent vous parle : laissez vos cœurs se toucher et s'amollir. Celui qui allait à vous par ses précurseurs, a daigné venir en personne ; celui qui vous instruisait par ses prophètes, vous instruit de sa propre bouche. Donc, « si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (*Disc. sur le Ps.* 94 *n.* 12.)

L'unique sollicitude qui nous soit imposée, c'est d'écouter la voix du Pasteur ; et c'est maintenant le temps de l'écouter, puisqu'il n'a pas encore pris le temps de nous juger. Il parle et il se tait : il parle, car il commande ; il se tait, car il ne juge pas encore. Voilà pourquoi il est écrit : « J'ai gardé le silence. » (Is. 42.) Se taira-t-il toujours ? Mais comment a-t-il gardé le silence, en le rompant pour dire qu'il l'a gardé ? Pour dire : Je me suis tu, il faut parler, il faut

rompre le silence. Ainsi, ô mon Dieu, j'entends votre voix, lorsque vous me parlez par tant de préceptes, tant de mystères, tant de pages de vos saints livres, et je l'entends aussi, lorsque vous dites : « J'ai gardé le silence. » Comment donc l'avez-vous gardé? — En ne disant pas encore aux uns : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume; » et en ne disant pas encore aux autres : « Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges. » (Matth. 25.) Si je parle de cette double sentence, ce n'est point pour la prononcer, mais pour la faire connaître d'avance.

La sentence définitive qu'un juge doit prononcer, après l'avoir écrite de sa main sur des tablettes, n'est point d'abord signifiée aux parties. On les fait sortir pendant qu'on l'écrit. Elles sont vivement inquiètes sur la portée qu'aura la sentence : à qui sera-t-elle favorable, à qui défavorable ? C'est le grand secret du juge, et grande est la crainte de ceux qui sont en cause. Mais notre Dieu, bien qu'il soit notre Créateur, et que nous soyons ses créatures , bien qu'il soit immortel et que nous soyons sujets à la mort, n'a pas voulu nous laisser ignorer la dernière sentence qu'il prononcera au dernier jour. Or, personne ne dit d'avance : Je condamne, quand il veut condamner ; ni : Je frappe, quand il veut frapper. (*Serm.* 47.)

Repentez-vous donc à la voix de l'Écriture. A la voix du juge même, vous ne pourrez plus concevoir qu'un repentir inutile. Alors ce sera pour lui le temps de prononcer la sentence, et vous n'aurez rien à lui opposer. Avant de l'édicter, il a parlé, pour vous en avertir. S'il l'a différée, c'est pour vous donner le temps de vous corriger, ainsi qu'il l'a fait pour le larron attaché à la croix. Ce larron crucifié avec le Seigneur crut au

Christ, lorsque la foi des disciples était fortement ébranlée. Les Juifs n'eurent que du mépris pour ce Christ ressuscitant les morts; et ce larron ne le méprisa point, partageant son infâme supplice.

Au dernier jour, vous n'aurez donc pas à dire au Seigneur : Vous ne m'avez point accordé la grâce d'une bonne vie, vous ne m'avez pas donné le temps de me corriger, vous ne m'avez pas instruit de ce que je devais faire ou éviter. Ne voyez-vous pas qu'il vous parle, qu'il diffère votre jugement, qu'il vous flatte, qu'il vous exhorte, qu'il vous menace? Il a établi sa parole sur un lieu élevé, d'où elle retentit par toute la terre aux oreilles du genre humain. Qui osera dire : Je ne l'ai point connue, je ne l'ai point entendue? Ainsi s'accomplissent ces paroles du psalmiste : « Il n'est aucun homme qui puisse se dérober à la chaleur de ses rayons. » (Ps. 18.) Maintenant sa parole ne répand qu'une chaleur bienfaisante. Ah! que cette chaleur divine change votre cœur, et vous ne fondrez pas comme la cire devant le feu de sa justice! (*Serm.* 22.)

XXII

Le péché, qui déplait si grandement à Dieu, doit déplaire aussi au pécheur.

Ne prenez point plaisir à ce qui déplaît à Dieu. Ce qui lui déplaît, c'est une vie mauvaise. Si une telle vie vous plaît, vous êtes séparé de Dieu. Si elle vous déplaît et que vous en fassiez l'aveu, vous rétablissez votre union avec lui. Voyez en quoi vous lui êtes plus

ou moins dissemblable, car vous lui déplairez en proportion de cette dissemblance même. En tant qu'homme vous avez été créé à l'image de Dieu ; mais par une vie de mal et de péché, vous avez bouleversé en vous les traits de cette image de votre Créateur, vous les avez même complètement effacés. Mais, si, après vous être de la sorte défiguré, vous savez le remarquer et cesser de vous plaire à vous-même, vous commencez par cela seul la reconstitution de l'image divine en vous, parce que ce qui déplaît à Dieu vous déplaît également. (*Disc. sur le Ps.* 75. *n.* 3.)

Dieu prend en haine ce qui est de vous ; mais, vous, il vous aime. Qu'est-ce à dire? Il hait ce que vous avez fait ; mais ce qu'il a fait, il l'aime. Qu'est-ce qui est de vous? Vos péchés. Et vous, qu'est-ce que vous êtes ? Un homme créé de Dieu à son image et à sa ressemblance. Or, vous dédaignez l'œuvre de Dieu, pour n'aimer que vos œuvres propres. Ces œuvres, sorties de vous, voilà l'objet de vos affections, au détriment de l'œuvre de Dieu en vous. Vous ne pouvez donc que vous égarer, tomber dans des précipices, vous perdre loin de vous-même, et vous entendre dire : « C'est un souffle qui va et qui ne revient plus. » (Ps. 77.) Ah ! qu'il vaudrait mieux entendre cet appel : « Revenez à moi et je retournerai à vous ! » (Zach. 1.) Ce n'est pas que Dieu se détourne ou retourne : immobile, il corrige; immuable, il reprend. Il ne s'est point détourné de vous : c'est vous qui vous êtes détourné de lui. Vous êtes tombé, en vous détachant de lui; mais il ne s'est pas détaché de vous. Écoutez-le donc, lorsqu'il vous dit : «Revenez à moi et je retournerai à vous. » En d'autres termes : Par cela même que vous serez revenus à moi, je serai de retour vers

vous. Oh! avec quelle instance ce Dieu rappelle les fuyards! Et, quand ils reviennent, de quelle clarté il illumine leur front! Cessez donc de le fuir. Où fuir, en fuyant ce Dieu? Où fuir, en le fuyant, lui qu'aucun lieu ne contient, et qui n'est absent nulle part? Le retour vous vaudra la liberté ; et la fuite, le châtiment. La fuite fait de Dieu un juge : le retour en fait un père. (*Serm.* 142.)

« Le sceptre de l'équité est le sceptre de votre règne? Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité. » (Ps. 44.) Remarquez en quoi consiste ce sceptre : « Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité. » Soumettez-vous à ce sceptre. Que le Christ soit votre roi : son sceptre brise quiconque ne s'y soumet point. Alors, c'est un sceptre de fer, que rien ne fléchit. N'a-t-il pas été dit : « Vous les gouvernerez avec un sceptre de fer, et vous les briserez comme un vase d'argile? » (Ps. 2.) Ce sceptre dirige les uns, et il brise les autres : il dirige les hommes spirituels, il brise les hommes charnels. Courbez-vous donc sous ce sceptre. Que craignez-vous en lui ? Voici ce sceptre tout entier : « Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité. » Que craignez-vous, et pourquoi ? Seriez-vous du nombre des iniques? Votre roi n'a que de la haine pour l'iniquité, et de là, sans doute, votre crainte. Mais vous avez une ressource. Ce roi, que déteste-t-il ? L'iniquité. Vous déteste-t-il vous-même ? Non. En conséquence, s'il y a en vous quelque iniquité et que Dieu la déteste, détestez-la, vous aussi ; vous haïrez la même chose que Dieu ; et vous deviendrez par cette identité de sentiments ami de Dieu. En concevant de la haine pour ce que Dieu hait, vous concevrez de l'amour pour ce qu'il aime. Que l'iniquité qui est votre œuvre vous déplaise donc, puisqu'elle lui

déplaît, et aimez-vous comme sa créature, puisqu'il vous aime comme tel.

Vous êtes un homme pécheur : voilà deux termes, homme et pécheur. Le premier nomme votre nature, et le second, votre faute. La nature, Dieu l'a faite ; la faute, vous l'avez produite : aimez ce que Dieu a créé, et haïssez ce qui est venu de vous, et qui tombe sous la haine divine. Il en résultera le commencement de votre union avec le Seigneur, car vous aurez en horreur ce qu'il a en horreur. Votre péché, vous le châtierez, parce que c'est juste, et que « le sceptre de l'équité est le sceptre du règne du Christ. » — Mais si le Christ ne punissait pas mon péché ? — Vous demandez l'impossible. Le péché doit être puni, sinon il ne serait pas péché. Vous ne voulez pas que le Christ le punisse : il le fera, à moins que, pour prévenir ses coups, vous ne frappiez vous-même. C'est pour cela qu'il vous épargne encore, qu'il diffère sa vengeance, qu'il retient son bras, qu'il se contente de tenir tendu l'arc de ses menaces. Vous crierait-il qu'il va frapper, s'il voulait frapper ? Mais si sa main vengeresse s'éloigne encore de vos péchés, ce n'est pas une raison pour que la vôtre tarde à s'abattre. Qu'elle s'abatte donc sans retard sur votre iniquité, qui ne saurait rester impunie. Il est nécessaire qu'elle soit châtiée, ou par vous, ou par Dieu même : ne l'épargnez pas, pour que Dieu l'épargne. (*Disc. sur le Ps.* 44, *n.* 18.)

XXIII

Guerre au péché et à ses convoitises.

« Que le péché ne règne point dans votre corps mortel, en sorte que vous obéissiez à ses convoi-

tises; ne faites pas de vos membres des instruments d'iniquité en les livrant au péché. » (Rom. 6.) L'Apôtre ne dit pas : Que le péché ne soit point; il dit : Que le péché ne règne pas. Hélas ! le péché se trouve inévitablement dans nos membres : il convient au moins qu'il n'y exerce aucun empire, et que tous ses ordres y soient comme non avenus. La colère s'élève-t-elle dans le cœur? Ne lui prêtons pas la langue pour médire, ni la main ou le pied pour frapper. Cette colère déraisonnable ne surgirait pas, si le péché n'était dans nos membres. Mais, au péché, on peut et on doit lui arracher son sceptre, et lui refuser les armes qu'il tournerait contre nous. Il apprendra de la sorte à rester tranquille, en se voyant réduit, faute d'armes, à une complète impuissance. « Ne faites pas de vos membres des instruments d'iniquité au profit du péché. » Autrement, vous seriez esclaves dans tout votre être, et il vous serait impossible de dire : « Selon l'homme intérieur, je me complais dans la loi de Dieu. » (Rom. 7.)

Si c'est cet homme, si c'est l'esprit qui tient le glaive de la répression, les membres demeureront impassibles devant les fureurs du péché, et refuseront de les servir. Ah ! que l'homme intérieur prenne donc le commandement! Il est sûr d'être obéi, soutenu qu'il sera par une puissance encore plus invincible. Qu'il refrène la colère, qu'il comprime la concupiscence! Dans notre nature déchue, il y a toujours des hostilités à réprimer, à vaincre, à maintenir. Que voulait ce juste qui par l'esprit se complaisait dans la loi de Dieu, sinon qu'il n'y eût plus en lui de passions à refréner ? Et c'est à quoi doit travailler quiconque tend à devenir parfait, afin que la concupiscence rencontre en lui des

membres de plus en plus rebelles, et lui permette, en diminuant chaque jour, d'avancer dans la perfection. « En moi, dit encore l'Apôtre, je trouve le vouloir, mais non la perfection du bien. » (*Ibid.*) Dit-il qu'il n'y trouve pas le moyen de faire le bien? S'il l'eût dit, il faudrait renoncer à tout espoir. Mais il ne le dit pas; il dit seulement qu'il n'y trouve pas la perfection du bien. Car, qu'est-ce que cette perfection, si ce n'est la ruine totale du mal? Et cette ruine, en quoi consiste-t-elle? Dans cette loi observée : « Tu ne convoiteras pas. » (Exode, 20.) Être affranchi de toute concupiscence, telle est la perfection du bien, parce que c'est la destruction du mal.

Or, si l'Apôtre a dit : « La perfection du bien n'est pas en moi, » c'est parce qu'il ne pouvait pas ne pas éprouver les mouvements de la concupiscence : il ne pouvait que les réprimer, les repousser, les empêcher de s'emparer de ses membres pour en faire leurs satellites. « La perfection du bien, dit-il en conséquence, n'est pas en moi; » je ne puis accomplir radicalement le précepte : « Tu ne convoiteras pas. »

Que faut-il donc faire? Il est besoin que « vous n'alliez pas après vos concupiscences. » (Ecclé. 18.) Telle est la conduite à tenir, quand les désirs illégitimes se soulèvent dans votre chair. « N'allez pas après vos concupiscences. » Restez fidèle au service de Dieu; gardez la liberté du Christ, en vous complaisant par l'esprit dans sa loi. Ne vous livrez pas à vos concupiscences. Si vous les suivez, vous ajoutez à leur force. Dès lors, comment vaincre un ennemi dont vous nourrissez vous-même la puissance? (*Traité 41, sur l'Év. de S. Jean.*)

XXIV

Le chrétien doit lutter fortement contre le péché.

Vous avez à faire la guerre. Ce n'est pas seulement contre les suggestions de l'enfer, contre les princes des puissances de l'air que nous respirons, contre Satan et ses anges, esprits de malice qui travaillent parmi les fils du découragement ; ce n'est pas contre ces seuls ennemis que vous avez à lutter : c'est aussi contre vous-même. Je veux dire contre vos habitudes mauvaises, contre cette vie pécheresse du vieil homme qui vous entraîne à vos fautes accoutumées, et vous détourne de la vie nouvelle. Une vie nouvelle vous est commandée, et le vieil homme vit encore en vous. La nouveauté de vie vous soulève de joie, mais le poids de la vie ancienne vous écrase : voilà le commencement des hostilités contre vous-même. Par où vous cesserez de vous plaire, vous serez uni à Dieu, et par où vous serez uni à Dieu, vous deviendrez capable de vous vaincre, parce que vous aurez avec vous Celui qui triomphe de tous les obstacles.

Remarquez ce que dit l'Apôtre : « Je suis soumis à la loi de Dieu par l'esprit, et à la loi du péché par la chair. » (Rom. 7.) Comment serez-vous soumis à la loi divine par l'esprit ? En cessant de vous complaire dans votre vie coupable. Et comment resterez-vous soumis à la loi du péché par la chair ? En y étant poursuivi d'illusions et de délectations malsaines. Mais, si votre esprit est uni à Dieu, il vous rend vainqueur de tout ce qui en vous refuse de le suivre.

Par l'esprit, en effet, vous avez de l'avance, et, par la chair, du retard : laissez-vous donc par l'esprit traîner auprès du Dieu qui l'élève ; dites-lui que par la chair vous êtes courbé sous le poids du vieil homme, et poussez ce cri de supplication : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Ibid.) Qui me délivrera de ce corps qui me retient ? « Car le corps corruptible, appesantit l'âme. » (Sag. 9.) Qui vous en délivrera ? « La grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » (Rom. 7.)

Pourquoi Dieu permet-il que vous ayez longtemps à vous combattre, avant d'en avoir fini avec toutes vos passions ? Pour vous faire comprendre que vous portez en vous votre châtiment. Le fouet qui vous frappe est en vous, et c'est vous qui l'avez formé : à vous de vous en prendre à vous-même. Telle est la punition de quiconque est rebelle à Dieu : il est à lui-même son adversaire, pour n'avoir pas voulu être en paix avec le Seigneur. Mais domptez vos membres, en face de vos convoitises mauvaises. Est-ce la colère ? Unissez-vous à Dieu et retenez votre main. La colère a pu s'élever ; mais, pour sévir, elle n'aura point trouvé d'instruments. A la colère d'être impétueuse, à vous de garder les armes. N'en fournissez aucune à cette impétuosité, et la colère apprendra bientôt à ne plus se soulever, en voyant l'inutilité de ses efforts. (*Disc. sur le Ps.* 75. *n.* 4.)

Devant Dieu votre désir doit être qu'il n'y ait plus de concupiscence à réprimer. Sans doute, vous résistez et vous remportez la victoire. Mais il vaut mieux n'avoir pas d'ennemi que de vaincre. La concupiscence avec son hostilité est destinée à disparaître enfin. Rappelez-vous le chant du triomphe, et voyez si elle

existera toujours : « O mort, où est ta victoire ? » (1 Cor. 15.) Elle n'existera plus. « O mort, où est ton aiguillon ? » Vous chercherez sa place, et vous ne la trouverez plus. Donc « marchez selon l'esprit, pour ne point accomplir les convoitises de la chair. » (Gal. 5.) Il serait mieux, pour obéir parfaitement à la loi, de ne convoiter d'aucune manière. C'est là la plénitude de la vertu, la perfection de la justice, la palme de la victoire : « Tu ne convoiteras pas. » Mais il est impossible en cette vie de réaliser entièrement ce précepte : du moins soyez fidèles à cet autre précepte de l'Écriture : « Ne va pas à la suite de tes concupiscences. » (Ecclé. 18.)

Encore une fois, il serait préférable de n'en point éprouver. Mais, puisqu'elles persistent, ne leur obéissez point. Elles ne veulent pas vous suivre : à votre tour, ne les suivez pas. Si elles vous suivaient, elle n'existeraient plus, parce qu'elles ne se révolteraient plus contre votre esprit. Elles se révoltent contre lui ; qu'il se révolte contre elles. Elles le combattent : qu'il les combatte : elles l'attaquent avec plus de violence : qu'il les attaque avec plus d'énergie. L'essentiel, l'unique nécessaire, c'est de ne pas leur céder le terrain. J'en conviens, la résistance vous est pénible : votre adversaire est fort de toute la force de la mauvaise habitude que vous avez volontairement contractée. C'est avec plaisir que vous l'avez nourri : prenez maintenant de la peine pour le vaincre. Et si vous n'êtes pas de taille à vous mesurer avec lui, invoquez le secours de Dieu. Ah ! il faut toujours lutter : une concupiscence native ne saurait finir en nous qu'avec la vie. Elle peut diminuer chaque jour, mais non disparaître entièrement. Dans cette guerre incessante est

renfermée toute la vie des saints. Il y a des cœurs immondes qui reculent même devant un premier combat. Ce sont des esclaves que traînent leurs passions, ou plutôt qui s'empressent de suivre ces tyrans. Mais les saints ne quittent pas le champ de bataille, malgré les dangers que l'homme court dans cette guerre, et dont la mort seul le délivrera. (*Serm.* 151.)

XXV

Pour vaincre le péché, il faut en extirper les deux racines : la cupidité et la crainte.

Tous les péchés que commettent les hommes, procèdent de deux racines, qui sont la cupidité et la crainte. Si vous voulez y réfléchir en détail, si vous interrogez votre cœur, si vous scrutez votre conscience, vous resterez convaincu qu'on ne pèche que parce que l'on convoite ou que l'on craint.

Pour vous induire au péché, on vous offre une récompense plus ou moins riche, mais qui vous plaît et vous attire. En ce cas, que suivez-vous, en péchant, sinon la cupidité ? — Mais les présents vous trouvent insensible : on cherche alors à vous effrayer par des menaces. En ce cas, si vous péchez, vous ne le faites que par crainte.

Les exemples à citer en cette matière seraient innombrables : je n'en citerai que d'ordinaires, vous laissant le soin de conjecturer les autres. Voilà donc qu'on veut acheter de vous un faux témoignage. Aussitôt, dans votre foi chrétienne, vous avez pensé à Dieu, et vous avez dit en vous-même : « Que sert à l'homme

de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? (Matth. 16.) Et puis, vous avez répondu à votre corrupteur : Je ne suis pas homme à me vendre, et à perdre mon âme pour une somme d'argent. — Le corrupteur, impuissant à vous vaincre par des présents, change alors de tactique, et essaie de vous intimider. Il menace de vous ruiner, de vous expulser, peut-être d'attenter à votre vie, de vous infliger la mort. Vainqueur de la cupidité, vous courez ici le risque de succomber à la crainte. Mais, aux prises avec la cupidité, vous avez avec succès invoqué contre elle ces paroles de l'Écriture : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ! » Invoquez aussi contre la crainte ces autres paroles non moins fortifiantes : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme. » (Matth. 10.) Quiconque voudra vous tuer, pourra percer votre poitrine de son poignard, mais ce poignard n'ira pas jusqu'à votre âme. Votre âme ne saurait mourir que sous vos propres coups. Qu'importe que l'iniquité d'autrui fasse de votre chair un cadavre, si la vérité conserve votre âme ? Mais si vous brisez son union avec la vérité, votre ennemi pourra-t-il sévir contre vous avec plus de cruauté que vous ne le faites vous-même? Cet ennemi ne peut que s'attaquer à votre chair et la tuer : mais vous, en consentant à rendre un faux témoignage, vous tuez votre âme. L'Écriture vous en avertit : « Toute langue qui ment donne la mort à l'âme. » (Sag. 1.)

Oui, l'amour et la crainte conduisent à toutes les vertus ; l'amour et la crainte conduisent encore à tous les vices. Pour faire le bien, il est nécessaire d'aimer Dieu et de le craindre ; et il suffit d'aimer et de craindre le monde pour faire le mal. Ah ! que ce

dernier amour et cette dernière crainte changent d'objet et se proposent le bien ! Vous aimiez la terre, aimez la vie du ciel ; vous craigniez la mort, craignez l'enfer. Quelles que soient les promesses que le monde fait aux pécheurs, égaleront-elles jamais celles que Dieu fait aux justes ? Et quelles que soient les menaces du monde contre les justes, seront-elles jamais comparables à celles de Dieu contre les pécheurs ? Voyez ce que Dieu vous donnera, si vous vivez dans la justice : « Venez, les bénis de mon Père, recevoir le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » (Matth. 25.) Et voyez ce qu'il réserve aux impies : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses anges. » (*Disc. sur le Ps.* 79. *n.* 13.)

Remercions Dieu d'avoir opposé aux deux tentations du monde, à ses promesses flatteuses et à ses menaces terribles, d'autres promesses et d'autres craintes. Que nous promet-il ? Le royaume du ciel. De quoi nous menace-t-il ? Des supplices de l'enfer. La volupté est douce : mais combien plus doux est le Seigneur ! La douleur présente est amère : mais combien plus amer est le feu éternel ! Dieu, au lieu du monde immonde, quel plus digne objet de nos affections ? Et le feu éternel, au lieu des vaines menaces du monde, quel plus juste sujet de terreur ? (*Serm.* 283.)

XXVI

Quiconque veut vaincre le péché, doit résister à sa première attaque.

« Là est ce dragon que vous avez formé pour se jouer dans l'abîme. » (Ps. 103.) Vous savez qu'il y a un

dragon ennemi de l'Église : invisible aux yeux de la chair, il est visible aux yeux de la foi. C'est de ce dragon, appelé aussi lion, que l'Écriture dit : « Tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » (Ps. 90.) L'Écriture en parle au sujet de la première femme qu'il séduisit. Ève écouta son conseil de mort ; elle laissa cet astucieux conseil se glisser dans son faible cœur comme un serpent. Alors il arriva ce que tout le monde sait, ce que nous avons fait nous-mêmes, ce qui nous cause tant de larmes. Dans ces deux ancêtres, en effet, était renfermé le genre humain tout entier.

Personne n'ignore, non plus, ce qui fut dit à la femme, ou plutôt au serpent, lorsque Dieu jugea le péché du premier homme. « Elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon. » (Gen. 3.) Grand mystère caché dans cette parole, dite figurativement de l'Église future ! Donc, qu'est-ce qui a été dit à l'Église ? Écoutez, comprenez, et soyez sur vos gardes : « Elle t'écrasera la tête, et tu chercheras à la mordre au talon. » — Quelle est la tête du serpent ? La première suggestion du péché. Voilà que dans votre esprit tombe je ne sais quelle pensée mauvaise : n'y arrêtez pas votre esprit, n'y consentez pas. Ce qui vient à l'esprit, c'est la tête du serpent : écrasez cette tête, et vous échapperez aux autres mouvements dangereux. Qu'est-ce qu'écraser cette tête ! C'est mépriser la suggestion même. Il s'agit d'un gain, d'un gain considérable. d'une somme d'argent importante : si vous commettez telle fraude, vous serez riche ! Tête de serpent : écrasez-là. Et, pour l'écraser, méprisez ce qu'elle vous a suggéré. Mais c'est une quantité d'or qu'elle suggère ! « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Périsse le gain du monde entier,

plutôt que votre âme ! En parlant, en agissant ainsi, vous foulez aux pieds, vous écrasez la tête du serpent.

Mais le diable, à son tour, cherche à vous mordre au talon. Qu'est-ce à dire ? Il guette le moment où vous glisserez de la voie de Dieu. Vous, vous guettez sa première suggestion, et lui, il guette votre premier faux pas. Si vous faites un faux pas, vous tomberez ; si vous tombez, le diable sera maître de vous. Or, pour ne pas tomber, ne sortez pas de la voie. Elle est étroite, mais Dieu lui-même vous l'a tracée, et tout ce qui est en dehors est très-glissant. C'est pour cela que le Christ est votre lumière, que le Christ est votre voie. « Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. » (Jean. 1.) « Je suis la voie, la vérité et la vie. » (Jean. 14.) C'est par moi et vers moi que vous marchez. Le Christ est la lumière ; le Christ est la voie : si vous vous écartez de lui, vous ne serez donc ni dans la lumière, ni dans la voie véritable. Et quelle en sera la conséquence ? Ce que dit ailleurs le psalmiste au sujet des impies : « Que leur chemin devienne obscur et glissant ! » (Ps. 34.) (*Disc.* 4, *sur le Ps.*. 103.)

XXVII

Il faut se garder d'ajouter peu d'importance aux péchés légers, et de les traiter avec mépris.

Ceux-là même qui s'appliquent avec le plus grand soin à ne point pécher, ne laissent pas que de tomber, comme par surprise, et à cause de la fragilité humaine, dans des fautes qui, pour être légères, ou même peu nombreuses, ont leur importance, et peuvent prendre

de la gravité, si l'orgueil s'y mêle et y ajoute le poids de sa malice. (*Lettr. sur la Virgin.* c. 50.)

Si certaines joies du siècle se glissent dans votre âme, exercez-vous aux œuvres de miséricorde, à l'aumône, au jeûne, à la prière. Ces œuvres effacent les fautes quotidiennes, fruits inévitables de notre infirmité native. Par fautes quotidiennes, entendez celles qui se commettent si facilement par la langue, comme, par exemple, une parole dure; celles encore qui naissent d'un rire immodéré, ou d'autres étourderies semblables, que chaque jour amène avec lui. Le péché peut se glisser même dans les choses permises ou nécessaires. Nécessaire est la nourriture, et cependant, si l'on y excède, si l'on en prend plus qu'il ne faut, on pèche. Ces fautes sont de tous les jours : ce ne sont pas moins des fautes, et des fautes dont le nombre effrayant forme un poids considérable. Elles sont quotidiennes, elles sont très nombreuses : craignons de succomber sous leur multitude, sinon sous leur gravité respective. Voilà les fautes dont nous disons qu'elles peuvent être rachetées par l'aumône quotidienne. Faites donc l'aumône et ne cessez de la faire.

Que votre vigilance s'exerce donc sur ces fautes légères qui fourmillent dans votre vie de tous les jours. Ne les méprisez pas, parce qu'elles sont petites : craignez-les, parce qu'elles sont nombreuses. Oui, elles sont petites, elles ne sont pas grandes. On ne peut les comparer à des lions, qui d'un coup de dent égorgent leur victime; mais rappelez-vous que des insectes en grand nombre sont capables de donner la mort. Ces insectes sont petits; telle est cependant l'infirmité de la nature humaine qu'elle succombe sous leurs piqûres, si chétifs qu'ils soient. Ainsi des fautes légères;

vous les appelez de ce nom : méfiez- vous en, parce qu'elles sont une légion. Aussi petits que possible sont les grains de sable : leur charge excessive dans un navire le coule à fond. Petites sont les gouttes de pluie : elles forment des torrents qui renversent les maisons. Ne méprisez donc pas les petits péchés. (*Serm.* 9.)

Que de péchés ne commettons-nous pas, soit en parlant de choses et d'affaires qui ne nous regardent point ; soit en nous livrant à de vains et bruyants éclats de rire, malgré ce qui est écrit : « L'insensé, quand il rit, élève la voix ; mais le sage sourit à peine ; » (Ecclé. 21.) soit en prenant avec avidité et outre mesure les aliments nécessaires au soutien de la vie, et en fournissant la preuve de ces excès par les fatigues du lendemain ; soit par le désir injuste de vendre cher et d'acheter à vil prix ! Il serait trop long de tout dire ; mais chacun découvrira plus certainement en lui-même, et se reprochera plus vivement toutes les fautes de ce genre, s'il jette un regard sérieux dans le miroir des divines Écritures. Sans doute, prise à part, aucune de ces fautes ne blesse mortellement, comme l'homicide, l'adultère, et autres crimes semblables. Cependant, par leur nombre et leur réunion elles forment comme une lèpre assez puissante pour épuiser la vie, ou, du moins, pour flétrir si profondément la beauté de notre âme, qu'elle la rend indigne des chastes embrassements de son divin Époux, le plus beau des enfants des hommes. Il faut donc, pour la guérir, lui appliquer chaque jour le remède de la pénitence.

XXVIII

La vie de l'homme est chargée de péchés véniels.

« Mes iniquités m'ont saisi, et je n'ai pu en supporter la vue : leur nombre a dépassé celui des cheveux de ma tête. » (Ps. 39.) Le psalmiste parle des cheveux de la tête pour donner l'idée d'un nombre considérable. Qui compte les cheveux de sa tête? Hélas! nous comptons encore moins nos péchés, qui les dépassent en nombre. Ils paraissent petits, mais ils sont nombreux. Les péchés graves, vous vous en êtes affranchi : vous ne commettez plus l'adultère, plus l'homicide ; vous ne prenez plus le bien d'autrui ; vous avez renoncé au blasphème et au faux témoignage. Ce sont là des masses écrasantes. Vous évitez donc ces énormes péchés. Mais que faites-vous des fautes légères? Ne vous inspirent-elles aucune crainte? Vous avez rejeté les masses : prenez garde d'étouffer sous des grains de sable. « Leur nombre a dépassé celui des cheveux de ma tête. » (*Disc. sur le Ps.* 39. *n.* 22.)

La vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle. Sommes-nous incapables de commettre des crimes : il ne manque pas cependant d'occasions où nous cédons au désir de pécher moins gravement par action, par parole ou par pensée ; et cela, pendant que notre vigilance s'absorbe sur les péchés mortels, et permet ainsi aux péchés véniels de se glisser inaperçus dans la place. Que si ces péchés peu graves viennent à se réunir contre nous, ils nous écrasent sous leur pesant ensemble, bien que chacun d'eux soit trop faible

pour nous accabler. Voilà pourquoi ceux-mêmes qui marchent dans les voies du Seigneur, ne cessent de dire : « Pardonnez-nous nos offenses. » (Matth. 6.) [*Disc.* 3. *sur le Ps.* 118. *n.* 2.]

Ne vous proclamez donc pas juste, comme si vous n'aviez aucun motif de dire : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Vous vous abstenez sans doute de l'homicide, de l'adultère, de la fornication, du vol, de la rapine, du faux témoignage, et d'autres crimes, inutiles à nommer, dont l'issue est des plus funestes, qui interdisent l'accès de l'autel, et lient les âmes sur la terre comme dans le ciel, à leur grand péril et peut-être pour leur mort, si la terre et le ciel ne brisent pas ces liens. Vous ne commettez aucun de ces crimes : mais vous avez bien d'autres péchés à vous reprocher.

En arrêtant avec plaisir vos regards où il ne faut pas, vous péchez. Le regard, qui peut retenir sa rapidité ? Et l'ouïe, qui peut la maîtriser ? Vos yeux, vous leur commandez de se fermer, ils se ferment aussitôt. Vous avez besoin de plus d'effort pour fermer vos oreilles : il faut que vous leur appliquiez les mains ; et, si l'on vous en empêche, ces oreilles restent ouvertes, ouvertes alors aux paroles de médisance, d'impureté, de flatterie et de mensonge. Si vous écoutez volontairement ce qu'il ne faut pas, volontairement, quoique sans faire le mal, ne péchez-vous point par l'ouïe ? Que dire de la langue ? Ici que de péchés, qui vont quelquefois jusqu'à la mort, quand elle profère les blasphèmes. Au surplus, combien nombreuses les frivolités, les inutilités qu'elle débite ! Mais voilà que la main reste pure de tout mal ; le pied ne court pas à l'iniquité ; l'œil se conserve modeste ; l'oreille ne s'ouvre pas d'elle-

même aux propos obscènes ; la langue ne se prête à rien d'inconvenant : dites-moi, qui gouvernera ses pensées ? Ah ! que de fois dans la prière ne laissons-nous pas nos pensées vagabonder de toutes parts, oublieux de la Majesté divine qui nous est présente et devant laquelle nous sommes prosternés !

Que tant de fautes se réunissent donc contre nous : quoique légères, n'en serons-nous pas écrasés ? Qu'importe que nous soyons écrasés par du plomb ou par du sable ? Le plomb ne fait qu'une masse ; le sable se compose de petits grains dont la multitude accable aussi malheureusement que le plomb. Ce sont, dites-vous, des péchés peu graves : ne voyez-vous point que de petites gouttes d'eau suffisent pour former des fleuves qui entraînent les terres ? Ces péchés n'ont pas de gravité, mais ils sont une multitude. Disons donc chaque jour, disons du fond du cœur, et en conformant nos actes à ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » (*Serm.* 56.)

XXIX

Les péchés véniels sont à craindre, sinon à cause de leur gravité, du moins à cause de leur multitude.

Par péchés l'on n'entend pas seulement les crimes qualifiés, comme l'adultère, la fornication, le sacrilège, le vol, la rapine, le faux témoignage. Ce ne sont point là les seuls péchés possibles. Faire attention à ce qu'il ne faut pas, voilà un péché. Écouter ce qu'il ne convient pas, voilà un péché. Penser ce qui ne se doit pas, voilà

un péché encore. Mais, après le bain de la régénération, le Seigneur nous a donné des remèdes quotidiens contre ces péchés de tous les jours. Un de ces remèdes est l'Oraison dominicale. Disons donc, mais avec un cœur sincère, parce que ces paroles sont aussi une aumône : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » « Faites l'aumône, et tout sera purifié en vous. » (Luc. 11.)

Rappelez-vous ce que dira le Seigneur aux élus, qui seront à sa droite. Il ne leur dira pas : Vous avez fait telle et telle action d'une rare grandeur ; mais bien : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. » (Matth. 25). Aux réprouvés, qui seront à sa gauche, il ne dira pas : Vous avez commis tel et tel crime abominable ; mais il leur dira : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. » Et les élus, fidèles à l'aumône, iront à la vie éternelle ; et les réprouvés, arbres stériles, seront jetés au feu éternel. Choisissez donc ou d'être à droite, ou d'être à gauche. Quel espoir de salut peut avoir un chrétien assez mou pour recourir d'autant moins aux remèdes que ses maladies sont plus fréquentes ? — Mais ce ne sont que des maladies légères ! — Oui ; mais, entassées les unes sur les autres, elles ruinent notre santé. — Je ne commets que de petits péchés ! — Ne sont-ils pas en nombre considérable ? Petits, des péchés qui finissent par accabler, par écraser ! Quoi de plus menu que les gouttes de pluie, que les grains de blé ? Ces gouttes produisent les rivières, et ces grains amoncelés font crouler les greniers. Ah ! ces péchés, vous remarquez leur petitesse, et vous ne remarquez pas leur multitude ! Mais enfin, puisque vous savez observer, comptez ces péchés, si vous le pouvez. (*Serm.* 261.)

Lorsqu'on ne fait aucun cas de ces fautes, elles donnent la mort. Il en est d'elles comme de l'eau qui pénètre au fond d'un navire peu à peu, pendant longtemps et sans jamais être rejetée: à la fin, elle coule le navire, comme le ferait le courroux des flots.

Le Seigneur viendra, et il examinera vos péchés. Si vous avez vécu dans une parfaite justice, il ne trouvera pas, sans doute, des homicides, péchés d'une gravité des plus criminelles; il ne trouvera pas d'adultères, de vols, de rapines; il ne trouvera pas de sortilèges, ni autres péchés pareils. Ne trouvera-t-il donc rien ? Écoutez ces paroles de l'Évangile: « Celui qui dira à son frère: vous êtes un fou... » (Matth. 5.) De ces péchés minimes de la langue, en est-il beaucoup qui s'en abstiennent ? — C'est, dites-vous, si peu de chose ! — L'Évangile ajoute: « Celui-là sera soumis à la géhenne du feu. » Vous regardez comme rien ou presque rien de dire à votre frère: vous êtes un fou: soit; mais que pensez-vous de la géhenne du feu ? N'est-ce rien ? Ce péché de la langue vous paraît sans importance; en est-il de même de son sévère châtiment ? Que ce châtiment vous en détourne donc ! Ah ! ne dites plus que de telles fautes ne sont pas graves, et que cette vie ne peut en être exempte: les petites choses, en s'amassant, forment tôt ou tard de gros tas.

Le psalmiste considère donc l'innombrable quantité des fautes légères de chaque jour; il voit combien nombreuses sont celles mêmes que l'on ne commet que par pensées et par paroles; il remarque, en outre, que, malgré leur légèreté, ces fautes forment par leur nombre une grande masse. Alors, oubliant, pour ainsi dire, ses péchés anciens, et fixant tout son regard sur la fragilité humaine, il s'écrie, tout en s'élevant déjà au-

dessus de cette misère profonde: « Du fond des abîmes j'ai crié vers vous, Seigneur; Seigneur, écoutez ma voix. Que vos oreilles se rendent attentives à ma voix suppliante. Si vous examinez les iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra subsister devant vous? (Ps. 129.) » Il m'est possible d'éviter les homicides, les adultères, les rapines, les parjures, les sortilèges : m'est-il possible d'éviter les péchés de la langue, les péchés du cœur? Il est écrit : « Le péché est l'iniquité. » (Jean. 3.) « Qui donc pourra subsister devant vous, si vous examinez les iniquités ? » Si vous nous traitez en juge sévère, et non en père plein de miséricorde, qui devant vos regards se tiendra debout? Mais « la propitiation est en vous. » (*Disc. sur le Ps.* 129. *n.* 5.)

XXX

Il existe un remède à opposer aux fautes légères de chaque jour.

La fragilité et la mortalité de cette vie rendent difficile à l'homme de garder une juste mesure dans l'usage des choses nécessaires. Contre cet excès il faut employer ce remède : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Mais il faut invoquer et appliquer ce remède avec un cœur rempli de sincérité. Il est des fautes petites et légères qui ne peuvent s'éviter entièrement, qui paraissent sans gravité, mais dont la multitude est écrasante. Un tas de blé ne se compose que de grains très-menus, et cependant il fournit de quoi charger un navire, et, si la charge est trop forte, il le fait couler à

fond. Un seul coup de foudre renverse un homme et le tue : mais que la pluie tombe à torrent, elle peut multiplier la mort autour d'elle, nonobstant la petitesse de chacune des gouttes qu'elle renferme. La foudre tue d'un seul coup, et les gouttes de pluie tuent par une multitude de coups répétés. D'un seul coup de dent, les bêtes des forêts tuent l'homme ennemi qu'elles atteignent; mais que des animaux beaucoup plus petits se réunissent en grand nombre : ils sèment partout la désolation et la mort, ainsi qu'ils le firent par un juste jugement de Dieu parmi le peuple impie de Pharaon. Il est donc vrai que les fautes légères, si légères qu'elles soient, peuvent, par leur nombre et leur réunion, devenir un fardeau accablant. Heureusement, Dieu est bon, et il nous pardonne ces péchés, absolument inévitables pendant cette vie.

Mais comment nous les pardonne-t-il? Si nous pardonnons nous-mêmes les offenses reçues. C'est un de ses commandements. Ce précepte, considérez-le, dans le cœur de l'homme, comme la pompe qui vide la sentine du navire faisant eau sur la mer. Il est impossible à ce navire de repousser l'eau qui l'envahit par les fentes de son bois. Or, en s'infiltrant par petite quantité, l'eau finirait, si on ne l'épuisait pas au fur et à mesure, par s'amasser au point de submerger le navire. Il en est de même en cette vie : notre nature fragile et mortelle a nécessairement des fentes par où le flot mondain insinue le péché. Saisissons-nous donc de ce précepte comme d'un vase pour vider la sentine : autrement nous serons submergés. Pardonnons à ceux qui nous ont offensés, afin que Dieu oublie nos propres offenses. Par ce précepte sincèrement obéi, nous rejetons loin du cœur toute infiltration dangereuse. Mais, n'en restez

pas moins sur vos gardes, car vous êtes encore sur la mer. Il ne suffit pas d'épuiser le navire du cœur une seule fois : il faut souvent y revenir jusqu'à la fin de la traversée, jusqu'à ce que vous soyez arrivés sur la terre ferme de la patrie. Là, plus de flots pour vous assaillir ; plus d'offenses contre vous pour les pardonner, et plus d'offenses contre Dieu pour en implorer le pardon.

Attachez-vous donc, attachez-vous fortement à ce précepte, à ce moyen de salut. Qui renonce à un tel antidote, peut renoncer à tout espoir de se sauver. A quiconque dirait : Je ne veux point pardonner les offenses que j'ai subies de la part des hommes, il serait impossible de promettre le salut, de promettre ce que Dieu n'a point promis. En le faisant, on deviendrait le ministre du serpent. Le serpent promit au pécheur de le rendre heureux, tandis que Dieu le menaça de la mort. Or, qu'est-ce que l'homme coupable vit s'accomplir ? Le malheur dont Dieu l'avait averti. Quant à la félicité annoncée par le démon, elle s'en alla bien loin, laissant notre premier père victime de sa crédulité.

Voulez-vous donc qu'on vous dise : Vous avez péché, et vous ne remettez pas à vos frères la dette qu'ils ont contractée envers vous : n'importe, vous serez sauvés ; et, lorsque Jésus-Christ viendra, il vous pardonnera tout ? Non, nul n'a le droit de vous tenir ce langage. Si Dieu a promis au pécheur le pardon de tous ses péchés, c'est à la condition qu'il se convertira. (*Serm.* 278.)

XXXI

La vie chrétienne doit être une pénitence continuelle, à cause des péchés de tous les jours.

Il y a une pénitence quotidienne des bons et humbles fidèles, qui nous fait frapper la poitrine en disant : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Par ces offenses contre Dieu, nous n'entendons pas celles qui nous ont été remises par le Baptême, mais celles qui procèdent de la fragilité humaine, qui sont légères, il est vrai, mais qui se glissent nombreuses dans notre conduite. Si nous les laissons s'amasser sans obstacle dans notre cœur, elles finissent par nous écraser sous leur poids autant qu'un péché considérable. Qu'importe pour un naufrage que le navire soit assailli et submergé par une vague immense, ou qu'il coule à fond par l'eau qui pénètre peu à peu dans sa cale, et à laquelle la négligence des matelots permet de s'augmenter au point de le remplir ? Il est donc nécessaire d'invoquer sans cesse contre cette sorte de fautes le vigilant secours du jeûne, de l'aumône et de la prière, et, en disant : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » de montrer que dans notre âme il y a toujours matière à pardon. Ces paroles humilient notre âme, et l'excitent à vivre dans un continuel esprit de pénitence. (*Lettre* 265.)

Que de fautes journalières pour lesquelles, selon la mesure de ses forces, chacun doit, sans relâche, offrir

les sacrifices de ses aumônes, de ses jeûnes, de ses prières et de ses supplications ! Quiconque s'examine avec soin et sans flatterie aucune, n'a pas de peine à comprendre à quel danger de mort éternelle il est exposé,et combien il est éloigné de la parfaite justice, bien qu'établi déjà dans le Christ, c'est-à-dire, dans le vrai chemin, tant qu'il voyage loin du Seigneur, et qu'il s'efforce d'arriver par cette voie divine au terme désiré. Si, en effet, nous ne nous rendions coupables d'aucun péché, pourrions-nous sans mensonge nous frapper la poitrine en disant : « Pardonnez-nous nos offenses ? » Ce serait là certainement un péché d'autant plus grave que nous mentirions au milieu même des saints Mystères. Sans doute, en tant qu'unis à Dieu par la foi, l'espérance et la charité, en tant que ses imitateurs aussi fervents que possible, nous ne péchons pas ; au contraire, nous sommes les enfants de Dieu. Mais en considérant que notre nature charnelle est faible, que la mort n'est pas encore venue en détruire la corruption, et que la résurrection ne l'a pas encore transformée ; en considérant qu'elle occasionne en nous des mouvements répréhensibles et coupables, nous sommes obligés de reconnaître qu'à tous ces titres nous sommes pécheurs. Et il convient que nous en fassions l'aveu pour amollir notre âme, car sa dureté orgueilleuse s'opposerait à la guérison de sa langueur, et lui vaudrait une terrible condamnation.

La vérité de cette double situation morale se trouve donc admirablement exprimée dans ces deux passages : « Celui qui est né de Dieu, ne pèche pas. » (1. Jean. 3.) Ensuite, « si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » (Ibid. 1.) Le premier

de ces passages concerne les prémices du nouvel homme ; le second, les restes de l'ancien : pendant cette vie, en effet, nous portons ces deux hommes en nous. Le nouveau se développe peu à peu, et peu à peu succède à l'ancien, qui lui cède la place. Mais tant que nous les portons tous deux, nous leur servons de champ de bataille : le nouveau frappe l'ancien par chacune de ses bonnes œuvres, et l'ancien frappe le nouveau par les péchés que notre vigilance insuffisante ne sait pas éviter. Lequel des deux sera vainqueur, ce n'est pas la question pour le moment ; mais bien lequel des deux frappera des coups plus nombreux et plus forts ; et cela, jusqu'à ce que le démon, qui, après sa chute, a jalousé l'homme encore debout, entraîne avec lui ses esclaves dans la mort éternelle, et que les autres entonnent ce chant du triomphe final : « O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? » (Cor. 15.) Hélas ! jamais nous ne sommes plus facilement abattus par notre ennemi que lorsque nous imitons son orgueil. En revanche, jamais nous ne le terrassons avec une violence plus victorieuse que lorsque nous suivons humblement le Seigneur ; et jamais nous ne lui faisons des blessures plus profondes et plus vives que lorsque par la confession et la pénitence nous cicatrisons nos propres plaies. (*Serm.* 351.)

APPENDICE

FÊTES FIXES, CARÊME ET FÊTES MOBILES

FÊTES FIXES

CIRCONCISION

Adorons notre Sauveur dans son Nom de Jésus.

Le Nom de Jésus n'a pas la même signification que le nom de Christ. Bien que Jésus-Christ notre Sauveur ne soit qu'une seule et même personne, cependant son nom propre est le nom de Jésus. De même que Moïse, Élie, Abraham ont reçu en propre les noms qu'ils portent, ainsi le nom de Jésus est le nom de Notre-Seigneur: le nom de Christ est un nom de mystère, comme celui de Prophète ou de Prêtre : il signifie oint pour la rédemption de tout le peuple d'Israël. (*Tr.* 3. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

En annonçant la naissance prochaine de Notre-Seigneur et Sauveur, l'Ange dit de lui à Joseph : « Vous l'appellerez du nom de Jésus, car, c'est par lui que son peuple sera sauvé de ses péchés. » (Matth. 1.) Ce

passage nous donne et le Nom de Jésus et la signification de ce Nom. Pourquoi s'appellera-t-il Jésus, c'est-à-dire, en latin, Sauveur? Parce que son peuple sera par lui sauvé de ses péchés. Moïse, par la main puissante et l'aide du Très-Haut, a sauvé son peuple de la tyrannie des Égyptiens ; Josué, fils de Navé, a sauvé son peuple des guerres et des persécutions que lui suscitaient les nations étrangères; les Juges ont sauvé le peuple de Dieu du joug des Philistins ; c'est ce qu'ont fait les rois, en le délivrant, à leur tour, de la domination des royaumes voisins sans cesse déchaînés contre lui. Ce n'est point ainsi que Jésus est Sauveur : « par lui son peuple sera sauvé de ses péchés. » Voilà pourquoi on l'appellera Jésus. (*Serm.* 293.)

Tel est l'unique but de sa venue dans le monde. Ce ne sont pas nos mérites qui l'ont attiré du ciel sur la terre : ce sont nos péchés; il a voulu les détruire pour sauver les pécheurs.

De là, le Nom de Jésus que vous lui donnerez, dit l'Ange à Joseph.

« C'est une vérité certaine, et digne de tout accueil, que Jésus-Christ est venu en ce monde pour sauver les pécheurs. » (1. Tim. 1.) Supposons qu'il n'y ait plus de maladies, ni de plaies à guérir, la médecine n'aura plus de raison d'être. Donc, si le grand Médecin est descendu des cieux, c'est qu'un grand malade gisait sur toute la surface de la terre. Ce grand malade était le genre humain. « Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc 19.) Or, tout était perdu, depuis le péché d'un seul, en qui tout se trouvait renfermé. Un seul sans péché est donc venu pour sauver tous les autres que le péché avait atteints.

De ce que Jésus n'est point venu pour les justes, mais pour les pécheurs, il ne s'ensuit pas que nous devions nous complaire dans l'état de péché, et dire intérieurement : Si je suis juste, je ne serai pas aimé du Christ ; si, au contraire, je suis pécheur, je suis certain d'en être aimé, car c'est pour les pécheurs qu'il est descendu, et non pour les justes. Le Christ aurait le droit de nous répondre : Puisque vous reconnaissez en moi le médecin, pourquoi ne redoutez-vous point la fièvre ? Le médecin ne s'est approché du malade que pour guérir sa maladie. Le médecin aime-t-il la maladie ou la santé ? Il aime ce qu'il veut procurer ; il n'aime pas ce qu'il trouve. Si je suis venu visiter les malades et non les bien portants, ce n'est pas que j'aie un amour de préférence pour les premiers ; j'aime infiniment plus la santé que la maladie. Et la preuve en est que je ne chercherais pas à vous rendre la santé, si je n'avais votre maladie en horreur. (*Serm.* 175.)

ÉPIPHANIE

Célébrons avec reconnaissance le Christ se manifestant au monde, et appelant les Gentils à la foi.

Nous célébrions naguère le jour où Notre-Seigneur est né d'entre les Juifs : nous célébrons maintenant le our où il a été adoré par les Gentils. En effet, « Le Salut vient des Juifs. » (Jean 4.) Mais « Ce Salut s'étend jusqu'aux extrémités de la terre. » (Isaïe 49.) A sa naissance, les bergers adorèrent le Christ ; aujourd'hui il reçoit les adorations des Mages. Les Anges

l'annoncèrent aux bergers ; une étoile l'annonce aux Mages. Les uns et les autres, en voyant le Roi du ciel sur la terre, apprirent du ciel ce qu'ils avaient à connaître, afin que « Gloire fût rendue à Dieu au plus haut des cieux, et que la paix fût donnée aux hommes de bonne volonté. » (Luc 2.) Car « C'est le Christ qui est notre paix ; c'est lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un. » (Éph. 2.)

Dans cet enfant nouveau-né, dans cet enfant manifesté, nous voyons déjà la Pierre angulaire : elle se révèle dès le principe même de son existence. Elle commence à unir en elle deux murailles qui viennent de deux côtés différents : elle fait le lien des Bergers venant de la Judée avec les Mages venant de l'Orient. Le Christ forme en lui de ces deux peuples un seul homme nouveau, mettant la paix entre eux, entre ceux qui étaient proches et ceux qui étaient éloignés. Les premiers sont venus de près le jour même de la naissance du Christ ; les seconds sont venus de loin. Et voilà deux jours qu'ils sont signalés à la vénération des siècles futurs : les uns et les autres n'ont vu cependant qu'une seule et même lumière du monde.

Les Mages viennent donc d'une contrée lointaine ; la foi les amène à Jésus-Christ. Ils viennent et le cherchent ; ils disent : « Où est Celui qui est né Roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. » (Matth. 2.) Ils annoncent et ils interrogent en même temps ; ils croient et ils cherchent : image de ceux qui marchent à la lumière de la foi et qui désirent parvenir à la claire vue. Combien d'autres rois n'étaient-ils pas nés déjà dans la Judée ? D'où vient que celui-ci est reconnu dans le ciel et cherché sur la terre par des étrangers ? Il brille au ciel et il est

environné d'obscurité sur la terre. Quel est donc ce roi si grand et si petit à la fois qui, sur la terre, ne parle pas encore, et qui, au ciel, publie déjà ses décrets ? A peine est-il sorti du sein de sa Mère qu'il fait briller dans les cieux un astre nouveau : il est, en effet, Celui qui naît éternellement du sein du Père et qui a formé la terre et le ciel. A sa naissance, une étoile inconnue jusqu'alors répand une lumière nouvelle : à sa mort, le soleil verra sa lumière antique disparaître sous un voile de deuil. A sa naissance, les cieux resplendissent d'un éclat nouveau : à sa mort, les enfers seront saisis d'un nouveau désespoir, de même qu'à sa résurrection ses disciples seront embrasés pour lui d'un nouvel amour, de même qu'à son ascension le ciel, en s'ouvrant devant lui, lui rendra une nouvelle obéissance. Oh ! que ce roi est humble ! Mais que de grandeurs jaillissent de son humilité !

Célébrons donc avec une piété solennelle ce jour où les Mages sont venus du milieu des Gentils adorer le Christ qui leur avait été révélé, comme nous avons célébré le jour où les bergers sont venus du milieu des Juifs l'adorer aussitôt après sa naissance. Car c'est lui, le Seigneur notre Dieu, qui a choisi les apôtres au milieu des Juifs, et qui, par eux, a rassemblé au milieu des Gentils les pécheurs qui devaient être sauvés. (*Serm.* 199.)

Célébrons Celui que les Mages ont adoré couché dans une étable, adorons-le régnant au plus haut des cieux. En lui, ils ont salué sa gloire future ; pour nous, nous en saluons l'accomplissement. Ces prémices des nations se sont prosternées devant l'enfant allaité par sa Mère : les nations se prosternent à présent devant ce Fils de l'homme assis à la droite de Dieu le Père.

Héritiers de la grâce, considérons donc notre vocation, et attachons-nous avec le plus constant amour à ce Christ qui s'est manifesté comme pierre angulaire aux Juifs et aux Gentils. Aux uns il s'est manifesté malgré leur ignorance ; aux autres, malgré leurs iniquités. La Pierre angulaire les a tous également unis à elle, en choisissant, d'une part, les moins sages selon le monde, pour confondre la sagesse mondaine, en appelant, d'autre part, non les justes, mais les pécheurs. Ainsi personne ne peut s'enorgueillir de sa grandeur, ni désespérer de sa bassesse. (*Serm.* 200.)

Nous sommes de ceux dont les Mages étaient les prémices ; nous formons l'héritage du Christ jusqu'aux extrémités de la terre ; nous connaissons Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui, pour nous consoler, a voulu naître dans une pauvre étable, et qui maintenant, pour nous élever jusqu'à lui, est glorieusement assis dans le ciel. Ah ! gardons-nous, en l'annonçant sur la terre, dans ce séjour de notre chair, de reprendre le même chemin par où nous sommes venus, de retourner aux habitudes de notre ancienne vie. Ce fut par un autre chemin que les Mages opérèrent leur retour. Changer de chemin, c'est changer de vie. Qu'avons-nous fait en reconnaissant et en louant Jésus-Christ comme notre Roi et Pontife mort pour notre salut ? Nous lui avons, nous aussi, offert le triple tribut de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Il ne nous reste plus qu'à suivre une nouvelle voie. (*Serm.* 202.)

PURIFICATION

Ardent amour que tout chrétien, à l'exemple du juste Siméon, doit avoir pour le Christ son salut.

« Bénissez le Seigneur, annoncez de jour en jour son salut. » (Ps. 95.) Le salut de Dieu n'est autre chose que son Christ. Que ce Christ soit donc par nous annoncé de jour en jour. C'est ce salut que nous implorons, en disant avec le psalmiste : « Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut. » (Ps. 84.) C'est après ce salut que soupiraient les anciens justes, ainsi que le Seigneur en avertit ses disciples : « Un grand nombre de prophètes et de rois ont désiré voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues. » (Luc 10.) Ils adressaient à Dieu cette prière : « Donnez-nous notre salut. » Pendant que nous sommes dans cette chair mortelle, accordez-nous de voir votre Christ, de voir dans la chair Celui qui doit nous délivrer de la chair. Ah ! que la chair vienne au plus tôt purifier la chair ! Qu'elle vienne souffrir pour racheter l'âme et la chair qui l'opprime ! « Seigneur, montrez-nous votre miséricorde, donnez-nous votre salut. »

Tel était le désir de Siméon ; telles étaient les aspirations de ce saint vieillard, riche de mérites devant Dieu. Dieu répondit à ses ferventes prières, en lui révélant qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Jésus naquit : il venait sur la terre, alors que Siméon s'en allait ; mais Siméon ne voulait pas quitter ce monde, avant que le Sauveur ne fût venu.

Son extrême vieillesse le forçait de partir : son ardente piété retardait son départ. Enfin le Sauveur est apparu; il est né, et le voilà dans le temple entre les bras de sa Mère : le vieillard le voit, il reconnaît son Dieu dans cet enfant, il s'en empare et il s'écrie : « Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, car mes yeux ont vu votre salut. » (Luc 2.) Le Sauveur accomplit ses vœux, lorsque l'humanité était elle-même sur son déclin. Il se remit entre les mains de ce vieillard, figure du monde qu'il venait visiter, et qui touchait à la vieillesse. (*Serm.* 163.)

Marie, sa mère, portait ce divin enfant. Siméon le vit et le reconnut. Où l'avait-il donc connu pour le reconnaître ? Cet enfant, venu extérieurement au jour, lui avait-il été révélé au fond du cœur? Quoi qu'il en soit, Siméon le vit et le reconnut ; il reconnut cet enfant qui ne parlait pas encore, tandis que les Juifs le condamneront à mort malgré les prodiges qu'il accomplira dans la force de l'âge. O majesté adorable qui se tenait cachée sous l'infirmité de l'enfance ! Siméon prit dans ses bras cette infirmité, mais en reconnaissant la majesté qu'elle recouvrait de son mystère, et qu'il pressa sur son cœur. Il porta Celui qui le portait lui-même, car le Christ est la Sagesse de Dieu, « Sagesse qui atteint avec force d'une extrémité à l'autre, et dispose toutes choses avec douceur. » (Sag. 8.) Quelle grandeur, quelle sublimité dans cet enfant, et, à la fois, quelle petitesse volontaire ! Il s'était fait petit, le Fils de Dieu, et il cherchait les petits. Arrière les superbes, les hommes pleins d'eux-mêmes : il ne réunissait autour de lui que les humbles et les doux. A ce titre, il laissa donc Siméon le prendre dans ses bras, et ce saint vieillard de s'écrier alors : Seigneur, renvoyez maintenant votre

serviteur en paix. « En paix, car je contemple la paix, mes yeux ont vu votre salut ! » (*Serm.* 370.)

Disons, nous aussi : « Seigneur, montrez-nous votre miséricorde, et donnez-nous votre salut. » Donnez-nous votre Christ. Sans doute il nous l'a déjà donné : disons cependant encore : Donnez-nous votre Christ, puisque nous disons si souvent : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Notre pain, n'est-ce pas Celui qui s'est appelé « le pain vivant descendu du ciel ? » (Jean 6.) Oui, donnez-nous votre Christ. Dieu nous l'a donné dans son humanité : il nous le donnera dans sa divinité. Il l'a donné Homme aux hommes, tels que les hommes pouvaient le recevoir : mais il le réserve comme Dieu aux hommes devenus des Dieux eux-mêmes, selon ce qui est écrit : « Vous êtes tous des Dieux, et des fils du Très-Haut, » (Ps. 81.) Déjà nous le sommes par la foi et par l'espérance : nous ne le sommes pas en réalité. Maintenant nous croyons ce que nous ne voyons pas ; mais, en persévérant dans la foi, nous mériterons de voir ce que nous croyons. C'est ce que Jean nous enseigne dans son Épître : « Mes biens-aimés, nous sommes les enfants de Dieu, et on ne voit pas encore ce que nous serons. » (1. Jean 3.) [*Disc. sur le Ps.* 84. *n.* 9.]

SAINT MATHIAS, APOTRE

L'élection de saint Mathias à l'Apostolat, qui fut faite au moyen du sort, nous montre que notre vocation à la foi est un bienfait gratuit de Dieu, pour lequel nous ne saurions jamais être assez reconnaissants.

« C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré ; j'ai dit : Vous êtes mon Dieu, mon sort est dans vos mains. »

(Ps. 30.) Mon sort n'est pas dans les mains des hommes, mais dans les vôtres. Quel est ce sort? Pourquoi ce nom de sort? En l'entendant, ne pensons point aux sortilèges. Le sort n'est pas quelque chose de mauvais: c'est un moyen qui indique la volonté divine à l'homme dans le doute. Les Apôtres s'en servirent, quand Judas eut péri après avoir trahi son Maître, et « qu'il s'en fût allé en son lieu. » Ils cherchèrent qui serait ordonné à sa place: deux disciples furent choisis par le jugement des hommes, et un seul fut désigné par le jugement de Dieu. Dieu fut consulté, pour savoir lequel des deux il voulait, et le sort tomba sur Mathias. (Act. 1.)

Que signifient donc ces mots: « Mon sort est dans vos mains »? Par sort, entendons ici la grâce qui nous sauve, car le sort ne suppose pas le choix, mais la volonté de Dieu. Là où l'on dit: Tel agit, tel n'agit pas, on considère les mérites de chacun, et, dès lors, il y a choix et il n'est pas question de sort. Mais Dieu nous a sauvés par le sort de sa volonté, parce qu'il l'a voulu ainsi, et non parce que nous l'avions mérité. Voilà le sort.

C'est avec raison que la robe sans couture du Seigneur, qui représente l'éternité de la charité, a été tirée au sort, ne pouvant être partagée entre les bourreaux. Ceux à qui elle échut figurèrent de la sorte ceux à qui l'on voit échoir le sort des saints. « La grâce vous a sauvés par la foi, dit l'Apôtre, et cela ne vient pas de vous (voilà le sort), mais c'est un don de Dieu. Cela ne vient pas des œuvres, afin que personne ne se glorifie. Nous sommes l'ouvrage de Dieu, ayant été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres. » (Éph. 2.) [*Disc.* 3. *sur le Ps.* 30. *n.* 13.]

Le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ possède la plé-

nitude de la grâce. « Et nous avons vu sa gloire, dit l'apôtre Jean, sa gloire de Fils unique procédant du Père, plein de grâce et de vérité. » (Jean 1.) « Cette gloire, les cieux la racontent. » (Ps. 18.) Les cieux, ce sont les Saints, élevés au-dessus de la terre et portant le Seigneur. Cependant le ciel aussi a raconté d'une certaine façon la gloire du Christ, lorsque, à sa naissance, une étoile, jusqu'alors inconnue, apparut tout à coup. Mais il y a d'autres cieux plus vrais et plus sublimes, dont le psalmiste parle en ces termes : « Il n'y a point de langues, point d'idiomes où leur voix ne soit entendue. Le son de leur parole s'est répandue sur toute la terre ; leur parole a pénétré jusqu'aux confins de l'univers. » (Ibid.) La parole de qui, si ce n'est des cieux ? De quels cieux, si ce n'est des Apôtres ? Ils nous racontent la gloire de Dieu, établie en Jésus-Christ par la grâce qu'il possède de remettre les péchés. « Car tous les hommes ont péché, et tous ont besoin de la gloire de Dieu et de leur justification gratuite par le sang de Jésus. » (Rom. 3.) La gratuité de cette justification en fait une grâce. La grâce n'existe qu'à la condition d'être gratuite. Nous n'avions accompli aucun bien qui fût digne d'un tel don ; d'autre part, nous avions justement encouru une peine éternelle ; il est donc manifeste que le bienfait de la justification est purement gratuit. Dans ce que nous avions auparavant mérité, il n'y avait que des causes de condamnation. « Ce n'est donc pas à cause de notre justice, mais à cause de sa miséricorde que Jésus nous a sauvés par l'eau de la régénération. » (Tite. 3.)

Voilà la gloire de Dieu, celle que les Cieux ont racontée. Cette gloire n'est pas nôtre ; mais, si nous lui appartenons, disons au Seigneur : « Mon Dieu,

votre miséricorde me préviendra. » (Ps. 58.) Elle nous a prévenus, puisqu'elle n'a rien trouvé de bon en nous. Nous sommes allés au-devant des châtiments divins par notre orgueil, et ces châtiments Dieu nous en a évité la rencontre en effaçant nos péchés. Ah ! de pécheurs, nous avons été faits justes ; d'impies, adorateurs pieux ; de damnés, élus pour le ciel. Disons donc à Dieu : « Ce n'est pas nous, Seigneur, ce n'est pas nous, mais votre Nom qu'il faut glorifier. » (Ps. 113.) Car vous ne nous avez pas traités selon nos iniquités. C'est ce que savaient les cieux qui ont raconté votre gloire. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 18. *n.* 2.)

SAINT JOSEPH

Père de Jésus-Christ, époux de la Très-Sainte Vierge, tels sont les plus riches titres d'honneur conférés à saint Joseph.

Lorsque Notre-Seigneur eut, comme homme, atteint l'âge de douze ans, lui qui, comme Dieu, existe avant tous les siècles et en dehors de tous les siècles, il se sépara de ses parents, et, restant dans le temple, il discutait avec les docteurs, qui étaient dans l'admiration de sa doctrine. Marie et Joseph, déjà sortis de Jérusalem, le cherchèrent parmi les gens de leur compagnie, et, ne le trouvant point, ils retournèrent pleins d'inquiétude dans la ville sainte, et le découvrirent dans le temple au milieu des docteurs, tout étonnés de la sagesse de sa parole. Ah ! le Verbe de Dieu ne garde jamais le silence ; mais il n'est pas toujours écouté. Marie et

Joseph le trouvèrent donc dans le temple, et Marie, sa Mère, lui dit : « Pourquoi avez-vous agi de la sorte avec nous? Votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions. » Et lui de leur répondre : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père? » (Luc. 2.) Il ne voulait point passer pour leur fils, au détriment de sa filiation divine. En effet, le Fils de Dieu est toujours le Fils de Dieu, et c'est lui-même qui avait créé ses parents. Mais il était fils de l'homme dans le temps, né d'une Vierge toujours vierge, et toutefois il avait un père et une mère. Entendez Marie lui dire : « Votre père et moi, fort affligés, nous vous cherchions. »

O sainte modestie de la Vierge Marie! Elle avait enfanté le Christ, l'Ange était venu pour lui dire : « Voici que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez Jésus. Il sera grand, ce sera le Fils du Très-Haut. » (Ibid. 1.) Son humilité sans égale l'avait rendue digne d'enfanter le Fils du Très-Haut : et voilà que, en se nommant, elle ne se nomme qu'après son époux! Elle ne dit pas : moi et votre père; mais : « Votre père et moi. » Elle ne s'arrête pas à sa dignité maternelle, elle suit l'ordre conjugal : « Votre père et moi : » parce que l'homme est le chef de la femme. Jésus, si humble lui-même, entre dans ce sentiment de Marie, car, en lui répondant : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père, » il affirme, sans doute, que Dieu est son Père, mais il ne retire pas ce titre à Joseph. Et la preuve en est que, « une fois descendu avec eux à Nazareth, il leur était soumis. » (Luc. 2.) L'Écriture ne dit pas : il était soumis à sa mère, mais : il leur était soumis, c'est-à-dire, soumis à ses parents. Marie et

Joseph étaient donc tous deux ses parents, par suite de cette même condescendance qui l'avait porté à se faire fils de l'homme.

On le voit : en disant : « Il faut que je m'occupe des affaires de mon Père, » Notre-Seigneur n'a pas voulu qu'on interprétât ces paroles en ce sens : Vous n'êtes pas mes parents. Marie et Joseph étaient ses parents dans le temps, et Dieu était son Père dans l'éternité. Marie et Joseph étaient les parents du Fils de l'homme; Dieu était le Père de son Verbe, de sa Sagesse, de cette Puissance par laquelle il a créé toutes choses. Dès que ce Roi de tous les peuples eut pris naissance, la virginité a commencé d'être en honneur à cause de la Mère du Christ, qui avait mérité d'avoir un fils sans aucune atteinte pour sa pureté. Entre elle et Joseph il y avait un véritable mariage et un mariage où la concupiscence n'avait eu aucune part : pourquoi donc le Fils de la virginité de l'épouse n'aurait-il pas été accueilli comme Fils par la chasteté de l'époux? Pourquoi Joseph ne serait-il point père, tout vierge qu'il est, de même que Marie est mère, sans cesser d'être vierge? Prétendre qu'on ne doit pas donner à Joseph le nom de père, parce qu'il n'a pas engendré de fils, ce serait chercher dans la génération des enfants la satisfaction charnelle, et non la tendresse de l'affection. Joseph accomplissait mille fois mieux par cette tendresse ce que d'autres désirent accomplir par la chair. Ceux qui adoptent des enfants, parce que la nature leur en refuse. n'engendrent-ils, pas plus chastement par le cœur ?

Les prérogatives de l'adoption sont incontestables : par elle un homme devient le fils de celui qui ne l'a point engendré, et la volonté de son père adoptif a

sur lui plus de droit que n'en a sur ses enfants un père selon la nature. Ainsi donc Joseph non seulement a été père, mais il a dû l'être au plus haut degré. Ici l'œuvre de l'Esprit-Saint s'est accompli également en Marie et en Joseph. « Joseph était juste », dit l'Évangile (Matth. 1.) Il était juste, et son épouse l'était aussi. L'Esprit-Saint, qui se complaisait dans la justice de tous les deux, leur donna à tous les deux un fils. Seulement, au sexe qui enfante, il donna d'enfanter ce fils, mais ce fils devait néanmoins naître pour l'époux. Aussi est-ce à Joseph, aussi bien qu'à Marie, que l'Ange recommanda d'imposer à l'enfant son nom de Jésus, ce qui est le signe évident de l'autorité des parents. Avant que Zacharie eut recouvré la parole, Élisabeth faisait connaître le nom du fils qu'elle venait de mettre au monde. Alors, par signes, ceux qui étaient présents demandèrent à Zacharie comment il voulait que l'enfant fût nommé; et Zacharie écrivit sur des tablettes le nom indiqué par Élisabeth. De même l'Ange dit à Marie : « Voilà que vous concevrez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. » Il dit aussi à Joseph : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de recevoir Marie votre épouse : Ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus : » paroles où les droits du père sont consacrés, non par la nature, mais par l'affection. Joseph est père avec d'autant plus de vérité qu'il l'est en vertu d'une chasteté plus parfaite. (*Serm.* 51.)

ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Le mystère de l'Incarnation du Seigneur, qui a été le commencement de notre salut, s'est accompli, à pareil jour, dans le sein de la Vierge pleine de grâce.

« Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, et se faisant semblable aux hommes. » (Philipp. 2.) Où s'est opéré ce mystère ? Dans le sein de la Vierge Marie. L'Ange annonce, la Vierge entend, croit et conçoit. Dès qu'elle a cru dans son cœur, elle conçoit le Christ dans ses flancs. (*Serm.* 196.) Elle croit au Christ et le conçoit par la foi. La foi arrive la première dans son âme, et aussitôt ses chastes entrailles deviennent divinement fécondes. (*Serm.* 293.)

Quelle merveille qu'une créature ait conçu son Créateur ! Le Dieu qui a fait le premier homme sans l'aide d'un père et d'une mère, a pu, à plus forte raison, se former pour lui-même une chair avec l'aide d'une mère seule. Notre chute primitive a eu pour cause la femme : c'est la femme qui nous a donné la mort en recevant dans son cœur le venin du serpent. Le serpent lui conseilla la désobéissance, et elle écouta ses perfides insinuations. Il n'y a donc rien d'étonnant que le salut nous soit venu d'une femme qui a conçu dans son sein la chair du Tout-Puissant. Les deux sexes étaient tombés, il fallait les relever tous les deux. Par une femme nous avions été précipités dans la mort, par une femme la vie nous a été rendue. (*Serm.* 289.)

O vraiment pleine de grâce ! C'est en ces termes que cette femme bienheureuse fut saluée par l'Ange : « Je

vous salue, pleine de grâce. » Cette grâce, qui l'expliquera, qui pourra jamais répondre à sa grandeur par une reconnaissance égale ? L'homme est créé, il se perd par sa volonté libre, et voilà que le Créateur se fait homme pour sauver l'homme, ouvrage de ses mains. Le Verbe, qui au commencement était Dieu, et en Dieu, le Verbe par qui toutes choses existent, « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » La chair est unie au Verbe, sans que le Verbe soit absorbé en elle. O grâce incomparable ! Par quoi avons-nous pu la mériter ? (*Serm.* 290.)

Cette grâce des grâces est annoncée à la Vierge, et la Vierge en demande le comment : « Comment cela s'accomplira-t-il, car je ne connais point d'homme. » En adressant à l'Ange cette question, Marie n'élève aucun doute sur la toute-puissance de Dieu. « Comment cela s'accomplira-t-il, » c'est-à-dire, cela s'accomplira, mais de quelle manière ? Vous m'annoncez un fils, mon âme est toute préparée ; mais expliquez-moi les conditions de cette maternité. La Vierge pouvait craindre, ou du moins ignorer le conseil de Dieu : il voulait qu'elle eût un fils : désapprouvait-il son vœu de virginité ? Qu'arriverait-il si l'Ange lui répondait par l'affirmative ? Mais non, ce vœu fait à Dieu, Dieu l'avait agréé, car il en avait été l'inspirateur. Dites-moi donc, Ange du ciel, « comment cela s'accomplira-t-il ? » L'Ange le sait et Marie cherche uniquement à s'instruire ; sa question ne lui est pas dictée par la défiance; aussi l'Ange ne refuse-t-il pas d'y répondre et de rassurer la Bienheureuse Vierge, dont il connaît le cœur et les humbles dispositions.

Écoutez le comment du mystère : Vous resterez vierge : croyez seulement la vérité. Puisque votre

foi est intacte, votre virginité le sera également. « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Un tel ombrage est inaccessible aux ardeurs de la concupiscence. Vous ne concevrez que par la foi. « C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous s'appellera le fils du Très-Haut. »

Qu'êtes-vous donc, ô vous qui devez enfanter de la sorte ? Comment avez-vous mérité un tel honneur ? Comment votre Créateur prendra-t-il naissance dans votre sein ? Vous êtes vierge, vous êtes sainte, vous avez fait un vœu sacré : mais cet honneur si sublime, ce bien d'un si haut prix, qu'est-ce qui vous a rendue digne de le recevoir ? Celui qui vous a créée est conçu dans vos flancs ; en vous se forme Celui par qui vous avez été formée vous-même, par qui a été produit l'univers : en vous le Verbe divin s'incarne, sans rien perdre de sa Divinité ; il s'unit à la chair, il contracte alliance avec elle ; votre sein est le lit sacré où se consomme cette adorable union ; de là le Verbe sortira « comme un époux de sa couche nuptiale ; » il vous trouve vierge, lorsqu'il est conçu, il vous laissera vierge en naissant ; il vous rend mère, sans porter atteinte à votre virginité : encore une fois, d'où vous vient une prérogative aussi extraordinaire ? O Vierge Marie, daignez répondre à cette question ; faites pour nous ce que l'Ange Gabriel a fait pour vous.

Vous demandez d'où me vient un si auguste privilège ? Je rougis de vous dévoiler moi-même mon bonheur. Écoutez la salutation de l'Ange, et vous reconnaîtrez quel a été en moi le principe de votre salut. Croyez à Celui qui a été l'objet de ma foi, Pourquoi m'interroger ? C'est à l'Ange de répondre.

Ange, dites-nous donc d'où vient à Marie une si grande faveur? — Rappelez-vous les paroles que je lui ai adressées au commencement de ma visite : « Je vous salue, pleine de grâce. » (*Serm.* 291.)

CAREME

MERCREDI DES CENDRES

Dévotion et piété avec lesquelles il faut commencer et passer le saint temps du Carême.

Le cours de l'année nous ramène le temps des observances du Carême : nous y entrons aujourd'hui. C'est un devoir pour nous de nourrir notre cœur de la parole de Dieu, pendant que nous pratiquerons le jeûne corporel. L'homme intérieur, ainsi fortifié par la nourriture qui lui est propre, pourra entreprendre et supporter avec plus de constance la mortification de l'homme du dehors. Nous célébrerons bientôt la Passion et le Crucifiement du Seigneur : la piété demande que nous érigions nous-mêmes une croix pour y faire mourir les voluptés charnelles, selon cette recommandation de l'Apôtre : « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises. » (Gal. 5.)

C'est sur cette croix que, durant toute cette vie, qui s'écoule au milieu des tentations, le chrétien doit rester attaché en laissant toujours la crainte de Dieu pénétrer ses chairs. Ces chairs, ce sont les concupiscences charnelles ; la crainte de Dieu les pénètre par les pré-

ceptes de la justice. Cette crainte perce nos chairs, en nous crucifiant comme des victimes qui plaisent à Dieu. C'est ce qui fait dire encore à l'Apôtre : « Mes frères, je vous conjure par la miséricorde divine, d'offrir vos corps comme des hosties vivantes, saintes et agréables au Seigneur. » (Rom. 12.) Loin de rougir de cette croix, le serviteur de Dieu y met toute sa gloire : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, et par qui je suis crucifié pour le monde ! » (Gal. 6.) Or, il faut que nous soyons étendus sur cette croix, non seulement quarante jours, mais toute notre vie, que ce nombre mystérieux représente.

Moïse, Élie, et le Seigneur lui-même ont jeûné pendant quarante jours ; de sorte que la Loi, les Prophètes et l'Évangile nous apprennent l'obligation de ne point nous conformer au siècle, et de crucifier en nous le vieil homme, « en ne passant pas notre vie dans les festins et la débauche, dans les impudicités et les dissolutions, dans les querelles et les jalousies, » (Rom. 13.) mais en nous revêtant du Seigneur Jésus, et en ne cherchant pas à contenter les désirs de la chair. Voilà, Chrétien, comment tu dois vivre sans cesse. Si tu ne veux point t'enfoncer dans le bourbier de cette terre, ne descends jamais de cette croix.

Tel est notre devoir pendant toute cette vie ; combien plus en ce temps du Carême, qui n'est pas seulement une partie de la vie, mais qui la représente tout entière ! Aux autres époques de l'année, évitons d'appesantir nos cœurs par les excès du boire et du manger ; en ce temps, faisons plus encore, en pratiquant le jeûne. Quant à ceux qui jeûnent en dehors même de cette sainte quarantaine, qu'ils ajoutent, durant ces

jours de pénitence, quelques mortifications nouvelles à leurs mortifications ordinaires. Ah ! unissons-nous à Dieu par une application plus fréquente et plus forte à la prière. N'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme ; soyons tous d'une fidélité inviolable ; soupirons sur cette terre d'exil après la seule et véritable patrie : que cette patrie soit l'objet de nos désirs et de notre ardent amour. Que nul ne porte envie au don de Dieu qu'il n'a point et qu'il voit chez autrui, et que nul ne le tourne en dérision. Quand il s'agit de biens spirituels, regardons comme étant à nous ce que nous aimons dans notre frère, et que notre frère regarde comme étant à lui ce qu'il aime en nous. Que personne, sous prétexte d'abstinence, ne s'applique à changer plutôt qu'à diminuer ses plaisirs, à chercher des mets exquis, parce qu'il ne fait point usage de viandes, ou des boissons rares à la place du vin dont il se prive. Ce serait en apparence mortifier la chair, et en réalité favoriser ses appétits sensuels. Sans doute, tout aliment est pur pour celui qui est pur ; mais la vie molle n'est pure pour personne. (*Serm.* 205.)

JEUDI

C'est surtout pendant le Carême que le chrétien doit s'appliquer à la prière et aux autres bonnes œuvres.

Nous devons offrir à Dieu des œuvres qui soient en rapport avec ce temps de pénitence ; non que ces œuvres puissent être utiles au Seigneur : nous seuls en recueillerons les fruits. Pendant le reste de l'année, la prière, le jeûne, l'aumône sont des œuvres familières à

tout chrétien fervent ; mais les jours solennels qui commencent, sont de nature à exciter l'ardeur de ceux qui d'habitude négligent la pénitence, et à inspirer une ferveur nouvelle à ceux qui la pratiquent avec une fidélité plus constante. Toute notre vie d'ici-bas est un temps d'humiliation, et nous en trouvons le symbole en ces jours où Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert et est mort pour nous, semble renouveler chaque année les souffrances de sa passion. Car ce qu'il a fait une seule fois dans toute l'étendue des temps pour renouveler notre vie, nous en célébrons l'anniversaire, afin d'en perpétuer le souvenir.

L'humilité du Christ consentant à être mis à mort est pour nous une vive exhortation à devenir humbles ; sa résurrection, qui précède celle de ses serviteurs, nous donne, dans son élévation, le gage de notre future grandeur. « Si nous mourons avec Jésus-Christ, nous dit l'Apôtre, nous vivrons aussi avec lui ; si avec lui nous souffrons, avec lui nous règnerons. » (2. Tim. 2.) Remplissons avec toute la piété possible la première de ces conditions de notre existence : à Pâques nous n'en célébrerons que mieux les joies de la Résurrection. Nous ne pourrons jouir alors en réalité de la gloire qui nous est promise : du moins, une fois passés les jours d'humiliation, nous aurons le droit de nous livrer aux saints transports de notre glorieuse espérance.

Mais, pour que nos prières prennent plus facilement leur essor et parviennent jusqu'à Dieu, donnons-leur les deux ailes de l'aumône et du jeûne. Un chrétien comprend combien il doit respecter le bien d'autrui, quand il voit une espèce de larcin dans le refus même de son superflu à l'indigent. « Donnez, dit le Seigneur,

et il vous sera donné; remettez, et il vous sera remis. » (Luc. 6.) Pratiquons avec charité, avec ferveur, ces deux sortes d'aumônes, l'assistance du pauvre et le pardon des injures, puisque nous prions Dieu de nous combler de biens, et de nous épargner les maux que nous méritons.

« Donnez, il vous sera donné. » Quoi de plus juste que celui qui refuse de donner soit privé lui-même du plaisir de recevoir ? On accuserait d'impudence le laboureur qui voudrait moissonner un champ qui n'a pas été ensemencé: mais combien plus impudent, celui qui attend que Dieu lui fasse part de ses richesses, quand lui-même ferme l'oreille à la prière du pauvre ! Dieu est inaccessible à la faim, mais il veut qu'on le nourrisse dans la personne de l'indigent. Gardons-nous donc de mépriser Dieu réduit à l'indigence chez le pauvre, et notre indigence pourra recourir avec succès à son abondance divine. Nous sommes entourés de pauvres, et nous sommes pauvres nous-mêmes: donnons donc, si nous voulons recevoir. Après tout, qu'est-ce que nous donnons ? Et pour ce peu de biens visibles, temporels et terrestres, que désirons-nous recevoir ? « Ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que son cœur ne saurait concevoir. » (1. Cor. 2.) Si par ses promesses Dieu ne nous le permettait, ce serait comme une effronterie de donner les biens de la terre pour recevoir les biens du ciel. Et encore, ces biens de la terre, les posséderions-nous sans la libéralité de Celui-là même qui nous exhorte à les donner ? De quel front pouvons-nous donc espérer ces deux genres de biens de la part du Seigneur, quand nous faisons si peu de cas de sa volonté, dans l'usage qu'il nous prescrit des biens inférieurs du temps ?

« Remettez, et il vous sera remis. » Pardonnez, et on vous pardonnera. Que le serviteur de Dieu se réconcilie avec son frère, s'il ne veut être justement châtié par son Maître. En ce genre d'aumône, personne ne saurait alléguer sa pauvreté. Celui-là même qui n'a pas de quoi pourvoir à sa subsistance de quelques jours, peut, en pardonnant, mériter une vie éternelle. Ici on donne sans intérêt, on s'enrichit en donnant, et on ne perd ce qu'on possède qu'en refusant de donner. S'il est des inimitiés qui ont duré jusqu'à maintenant, il faut les éteindre et y mettre un terme. Il est nécessaire de les détruire, pour qu'elles ne détruisent pas ; de les bannir, pour se délivrer de leur joug ; d'en confier la ruine au Rédempteur, sous peine, si on les garde, d'y rencontrer une perte irréparable.

Oui, que notre prière s'appuie sur l'humilité et la charité, sur le jeûne et l'aumône, sur la tempérance et le pardon, sur l'amour du bien et la haine du mal. C'est ainsi qu'elle ne cherchera pas en vain la paix : la paix sera infailliblement sa récompense. Elle est puissante, la prière qui s'élève sur les ailes des vertus. Elle pénètre les cieux, où nous a précédés le Christ, qui est notre paix. (*Serm.* 206.)

VENDREDI

Utilité et nécessité du jeûne ordonné pendant le Carême.

En quoi est-il utile de se priver pendant quelque temps de nourriture et de satisfaction charnelle ? La chair nous incline vers la terre ; l'esprit tend au ciel ; l'amour l'enlève, mais le corps l'appesantit. « Le corps

corruptible aggrave l'âme, et cette habitation terrestre l'accable et la trouble de mille soins. » (Sag. 9.) La chair est donc pour l'âme un fardeau qui entrave son vol. S'il en est ainsi, plus on met sa joie dans la pensée de la vie céleste, plus on se décharge de l'écrasante tyrannie des appétits sensuels. Voilà ce que nous faisons par le jeûne.

A ce compte, le jeûne n'est pas une chose superflue, peu importante. En suivant ici la coutume de l'Église, imposons silence à toute parole ou pensée qui la blâmerait ; fermons l'oreille aux suggestions du tentateur qui viendrait nous dire : Que faites-vous en jeûnant ? Vous nuisez à votre vie, vous lui refusez un plaisir nécessaire, vous devenez votre ennemi et votre bourreau. Dieu peut-il se plaire à ces tortures ? Il serait cruel, s'il prenait plaisir à ces souffrances. — Répondons à ce mauvais conseiller : Si je me châtie, c'est pour que Dieu m'épargne ; je me punis pour attirer sur moi sa pitié, pour me rendre agréable à ses yeux, pour goûter ses délices, car on immole la victime avant de la placer sur l'autel. Mon corps embarrassera moins mon âme.

Répondons encore à ce démon de la sensualité : Lorsque, en voyage, un cheval se montre pétulant, capable de renverser son cavalier, celui-ci n'essaie-t-il pas, pour sa propre sûreté, de dompter par la faim ce cheval fougueux et rebelle ? Eh bien, je voyage vers la Jérusalem céleste ; la voie que je parcours et qui doit m'y conduire, c'est le Christ ; le corps est ma monture : souvent il m'emporte et m'écarte de la voie : et je n'emploierais pas le jeûne pour maîtriser sa fougue ! — Quiconque est sage sait par sa propre expérience combien le jeûne est utile. Cette chair qu'il

faut dompter maintenant, ne faudra-t-il pas la dompter toujours ? Tant qu'elle sera soumise aux caprices du temps et aux lourdes conditions de la mortalité, elle aura ses écarts : nous ne les connaissons que trop, ainsi que le danger qui les accompagne. Notre chair est corruptible, elle n'est pas ressuscitée ; elle ne jouit pas de la gloire que lui réserve le ciel; nous ne sommes pas encore semblables aux Anges de Dieu. C'est pourquoi nous avons toujours ici-bas à combattre la chair, pour la dompter, la soumettre et la forcer à nous obéir.

Est-ce à dire pour cela que nous haïssons notre chair, parce que nous voulons qu'elle nous obéisse ? Un père corrige son fils, pour en obtenir obéissance : est-ce là de la haine, comme s'il s'agissait d'un ennemi? Un maître ne peut-il pas aimer son serviteur et ne pas lui épargner cependant les corrections qu'il mérite, et qui ont pour but de le ramener au devoir ? L'Apôtre nous apporte à ce sujet le témoignage de sa parole : « Je cours, non au hasard : je combats, non comme un homme qui frappe l'air : mais je châtie mon corps, et le réduis en servitude, de peur que, après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. » (1. Cor. 9.) La chair, à cause de sa condition mortelle, a donc des appétits terrestres qui lui sont propres ; mais nous pouvons les arrêter en usant du frein. Pour cela, n'accordons jamais au corps une satisfaction défendue, et abstenons-nous quelquefois des choses permises. S'accorder tout ce qui est permis, c'est côtoyer la rive défendue. Agissons donc en tout et partout selon les règles de la tempérance. Ce n'est qu'au prix des joies charnelles qu'on achète les joies de l'esprit. (*Util. du jeûne.*)

SAMEDI

Pendant le jeûne du Carême, il faut éviter toute recherche d'une nourriture plus délicate, et ne songer qu'à mortifier le vieil homme.

Jeûnons en humiliant nos âmes : le jour approche où le Maître de l'humilité s'est humilié lui-même, et a obéi jusqu'à mourir. Imitons son crucifiement : attachons à la Croix, avec les clous de l'abstinence, nos passions domptées. Châtions notre corps, réduisons-le en servitude ; et, pour que la chair ne nous entraîne pas dans des excès coupables, sachons la soumettre, en lui retranchant une partie des jouissances permises. En tout temps, il importe de fuir les excès : durant ces jours de pénitence, on doit renoncer aux festins les plus légitimes. Il en est qui recherchent les aliments maigres les plus variés et les plus exquis, et semblent profiter de ce temps pour se livrer à des raffinements de sensualité dont ils rougiraient en toute autre circonstance, en sorte qu'ils font servir le Carême, non à réprimer leurs anciennes convoitises, mais à inventer de nouveaux plaisirs. (*Serm.* 207.)

Ne cédons pas à ces perfides tendances, et sur ce point soyons des plus vigilants. Joignons les privations au jeûne : mortifions-nous sur la quantité des aliments; évitons tout ce qui peut exciter la sensualité. Il s'agit ici surtout de mettre un frein à l'appétit sensuel. Esaü ne perdit ses droits aux bénédictions divines que pour le désir immodéré d'un simple plat de lentilles. Le saint roi David se repentit d'avoir trop vivement désiré

boire un peu d'eau. Aux mets délicats, préférons donc les aliments communs et ordinaires, et avec eux, sans avidité aucune, restaurons, ou plutôt soutenons notre corps épuisé par le jeûne.

Est-il rien de plus déraisonnable que de choisir l'époque destinée aux mortifications corporelles, pour procurer au corps des satisfactions qui lui sont inconnues le reste de l'année ? N'est-ce pas transformer le Carême en un temps que la sensualité ne voudrait jamais voir finir ? Évitons de tels écarts, et méditons ces paroles de l'Écriture : « Ne suivez pas vos concupiscences. » (Eccli. 18.) Si nous devons être sans cesse fidèles à ce précepte salutaire, combien plus en ces jours de sainte tristesse ! Il serait honteux de s'y permettre des jouissances extraordinaires, d'autant plus honteux qu'il y a véritablement une faute à ne se priver d'aucune des douceurs habituelles de la vie. (*Serm.* 210).

PREMIER DIMANCHE

Nécessité, pour les rendre plus agréables à Dieu, d'appuyer sur l'aumône nos jeûnes et nos prières.

En ce temps nos prières doivent être plus ferventes que d'habitude. Mais, si nous désirons leur donner l'appui qui leur convient, faisons des aumônes plus abondantes. A nos aumônes ordinaires ajoutons ce que le jeûne et l'abstinence retranchent de nos aliments accoutumés. Que si par faiblesse de tempérament

nous ne pouvons diminuer notre nourriture pour augmenter la part du pauvre, pratiquons l'aumône d'une autre manière, d'autant plus largement que nous ne nous privons de rien. Sans doute alors nos prières n'auront point pour soutien la mortification du corps; du moins les aumônes plus généreuses que nous renfermerons dans le sein du pauvre, y prieront pour nous. C'est là le salutaire conseil de la Sainte Écriture : « Renfermez votre aumône dans le cœur de l'indigent, et elle priera pour vous » (Eccli. 29.) [*Serm.* 209.]

Par dessus tout, que chacun se souvienne des pauvres, et qu'il dépose dans le trésor céleste ce qu'il épargne par une vie plus frugale. Chrétien, donne au Christ, qui a faim, ce dont le jeûne te prive toi-même. Que ta mortification volontaire serve à nourrir celui qui n'a rien. Que ta richesse aime à se faire pauvre, pour que le pauvre ait la richesse capable de subvenir à ses nécessités. (*Serm.* 210.)

Oh! que nos jeûnes sont agréables à Dieu, quand ils nourrissent ceux que la pauvreté condamne à un jeûne perpétuel; quand ils nous châtient et réjouissent nos frères; quand leurs angoisses chez nous deviennent chez autrui le secours consolant qui dilate leur cœur! Heureux celui qui jeûne et sait avec joie rassasier sa faim en rassasiant celle des autres. Le Christ affirme qu'il a faim dans la personne du pauvre : quoi de plus doux et de plus divin que de lui donner à manger? (*Serm.* 143. *et* 144. *Append.*)

Multiplier les aumônes en ce saint temps est, pour ainsi dire, un devoir. Peut-on faire un plus juste usage de ce que l'abstinence retranche, qu'en l'employant à secourir les affamés? Quelle injustice ne serait-ce pas de profiter des privations imposées par la

loi de l'abstinence, pour grossir les trésors de l'avarice ou augmenter les réserves de la sensualité! Considérons donc à qui nous devons distribuer ce que nous nous ôtons à nous-mêmes. Ah! ce que la tempérance ôte au plaisir, laissons la miséricorde le consacrer à la charité.

Que dire, en outre, de cette œuvre charitable par excellence pour laquelle on n'a rien à tirer de sa bourse, et qui ne s'accomplit qu'avec le cœur? Ce n'est que du cœur qu'ici l'aumône procède, et le cœur qui la refuse perd beaucoup plus à la retenir qu'à s'en dépouiller. Il s'agit de la colère que l'on a conçue contre son prochain. Quoi de plus insensé que d'éviter au dehors un ennemi, et d'en conserver un mille fois plus dangereux au fond de son âme? Aussi l'Apôtre nous fait-il cette recommandation : « Que le soleil ne se couche point sur votre colère, » et il ajoute aussitôt « Ne donnez pas entrée au démon. » (Éph. 4.) C'est ce que semble faire quiconque ne se hâte pas de chasser la colère de son cœur : cette colère est une porte qui donne entrée au démon. Veillons donc à ce que le soleil visible ne se couche pas sur notre haine, si nous ne voulons pas que notre âme soit abandonnée par le soleil de justice.

S'il en est chez qui la colère ait persévéré jusqu'à présent, qu'ils la bannissent au plus tôt à cause de la Passion du Seigneur qui approche. Le Seigneur ne s'est point irrité contre ses bourreaux : du haut de sa Croix, il a versé pour eux ses prières et son sang. Oui, s'il en est dont le cœur ait obstinément nourri de la colère jusqu'aujourd'hui, qu'ils la regrettent avec hâte, afin que leurs prières puissent sortir de leurs lèvres avec assurance, sans obstacle, sans crainte, sans être arrêtées par les remords de la conscience, lorsqu'il

leur faudra dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Que nul ne l'oublie donc : nous avons tous à éviter les châtiments de Dieu, et à obtenir ses grâces. Eh bien : « Remettez, et il vous sera remis. » Voilà l'aumône aux ennemis. « Donnez, et il vous sera donné. » (Luc. 6.) Voilà l'aumône aux indigents. Par cette dernière nous attirons sur nous les dons divins ; par l'autre nous éloignons de nous les divins châtiments. *Serm.* 208.)

LUNDI

Le Christ nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. A son exemple, appliquons-nous à l'amour du prochain.

Que nos jeûnes ne soient pas semblables à ceux que condamne le prophète Isaïe, lorsqu'il s'écrie : « Est-ce là le jeûne que j'ai choisi? dit le Seigneur. » (Is. 58.) Dieu repousse les jeûnes des gens querelleurs, et n'a pour agréables que ceux qu'accompagne la charité. Il n'aime pas les oppresseurs, il recherche les chrétiens qui allègent le fardeau de leurs frères ; les cœurs qui ne vivent que d'inimitiés, il les rejette; les cœurs prompts à remettre les offenses, il en fait l'objet de son amour. (*Serm.* 206.)

Les doux et les humbles possèdent la facilité miséricordieuse du pardon. Ils savent s'humilier devant ceux qu'ils ont offensés, et pardonner eux-mêmes les injures reçues, afin de ne point tomber sous le joug de Satan, qui triomphe des dissensions des chrétiens. Voilà l'au-

mône avantageuse par excellence, de remettre ce qu'on nous doit, pour que le Seigneur nous remette ce que nous lui devons. Autrement, nous en éprouverions les rigueurs inexorables, comme il arriva au serviteur dont il est parlé dans l'Évangile. Son maître lui redemanda le paiement de toute la dette qu'il lui avait d'abord remise et qui se montait à dix mille talents, parce que, après avoir été traité avec tant de miséricorde, il avait refusé de faire lui-même miséricorde à son compagnon, qui lui devait seulement cent deniers. *Matth.* 18.)

Ce genre de bonnes œuvres n'admet aucune excuse : la volonté seule y tient lieu de tout. On peut dire : Je ne puis jeûner, faible est mon estomac. On peut dire : Je voudrais donner aux pauvres, mais je n'ai rien, ou j'ai si peu que je m'exposerais, en donnant, à tomber dans l'indigence. Mais qui peut dire : Je n'ai point pardonné par raison de santé, ou parce que je n'avais pas la main libre pour lui offrir le pardon? « Remettez, et il vous sera remis. » Le corps n'a rien à faire ici : l'âme n'a besoin d'aucun de ses membres pour accorder ce qu'on lui demande. Tout se fait ici par la volonté et s'accomplit par elle. Agissons donc sans crainte, donnons avec confiance : il n'y a point de douleur à souffrir dans le corps, point de perte à subir dans la maison.

Quel crime de ne point pardonner à un frère repentant, lorsqu'il nous est commandé d'aimer nos ennemis eux-mêmes! Est-il possible de donner encore le nom de chrétien à celui qui, pendant ces jours de sanctification, ne veut pas renoncer à des inimitiés qu'il n'aurait jamais dû concevoir? (*Serm.* 218.)

En ce temps de saintes observances, notre devoir à

tous est donc de nous réconcilier avec nos frères, de nous pardonner les uns les autres. Tel est l'unique moyen de célébrer en toute assurance la Passion et la Pâque du Seigneur. Il ne devait rien à personne, et il a payé la rançon de ses débiteurs ; il n'avait offensé personne et contre lui s'était élevé le monde entier : cependant, au lieu des justes châtiments qu'il pouvait infliger, il n'a promis que des récompenses. Nous l'avons pour témoin dans nos cœurs ; il voit si nous demandons sincèrement pardon à ceux que nous avons blessés ; il voit si nous sommes vraiment disposés à pardonner à nos ennemis et à prier pour eux. Oh ! loin de nous toute pensée de vengeance. (*Serm.* 211.)

Un chrétien ne doit-il pas imiter Jésus-Christ ? Quel exemple d'humilité, et quel remède à notre orgueil ! Homme mortel, pourquoi lèves-tu la tête ? Pâture de la mort, pourquoi cette raideur ? Futur cadavre infect, pourquoi cette enflure ? Tu t'agites, tu gémis, tu t'échauffes, parce que tu as été offensé ; tu demandes réparation, ardente est ta soif de représailles ; tu n'auras de repos qu'après t'être vengé. Es-tu chrétien ? Si tu es chrétien, attends que Jésus-Christ, ton roi, se soit vengé le premier, car il ne l'a point fait encore, lui qui a tant souffert pour toi. Et pourtant cette haute Majesté pouvait ne rien souffrir, ou tirer aussitôt vengeance de ses ennemis. Mais en lui la puissance a servi de mesure infinie à la patience. « Il a souffert pour nous tous, nous laissant ainsi un exemple à imiter et d'admirables traces à suivre. »(1. Pierre. 2.) [*Serm.* 304.]

MARDI

Même sujet.

Si des inimitiés qui n'auraient jamais dû naître, ou que nous aurions dû étouffer sans retard, ont cependant persévéré jusqu'à cette époque solennelle, soit par négligence, soit par opiniâtreté, soit par une honte plus orgueilleuse que modeste, faisons-les cesser dès aujourd'hui. Le soleil ne devait pas se coucher sur notre colère ; mais, après l'avoir laissé tant de fois se coucher et se lever sur elle, qu'elle s'éteigne enfin, et qu'elle se couche pour ne plus jamais se lever. La négligence oublie d'imposer un terme à la discorde fraternelle ; l'opiniâtreté s'obstine à refuser le pardon ; la honte, inspirée par l'orgueil, dédaigne de le demander. Voilà les trois vices qui perpétuent les haines, mais qui tuent les âmes où elles vivent.

Que la mémoire réveille donc la négligence ; que la miséricorde assouplisse l'opiniâtreté ; qu'une humble prudence combatte la honte et l'orgueil qui l'inspire. Nous rappelons-nous avoir négligé le devoir de la réconciliation : secouons cette mollesse. Sommes-nous résolus à rester intraitables pour nos débiteurs : songeons que nous sommes les débiteurs de Dieu. Rougissons-nous enfin de demander pardon : triomphons de cette fausse honte par une crainte louable et salutaire. C'est ainsi que, en frappant de mort toute funeste inimitié, nous attirerons la vie en nous, la vie si sainte de la charité. Que si nous en jouissons déjà, efforçons-nous par nos vertus de la développer ; si elle nous manque, cherchons à l'obtenir par nos prières. (*Serm.* 209.)

Rien de plus utile que ces conseils. La vie de la terre est fragile et mortelle ; elle est assaillie par d'innombrables tentations ; elle a besoin que Dieu la préserve du naufrage ; même chez les justes, elle ne peut être exempte de quelques péchés. Contre ces faiblesses menaçantes, un puissant remède nous a été donné dans l'Oraison du Seigneur : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Nous avons fait avec Dieu un pacte, un contrat, et, dans l'acte même, nous avons souscrit la condition sans laquelle nos dettes, nos offenses ne sauraient nous être remises. Si nous pardonnons, nous demandons à Dieu, avec une pleine confiance, qu'il nous pardonne lui-même ; si nous refusons de pardonner, n'espérons pas de pardon pour nos péchés : ce serait nous abuser étrangement, ce serait nous tromper. Quant à Dieu, il n'induit personne en erreur.

Il est naturel à l'homme de s'irriter, et plût à Dieu que la colère nous fût entièrement inconnue ! Oui, c'est là une faiblesse humaine. Mais la colère n'est d'abord qu'une petite tige qui sort de terre : gardons-nous de l'arroser de soupçons, car elle deviendrait bientôt la poutre de la haine. Autre chose est la haine, autre chose la colère. Un père s'emporte contre son fils, sans le haïr : il ne veut que le corriger, par affection pour lui. Comparée à la haine, la colère n'est qu'une paille ; mais, si on la nourrit, elle se change en haine, et c'est cette poutre, conservée dans le cœur, qui nous ôte le droit de reprendre la colère chez autrui. Si donc, dès le commencement, nous avons soin d'arracher la paille et de la rejeter loin de nous, la charité fraternelle restera sans dommage (*Serm.* 211.)

MERCREDI

Qualités de la prière à laquelle il faut, pendant le Carême, se livrer plus fréquemment et avec plus de ferveur.

L'aumône et le jeûne sont les ailes qui, en ce saint temps, aideront notre prière à monter vers le ciel. L'homme peut sans témérité implorer la miséricorde divine, lorsque lui-même fait miséricorde à ses semblables, et que les fantômes des convoitises charnelles ne viennent pas obscurcir de leurs ténèbres la lumineuse intention de son cœur devant Dieu. Mais que notre prière soit pure ; que ce soit la charité, non la cupidité qui nous la dicte ; qu'elle ne souhaite point de mal à nos ennemis ; qu'elle ne nous serve point à exhaler nos rancunes contre ceux que notre vengeance ne peut atteindre. (*Serm.* 207.)

Tous les jours, des hommes viennent dans le lieu saint, fléchissent les genoux, frappent leur front contre terre, quelquefois arrosent de larmes leur visage, et, dans cet état d'humiliation et de trouble, disent à Dieu : Seigneur, vengez-moi, faites périr mon ennemi ! Eh bien, oui : qu'il fasse périr l'ennemi qui les persécute ! Mais cet ennemi n'est pas leur frère : c'est la haine même qu'ils lui portent. Oh ! que cette haine périsse, que ce soit là l'objet de leur demande ! Quant à leur frère, qu'il soit sauvé, et avec lui leur propre cœur, revenu à la vie de la charité et de l'amour fraternel. Voilà la vengeance qu'il leur faut réclamer de Dieu : elle éloignera leur persécuteur, et elle leur

permettra de retrouver le frère qu'ils avaient perdu. (*Serm.* 211.)

Notre prière doit s'attaquer à la malice de notre ennemi : que cette malice meure, mais que cet ennemi vive. A quoi bon la mort d'un ennemi ? La mort nous en délivre ; mais un ennemi de moins nous procure-t-il un ami ? Si, au contraire, sa malice vient à mourir, non seulement on est débarrassé de sa haine, mais encore on jouit de son amitié. (*Serm.* 56.)

De même que le jeûne et l'aumône nous prédisposent admirablement à la prière, de même notre prière accomplit elle-même le devoir de l'aumône et du jeûne, lorsque, d'une part, nous l'adressons à Dieu, nous la répandons en sa présence pour nos ennemis aussi bien que pour nos amis, et que, d'autre part, elle prive de tout aliment dans nos âmes la colère, la haine et autres vices non moins pernicieux. Par le jeûne nous nous abstenons de certains aliments utiles : combien plus la prière doit-elle s'abstenir de ce qui est un poison ! Aux heures déterminées et convenables, nous donnons au corps la juste nourriture dont il a besoin : mais à notre prière il nous est défendu en tout temps de mêler des excitants empoisonnés. Elle est tenue, sous ce rapport, à un jeûne perpétuel, d'autant plus qu'elle a une nourriture particulière qu'il lui est ordonné de prendre sans interruption, celle que lui prépare la charité. (*Serm.* 207.)

L'homme obstiné dans ses haines, que fera-t-il, quand il se présentera pour prier ? Il commencera par dire : « Notre Père, qui êtes aux cieux. » Ensuite : « Que votre nom soit sanctifié. » Après : « Que votre règne arrive. » Et en continuant : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. » Il poursui-

vra : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » Et, ce qui suit, voudra-t-il l'omettre ou y substituer autre chose ? Non, il n'est pas possible de passer, il se trouve arrêté. Il faut, ou bien qu'il dise sincèrement : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; » ou bien qu'il ne fasse pas cette prière, s'il n'a point de péché à se reprocher. Mais, dans ce dernier cas, que devient la parole de l'Apôtre : « Si nous prétendons être sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous? » (1 Jean. 1.) Si, au contraire, sa conscience lui rappelle sa fragilité, qui le rend participant de l'iniquité universelle, il dira : « Pardonnez-nous nos offenses. » Mais s'il ne veut pas remettre à son frère l'offense qu'il en a reçue, ajoutera-t-il : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ? » S'il ne l'ajoute pas, il n'obtiendra rien ; s'il l'ajoute, il commettra un mensonge. Qu'il les dise, pourvu que ce soit sincèrement. Mais comment les dira-t-il en toute vérité, lui qui n'a pas voulu pardonner à son semblable ? (*Serm.* 211.)

JEUDI

En ce temps, le souvenir de Notre-Seigneur qui nous a comblés de tant de biens, et a souffert pour notre salut tant de maux, doit exciter en nous un zèle tout spécial pour les bonnes œuvres.

C'est par l'aumône, le jeûne et la prière qu'il nous faut, avec l'aide du Seigneur notre Dieu, triompher des embûches du démon, des tentations du siècle, des

épreuves de la vie, des attraits de la chair, des orageuses révolutions sociales, de toutes les adversités temporelles et spirituelles. Il n'est aucun temps de sa vie où le chrétien ne doive être fervent pour ces bonnes œuvres ; mais il doit l'être surtout aux approches de la solennité pascale. Le retour de cette solennité excite nos âmes en renouvelant en elles le souvenir salutaire de ce que le Fils unique de Dieu a fait à notre égard, du jeûne et des prières qu'il n'a pas dédaigné de pratiquer pour nous, et de tant de grâces qui ont accompagné l'aumône de son sang.

Quelle miséricorde plus grande pour les hommes malheureux que celle qui a précipité du ciel à leur secours le Créateur du ciel ; qui a revêtu d'un corps terrestre le Créateur de la terre ; qui a rendu mortel comme nous l'égal du Père dans l'éternité ; qui a réduit à l'état de serviteur le Maître du monde ; qui a humilié le Pain et la Plénitude jusqu'aux souffrances de la faim et de la soif, la Force jusqu'à la faiblesse, la Vie jusqu'à la mort ! Et pourquoi ? Pour nourrir nos âmes affamées, arroser notre sécheresse, expier nos crimes, relever nos défaillances, enflammer notre charité.

Quelle plus grande miséricorde pouvait nous montrer le Créateur qu'en devenant créature, le Dominateur suprême qu'en se faisant esclave, le Rédempteur qu'en permettant qu'on le vendît, le Glorificateur qu'en se courbant sous l'humiliation, la Résurrection en personne qu'en se laissant mettre à mort ! Pour accomplir le devoir de l'aumône, il nous est commandé de donner du pain à l'indigent : et l'Homme-Dieu, pour nous nourrir de lui-même, s'est auparavant et pour nous livré lui-même à ses bourreaux. Il nous est ordonné

d'offrir l'hospitalité à l'étranger : et le Dieu fait homme est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Ah ! bénissons donc ce Verbe incarné « qui pardonne toutes nos injustices, guérit toutes nos langueurs, nous délivre de la mort, nous couronne de tendresse et d'amour, et comble de biens tous nos désirs. » (Ps. 102.) A cette immense aumône de Dieu, ne convient-il pas de répondre par des aumônes d'autant plus abondantes et plus multipliées que nous approchons davantage du jour où nous célèbrerons tous ces grands souvenirs, (*Serm.* 207.) où nous solenniserons le don que Dieu nous a fait de son Fils unique, non afin qu'il vécût avec nous, mais afin qu'il mourût pour nous. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 30.)

Inépuisable est la miséricorde de Dieu, sa bonté n'a point de bornes. Il nous a rachetés par le sang de son Fils, alors que nous étions anéantis sous le poids de nos péchés. Il avait fait quelque chose de grand, lorsqu'il créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Mais par le péché nous étions devenus un véritable néant ; nos parents nous avaient transmis le triste héritage de la mortalité, et nous formions une masse d'iniquité et de colère. Et cependant il a plu à Dieu, dans sa miséricorde, de nous racheter au prix infini du sang de son Fils, innocent et pur de tout péché dans sa naissance, dans sa vie, comme dans sa mort. Pourrait-il donc vouloir nous laisser périr ? S'est-il occupé de notre rachat pour nous perdre ? Ne l'a-t-il pas opéré pour nous délivrer tous et nous sauver ? Si nos péchés nous dominent, Dieu n'oublie pas le prix que lui a coûté notre rançon et dont la grandeur est sans mesure. Toutefois ne comptons pas en présomptueux sur sa miséricorde, si nous ne luttons pas avec

énergie contre nos péchés, et n'espérons pas, si nous avons commis certaines fautes énormes, que sa miséricorde veuille jamais s'associer à aucune iniquité. (*Serm.* 22.)

VENDREDI

Pleurons maintenant avec le Christ souffrant, pour pouvoir nous réjouir avec le Christ ressuscité.

Par une suite naturelle de notre malheureuse condition, et aussi par un dessein de la miséricorde de Dieu, le temps de la tristesse précède le temps de la joie, le temps du travail celui du repos, le temps de l'affliction celui de la félicité. Le temps de la tristesse, du travail et de l'affliction est l'œuvre de nos péchés ; le temps de la joie, du repos, de la félicité, n'est point la récompense de nos mérites, mais le fruit de la grâce chrétienne. Ce que nous méritons diffère grandement de ce que nous espérons : nous ne méritons que des maux, et nous espérons des biens éternels, et, ces biens, nous les devrons à la miséricorde de notre Créateur. (*Serm.* 254.)

De là, deux époques dans notre existence : l'une attristée par les tentations et les tribulations de cette vie, l'autre remplie d'une sécurité et d'une allégresse sans fin. C'est à cause de ces deux époques que l'Église a institué la célébration de deux temps, dont l'un devance et l'autre suit la fête de Pâques. Le premier est la figure de l'affliction où nous vivons actuellement ; le second est la figure de la béatitude dont nous jouirons un jour. En conséquence, les fêtes que nous

célébrons avant Pâques, sont l'image de notre vie terrestre; celles que nous célébrons après, sont l'image du bonheur que nous ne possédons pas encore. Voilà pourquoi nous passons le premier de ces temps au milieu des jeûnes et des prières : mais le second, nous le consacrons, en interrompant nos jeûnes, à la louange de Dieu. Ces temps ont été tous les deux manifestés avec éclat dans la personne du Christ notre chef. Sa passion nous montre notre vie actuelle avec ses épreuves : le travail, la souffrance et enfin la mort. Au contraire, sa résurrection et sa glorification nous montrent la vie dont il nous investira, lorsqu'il viendra rendre à chacun ce qu'il aura mérité : aux bons, la récompense ; aux méchants, le châtiment. (*Disc. sur le Ps.* 148. *n.* 1.)

La Passion du Seigneur représente le temps où nous sommes, le temps des pleurs. Les coups de fouet, les chaînes, les outrages, les crachats, la couronne d'épines, le vin mêlé de fiel, l'éponge trempée dans le vinaigre, les insultes, les opprobres, enfin la croix, ces membres sacrés cloués à ce bois infâme, que symbolisent-ils, sinon les jours de tentations, de deuil et de mort qui composent notre existence présente? Temps à la face hideuse, comme était celle du divin Crucifié, qui « n'avait ni apparence ni beauté. » (Is. 53.) Mais cet aspect hideux s'est transformé en une beauté radieuse. Laquelle ? La beauté de la résurrection. C'est alors que le Christ est devenu « le plus beau des enfants des hommes. » (Ps. 44.) [*Serm.* 254.]

« Le Seigneur a glorifié son Saint. » (Ps. 4.) Jésus-Christ est venu s'associer à nos misères : il a eu faim, il a eu soif, il s'est assujetti à la fatigue et au sommeil. Malgré ses œuvres merveilleuses, il a subi d'indignes

traitements ; il a été flagellé, couronné d'épines, couvert de crachats, brutalement souffleté, attaché à une croix, percé d'une lance, déposé dans un tombeau. Mais, le troisième jour, il est ressuscité, après avoir achevé son travail et détruit la mort. Si donc nous fixons nos regards sur sa résurrection, nous verrons que Dieu a couvert son Saint d'une gloire si éclatante qu'il l'a ressuscité d'entre les morts et l'a honoré jusqu'à le faire asseoir à sa droite dans le ciel. C'est ainsi qu'il nous apprend quelles doivent être nos affections, si nous voulons jouir plus tard d'un bonheur dont la possession nous est impossible à présent.

Parvenir au bonheur en cette vie, nul ne le peut. Il faudrait pour cela trouver un bien qui fût absolument bon, et un tel bien est introuvable sur la terre. Que cherchez-vous donc? La vie heureuse. Elle n'est pas ici. Si vous cherchiez de l'or en un lieu où il n'en existe pas, celui qui saurait l'inutilité de vos recherches, ne vous dirait-il point : Pourquoi creusez-vous, pourquoi remuez-vous la terre? — Je cherche de l'or. — Sans doute, l'or a du prix ; mais il n'est pas où vous le cherchez. Vous ne faites qu'une fosse et qu'une tombe, vous ne trouverez rien. De même, lorsque vous dites : Je désire le bonheur, vous cherchez une chose précieuse ; mais le bonheur n'est pas de ce monde. Si Jésus-Christ l'a trouvé ici-bas, vous pouvez essayer de l'y trouver à votre tour. Or, considérez ce qu'a trouvé dans cette région où la mort vous attend, Celui qui venait d'une région bien différente : il a trouvé ce que la terre produit en abondance ; il a mangé avec vous ce qui remplit le cellier de votre misère ; il a bu du vinaigre et du fiel. Voilà ce qu'il a trouvé dans votre cellier. Mais en même temps, il vous a convié à son splendide ban-

quet, au festin du ciel, à cette table des Anges, dont il est lui-même le pain. En descendant chez vous, il n'a trouvé que des aliments amers, il n'a pas dédaigné, pour s'en nourrir, de s'asseoir à votre table, et, en retour, il vous a promis une place à la table des délices célestes.

Ah! puisqu'il n'a pas repoussé notre table couverte d'amertumes, croyons, c'est à quoi il nous exhorte, croyons fermement que nous goûterons plus tard les fruits savoureux de son paradis. Il a pris sur lui nos douleurs : il ne nous ferait point partager ses joies! C'est sa vie qu'il nous a promise, et de cette promesse il nous a donné un gage des plus inattendus et des plus certains : il a souffert la mort pour nous! Refuserez-vous de croire, semble-t-il nous dire du haut de sa croix, que je vous destine à partager ma vie dans un séjour où personne ne meurt, où le bonheur est parfait, où la vie ne subit aucune altération et ne s'épuise jamais? Refuserez-vous de croire à cette béatitude qui est la patrie des esprits angéliques, l'amitié du Père et du Saint-Esprit, le banquet éternel, l'inappréciable gain de m'avoir pour frère, pour richesse inamissible, pour aliment d'éternité? Eh bien, voilà mon sang et ma mort pour gage de ma parole. Ainsi donc, pendant que nous vivons dans une chair corruptible, mourons avec le Christ par un complet changement de cœur et de conduite, vivons selon le Christ par l'amour et la pratique de la sainteté. Quant à la vie bienheureuse, nous l'obtiendrons, lorsque nous nous élèverons vers Celui qui s'est abaissé vers nous, lorsque nous serons avec le Dieu mort pour notre rédemption. (*Serm.* 231.)

SAMEDI

Pour être glorifié avec le Christ régnant au ciel, il faut maintenant se glorifier dans sa croix.

« Et moi, mes frères, lorsque je suis allé vers vous, pour vous annoncer le témoignage du Christ, je n'y suis point allé dans la sublimité du discours et de la sagesse. Car je n'ai pas prétendu parmi vous savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (1. Cor. 2.) Mais, en ne possédant que cette science, l'Apôtre n'ignorait absolument rien. C'est une grande science que de connaître Jésus-Christ crucifié ; mais l'Apôtre la place sous les yeux des petits enfants comme un trésor enveloppé. « Jésus crucifié, » que de richesses dans ce trésor ! Dans un autre endroit, saint Paul, craignant que quelques fidèles ne fussent détournés de Jésus-Christ par une fausse philosophie et de vains sophismes, leur promet qu'ils trouveront dans le divin Crucifié un trésor de science et de sagesse. « Prenez garde qu'on ne vous séduise par la philosophie et par des raisonnements trompeurs, selon les éléments du monde, et non selon le Christ, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. » (Col. 2.)

Ne vous laissez donc pas induire en erreur au nom de la science. Approchez-vous de ces trésors cachés, et priez pour qu'ils vous soient révélés. Philosophe insensé de ce monde, ce que tu cherches n'est rien. Que te sert-il d'être dévoré par la soif, si tu marches dédaigneusement sur la fontaine sans t'y arrêter ? Tu

méprises l'humilité, parce que tu ne connais pas la majesté. « S'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de la gloire. » (1. Cor. 2.) Pour moi je ne prétends savoir autre chose que ses humiliations. Les superbes s'en moquent ; mais en eux s'accomplissent ces paroles du Roi-Prophète : « Vous avez réprimé les orgueilleux ; maudits soient ceux qui s'éloignent de vos préceptes. » (Ps. 118.) Et quel est le grand précepte du Christ, sinon de croire en lui et de nous aimer les uns les autres? Qu'est-ce que croire en lui, sinon croire en lui crucifié ? Ici l'orgueil refuse d'entendre, mais que la sagesse écoute.

Ce qui nous est commandé, c'est la foi en Jésus crucifié, une foi entière. Le superbe lève la tête, enfle sa voix, prend un ton déclamateur et persifle le Christ en croix. Pourquoi ces moqueries insolentes? Ses yeux s'arrêtent au vêtement méprisable, et ne pénètrent pas jusqu'au trésor que ce vêtement recouvre. Il voit la chair, il voit l'homme, il voit la croix, il voit la mort, toutes choses qui ne lui inspirent que le mépris. Arrête, ne passe pas avec tant de dédain, retiens tes insultes. Attends, approfondis ce mystère : au dedans, peut-être, il contient des attraits puissants qui te captiveraient. Puisses-tu y trouver « ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme ! » (1. Cor. 2.)

L'œil ne voit que la chair ; mais sous la chair il y a ce que l'œil ne peut voir. L'oreille entend la voix ; mais il y a dans la voix ce que l'oreille n'entend pas. L'idée terrestre qui monte dans le cœur, ne représente qu'un homme attaché et mort sur la croix ; mais en lui il y a une nature à laquelle le cœur ne saurait s'élever. Les pensées de ce cœur sont des pensées

ordinaires. « Il vint à l'esprit de Moïse, raconte la sainte Écriture, de visiter ses frères : » (Exod. 2.) C'était là une pensée purement humaine. Lorsque les disciples doutaient au sujet du Sauveur ressuscité, et qu'ils disaient, en le voyant : C'est lui, ce n'est pas lui ; c'est son corps, c'est un fantôme : c'était encore là des pensées vulgaires. « Pourquoi, leur dit Jésus, ces pensées s'élèvent-elles dans votre cœur ? » (Luc. 24.) Cherchons donc, si nous en sommes capables, non pas ce qui peut monter dans notre cœur, mais jusqu'où notre cœur peut mériter de monter lui-même. Si nous apprenons à nous glorifier dans la croix de Jésus-Christ, nous mériterons d'avoir part à la gloire de son royaume. C'est ce que l'Apôtre a vu : il a vu, non seulement les hauteurs qu'il devait atteindre, mais encore le chemin à prendre pour y parvenir. Hélas ! combien qui ont vu le terme et n'ont pas connu la route ? Ils ont aimé les grandeurs de la patrie, et ignoré l'humilité de la voie destinée à les y conduire. Donc, parfaitement instruit et de la fin et du moyen, l'Apôtre s'écrie : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Il aurait pu dire « dans la sagesse, » et il aurait dit vrai ; « dans la majesté, dans la puissance, » et c'eut été encore la vérité : mais il a dit « dans la croix. » Là où le philosophe mondain n'aperçoit qu'un principe révoltant de honte et de confusion, l'Apôtre trouve un trésor : en ne méprisant pas l'enveloppe grossière, il va jusqu'au trésor qu'elle dérobe à la vue, et jusqu'au précieux secours que ce trésor lui fournit. Quel secours ? « Par Jésus-Christ le monde est crucifié pour moi, et moi, je suis crucifié pour le monde. » Ah ! comment le monde pourrait-il être crucifié pour

lui, si le Créateur du monde n'avait été d'abord crucifié pour son salut? Donc, « que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » Dans quel Seigneur ! Dans le Christ crucifié. En lui s'unissent l'humilité et la majesté, la faiblesse et la puissance, la mort et la vie. Voulons-nous participer un jour à ses gloires : ne méprisons pas ses humiliations.

Telle est la doctrine chrétienne : se glorifier uniquement ici-bas dans la croix de Jésus. Ce qui est vraiment plein de mérites, ce n'est pas de mettre notre gloire dans la sagesse du Christ, mais bien dans sa croix, dans cette croix qu'outrage l'impiété, dans cette croix que la superbe insulte tous les jours. Non, chrétien, ne rougis pas de la croix de ton divin Maître. C'est pour te préserver de cette fausse honte qu'on a imprimé sur ton front, siège de la pudeur, ce signe de ta rédemption. Que ce souvenir te rende insensible aux railleries ignorantes des langues ennemies. (*Serm.* 160.)

DEUXIÈME DIMANCHE

Pour avoir le droit d'aspirer à la sublimité de la gloire, il faut aimer maintenant l'humilité de la Croix.

« Ses frères lui dirent : Partez d'ici et allez en Judée, afin que vos disciples aussi voient les œuvres que vous faites. Car personne n'agit en secret, lorsqu'il cherche lui-même à paraître ; manifestez-vous au monde. » (Jean. 7.) En donnant ce conseil à Jésus, ses frères s'intéressaient à sa gloire. Puisque vous opérez des

miracles, faites-vous connaître, manifestez-vous aux yeux de tous, afin que tous glorifient votre nom. C'était le langage de la chair à la chair, mais de la chair sans Dieu à la chair unie à Dieu. La prudence de la chair parlait au Verbe qui s'est fait chair et a daigné habiter parmi nous. — Que répondit le Seigneur ? « Mon temps n'est pas encore venu, mais le vôtre est toujours prêt. » Qu'est-ce à dire ? Le temps du Seigneur n'était pas encore arrivé ? Pourquoi donc avait-il apparu sur la terre ? L'Apôtre ne dit-il pas que « lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son fils ? » (Gal. 4.) Donc il a été envoyé lorsqu'il devait l'être : à ce compte, quel est le sens de ces paroles : « Mon temps n'est pas encore venu ? »

En lui donnant le conseil de rechercher sa gloire, ses frères n'obéissaient qu'à une inspiration mondaine et terrestre, ne pouvant souffrir qu'il restât dans l'obscurité. En leur disant donc que son temps n'était pas encore venu, le Sauveur ne voulait parler que du temps de sa gloire. Profonde et admirable réponse ! On l'engage à prendre souci de sa gloire : mais lui, que veut-il ? Il veut que les abaissements précèdent l'élévation ; c'est par l'humilité qu'il se frayera un chemin pour la gloire. Les disciples qui voulaient être assis l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, ambitionnaient aussi la gloire humaine : ils ne voyaient que le terme sans considérer le chemin. Le Seigneur leur rappela aussitôt la voie par laquelle il leur fallait passer pour arriver à la patrie. La patrie est élevée, mais la voie est humble. La patrie est la vie du Christ, la voie est sa mort ; la patrie est la demeure du Christ, la voie est sa passion. Quiconque refuse de suivre la voie, cherche en vain la patrie. (*Traité* 28 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Ah ! les fils de Zébédée désiraient le plus haut rang auprès du tout-puissant Père de famille. A leurs prétentions si ambitieuses, mais ignorantes du moyen à prendre pour les réaliser, le Seigneur répondit : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai ? » (Matt. 20.) Quel est ce calice, sinon le calice de ses opprobres et de ses douleurs, ce calice qui lui fut présenté, lorsque, personnifiant en lui notre faiblesse, il dit à son Père : « Que ce calice, si c'est possible, s'éloigne de moi ? » (Matth. 24.) Eh bien, ce calice, pouvez-vous le boire ? Vous avez soif de mes grandeurs, ayez soif auparavant de ma croix. Vous voulez régner, et vous asseoir sur mon trône glorieux : apprenez d'abord à dire : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » (*Serm.* 160.)

Nous sommes chrétiens : à ce titre, nous portons sur notre front le signe du Christ, et nous n'en rougissons pas, si nous le portons en même temps dans notre cœur. Le signe du Christ, c'est son humilité. Par une étoile les Mages l'ont connu ; le signe qui leur fut donné pour découvrir ce Roi était céleste et brillant Mais ce n'est point une étoile, c'est sa croix que le Christ a choisie pour être sur leur front le signe distinctif de ceux qui sont à lui. Les humiliations ont été le principe de sa gloire : il a relevé les humbles de l'abîme où elles l'ont fait descendre. (*Traité* 3 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Nous traçons sur notre front le signe de la croix. Beaucoup le font sans vouloir comprendre le sens de cet acte. Qu'ils le sachent donc : pour Dieu, il ne suffit pas de tracer les signes institués par lui : il faut les mettre en pratique. C'est en vain qu'on porte sur soi le signe de l'humilité de Jésus-Christ, si l'on porte en soi un cœur rempli d'orgueil. (*Serm.* 32.)

LUNDI

Pour arriver un jour où le Christ nous a précédés, ne quittons pas l'âpre sentier qu'il a lui-même suivi.

« Heureux celui dont le secours vient de vous ! Il a disposé dans son cœur des degrés pour monter de la vallée des larmes vers le but qu'il s'est proposé. » (Ps. 83.) Une vallée est un lieu bas, une montagne est un lieu élevé. La montagne que nous avons à gravir est une certaine hauteur spirituelle. Quelle est cette hauteur, si ce n'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Il nous a préparé lui-même la vallée des pleurs en souffrant, comme il nous a préparé la montagne à gravir en restant ce qu'il était en tant que Dieu. Quelle est la vallée des pleurs ? « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Quelle est cette vallée ? « Il a tendu la joue à qui le frappait, il a été rassasié d'opprobres. » (Lament. 3.) Quelle est la vallée des pleurs ? Il a été souffleté, couvert de crachats, couronné d'épines, cloué à la croix. Voilà la vallée des pleurs d'où nous devons monter. Mais où monterons-nous ? « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » C'est, en effet, le Verbe qui s'est fait chair et a habité parmi nous. Mais il est descendu vers nous, tout en restant en lui-même : il est descendu vers nous, afin de devenir notre vallée des pleurs ; il est resté en lui-même, afin d'être la montagne à gravir. « Dans les derniers jours, dit Isaïe, se manifestera la montagne du Seigneur préparée sur le sommet des monts. » (Is. 2.) Voilà où il faut monter.

Il faut monter de cette vallée des larmes, et monter jusqu'à cette hauteur ; partir de l'exemple du Christ et arriver à sa Divinité. Cet exemple, il nous l'a donné en s'abaissant. (*Disc. sur le Ps.* 119. *n.* 1.)

Pourquoi craindre de le suivre par la route qu'il a prise le premier ? Par quelle route ? Celle des afflictions, des angoisses, des opprobres. Cette voie était fermée, avant qu'il y eût passé ; mais maintenant prenons-la pour le suivre : son passage nous l'a ouverte. (*Disc. sur le Ps.* 59. *n.* 10.)

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. » (Marc. 8.) Où le suivre ? Nous savons où il est allé. Il est ressuscité, il est monté au ciel : c'est là que nous avons à le suivre. Ne désespérons point d'y parvenir, en nous confiant, non à nos propres forces, mais à ses promesses. Le ciel, oh ! qu'il était loin de nous, avant que notre chef y fût entré ! Mais, à présent, pourquoi désespérer, puisque nous sommes les membres de ce Chef ? C'est donc là qu'il importe de le suivre. Et qui refuserait de le suivre dans un tel séjour, en pensant aux craintes, aux douleurs innombrables qui nous travaillent ici-bas ? Qui ne voudrait le suivre au royaume de la souveraine béatitude, de la paix suprême, de l'éternelle sécurité ? Oui, il nous est bon de l'y suivre, mais par quel chemin ?

Lorsque Jésus prononça ces paroles, il n'était pas encore ressuscité d'entre les morts, et il n'avait pas encore enduré les tourments de sa Passion. Il lui fallait aller à la croix, aux ignominies, aux outrages, aux coups, aux épines, aux blessures, aux insultes, à l'opprobre et à la mort. Que cette voie est rude ! Elle nous effraie, nous hésitons devant elle, au lieu de nous y élancer

hardiment. Ses aspérités sont l'œuvre de l'homme ; mais le Christ les a foulées et aplanies en retournant au ciel ; il en a fait le chemin de la gloire. Et qui n'aime pas la gloire ? Tous nous l'aimons : seulement l'humilité sert de degré pour y monter. A quoi bon lever le pied au-dessus de nous-mêmes ? C'est vouloir tomber, en prétendant monter. Commençons donc par ce degré et nous monterons. Ne soyons pas semblables aux fils de Zébédée, et n'oublions point que, pour arriver au faîte des grandeurs du Christ, il est nécessaire de boire le calice de ses humiliations. Aussi le Seigneur ne s'est-il pas contenté de dire en général : « Qu'il renonce à lui-même et qu'il me suive : », il a ajouté : « Qu'il me suive en portant sa croix. » (*Serm.* 96.)

MARDI

Contemplons maintenant Jésus-Christ sans apparence ni éclat dans sa Passion, afin de mériter de contempler un jour au ciel ses radieuses splendeurs.

« Tant que nous habitons dans ce corps, nous marchons loin du Seigneur ; » (2. Cor. 5.) nous n'allons vers lui que par la foi, et nous ne le voyons pas encore à découvert, dans toute la splendeur de la claire vue. « Il surpasse en beauté les enfants des hommes, car i est le Verbe ». (Ps. 44.) Au commencement, était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Or, « Celui qui m'aime, garde mes commandements ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. » (Jean. 14.) La

claire vue sera l'accomplissement de cette promesse : « et je me manifesterai à lui. » Alors, sans le secours d'aucun livre, nous lirons dans le Verbe. Lors donc que nous le verrons tel qu'il est, notre pèlerinage sera terminé, et nous goûterons la joie des Anges.

En attendant, marchons dans la foi. C'est pour exercer cette foi que l'Homme-Dieu a voulu paraître avec sa face cachée, tout en conservant sa beauté divine intérieure, que nous contemplerons après le voyage de cette vie. Sous quel aspect apparaît-il maintenant à la foi ? « Nous l'avons vu, et il n'avait point d'attraits ; il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui connaît ce que c'est que souffrir. » (Is. 53.) Cette difformité du Christ nous rend notre beauté. S'il n'avait consenti à se couvrir de cet extérieur méprisable, nous n'aurions jamais recouvré notre beauté perdue. Il était donc sur la croix entièrement défiguré ; mais cette laideur avait pour but de réparer la nôtre. Pendant cette vie, attachons-nous donc à Jésus en croix, si repoussant qu'il nous paraisse ; ne nous glorifions qu'en lui en cet état lamentable ; ne prétendons savoir autre chose que cet Homme crucifié, qui, comme tel, est notre voie. Cette voie fidèlement suivie nous conduira tous à la béatifique vision des divines et infinies splendeurs. (*Serm.* 27.)

Ce serait peu de ne pas rougir de cette voie : il faut encore se glorifier en elle. En effet, pourquoi le Christ n'a-t-il eu ni beauté ni éclat ? Parce que le Christ crucifié a été un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils. Pourquoi cependant, même sur la croix, a-t-i dû avoir de la beauté ? Parce que la folie en Dieu est plus sage que les hommes, et que les hommes sont moins forts que la faiblesse en Dieu. (1. Cor. 1.) L'état

même ou le Verbe s'est réduit en s'incarnant, et qui a fait dire de lui : « Nous l'avons vu, et il n'avait point d'attraits », le rend resplendissant de beauté aux yeux de celui qui considère par quel prodige de miséricorde il a pris notre chair. Mais, lorsqu'il disait : « Nous l'avons vu, et il n'avait point d'attraits ; il nous a paru un objet de mépris », et le reste, le Prophète représentait les juifs inintelligents et aveugles.

Quant à nos âmes éclairées par la foi, qu'elles se glorifient dans cet Époux toujours beau ! Il est beau comme Dieu, comme Verbe avec Dieu ; il est beau dans le sein de la Vierge, où, sans perdre sa divinité, il s'est uni à notre humaine nature ; il est beau, enfant nouveau-né : tandis qu'il est à la mamelle, tandis qu'on le porte dans les bras, les cieux parlent, les Anges chantent ses louanges, une étoile guide les Mages, il est adoré dans une crèche, lui, la nourriture de ceux qui sont doux. Il est beau dans le ciel, beau sur la terre ; beau dans les flancs de sa mère, beau dans les mains de ses parents ; beau dans ses miracles, beau sous les coups de fouets ; beau, quand il nous appelle à la vie, beau, quand il se voue à la mort ; beau, quand il dépose son âme ; beau quand il la reprend ; beau sur la croix, beau, dans son sépulcre ; beau, quand il va s'asseoir à la droite de son Père ! (*Disc. sur le Ps. 44. n.* 3.)

Ce n'est qu'aux yeux de ses persécuteurs que le Christ a paru sans éclat. S'il leur avait paru dans sa beauté divine, ils ne l'auraient ni garotté, ni frappé de verges, ni couronné d'épines, ni souillé de leurs crachats. S'ils ne lui ont pas épargné l'ignominie, c'est qu'ils n'ont vu en lui « qu'un objet de mépris » : leurs regards n'étaient pas capables de pénétrer jusqu'à sa beauté. Les yeux ont besoin d'être purifiés, pour aper-

cevoir une telle lumière; et cependant, si peu qu'ils l'entrevoient, ils sont aussitôt embrasés d'amour, au point de désirer leur entière guérison afin de jouir d'une vision parfaite. Qu'aimons-nous, en effet, dans le Christ? Sont-ce ses membres crucifiés, son côté percé d'un coup de lance, ou est-ce sa charité ? Lorsqu'on nous rappelle qu'il a souffert pour notre salut, qu'aimons-nous en lui ? C'est son amour que nous aimons. Il nous a aimés pour que nous lui rendissions amour pour amour, et cette juste reconnaissance nous est devenue possible par son Esprit, qu'il nous envoie, et qui nous découvre ses adorables amabilités. (*Disc. sur le Ps.* 127. *n.* 8.)

MERCREDI

Au côté sacré du Christ, il nous a été ouvert une porte pour entrer dans la vie.

« Un soldat lui ouvrit le côté avec une lance; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. » (Jean 19.) L'Évangéliste s'est servi d'une expression choisie à dessein : Il ne dit pas : « Un soldat frappa ou blessa », mais « ouvrit » le côté de Jésus. C'est qu'il ouvrait ainsi la porte de la vie, d'où sont sortis les Sacrements de l'Église, sans lesquels nul ne peut avoir accès à la vie véritable. Ce sang est répandu pour la rémission des péchés; cette eau vient se mêler au breuvage du salut, comme un bain qui purifie et comme une boisson rafraîchissante. Nous trouvons une figure de ce mystère dans l'ordre donné à Noë d'ouvrir sur un des côtés de l'Arche une porte par où pussent entrer les animaux qui devaient échapper au déluge et qui repré-

sentaient l'Église. En vue de ce même mystère, la première femme fut formée d'une des côtes d'Adam pendant son sommeil, et appelée la vie et la mère des vivants. Ève était la figure d'un grand bien, avant le grand mal de la prévarication. Ici nous voyons le second Adam incliner la tête et s'endormir sur la Croix, pour qu'une épouse aussi lui fût formée par le sang et l'eau qui coulèrent de son côté après sa mort. O mort qui rend la vie aux morts ! Quoi de plus pur que ce sang ! Quoi de plus salutaire que cette blessure ? (*Traité* 120. *sur l'Év. de St-Jean.*)

La voilà ouverte, la porte par laquelle il faut entrer, et qui est le Christ. Elle nous a été ouverte par le coup de lance. Remarquons ce qui en sort, et servons-nous en pour entrer : c'est de l'eau, c'est du sang. L'eau est destinée à nous purifier, et le sang renferme notre rédemption. (*Serm.* 311.)

De sa lance, le persécuteur ouvre le côté, et aussitôt le Rédempteur verse le prix de nos âmes. Que nos âmes, en s'enivrant de ce sang, y perdent l'amour et le souvenir du monde ! Qu'elles se purifient dans cette eau, afin qu'à leur tour les corps qui leur sont unis, se délivrent des hontes du démon. (*Serm. sur le Déluge n.* 5.)

Accourez tous maintenant, vous qui aimez le paradis, le lieu du perpétuel bonheur, le lieu où le barbare n'est point à craindre, où l'on ne rencontre ni adversaire, ni ennemi : venez tous, le côté est ouvert. Le bon larron nous montre où l'on doit entrer, et nous apprend par son exemple à ne point désespérer. « Efforcez-vous, dit le Seigneur, d'entrer par la porte étroite. » (Luc. 13.) Quoi de plus étroit que cette ouverture faite par un soldat, lorsqu'il a percé le côté du divin Crucifié ? Et pourtant, c'est par cette ouverture que le monde

presque tout entier est entré. Juifs, venez, vous aussi : le Fils de Dieu que vous avez mis à mort, vous appelle. Parmi vos pères, il en est en grand nombre qui sont entrés par cette porte étroite. Ils avaient demandé à grands cris le crucifiement de leur roi; ils l'avaient vu attacher au gibet; ils l'avaient insulté, ils avaient branlé la tête, et cependant ils sont entrés par la porte étroite. Ce n'est pas en vain que leur victime s'était écriée : « Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font. » Ah! par cette petite porte du côté du Christ en croix sont entrés le larron transfiguré, le juif pénitent, le païen converti. (*Serm. sur la Persécut. des Barb. c.* 7 *et* 8.)

JEUDI

Regardons le Sauveur en croix pour obtenir notre guérison.

Le Seigneur est descendu du ciel et il est mort, et, en mourant, il nous a délivrés de la mort; victime de la mort, il a tué la mort à son tour. « C'est par l'envie du démon que cette mort était entrée dans le monde. Dieu a fait l'homme immortel. » (Sag. 2.) Ainsi parle l'Écriture. L'homme n'aurait jamais pu être forcé de boire ce poison que le démon lui verse, car le démon n'a point de puissance coercitive, il n'a que l'artifice de la persuasion. Si l'homme n'avait pas consenti, le démon ne lui aurait fait aucun mal. C'est ton consentement, ô homme, qui t'a conduit à la mort. Nous sommes mortels, parce que nous devons notre naissance à un homme devenu déjà mortel, d'immortel qu'il était. Depuis Adam, tous les hommes sont condamnés à

mourir. Mais Jésus, Fils, Verbe de Dieu par qui tout a été créé, Fils unique, égal à son Père, s'est de lui-même assujetti à la mort en se faisant chair. Il a donc pris la mort, il l'a attachée à la croix et c'est ainsi qu'il nous a délivrés tous.

« Et comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean. 3.) Grand mystère ! Les Israëlites, dans le désert, succombaient aux cruelles morsures des serpents; la mort multipliait ses victimes : c'était la main de Dieu qui frappait pour instruire. Signe illustre de ce qui devait s'accomplir dans la suite, ainsi que l'atteste Notre-Seigneur ! Ce fait ne peut s'interpréter autrement, puisque la vérité se l'applique à elle-même. Dieu ordonna donc à Moïse de faire un serpent d'airain, de l'élever sur un tronc d'arbre, en recommandant à ceux qui auraient été mordus de le regarder. Moïse exécuta cet ordre, et les Israëlites mordus n'avaient qu'à jeter les yeux sur ce serpent pour être guéris. Que sont les serpents dont les blessures étaient si mortelles ? Les péchés qui procèdent de la mortalité de la chair. Et qu'est-ce que le serpent élevé dans le désert ? La mort du Seigneur sur la croix.

La mort, venant du serpent infernal, eut alors pour symbole l'image du serpent. La morsure du serpent est mortelle, la mort du Seigneur est vivifiante. Il suffisait de regarder le serpent d'airain pour détruire l'effet des morsures reçues. Il suffit également de regarder la mort, pour anéantir sa puissance. La mort de qui ? La mort de la Vie. Jésus n'est-il pas la Vie ? Et cependant il a été attaché à la croix et il y est mort. Mais dans

cette mort, la mort a trouvé sa propre mort ; la Vie, en mourant, a ruiné la mort et son empire ; cet empire est allé s'engloutir dans la plénitude de la vie ; la mort a été absorbée dans le corps du Christ. C'est ce que nous dirons nous-mêmes le jour de la résurrection, lorsque nous entonnerons ce chant de triomphe : « O mort, où est ta victoire ? Où est ton aiguillon ? » (1. Cor. 15.)

En attendant, pour être délivrés de nos péchés, regardons Jésus-Christ mort sur la croix. Quiconque jette des regards pleins de foi sur le Dieu crucifié, recouvre la santé de l'âme : les morsures qui avaient empoisonné cette santé, se guérissent et font place à la vigueur et à la vie, non à la vie du temps, comme dans le désert, mais à la vie de l'éternité. Voilà la différence entre le signe et la chose elle-même. Le signe ne donnait qu'une vie passagère ; l'objet signifié nous donne la vie qui dure toujours. (*Traité* 12 *sur l'Év. de S. Jean.*

VENDREDI

Pensons souvent au prix immense de notre rédemption : c'est le sang du Fils unique de Dieu.

O âme humaine, quel n'est pas ton prix ! Tu as été rachetée par le sang de l'Agneau sans tâche. N'oublie pas ce que tu vaux, pense souvent à ce qui a été payé pour toi. (*Disc. sur le Ps.* 69.)

Le Seigneur ton Dieu t'a créée par sa parole, et c'est par son sang qu'il a opéré ton rachat. Si tu parais vile à tes yeux, rappelle-toi le prix que tu as coûté. (*Serm.* 36.)

Sur la croix il s'est fait un riche échange. Là, le sac qui renfermait le prix de notre rançon a été déchiré : le côté du Christ a été ouvert d'un coup de lance, et il en est sorti la rançon du monde entier. « Vous avez déchiré mon sac, et vous m'avez entouré d'allégresse. » (Ps. 29.) Ce sac du Christ, c'était sa chair, semblable à la chair du péché. Cette expression : « Vous avez déchiré mon sac, » n'a rien de révoltant. Ce sac contenait le prix de notre rachat ; ce sac a été déchiré sur le Calvaire. Comment le Christ peut-il dire à son père : « Vous avez déchiré mon sac ? » Ignorons-nous « que Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré pour nous tous? » (Rom. 8.) Il s'est servi des Juifs à leur insu pour accomplir l'œuvre de la Rédemption, et confondre tous ceux qui refuseraient d'y croire. Les Juifs ignorent tout le bien que nous vaut leur crime. Le sac mystérieux a été suspendu et l'impie s'est livré à des transports de joie. Le bourreau a ouvert ce sac avec sa lance, et la victime en a laissé échapper le prix de notre délivrance. Que cette victime triomphe, que Judas le traître gémisse de l'avoir vendue, que le Juif rougisse de l'avoir achetée! Tous deux ont fait une mauvaise affaire, tous deux ont subi le plus grand dommage; le vendeur et l'acheteur se sont également perdus. Vous avez voulu trafiquer du Christ : combien eût-il été préférable pour vous d'être rachetés par lui ! L'un l'a vendu, l'autre l'a acheté, commerce malheureux ! L'un n'a pas joui des trente deniers, et l'autre est resté sans rédempteur. Qu'est devenu ce qu'a reçu le premier? Où est pour lui ce que le second a acheté ? Réjouissez-vous, chrétiens : ce que Judas a vendu, ce que le Juif a acheté, vous l'avez tous gagné. (*Serm.* 336.)

Oh ! que nous avons coûté à Dieu ! Quelle ne doit pas

être notre reconnaissance ! Combien le péché à commettre doit nous faire monter le rouge au front ! Voilà qu'à la place de l'impie, la piété a été flagellée ; à la place de l'insensé la sagesse a été couverte d'insultes ; à la place de l'injuste la justice a été condamnée ; à la place du méchant la miséricorde a été mise en croix ; à la place de l'hypocrite la sincérité a été abreuvée de vinaigre ; à la place de l'homme plein de colère et de haine la douceur a été nourrie de fiel ; l'innocence a payé pour le coupable, la vie a expiré pour le pécheur frappé de mort ! (*Serm.* 153. *Append.*)

Gardons avec un soin jaloux l'âme que le Christ a rachetée par tant de fatigues et de souffrances. Coupable du sang de Jésus-Christ, affreusement coupable quiconque souille son âme, après que ce sang divin, si douloureusement répandu, l'a purifiée par ses mérites infinis ! (*Serm.* 154. *Append.*)

SAMEDI

Le sang de Jésus-Christ est pour les fidèles le prix de leur rédemption ; il est la dot et le trésor de l'Église.

Le sang du Christ est la rançon du serviteur ; il est aussi le gage donné à la fiancée. — Que l'Époux prenne une épouse ; qu'on cherche, qu'on trouve celle qui doit s'unir à lui. Cet époux n'est pas seulement un homme, il est homme et Dieu : qu'on cherche celle qui doit s'unir à lui. Comme la Mère de laquelle il est né, il faut que son épouse devienne féconde et ne perde pas sa virginité. Le Fils de la Vierge toujours vierge ne peut avoir pour épouse qu'une vierge qui reste vierge. Le temps est venu : que les Juifs accomplissent main-

tenant leurs desseins, puisqu'il veut bien leur en donner le pouvoir. O Juifs, célébrez, sans le savoir, les noces de l'Agneau ; donnez de l'argent au traître Judas ; amenez à Ponce-Pilate le Fils de la Vierge, afin qu'il l'attache à la croix. Oui, qu'il monte, cet Époux, sur ce lit nuptial, qu'il y monte. Qu'il s'endorme dans la mort : que son côté soit ouvert pour laisser sortir l'Église-vierge. C'est ainsi qu'Ève sortit du côté d'Adam pendant qu'il dormait : de même, que l'Église soit formée du côté du Christ, pendant qu'il est suspendu à la croix. Son côté fut percé, dit l'Évangile, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau : l'eau purifie l'Église, et le sang est sa dot et son trésor.

Dans ce sang, les Martyrs, amis de l'Époux, ont lavé leurs robes, et leur ont donné une blancheur éclatante. Invités aux noces de l'Agneau, ils y sont venus, et recevant le calice des mains de l'Époux, ils ont bu et lui ont offert à boire : ils ont bu son sang, et ils ont versé leur propre sang pour lui. O folie impie des Juifs ! Ils ont été invités, et non seulement ils n'ont pas voulu venir, ils ont encore tué l'Époux. O folle iniquité de Judas, qui l'a vendu, au lieu de lui demander son rachat ! Mais de cette double folie cruelle réjouis-toi, ô Église, ô Épouse du Christ. Si l'Époux n'avait pas été soumis à toutes ces épreuves, tu n'aurais pas été formée par lui. Vendu, il t'a rachetée ; immolé, il t'a aimée, et son immense amour l'a fait mourir pour toi.

O union, ô ineffable sacrement ! Qu'il est grand, le mystère de cet Époux et de cette épouse ! La parole humaine ne peut l'expliquer. L'Épouse naît de l'Époux ; dès sa naissance, elle lui est unie ; elle lui est unie à l'instant où il meurt, au moment même où il est séparé

des vivants. Il s'élèvera bientôt dans les cieux, et alors l'Épouse enfantera sur toute la terre. Que signifie ce prodige ? Quel est cet Époux absent et présent ? Quel est cet Époux présent et caché que l'Église, son épouse, ne possède que par la foi, et dont par la foi seule elle enfante les membres chaque jour ? (*Q. du Symb. aux Catéch. n.* 6.)

C'est un époux qui, pour délivrer son épouse de l'esclavage du démon, est mort pour ses péchés et est ressuscité pour sa justification. Qui offrira jamais à son épouse des dons aussi précieux ? On trouvera beaucoup d'époux qui offrent de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de riches vêtements, des domaines et des terres : s'en trouve-t-il un seul qui offre son sang et sa vie ? Ce serait rendre le mariage impossible. Le Seigneur, au contraire, est mort pour accomplir son union avec l'Église ; il a donné son sang pour celle qu'il devait épouser à sa résurrection. (*Traité* 8. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Dans le sein de la Vierge, il avait pris comme arrhes la chair humaine ; sur la croix, il a, comme dot, versé son sang précieux ; par sa résurrection et son ascension, il a fortifié les liens de son union éternelle. (*Serm.* 372.)

TROISIÈME DIMANCHE

Le passion de Jésus-Christ est une preuve éclatante de l'amour de Dieu pour nous.

« Jésus sachant que l'heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ».

(Jean. 13.) Il est une interprétation, mais trop humaine, que l'on peut donner à ces paroles : « Il les aima jusqu'à la fin, » c'est-à-dire, il aima les siens jusqu'à la mort. Cette interprétation est peu digne de Dieu. Comment le Sauveur ne nous aurait-il aimé que jusqu'à la mort, lui qui ne cesse jamais de nous aimer ? La mort n'a pu mettre fin à son amour, puisqu'elle n'a pu mettre fin à son existence. Eh quoi ! le mauvais riche a aimé ses frères après sa mort, et ce ne serait que jusqu'à sa mort que Jésus-Christ nous aurait aimés ! Il ne nous aurait pas aimés jusqu'à sa mort, si son amour n'avait dû s'étendre au delà. Cependant l'on pourrait entendre ces paroles : « Il les aima jusqu'à la fin, » en ce sens qu'il les aima jusqu'à mourir pour eux. Lui-même atteste que « personne ne montre un plus grand amour qu'en donnant sa vie pour ses amis. » (Jean. 15.) Cette interprétation nouvelle n'est pas à repousser. (*Trait.* 55 *sur l'Év. de S. Jean.*)

Nous savons, en effet, et nous croyons d'une foi ferme et inébranlable que Jésus-Christ est mort pour nous, le Juste pour les coupables, le Maître pour les serviteurs, l'Homme libre pour les esclaves, le Médecin pour les malades, le Bienheureux pour les misérables, le Riche pour les indigents, le Chercheur des égarés pour ces égarés mêmes, le Rédempteur pour les vendus, le Pasteur pour le troupeau, et, ce qui est le plus admirable, le Créateur pour la créature. Toutefois, il est resté ce qu'il était éternellement; il n'a livré que l'humanité qu'il s'était unie ; Dieu se cachait, l'homme apparaissait seul; l'un par sa puissance donnait la vie, l'autre mourait par suite de sa nature infirme : le Christ, immuable dans sa divinité, n'était passible que dans sa chair. (*Serm.* 220.)

Dieu nous a aimés jusqu'à nous envoyer son Fils unique, pour que, revêtu de l'infirmité de notre corps, il mourût de la main des pécheurs et pour leur salut. Qui donc n'aimerait pas, à son tour, ce Dieu si juste, si rempli de miséricorde, qui a été le premier à aimer les méchants et les orgueilleux, et dont le Fils, sans rien perdre de sa nature divine, a daigné se revêtir de la nôtre, non seulemeut pour vivre avec nous, mais encore pour mourir par nous et pour nous. (*L. sur la man. d'inst. les ignor.* 17 *et* 22.)

O bon et divin Père, quel amour vous nous avez témoigné ! Vous n'avez pas épargné votre Fils unique, vous l'avez livré pour les impies et les criminels. Ce Fils, votre égal, vous a obéi jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Seul, il était libre entre les morts, il avait le pouvoir de donner sa vie et de la reprendre, et il s'est offert comme victime et comme vainqueur, comme vainqueur en sa qualité même de victime ; il s'est offert comme sacrifice et comme sacrificateur, d'autant plus sacrificateur qu'il était sacrifice ; enfin, d'esclaves, il nous a faits vos enfants, en se rendant esclave lui-même, quoique véritablement votre Fils. Oh ! qu'il est juste d'espérer à cause de lui que vous guérirez toutes nos langueurs ! Car, assis à votre droite, il intercède sans cesse pour nous ; autrement, il nous faudrait désespérer. Nos infirmités sont grandes et nombreuses : mais plus grande encore est la puissance de vos divins remèdes. Nous aurions pu croire votre Verbe trop éloigné de nous pour s'allier à l'homme, nous aurions conçu le plus profond désespoir, s'il ne se fût incarné et n'eût habité parmi nous Mais ce Fils unique, en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, nous a rachetés

par son sang. Que les superbes cessent donc de nous tourner en dérision : nous connaissons le prix de notre rachat, nous mangeons la chair, nous buvons le sang de l'adorable Victime, et chacun de nous, pauvre encore, désire en être rassasié « avec ceux qui s'en nourrissent et s'en rassasient, qui louent et cherchent le Seigneur. » (Ps. 21) [*L.* 10. *Confess.*. *c.* 43.]

LUNDI

Immense charité de Jésus-Christ souffrant. Nécessité de le suivre et de l'imiter.

Combien Notre-Seigneur a souffert pour notre salut, aucun chrétien ne l'ignore. Dieu, il s'est fait homme. Homme, il nous a comblés de biens, et s'est soumis à une multitude de maux ; il a ressuscité les morts, et il a voulu mourir lui-même ; par une patience admirable, il s'est laissé tenter par le démon et trahir par un de ses disciples ; avant de montrer que Judas était un traître, il l'a supporté voleur ; et avant d'être garrotté, chargé de sa croix, il n'a pas repoussé le baiser de ses lèvres hypocrites. Dans le drame de sa mort, quelles n'ont pas été ses souffrances ! Sur lui sont tombées les fureurs de toutes les haines et les blasphèmes de tous les cœurs pervers. Les Juifs crièrent : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! Pour se souiller d'un crime ineffaçable, ils demandèrent le supplice de l'innocent Fils de Dieu. Le voilà condamné, livré aux plus indignes traitements, lui qui est la vraie palme de la victoire ; il est couronné d'épines, lui qui est venu détruire les épines du péché ; il est lié, lui qui brise les chaînes ; il est suspendu à un gibet, lui qui relève ceux qui sont abattus. La Source

de vie est abreuvée de vinaigre, la Puissance est bafouée, le Salut est couvert de plaies, la Vie expire ; la mort tue la Vie pour un temps, afin que la mort soit ensuite tuée par la Vie pour toujours. Quelle a été la cause de si grands sacrifices, du côté de Dieu, pour notre rédemption et notre salut, si ce n'est la charité, qui ne finira jamais ? O charité, que votre vertu est grande, puisque vous avez fait descendre Dieu du ciel sur la terre ! O aimable charité, ô charité vraiment sainte, si sur terre vous déployez tant de grandeur, quelle ne sera pas votre sublimité dans le ciel ? Si vous êtes si puissante au milieu des combats de cette vie passagère, que ne pourrez-vous pas au sein de l'éternelle paix !

Ame chrétienne, sois donc vigilante, et, si tu possèdes cette vertu de charité qui supporte tout, marche sur les traces de ton Sauveur. « Le Christ, dit l'apôtre Pierre, a souffert pour vous tous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses pas. » (1. Pierre. 2.) Puisqu'il est descendu pour toi du céleste séjour sur la terre, fuis à ton tour les choses terrestres pour t'élever vers le ciel. Si ce monde te plaît par sa douceur, Jésus est plus doux encore ; si ce monde t'abreuve d'amertumes, n'oublie pas que Jésus a tout souffert pour toi. Il s'est fait ta voie : courage ! ne néglige rien pour atteindre le but où elle conduit. Quel est ce but ? La vérité, la vie. Si tu aimes la vérité et la vie, si tu veux parvenir jusqu'à elles, ne t'écarte pas de cette Voie.

Diras-tu : Je connais cette voie et je désire la suivre ; mais elle est âpre et rude, étroite et difficile. Ton Rédempteur l'a parcourue, et tu la trouves pénible ! Le Chef s'y est engagé, et le membre hésite ! — Diras-tu encore : Jésus est Dieu et homme, et je ne suis pas Dieu. — Des milliers d'hommes, des milliers de mar-

tyrs ont passé par là, et tu regardes ce chemin comme impraticable ! Des vieillards, des adolescents, des enfants, de jeunes et faibles vierges s'y sont précipités : et, ce chemin qu'ils ont aplani, tu le redoutes ! Ne crains pas d'y marcher, il n'en est point de plus sûr. Que craindre dans cette voie ? La mort ? Cette voie mène à la vie. Et qu'est-ce que la mort pour l'âme vraiment chrétienne, sinon la porte par où elle entre dans la vie, bien loin d'en sortir ? Marche avec d'autant plus d'assurance que Jésus, qui est la voie, te conduira lui-même auprès de lui, dans les splendeurs de sa vérité et de sa vie. Ame pieuse et fidèle, adresse avec le Prophète, adresse donc à Dieu cette prière ardente : « Conduisez-moi, Seigneur, dans votre voie, et j'entrerai dans votre vérité. » (Ps. 85.) J'arriverai sûrement auprès de vous, si votre grâce me soutient jusqu'au terme du voyage. (*Serm.* 106. *Append.*)

MARDI

Notre-Seigneur a voulu mourir pendant les solennités pascales, afin de montrer qu'il était la véritable Pâque à immoler pour le salut de tous les hommes.

« Avant le jour de la Pâque, Jésus sachant son heure venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » (Jean 13). Dans la langue hébraïque, *Pâque* signifie *passage ;* et la raison de ce nom, c'est que le peuple de Dieu célébra pour la première fois cette fête, lorsque, après avoir quitté l'Égypte, il eut passé la mer Rouge. (*Exod.* 14.) Or, cette figure prophétique a reçu

son accomplissement, quand Jésus-Christ a été conduit comme une brebis à la mort. C'est alors que nos portes ont été marquées de son sang ; (Exod. 12.) que, par la vertu de ce sang, empreint sur nos fronts, nous avons été délivrés de la servitude d'Égypte, c'est-à-dire, de la servitude de ce monde ; et nous effectuons ce passage des plus salutaires, lorsque du démon nous passons au Christ, et lorsque de ce monde inconstant, nous passons au royaume inébranlable de l'éternité. Car nous passons au Dieu qui demeure, pour ne point passer avec le monde qui passe.

C'est de cette grâce que l'Apôtre loue Dieu, quand il dit : « Il nous a arrachés de la puissance des ténèbres et il nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé. » (Col. 1.) Le bienheureux évangéliste semble vouloir nous donner cette explication du mot *Pâque,* lorsqu'il commence en ces termes : « Avan la fête de Pâque, Jésus sachant son heure venue *de passer de ce monde à son Père.* » Voilà la Pâque, voilà le passage que nous avons tous à préparer de ce monde au Père. Le Chef veut que ses membres conçoivent l'espérance certaine qu'ils le suivront dans le passage glorieux. Mais que dire des infidèles et de ceux qui ne tiennent par aucun lien à ce Chef et à son corps ? Est-ce qu'ils ne passent pas eux-mêmes, puisqu'ils ne restent pas toujours ici-bas ? Oui, sans doute, ils passent aussi ; mais autre chose est de passer de ce monde, et autre chose de passer avec le monde ; autre chose est de passer au Père, et autre chose de passer à l'ennemi des âmes. Les Égyptiens passèrent après les Hébreux ; mais ils ne passèrent point pour aller au royaume : ils trouvèrent tous la mort aux sein des flots. (*Traité* 55. *sur l'Év. de S. Jean.*)

« La Pâque des Juifs était proche. » (Jean. 11.) Les Juifs choisirent cette fête pour la rougir du sang du Seigneur. C'est alors qu'a été immolé l'Agneau, de sorte que son sang répandu a fait de ce temps un temps sacré pour nous. Les Juifs tenaient conseil pour mettre Jésus à mort; et Jésus, qui était descendu du ciel pour souffrir, désira ne pas s'éloigner du lieu de sa Passion, parce que l'heure de son sacrifice approchait. « Un grand nombre de Juifs montèrent donc de la contrée à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier. Ils obéissaient en cela à un précepte de la loi de Moïse. Mais cette solennité judaïque n'était que l'ombre des choses à venir, c'est-à-dire, de ce que le Christ, annoncé et venu déjà, devait souffrir en ce jour où la lumière allait enfin succéder à l'ombre. Les Juifs n'avaient que la figure de la Pâque, tandis que nous en avons maintenant la réalité.

Quel besoin y avait-il, en effet, pour Dieu de leur faire un commandement d'immoler un agneau en ce jour, si ce n'est parce que son Fils devait être lui-même l'objet de cette prédiction d'Isaïe : « Il a été conduit comme un agneau à la boucherie? » (Is. 53.) Les portes des Hébreux furent marquées du sang de l'agneau figuratif, et la présence de ce symbole éloigna de leurs maisons l'Ange exterminateur : le front des chrétiens est marqué du sang de l'Agneau véritable, et ce signe repousse à plus forte raison de nos âmes l'Ange de l'extermination, si toutefois nos cœurs servent de demeure au Dieu du salut. Pourquoi cette réserve? C'est que les portes d'un grand nombre sont marquées de ce sang divin; mais celui qui l'a fourni n'habite pas l'intérieur de la maison : il porte son signe au dehors, mais le dedans ne reçoit pas sa parole. Ah! pour

éloigner d'eux l'Ange exterminateur, qu'ils se hâtent d'offrir à Jésus-Christ une demeure dans leur cœur. Notre-Seigneur s'est donc offert en victime, afin que nous eussions la Pâque par excellence, en célébrant la Passion, l'immolation de cet Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde. (*Traité* 50. *sur l'Év. de S. Jean.*)

MERCREDI

La veille de sa mort, Jésus-Christ, voulant nous laisser un gage de son amour, a institué le sacrement de l'Eucharistie.

Pour rehausser plus grandement à leurs yeux la sublimité du Mystère eucharistique, pour en graver le souvenir au plus profond de leur cœur, le Sauveur voulut l'instituer, lorsqu'il était sur le point de se séparer de ses disciples pour aller à sa Passion. (*Lettre* 54. *n.* 8.)

Notre salut réside dans le sacrifice de son corps et de son sang. Mais comment a-t-il pu nous prescrire de manger sa chair et de boire son sang ? Il l'a fait au moyen de ses volontaires humiliations. S'il ne s'était humilié, il nous serait impossible de prendre cet aliment et ce breuvage. Considérons sa divine Grandeur : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Voilà l'éternelle nourriture ; mais ce sont les Anges, les Vertus, les Esprits célestes qui la mangent : ils la mangent et en sont rassasiés, sans qu'elle perde rien de son intégrité, sans qu'elle cesse un instant d'être une source de joie. Mais quel homme serait capable d'une telle

nourriture? Quel cœur humain pourrait la recevoir ? Il fallait donc que ce festin des Forts se convertît en lait pour convenir aux faibles et aux enfants. Or, de quelle manière la nourriture solide se change-t-elle en lait, sinon en passant par la chair ? C'est ce qui arrive chez une mère : ce qu'elle mange, l'enfant le mange aussi ; mais comme il est trop infirme pour manger du pain, la mère transforme ce pain en sa chair, et, par l'humble voie de sa mamelle et le suc de son lait, elle nourrit l'enfant de ce pain lui-même. Quelle est donc la voie qu'a prise la Sagesse divine pour nous alimenter de son Pain ? O prodige d'humilité ! « Le Verbe s'est fait chair. » C'est en vertu de cet abaissement merveilleux que l'homme a pu manger le pain des Anges, ainsi qu'il est écrit : « Dieu leur a donné le Pain du ciel. » (Ps. 78.) Oui, l'homme a mangé ce Verbe dont les Anges se nourrissent éternellement et qui est égal au Père. Les Anges se rassasient de lui ; mais « il s'est anéanti lui-même, » pour que l'homme aussi pût manger ce Pain céleste. Il s'est anéanti « en se faisant semblable aux hommes. Dans tout ce qui paraissait de lui, on a trouvé qu'il était comme un homme : il s'est humilié et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. » (Philipp. 2.) Et ainsi de sa croix est sorti pour nous le nouveau sacrifice de sa chair et de son sang. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 33. *n.* 6.)

Qu'il est adorable l'Auteur de ces merveilles ! Il est le Pain descendu du ciel, le Pain qui nourrit sans s'épuiser, le Pain que l'on mange sans pouvoir le consommer. Ce Pain était encore figuré par la manne. De là ces paroles du psalmiste : « Il leur a donné le pain du ciel ; l'homme a mangé le pain des Anges. » Quel est le Pain du ciel ? N'est-ce pas le Christ ? Mais,

afin de rendre possible à l'homme sa manducation, le Pain des Anges, leur Seigneur, s'est fait homme. Sans cette condescendance, nous n'aurions pas sa chair, et, sans sa chair, nous ne mangerions pas le pain de l'autel. Oh ! hâtons-nous vers l'héritage qui nous est destiné, et dont l'autel eucharistique nous donne un gage si précieux. Désirons vivre avec Jésus-Christ, puisque nous avons pour gage de cette vie éternelle la mort de Jésus-Christ, qui s'est accomplie au Calvaire, et que l'autel nous rappelle tous les jours en la reproduisant.

Quel est celui de ses biens que le Verbe incarné nous refuserait, après avoir consenti à partager les maux qui affligent notre pauvre humanité ? Qui ne sait les fruits malheureux qui abondent sur cette terre : naître, souffrir et mourir ? Est-ce pour autre chose que nous venons en ce monde ? Voilà les produits de notre pays, on les y rencontre partout et toujours. C'est pour les acheter que le Christ, ce divin Marchand, est venu parmi nous. Or, tout marchand donne et reçoit : il donne ce qu'il a, il reçoit ce qu'il n'a pas ; il donne de l'argent et reçoit en échange l'objet qu'il achète. Jésus a voulu agir de même : dans son admirable trafic, il a donné et il a reçu. Qu'a-t-il reçu de nous ? Les produits de notre terre ingrate : naître, souffrir et mourir. Que nous a-t-il donné en retour ? Renaître, ressusciter et régner éternellement. O généreux Commerçant, achetez-nous. Achetez-nous ? Ah ! plutôt nous vous rendons grâces de nous avoir achetés. Vous nous donnez le prix que nous vous avons coûté : vous nous le donnez, lorsque nous mangeons votre chair et que nous buvons votre sang. (*Serm.* 130.)

JEUDI

Avant sa Passion Jésus-Christ lava les pieds de ses disciples, pour nous donner un exemple d'humilité.

« La cène était finie ; déjà Satan avait décidé le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, à trahir son Maître. Jésus, qui savait que le Père lui avait remis toutes choses entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu et retournait à Dieu, se leva de table, déposa son manteau, et, ayant pris un linge, se ceignit. Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et lava les pieds de ses disciples, les essuyant avec le linge dont il était ceint. » (Jean. 13.) Ici, la pensée de l'Évangéliste mérite une attention particulière. Avant de nous exposer la profonde humilité du Seigneur, Jean nous suggère la plus haute idée de ses grandeurs divines, en disant que «Jésus savait que son Père lui avait tout remis entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu et retournait à Dieu. » Ainsi donc, c'est du haut de sa Toute-Puissance qu'il s'humilie jusqu'à laver, non les mains, mais les pieds de ses disciples ; c'est sur le point de retourner à Dieu son Principe, qu'il s'abaisse, tout Souverain Maître qu'il est, aux fonctions d'un serviteur ! Par suite de la même pensée, l'Évangéliste fait mention de Judas, qui devait trahir, et qui n'assistait à la Cène que dans ce dessein, dessein parfaitement connu du Sauveur. L'Évangéliste montre de la sorte jusqu'où en est venue l'humilité de Jésus, puisqu'il lave les pieds d'un disciple, dont les mains, il le savait, allaient commettre contre lui le plus abominable des crimes.

Quoi d'étonnant que le Sauveur, s'étant levé de table, ait déposé son manteau, lui qui, étant Dieu, s'est dépouillé, pour s'anéantir, de l'éclat de sa Majesté ? Quoi d'étonnant qu'il se soit entouré d'un linge, lui qui s'est revêtu de la forme de serviteur et de tous les dehors qui caractérisent l'homme ? Quoi d'étonnant qu'il ait versé de l'eau dans un bassin pour laver les pieds de ses disciples, lui qui a versé son sang pour laver les souillures de nos péchés ? Quoi d'étonnant qu'avec le linge dont il était ceint, il ait essuyé les pieds qu'il avait lavés, lui qui par le vêtement visible de sa chair a raffermi les pas des Évangélistes ? Avant de se ceindre d'un linge, il quitte son manteau ; mais, pour prendre la forme d'esclave et s'y anéantir, il n'a point quitté ce qu'il avait : il a pris ce qu'il n'avait pas.

Ce lavement des pieds fut l'image de sa Passion tout entière, qui a eu pour fin de nous purifier. Jésus-Christ voulut donc que sa Passion fût précédée de cette humble et significative fonction, et il s'en acquitta même auprès de celui de ses disciples qui devait le livrer à la mort. Quel exemple ! Il nous a été donné par la Majesté divine, parce que l'homme a un besoin extrême d'humilité. L'homme par son orgueil eût été perdu pour toujours, si Dieu ne s'était humilié pour aller à sa recherche. « Il est venu, en qualité de Fils de l'homme, chercher et sauver ce qui avait péri. » (Luc. 1.) Nous nous étions perdus en imitant l'orgueil du séducteur : imitons l'humilité du Rédempteur, maintenant que nous sommes retrouvés. (*Traité* 55 *sur l'Év. de S. Jean.*)

C'est le Très-Haut lui-même qui nous enseigne à être humbles. Humbles donc, faisons à l'égard les uns des autres ce que le Très-Haut a fait si humblement. Il

ne pouvait nous recommander plus fortement cette vertu. Or, la plupart des chrétiens la pratiquent, même extérieurement, lorsqu'ils donnent l'hospitalité à leurs frères ; ils la pratiquent dans la forme même dont s'est servi le Seigneur et qui l'exprime plus sensiblement. Aussi l'Apôtre met-il au nombre des devoirs et des mérites d'une veuve chrétienne l'exercice de l'hospitalité et le lavement des pieds des saints. (1. Tim. 5.) Là où cette coutume n'existe point, le chrétien pratique au moins de cœur l'humilité, s'il est du nombre de ceux à qui s'appliquent ces paroles : « Vous qui êtes saints et dont le cœur est humble, bénissez le Seigneur. » (Dan. 3.) Toutefois, les actes extérieurs d'humilité ont un incontestable prix, d'abord à cause de l'exemple du Sauveur, et ensuite parce que, en inclinant le corps jusqu'aux pieds de nos frères, nous excitons ou nous affermissons dans notre âme le sentiment de cette vertu. (*Traité* 58. *Ibid.*)

VENDREDI

Trahison de Judas.

Quelques-uns, par un mouvement de pieuse curiosité, ou de critique coupable, peuvent se demander comment Satan est entré en Judas, après que le Seigneur lui eut présenté du pain trempé. « Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas, fils de Simon Iscariote ; et après que Judas eut pris ce pain, Satan entra en lui. » (Jean. 13.) — Quoi ! le pain de Jésus-Christ, provenant de la table de Jésus-Christ, a eu pour effet d'appeler Satan dans son disciple ! — Cela nous apprend avec quel soin il faut éviter de recevoir

une chose sainte avec de mauvaises dispositions. Ce qui est important, c'est la qualité de celui qui reçoit plutôt que la nature de la chose reçue ; souvent les biens sont nuisibles et les maux sont utiles en raison des dispositions avec lesquelles on accepte les uns et les autres. « Le péché, dit l'Apôtre, pour manifester sa malice, m'a donné la mort par le bien. » (Rom. 7.) Le bien produit le mal, quand il est mal reçu. Le même Apôtre dit autre part : « De peur que la grandeur de mes révélations ne me donne de l'orgueil, j'ai à subir l'aiguillon de la chair, ange de Satan pour me souffleter. J'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans la faiblesse. » (2.Cor. 12.) Voilà le mal devenant cause du bien, parce qu'il est bien accepté. Pourquoi donc s'étonner que le pain du Christ ait rendu Judas esclave du démon, lorsqu'on voit qu'un ange du démon a été donné à saint Paul pour perfectionner sa vertu ? Le bien s'est tourné en ruine pour Judas qui était mauvais ; le mal, au contraire, a servi à la perfection de Paul, qui était bon.

Rappelons-nous à quelle occasion cet Apôtre écrivait encore ces paroles : « Celui qui mange le pain ou boit le calice du Seigneur indignement, est coupable du corps et du sang du Seigneur. » (1. Cor. 11.) Il s'agit ici de ceux qui reçoivent le corps du Seigneur comme un aliment ordinaire, avec négligence et sans aucun discernement. Si tel est leur crime, quelle condamnation ne mérite pas celui qui s'approche de la table de Jésus-Christ avec un cœur hostile sous les dehors de l'amitié ? Si la simple négligence des convives est si sévèrement jugée, à quel châtiment ne doit pas s'attendre l'invité qui vend son hôte ? Or, pourquoi ce

morceau de pain fut il présenté à Judas ? Ce fut pour révéler l'ingratitude par laquelle il avait répondu à l'amour de son Maître !

Après que le traître eut pris ce pain, Satan entra donc en lui, c'est-à-dire, il en eut la pleine et entière possession, car il lui appartenait déjà, il s'en était emparé déjà comme séducteur. Judas était sa chose, lorsqu'il alla trouver les Juifs et convenir avec eux du prix de sa trahison. Saint Luc le dit en termes exprès: « Or, Satan entra en Judas, surnommé Iscariote, l'un des douze, et il s'en alla conférer avec les princes des prêtres, » (Luc. 22.) preuve évidente que ce malheureux disciple était tombé déjà entre les mains du démon. Le démon entra d'abord dans son cœur, lui inspirant la pensée de livrer Jésus, et c'est avec cette pensée que Judas était venu se mettre à table. Mais, lorsqu'il eût mangé le morceau de pain, l'Esprit infernal entra en lui, non plus pour tenter un cœur qui lui aurait été étranger, mais afin d'y agir en maître, attendu que ce cœur persévérait obstinément dans le sacrilège dessein qu'il avait conçu, et auquel auparavant il avait donné un consentement coupable.

Le Seigneur, qui est le Pain vivant, donne ce morceau de pain au perfide, qui était mort ; par là, il fait connaître celui de ses disciples qui voulait trahir le Pain de vie, et alors il lui dit : « Ce que vous faites, faites-le promptement. » (Jean 13.) Il ne commande pas le crime ; il prédit simplement à Judas le mal qu'il allait faire, et duquel devait résulter pour nous un si grand bien. Quoi de plus affreux pour Judas et de plus avantageux pour les autres hommes que l'acte de perfidie commis contre Jésus ! « Ce que vous faites, faites-le promptement. » Parole qui atteste le désir de

mourir, et non l'indignation ; parole qui exprime bien moins le châtiment du traître que le bienfait de la Rédemption ! Ce n'est pas la perte de son disciple ingrat, mais l'œuvre du salut du monde que Jésus veut hâter. S'il a été livré, c'est à cause de nos péchés, de son amour pour l'Église : il s'est livré lui-même pour elle. (Rom. 4.) A la suite de l'Apôtre, chacun de nous peut dire : « Le Christ m'a aimé, et il s'est lui-même livré pour moi. » (Gal. 2.)

S'il ne s'était livré volontairement, nul n'aurait eu assez de puissance pour le livrer. Judas n'a ici à revendiquer que son crime. En livrant son Maître, songea-t-il à notre salut ? L'unique mobile de son action fut une misérable somme d'argent. Mais que trouva-t-il ? La perte de son âme. Il reçut le salaire qu'il avait désiré, et, malgré lui, on lui en donna un autre qu'il avait mérité. Il livra Jésus-Christ, pour accomplir l'œuvre de son infâme trafic ; Jésus-Christ se livra de son plein gré, pour accomplir l'œuvre de notre rédemption. « Ce que vous faites, faites-le promptement. » non que vous en ayez par vous-même le pouvoir, mais parce que Celui qui peut tout le permet pour le bien. (*Traité* 62 *sur l'Év. de S. Jean.* 6.)

SAMEDI

Trouble de Notre-Seigneur aux approches de sa Passion : il a eu pour but de nous fortifier et de nous consoler.

Après avoir exhorté à le suivre quiconque veut être son serviteur ; après avoir prédit sa passion, en se comparant au grain de froment tombé en terre, que la

mort rend fécond ; après avoir parlé de la haine qu'il faut en ce monde porter à son âme, afin de la garder pour la vie éternelle, Notre-Seigneur, accommodant les sentiments de son cœur à notre faiblesse, prononça ces paroles : « Maintenant mon âme est troublée. » (*Jean.* 12.)

D'où vient ce trouble, Seigneur? Vous venez de dire : « Celui qui hait son âme en ce monde, la garde pour la vie éternelle. » Vous aimez donc votre âme en ce monde, puisqu'elle se trouble à l'approche de l'heure où elle doit en sortir ? Qui oserait parler ainsi de l'âme du Seigneur ? Il est notre Chef, et, en cette circonstance, il s'est identifié avec nous, qui sommes ses membres, et il a voulu éprouver les craintes de notre faible nature. Personne ni rien d'étranger ne le trouble ; il se trouble lui-même, comme il le fit, selon la remarque de l'Évangéliste, lors de la résurrection de Lazare. Il fallait, en effet, que l'Homme-Dieu, Médiateur entre Dieu et les hommes, partageât les humiliations qui nous sont naturelles, de même qu'il nous élevait jusqu'à la hauteur de sa divinité.

« L'heure est venue où le Fils de l'homme sera glorifié. Si le grain de froment meurt, il porte beaucoup de fruits. » « Celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive ; et là où je suis, il y sera lui-même. » En entendant toutes ces paroles, on se sent obligé, non seulement de les admirer, mais d'y conformer sa conduite. On se sent rempli d'un saint mépris pour le monde ; on ne regarde cette vie que comme une vapeur légère ; l'amour des biens éternels fait paraître viles toutes les choses d'ici-bas. Par ces paroles, le Seigneur nous arrache à notre infirmité et

nous inspire sa force toute divine. Mais voilà qu'il nous dit ensuite : « Maintenant mon âme est troublée. » Eh quoi, Seigneur, vous venez d'inviter nos âmes à vous suivre : le peuvent-elles, alors que la vôtre est envahie par le trouble ? Comment supporter un fardeau si pesant, même pour vous qui êtes la Force par essence ! Sur quel fondement nous appuyer, si la Pierre succombe ? — Il ne vous sera que plus facile de me suivre, nous répond le Sauveur intérieurement : si je m'interpose entre vous et la souffrance, c'est pour vous la rendre plus supportable. Vous avez entendu la voix de ma force, écoutez la voix de votre faiblesse, écoutez-la en moi : d'une part, je vous donne la vertu de hâter votre pas ; d'autre part, en personnifiant en moi toutes vos craintes, j'aplanis la voie où vous devez marcher. — O puissant Médiateur, qui êtes au-dessus de nous comme Dieu, et qui vous êtes fait homme pour nous, nous reconnaissons votre miséricorde. C'est votre infinie charité qui cause votre trouble. Ah ! vous voulez ainsi consoler et sauver d'un désespoir funeste les membres de votre corps mystique, que troublent d'inévitables faiblesses !

Mais en quel temps nous faut-il suivre le Sauveur ? Voici qu'on nous propose, moment terrible peut-être, de commettre le mal, sous peine de souffrir. Le trouble ne manquera pas de s'emparer de notre âme infirme : pensons alors à l'âme invincible du Christ et à son trouble miséricordieux, et subordonnons notre volonté à la volonté divine. Qu'ajoute, en effet, le Maître après ces paroles : « Maintenant mon âme est troublée ? » Père, que dirai-je ? Délivrez-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que j'y suis arrivé. « Père, glorifiez votre nom. » Nous savons à présent

que penser et que répondre à l'épreuve et à la tentation, grâce à la leçon que daigne nous donner Jésus-Christ. Il nous apprend qui nous devons invoquer, en qui nous devons espérer, et comment nous devons soumettre au vouloir adorable de Dieu notre vouloir imparfait. L'acte par lequel il nous tire ainsi du fond de notre misère, n'est pas une chute pour lui. Il a consenti, il est vrai, à être tenté par le démon ; mais, s'il l'eût voulu, il aurait empêché le démon de s'attaquer à lui, et il n'aurait pas moins défendu aux douleurs de sa Passion de s'appesantir sur son âme et sur son corps. Il a été tenté, mais sans danger aucun pour sa vertu divine ; et il a répondu au tentateur ce qu'il faut lui répondre nous-mêmes, lorsqu'il met notre âme en péril, ce qu'il faut lui opposer pour ne point le suivre et sortir au plus tôt du danger. Il a dit : « Maintenant mon âme est troublée, » dans le même sens qu'il a dit plus tard : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » et encore : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! » Il a pris sur lui nos défaillances pour nous enseigner à dire, dans le trouble et l'abattement de notre âme : « Cependant, mon Père, non comme je veux, mais comme vous le voulez. » C'est ainsi qu'il déifie notre humanité, en rendant notre volonté semblable à la volonté de Dieu. » (*Traité* 52. *sur l'Év. de S. Jean.*)

QUATRIÈME DIMANCHE

La tristesse de Notre-Seigneur, aux approches de sa Passion, est pour nous un principe de joie et un exemple d'obéissance à la volonté de Dieu.

Comment expliquer la terreur qui s'empara de Notre-Seigneur aux approches de sa Passion? Cette Passion, il était venu en ce monde pour la subir : quand l'heure en fut venue elle-même, a-t-il eu peur de la mort? Rappelons-nous sans cesse qu'il a daigné se revêtir de notre humanité, et que, sous cette forme d'esclave, il a daigné encore nous transformer en lui, et parler notre langage, afin de nous rendre capables de parler le sien. Au moment donc où le drame de sa mort allait commencer, il a éprouvé la peur; mais, comme il avait en lui ce qui était à nous, il l'a éprouvé selon nous, et non selon lui. C'est pourquoi il a dit que son âme était triste jusqu'à la mort, » (Matth. 26.) car nous-mêmes nous étions tous alors avec lui : il était la tête, nous étions le corps. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 30. *n.* 3.)

Ce Fils unique du Père portait notre infirmité; il figurait d'avance en lui notre personne; en lui, puisqu'il était la tête, il agissait au nom de son corps tout entier. De là, lorsque sa passion fut proche, la tristesse profonde qu'il ressentit dans sa nature humaine, et cela, afin d'assurer notre joie : il fut contristé pour nous consoler. Certes, à cette heure de ténèbres, il pouvait se préserver de toute tristesse en vertu de sa Souveraineté divine. Ses soldats le pourront : est-ce

que leur Capitaine ne le pouvait pas? Quelle ne sera pas l'allégresse de saint Paul, dans le pressentiment de son prochain martyre! « Pour moi, dit-il, mon immolation ne tardera pas; le temps de ma dissolution arrive. J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi : reste la couronne de justice à recevoir : le Seigneur, juste Juge, me la décernera en ce jour. » (2. Tim. 4.) Oh! que sa joie est grande, sur le chemin du supplice! Il exulte, car il sera couronné; mais le Christ distributeur des couronnes éternelles s'afflige à la vue des douleurs qui l'attendent et le réclament. Qu'a-t-il donc à porter? La faiblesse de ceux que la menace de l'affliction ou de la mort attriste et décourage.

Mais, par là, comme il les conduit à la rectitude du cœur! Ils veulent vivre, ils veulent que tout accident fâcheux leur soit épargné; mais Dieu en a disposé autrement. Voilà donc deux volontés contraires : quelle est celle qui doit plier? Est-ce la volonté de l'homme, volonté incertaine et faillible, ou la volonté de Dieu, volonté qui est la règle? N'est-il pas nécessaire que la règle soit maintenue, afin qu'elle réforme ce qui est déformé? Tel est l'enseignement de Jésus-Christ. En disant : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; » en disant encore : « Mon Père, si c'est possible que ce calice passe loin de moi : » il nous montre la volonté humaine. Mais voici la rectitude du cœur : « Cependant, qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez. » Suivons donc cet exemple, suivons-le avec joie dans nos peines ; si même notre dernière heure venait à sonner, réjouissons-nous encore. Relevons toujours immédiatement vers Dieu les fragilités de notre vouloir humain. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 31. *n.* 26.)

Souffrons tout avec un cœur droit : Dieu sait ce qu'il est bon de nous donner, ce qu'il est bon de nous ôter. Que ce qu'il donne nous console, sans nous corrompre; que ce qu'il ôte ne produise pas en nous le blasphème, mais la patience. Si, mécontents de Dieu et contents de nous seuls, nous blasphèmons, notre cœur est dépravé, tortueux, et, ce qu'il y a de pire, c'est de prétendre ainsi redresser le cœur de Dieu, et le ramener au nôtre, au lieu de conformer le nôtre au sien ; c'est de vouloir détourner le cœur de Dieu de son éternelle rectitude, pour le réduire à notre perversité. N'est-il pas infiniment préférable de corriger notre volonté en la rapprochant de la droiture de la volonté divine? N'est-ce point là ce que nous enseigne le Seigneur dès le commencement de sa Passion? Ne porte-t-il pas en lui notre faiblesse, quand il dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort? » N'est-ce pas nous qu'il représente, quand il dit : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ? » Le Fils et le Père n'ont pas deux cœurs différents : ici, sous la forme d'esclave, le Fils laisse en lui parler notre cœur, afin de l'instruire par son exemple. En lui, l'affliction frappe ce cœur, qui, pour ainsi dire, lui est étranger, et c'est ce cœur qui demande que le calice de douleurs passe loin de lui. Mais Dieu ne le veut pas; il ne consent pas aux désirs de ce cœur qui est le nôtre ; à nous donc de consentir aux volontés du cœur de Dieu. Écoutons la voix qui sort du cœur divin du Christ : « Qu'il soit fait, non comme je veux, mais comme vous voulez, ô mon Père. » (*Disc. sur le Ps.* 63. *n.* 18.)

LUNDI

Le Christ a accepté avec une grande promptitude de volonté le calice de sa passion, pour que le Chrétien ne repoussât pas celui de ses épreuves.

« Je prendrai le calice du salut. » (Ps. 115.) C'est ce calice que le Médecin a voulu boire le premier : autrement le malade aurait, par crainte, refusé d'y toucher. Ce calice est amer ; mais il est salutaire : c'est pourquoi il faut le boire volontairement, et non sous l'empire de la force et de la violence.

Nous sommes tombés malades, pour n'avoir pas voulu obéir aux préceptes préventifs du Médecin : obéissons, du moins, aux préceptes qu'il nous donne pour sortir de maladie. En bonne santé, nous n'avons tenu aucun compte des préceptes préventifs, et nous n'avons pas tardé à faire la triste expérience des résultats funestes entraînés par ce mépris. Après le malaise est venue la fatigue douloureuse, et nous voilà depuis longtemps étendus sur le lit de notre impuissance. Mais gardons-nous de désespérer : le Médecin, que nous étions incapables d'aller trouver nous-mêmes, a daigné venir nous visiter. Il n'a pas méprisé les infirmes qui l'avaient méprisé, quand ils étaient bien portants. Le peu de cas qu'ils avaient fait de ses ordonnances premières, destinées à les préserver de toute chute, ne l'a pas empêché de leur indiquer les remèdes les plus propres à les relever une fois tombés. Vous avez, leur a-t-il dit, éprouvé, pour votre malheur, la vérité de mes prévisions ; vous avez,

malgré tous mes conseils, touché au fruit défendu, et maintenant vos forces sont des plus languissantes. Il n'est que temps pour vous de guérir et de revivre. Eh bien voici : j'ai pris sur moi vos infirmités si pleines d'amertumes ; j'en ai rempli un calice que je vous invite à boire. S'il est amer, n'oubliez pas que c'est de votre faute : c'est parce que vous avez négligé les avis si admirables de douceur qu'en bonne santé vous aviez reçus de moi. Ah ! votre guérison n'est possible que si vous buvez le calice que je vous présente, le calice des épreuves si abondantes en ce monde, le calice des tribulations, des angoisses et des douleurs. Buvez-le donc, et vous reviendrez à la vie.

Et afin d'ôter à tout malade le droit de répondre : — Impossible ! Ce calice me répugne, je ne le boirai point ! — qu'a fait le Médecin ? Le premier, il a épuisé ce calice jusqu'à la lie, afin de vaincre toute hésitation chez le malade. Qu'y a-t-il d'amer dans cette potion, que le Christ ait refusé de goûter ? Sont-ce les outrages ? De Jésus chassant les démons n'a-t-on pas dit qu'il en était possédé, et qu'il les chassait au nom de Béelzébuth, « Si le père de famille a été appelé Béelzebuth, combien plus les gens de sa maison ! » (Matth. 10) C'est ainsi que le Sauveur répondit à cette insulte, pour la consolation des infirmes. — Est-ce de la douleur qu'on redoute l'amertume ! Le Christ a été garrotté, flagellé, crucifié. Est-ce l'angoisse de la mort qui épouvante ? Le Christ n'a-t-il pas voulu mourir ? Et si c'est le genre de mort qui fait reculer notre faiblesse, le Christ ne s'est-il pas soumis à la mort de la croix, qui était alors la plus ignominieuse de toutes ! Ce n'est pas en vain que, en louant son obéissance, l'Apotre ajoute qu'il a été obéissant non seulement

jusqu'à la mort, mais encore jusqu'à la mort de la croix. (Philipp. 2.) [*Div. Serm. passim.*]

MARDI

Le baiser du traître Judas.

« Le démon avait déjà jeté dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, la résolution de livrer Jésus. » (Jean. 13.) Ce fut là une suggestion intellectuelle : elle ne se fit point par la parole qui frappe l'oreille, mais par la pensée ; le corps n'en fut pas l'instrument ; elle n'envahit que l'esprit. Le cœur de Judas était donc, à la suite de l'inspiration diabolique, décidé à livrer le Maître dont il était le disciple, et qu'il n'avait pas cependant appris à reconnaître comme Dieu. C'est avec une âme résolue à la trahison qu'il était venu à la dernière cène, pour épier le Pasteur, préparer son attentat contre le Sauveur des hommes, vendre le Rédempteur du monde. Ces projets criminels l'avaient attiré au Cénacle. Jésus voyait sa trahison, et il supportait sa présence ; Judas se croyait ignoré dans son dessein, parce qu'il ignorait Celui qu'il voulait induire en erreur. Mais Jésus, qui connaissait les infâmes secrets de son cœur, se servait sciemment de ce disciple aveugle, car « son Père lui avait tout remis entre les mains ; » tout, et, par conséquent, ce traître lui-même. Aussi ce traître était-il déjà trahi par celui qu'il désirait trahir, et du mal qu'il commettait par sa trahison devait sortir, au moyen de cette trahison même, un bien qu'il ne prévoyait pas. Le Seigneur savait comment tourner à l'avantage de ses amis l'usage que sa patience faisait de ses ennemis. Son Père lui avait tout remis entre

les mains, le mal pour s'en servir, le bien pour l'opérer. (*Traité* 55. *sur l'Év. de S. Jean.*)

« Jésus avec ses disciples alla au delà du torrent de Cédron, où était un jardin, dans lequel il entra, ses disciples avec lui. Or, Judas, qui le trahissait, connaissait ce lieu, parce que Jésus, avec ses disciples, s'y était souvent rendu. » (Jean. 18.) C'est donc là que le loup, revêtu de la peau de brebis, et toléré au milieu des brebis véritables par une profonde sagesse du Père de famille, apprit à disperser pour un temps le troupeau en attaquant le Pasteur. Il ne manqua pas, en effet, « suivi d'une cohorte, et des satellites qu'il avait reçus des princes des prêtres et des pharisiens, d'aller en ce lieu, avec des lanternes, des flambeaux et des armes. » Cette cohorte était une troupe, non de juifs, mais de soldats. Les ennemis l'avaient sans doute demandé au gouverneur romain, comme pour s'emparer juridiquement du coupable, au nom de l'autorité légitime, et afin d'empêcher toute tentative de délivrance. D'ailleurs cette troupe nombreuse et bien armée était de nature à effrayer, et pouvait facilement repousser quiconque oserait défendre le Christ! Le défendre ! Oui, tellement sa puissance était voilée et sa faiblesse manifeste ! Voilà pourquoi toutes ces précautions avaient paru nécessaires à ses ennemis ; pour se saisir de sa personne ils ne savaient pas que leurs efforts contre lui n'auraient d'autres succès que ceux qu'il voudrait lui-même. C'est de la sorte que ce divin Maître se servait du mal pour en tirer le bien, pour rendre bons les mauvais, et faire le discernement des justes et des pécheurs. (*Traité* 112. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Ils viennent au jardin, ceux qui dès l'origine avaient perdu le paradis : ils viennent à la recherche du

Seigneur Jésus. « Celui que je baiserai, leur a dit Judas, c'est lui, saisissez-le. » (Matth. 26.) O signal sacrilège ! ô convention abominable ! C'est donc par un baiser qu'on déclare la guerre, par le signe de la paix que la paix est rompue ! Le Sauveur accepte sans résistance le baiser du traître, non par crainte de la mort, car il est Dieu, Fils de Dieu, mais de peur que les méchants ne périssent pour lui. « Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! » (Luc. 22.) Instruit à l'école de la vertu, vous êtes devenu le disciple de l'iniquité ! Vous croyez-vous donc chargé de verser le sang ? Quel est ce gage d'amour qui inflige une si cruelle blessure ? Pourquoi sous le masque de la paix donnez-vous la mort ? O serviteur qui trahissez votre maître ! ô disciple qui livrez votre précepteur ! Ah ! « meilleures sont les blessures d'un ami que les baisers empressés d'un ennemi ! » (Prov. 27.) (*Serm.* 150 *et* 151. *Append.*)

MERCREDI

Jésus est saisi et garrotté.

« Jésus, qui savait tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or, Judas, qui le trahissait, était avec eux. Dès que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils furent renversés et tombèrent par terre. » Où sont maintenant ces fiers soldats, et ces ministres de la haine des princes et des pharisiens ? Où est ce déploiement d'armes menaçantes et terribles ? Une seule parole sortie de la bouche de Jésus, « C'est moi, » a suffi pour frapper,

repousser, abattre dans la poussière cette troupe si furieuse et si effrayante. C'est que Dieu était dans ce corps mortel dont il s'était revêtu, et lui, le Jour éternel, était tellement obscurci par la nature humaine, que les ténèbres, acharnées à sa perte, étaient obligées de le chercher avec des torches et des lanternes. « C'est moi ! » et ces impies sont renversés par terre. Que sera-ce donc, lorsque le Christ viendra juger les hommes, si, traîné en jugement, il manifeste une telle puissance? Que ne fera-t-il pas, du haut de son trône, contre ses ennemis, lui qui, sur le point de mourir, se montre si redoutable ?

Les persécuteurs étaient venus avec le traître pour s'emparer de lui ; ils avaient trouvé celui qu'ils cherchaient ; ils l'avaient entendu dire : « C'est moi : » pourquoi donc, au lieu de le saisir, reculent-ils, et tombent-ils par terre ? Ah ! telle était la volonté du Christ, qui peut tout ce qu'il veut. S'il n'eût pas consenti à se laisser prendre, cette troupe de forcenés aurait été impuissante à remplir sa mission, et lui-même se serait écarté du but de sa venue ici-bas. Ces forcenés n'avaient qu'un désir, le conduire au supplice et à la mort ; et lui, dans sa bonté, ne désirait rien tant que de nous sauver en mourant pour nous. Eh bien, maintenant il a suffisamment prouvé sa puissance ; qu'on se saisisse donc de lui : on n'obéira, sans le savoir, qu'à sa volonté.

« Simon Pierre avait un glaive ; il le tira, et frappant un serviteur du grand prêtre, il lui coupa l'oreille droite. Cet homme s'appelait Malchus. » (Luc. 22.) *Malchus* signifie *qui doit régner*. Le Seigneur toucha la blessure et la guérit : que signifie a son tour cette guérison ? Il s'agit de l'organe de l'ouïe. Or, le sens de

l'ouïe est renouvelé par le retranchement de ce qui appartenait au vieil homme, afin qu'il serve Dieu dans la nouveauté de l'esprit, et non dans la vieillesse de la lettre. (Rom. 7.) Quiconque reçoit cette grâce, ne régnera-t-il pas un jour avec Jésus-Christ ? D'autre part, le serviteur, avant d'être miraculeusement guéri, représente l'ancienne loi, qui ne produisait que des esclaves ; mais, après sa guérison, il devint la figure de la liberté spirituelle.

Cependant le Sauveur désapprouve la conduite de Pierre, et il lui défend d'aller plus loin. « Remettez votre glaive dans le fourreau : le calice que mon Père m'a présenté, ne le boirai-je pas ? » Pierre n'avait songé qu'à défendre son Maître, et ignorait la signification mystérieuse du coup qu'il venait de frapper. Jésus voulut donc lui enseigner la patience, et il voulut encore que cette circonstance fût consignée par écrit dans le Livre des Évangiles pour notre instruction. En déclarant que son Père lui a donné à boire le calice de sa Passion, il nous aide à comprendre ce que dira plus tard son Apôtre, que « Dieu n'a pas épargné son propre Fils et qu'il l'a livré pour nous tous. « (Rom. 8.) Mais voilà que Celui à qui ce calice est destiné, ne se le présente pas moins à lui-même, et c'est pourquoi plus tard l'Apôtre nous enseignera encore que « le Christ nous a aimés, et s'est livré pour nous en s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur. (Éph. 7.)

Enfin « la cohorte, le tribun et les hommes envoyés par les Juifs s'emparèrent de Jésus et le garrottèrent. » (Jean. 18.) Ils s'en emparèrent sans avoir pu s'en approcher, en ce sens qu'il était le Jour, et qu'ils étaient, au contraire, les ténèbres. Ils ne comprirent point cette invitation du prophète : « Approchez-vous de lui,

pour en être éclairés. » (Ps. 33.) S'ils s'en étaient approchés dans cette intention, ils se seraient emparés de lui, non pour le mettre à mort, mais pour le recevoir dans leurs cœurs. En s'emparant de sa personne sacrée avec des dispositions hostiles, ils n'aboutirent qu'à s'en éloigner beaucoup plus encore, et ils garrottèrent l'homme qui, seul, pouvait briser leurs propres chaînes. Peut-être parmi eux s'en trouvait-il qui, dans la suite, lui dirent comme à leur libérateur : « Vous avez rompu mes liens. » (Ps. 115.) [*Traité* 112 *sur l'Év. de S. Jean.*]

JEUDI

Jésus est souffleté par un serviteur du grand-prêtre.

« Ils l'amenèrent premièrement chez Anne. Le grand-prêtre l'interrogea sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé publiquement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret : pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu : ils savent ce que j'ai enseigné. » A ces mots, un des satellites, là présent, donna un soufflet à Jésus, en disant : « Est-ce ainsi que tu réponds à un grand-prêtre ? » Et Jésus reprit : « Si j'ai mal parlé, montrez en quoi ; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » (Jean. 18.)

Quoi de plus vrai, de plus doux, de plus juste que cette réponse ? Elle sort de la bouche de Celui dont le prophète avait dit : « Tendez votre arc, prospérez dans vos voies et régnez par la vérité, la douceur et la justice. » (Ps. 44.) Qui de nous, en considérant le Seigneur

souffleté, ne voudrait voir l'insolent satellite foudroyé par le feu du ciel, ou englouti dans les abîmes de la terre, ou livré en proie à quelque démon furieux, ou châtié d'une manière plus effrayante encore ? Quoi de plus facile pour le Créateur du monde que de mettre ici sa puissance au service de sa justice ? Mais non : il a mieux aimé nous enseigner que par la patience on triomphe du monde ? Quelqu'un demandera peut-être pourquoi le Sauveur, en cette occasion, n'a pas fait ce ce qu'il avait commandé aux autres : ne devait-il pas souffrir cet affront en silence, et tendre l'autre joue à l'impertinent qui le frappait ? (Matth. 15.) Ah ! le Sauveur est allé bien plus loin : non seulement il a répondu selon la vérité, la douceur et la justice ; mais encore, il a daigné présenter plus que l'autre joue, en abandonnant son corps tout entier pour être cloué à la croix. Il a voulu de plus nous apprendre que ses préceptes de patience doivent s'accomplir bien moins par des actes extérieurs d'ostentation que par les dispositions du cœur. Il peut arriver, en effet, qu'un homme présente l'autre joue avec un cœur rempli de colère.

Notre-Seigneur a beaucoup mieux agi en répondant la vérité sans aigreur, et en se montrant disposé à subir avec patience des outrages encore plus révoltants. Bienheureux celui qui, au milieu des persécutions injustes qu'il subit, peut dire en toute sincérité : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. » Il a le droit d'ajouter : « Je chanterai, je célébrerai vos louanges. » (Ps. 56) C'est ce qu'ont fait Paul et Barnabé, même chargés des plus lourdes chaînes. (*Traité* 113. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Les préceptes du Seigneur sur la patience doivent donc toujours être gardés au fond d'un cœur plein de

bienveillance, et porté à ne jamais rendre le mal pour le mal. (*Lettre* 138. *n.* 14.) Il faut prendre garde que le désir de nous venger ne nous fasse perdre la vertu de patience, cette vertu étant d'un plus grand prix que tout ce qu'un ennemi pourrait nous enlever malgré nous. C'est pourquoi l'homme juste et pieux s'applique à supporter les méchants, afin de les ramener au bien et d'augmenter ainsi le nombre des bons; et il évite de rendre le mal pour le mal, afin de ne pas augmenter lui-même le nombre des méchants. (*Ibid. n.* 12.)

VENDREDI

Le triple reniement de Pierre.

La servante qui gardait la porte dit donc à Pierre: « Et vous, n'êtes-vous pas aussi des disciples de cet homme? il lui répondit : je n'en suis pas. » (Jean. 18.) Voilà cette colonne si ferme qui tremble jusque dans sa base sous l'impulsion d'un léger souffle. Que sont devenues les promesses qu'avait inspirées naguère une téméraire présomption ? « Pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour vous ! » (Jean. 13.) C'est ce que Pierre avait dit. Est-ce ainsi qu'il suit son Maître en niant qu'il soit son disciple ? Est-ce ainsi qu'il donne sa vie pour ce Maître, en tremblant à la voix d'une servante, pour échapper à la mort ? Mais qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu ait prédit la vérité sur ce point, et que l'homme se soit trompé dans sa vaine présomption ?

Notre-Seigneur venait de recommander à ses disciples de s'aimer les uns les autres, lorsque Simon Pierre lui dit: « Maître, où allez-vous ? » (Jean. 13.) Telle

fut sa question, comme s'il était prêt à suivre Jésus. Le Seigneur, qui lisait dans l'esprit et l'avenir de ce disciple, lui répondit : « Maintenant vous ne pouvez me suivre où je vais. » Vous ne le pouvez maintenant, dans le sens de votre question. Il ne lui dit pas : Vous ne le pouvez point ; mais : Vous ne le pouvez pas maintenant. Il lui annonce un retard, et ne lui ôte pas l'espérance ; loin de la lui ôter, il l'affermit dans son âme, en ajoutant : « Vous me suivrez un jour. » O Pierre, pourquoi donc tant de hâte ? Celui qui est la Pierre ne vous a pas encore consolidé par son esprit. Renoncez à toute orgueilleuse confiance en vous-même ! Vous êtes impuissant à l'heure présente. Mais ne désespérez point : vous suivrez votre Maître plus tard.

Pierre voyait les désirs et non la faiblesse de son âme. C'était un malade qui vantait l'ardeur de sa volonté ; mais le Médecin considérait sa maladie. Si Pierre promettait, Jésus prévoyait ; l'ignorance rendait Pierre présomptueux, Jésus était averti par sa prescience. De quelle étonnante présomption Pierre n'était il pas rempli, en ne voyant que ce qu'il voulait, et en ignorant ce qu'il pouvait ? O témérité sans pareille, d'oser dire au Seigneur : « Je donnerai ma vie pour vous, » alors que le Seigneur n'avait pas encore donné sa vie pour lui ! Jésus lui répondit donc : « Vous donnerez votre vie pour moi ? » Vous ferez pour moi ce que je n'ai pas encore fait pour vous ? Pouvez-vous me précéder, vous qui n'êtes pas capable de me suivre ? Que croyez-vous être ? Apprenez à vous mieux juger. « En vérité, en vérité, je vous le dis, le coq ne chantera pas que vous ne m'ayez renié trois fois. » Voilà comment bientôt vous apparaîtrez à vos yeux, vous

dont la parole est si fière et qui ne connaissez pas votre faiblesse d'enfant. Vous me promettez votre mort : par trois fois vous me renierez, moi qui suis votre vie. Pour moi vous vous flattez de pouvoir mourir : commencez par vivre pour vous, car par crainte de la mort corporelle, vous donnerez la mort à votre âme. Me confesser, c'est vivre ; me renier, c'est mourir. (*Traité* 66. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Pierre avait présumé de ses forces ; il avait compté, non sur la grâce de Dieu, mais sur sa libre volonté. Il avait dit à son Maître : « Je vous suivrai jusqu'à la mort. » Il avait dit dans son abondance : « Je ne serai jamais ébranlé. » (Ps. 29.) Mais « le Seigneur, source de toute vertu, détourna sa face, » et Pierre fut rempli de trouble ; et le Seigneur le montra ainsi à lui-même tel qu'il était, sauf ensuite à jeter sur lui un regard fortifiant, et à l'affermir sur la Pierre. (*Serm.* 284.)

Et en effet, il n'abandonna pas son apôtre : il voulut seulement l'instruire. Interrogé sur son amour de disciple, Pierre va jusqu'à croire que cet amour défierait la mort. En cela Pierre ne s'appuyait que sur ses propres forces. Il n'aurait donc pas appris à se connaître, si Dieu, qui le dirigeait, ne l'avait laissé un moment à lui-même. Mais voilà « qu'il le regarde » après sa chute, « et Pierre se met à pleurer amèrement. » (Luc. 22.) La pensée de sa faute lui est amère, pour lui rendre plus douce la grâce qui rachète. Si son Maître ne l'avait livré à sa présomption, il n'aurait pas renié ; et si ce Maître ne l'avait pas regardé, il n'aurait pas versé tant de larmes. Dieu a en horreur les présomptueux, et, en sage médecin, il retranche cette tumeur du cœur de ses amis : opération douloureuse, mais qui a pour but de ramener la vigueur et la santé.

Aussi le Sauveur, après sa résurrection, confie-t-il ses brebis à Pierre, le renégat d'auparavant, le disciple plein de lui-même, mais maintenant digne d'être choisi pour pasteur à cause de son ferme amour pour Jésus. Cet amour, Jésus l'interroge alors par trois fois, en expiation, sans doute, du triple reniement. Pierre accomplit ensuite avec la grâce divine ce que sa confiance en lui-même lui avait d'abord rendu impossible. Lorsque Jésus-Christ l'eut mis à la tête de son troupeau, il lui prédit le martyre qui l'attendait plus tard, et dont il avait perdu une première occasion par trop d'empressement. « Quand vous serez vieux, un autre vous ceindra et vous portera où vous ne voudrez point. Or Jésus dit cela, marquant par quelle mort il devait glorifier Dieu. » (Jean. 21.) Cette prédiction se réalisa. Pierre parvint au martyre, après avoir par ses larmes effacé son reniement. Ce que le Sauveur lui avait promis, le tentateur ne put le lui enlever. (*Serm.* 285.)

SAMEDI

Jésus supporte avec patience les railleries et les insultes des Juifs.

« Pour moi, j'étais comme un sourd qui n'entend pas, et comme un muet qui n'ouvre point la bouche. Je suis devenu comme un homme qui n'entend rien et qui n'a pas de réplique sur ses lèvres. » (Ps. 37.) Comme un homme qui n'aurait rien à dire à ses accusateurs, qui n'aurait aucune accusation à faire contre eux. Auparavant le Christ ne leur avait-il pas adressé de nombreux et sanglants reproches ? Ne leur avait-il pas

dit : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! » et beaucoup d'autres invectives semblables ? Cependant, durant sa passion, il ne leur dit rien de pareil, non qu'ils fussent irréprochables, mais parce qu'il voulait qu'ils accomplissent toutes choses à son égard, et qu'ainsi fussent réalisées les prophéties qui le concernaient, et entre autres celles d'Isaïe : « Comme une brebis est sans voix devant celui qui la tond, de même il n'a pas ouvert la bouche. » (Is. 53.) Il fallait donc que Jésus gardât le silence pendant sa Passion, pour avoir le droit de le rompre dans son jugement à venir. Il était là pour être jugé, afin de venir plus tard pour juger à son tour ; et il jugera avec une autorité d'autant plus haute qu'il s'est laissé juger avec une plus profonde humilité.

Son premier avènement s'est entouré d'un voile également humble et obscur ; les hommes, dans leur orgueil, ont méprisé cet abaissement divin ; ils ont crucifié le Sauveur, et ainsi ils méritent qu'il devienne pour eux un juge sévère, et que, en cette qualité, il environne son second avènement d'un éclat proportionné à sa grandeur. Oui, comme l'annonce le psalmiste, « Dieu viendra, notre Dieu viendra tout éclatant, et il ne gardera pas le silence. » (Ps. 49.) Il s'est tu pour être jugé ; il ne se taira pas quand il exercera son jugement. Quels seront les signes qui le manifesteront dans toute sa puissance ? « Le feu marchera devant lui, et autour de lui la tempête sera violente. » (Ps. 49.) Cette tempête dispersera la paille hors de l'aire où le blé est maintenant trituré, et ce feu la consumera.

A présent Jésus-Christ se tait : il se tait comme juge, mais non comme maître qui commande, témoins les

Évangiles, témoins la voix des Apôtres, les cantiques des psaumes, les oracles des prophètes. Ce sont là autant d'organes de la Parole du Christ. Sa justice seule se tait, ses avertissements parlent sans cesse. Mais, au jour fixé par sa sagesse, il viendra dans toute sa gloire de juge, et tous les hommes le verront, même ceux qui n'auront pas cru en lui. Quand il est venu cachant sa Divinité, il a été un objet de mépris : sans ce mépris, il n'eût pas été crucifié ; et sans la croix il n'eût pas répandu le sang de notre rédemption. Pour le répandre, il a voulu être crucifié ; pour être crucifié, il a voulu être méprisé ; pour être méprisé, il a voulu venir sous la livrée des humiliations et des abaissements. (*Traité 4. sur l'Év. de S. Jean.*)

Voilà pourquoi il ne réfuta pas les faux témoins : il resta impassible devant la fureur de ceux qui criaient : Crucifiez-le ! Ces cœurs pleins de rage, ces lèvres frémissantes de haine, il ne chercha pas à les écraser sous sa puissance : il n'y répondit que par une patience admirable. On lui fit subir tous les traitements qu'on voulut : il obéit jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. (*Serm.* 75.)

Le premier, Jésus a supporté les opprobres, pour nous apprendre à les supporter nous-mêmes. S'il les a supportés, lui si digne de louanges, combien plus ce support est obligatoire pour nous, qui, peut-être innocents de la faute que l'ennemi nous reproche, en avons certainement commis quelque autre qui réclame le châtiment ! Voilà qu'on nous accuse de vol, et nous n'avons pas volé : cette calomnie est un opprobre ; cependant notre innocence en ce point ne nous empêche pas d'être, sous un autre point de vue, désagréables à Dieu. Or, si le Christ, qui n'avait commis aucune

rapine, et qui a dit en toute vérité : « Le prince de ce monde va venir, et il ne trouvera rien en moi, » (Jean. 14.) a été appelé pécheur, malfaiteur, Béelzébuth, insensé, refuserons-nous, méchants serviteurs que nous sommes, d'entendre, après l'avoir mérité, ce que le Seigneur a entendu contrairement à ses mérites ? Il nous a donné l'exemple : est-ce sans motif ? On le croirait à voir la manière dont nous en profitons. Pourquoi s'est-il soumis à tant d'affronts, sinon pour soutenir notre courage quand on nous injurie ? Mais les insultes nous abattent : c'est donc en vain que Jésus a été insulté. Est-ce pour lui ou pour nous qu'il a souffert l'ignominie ? « J'ai pour vous supporté l'opprobre : la confusion a couvert mon visage. » (Ps. 68.) [*Disc.* 1 *sur le Ps. n.* 12.]

DIMANCHE DE LA PASSION

Jésus chez Pilate.

« Ils conduisirent donc Jésus de chez Caïphe au prétoire. Or, c'était le matin, et eux n'entrèrent point dans le prétoire. » (Jean. 18.) Pourquoi n'y entrèrent-ils pas ? « Afin de ne pas se souiller, et de pouvoir manger la Pâque. » Les jours des azymes étaient commencés, et pendant ce temps quiconque entrait dans la maison d'un infidèle, contractait l'impureté légale. O aveuglement impie ! Quoi ! ils seraient souillés en entrant dans une demeure étrangère, et ils ne le seraient point par leur propre crime ! Ils craignaient de se souiller en pénétrant dans le prétoire d'un juge païen, et ils ne craignaient pas de charger

leur conscience de l'abominable dessein qu'ils avaient conçu de faire périr leur frère innocent ! Leur frère, car d'avoir conduit à la mort leur Dieu, l'Auteur de la vie, c'est plutôt à l'ignorance qu'à une impiété réfléchie qu'il faut attribuer ce sacrilège.

« Donc Pilate vint les trouver dehors et leur dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions pas livré. » Un malfaiteur ? Qu'on interroge et qu'ils répondent, les possédés du démon don il a brisé l'esclavage, les malades qu'il a guéris, les lépreux qu'il a purifiés, les sourds, les muets, les aveugles qui ont recouvré en sa présence l'ouïe, la parole et la vue, les morts qu'il a ressuscités, et ce qui surpasse tous ces bienfaits, les insensés qui lui ont dû la sagesse : qu'ils disent tous si Jésus est un malfaiteur. Mais ici les calomniateurs étaient ces ingrats prédits par le Prophète-Roi en ces termes : « Ils me rendaient le mal pour le bien. » (Ps. 34.)

« Pilate leur dit : Prenez-le vous-même et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui répondirent : Il ne nous est pas permis de faire mourir quelqu'un. » Quelle réponse et quelle folie ! N'était-ce pas faire mourir Jésus en l'offrant si cruellement à la mort, en demandant pour lui le supplice de la croix ? Est-ce que par hasard ce supplice ne donne pas la mort ? C'est à cet excès de délire qu'on arrive, quand on persécute la justice, au lieu de la pratiquer. Au reste, la Loi n'imposait-elle pas le devoir d'être sans pitié pour les malfaiteurs, et surtout, c'était ici le cas selon eux, pour les séducteurs ennemis du culte du vrai Dieu ? Mais cette réponse fut sans doute inspirée aux Juifs par la sainteté du jour qu'ils avaient commencé à

célébrer et qui leur faisait craindre de contracter l'impureté légale, même en entrant dans le prétoire Hypocrites, êtes-vous donc endurcis à ce point ? Votre malice vous ôte-t-elle si entièrement la raison, que vous vous regardiez comme purs du sang innocent, parce que vous aurez confié à d'autres le soin de le répandre ? Pilate, d'ailleurs, sera-t-il lui-même le bourreau de cet homme que vous avez traîné à son tribunal pour qu'il le condamne à mort ? Si vous n'avez pas tramé sa perte, si dans ce but vous ne lui avez pas tendu des pièges, si vous n'avez pas acheté sa trahison, si vous ne l'avez pas saisi, garrotté, livré comme un voleur aux mains qui pouvaient lui infliger la peine capitale, en ce cas vantez-vous à votre aise de n'être point les auteurs de sa mort. Mais si, à tous ces forfaits, vous avez ajouté ces cris répétés : Crucifiez-le, crucifiez-le ! écoutez ce que le Prophète royal crie à son tour contre vous : « Les enfants des hommes ! leurs dents sont des lances et des dards, et leur langue un glaive perçant. » (Ps. 56.) Voilà par quels instruments homicides vous avez donné la mort au juste, tout en disant qu'il vous était défendu de faire mourir quelqu'un ! (*Traité* 114. *sur l'Év. de S. Jean.*)

« Pilate vint de nouveau trouver les Juifs et leur dit : Je ne trouve aucun crime en cet homme. Mais c'est la coutume parmi vous que je délivre un criminel à la fête de Pâques : voulez-vous que je délivre le Roi des Juifs ? Derechef ils crièrent tous ensemble : Non pas lui, mais Barrabas. Or Barrabas était un meurtrier. » Certes, s'il y a ici quelque reproche à faire aux Juifs, ce n'est point d'avoir mis un criminel en liberté à l'occasion de la fête de Pâques, mais bien d'avoir mis à mort un innocent. Et toutefois, s'ils

n'avaient pas agi de la sorte, la véritable Pâque n'aurait pas eu lieu. Dans leur égarement, les Juifs ne s'attachaient qu'à l'ombre de la vérité ; mais, par une admirable économie de la divine Sagesse, ils servaient à l'accomplissement de la vérité, parce que le Christ, la Pâque véritable, l'Agneau par excellence, allait être immolé. (*Traité* 115. *sur l'Év. de S. Jean.*)

LUNDI

Les Juifs avec leur langue immolèrent Jésus-Christ en criant : Crucifiez-le.

Un évangéliste raconte que le Seigneur fut crucifié à la sixième heure (Jean. 19.), et un autre à la troisième (Marc. 15.). Il est nécessaire de bien comprendre les deux textes, pour n'être pas inquiet de leur différence. Or, la sixième heure (1) commençait lorsque Pilate prit place sur son tribunal, et, quand Notre-Seigneur fut élevé en croix, la sixième heure suivait son cours. Mais un second évangéliste, considérant avant tout l'intention qu'avaient les Juifs d'échapper à la responsabilité de la mort du Sauveur, prouve leur crime par son récit, en disant que Jésus fut crucifié à la troisième heure (2). Si l'on examine toutes les circonstances de ce récit, et tout ce que les Juifs furent obligés de faire pour amener Pilate à condamner Jésus au supplice de la croix, on voit qu'il pouvait être la troisième heure, lorsqu'ils crièrent : Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! Il est donc très-vrai de dire qu'ils l'ont tué au moment où ils poussèrent ce cri de mort. Les exécuteurs des ordres

(1) De midi à trois heures. — (2) De neuf heures à midi.

de l'autorité le crucifièrent de fait à la sixième heure ; et ce fut à la troisième heure que les violateurs de la loi demandèrent son crucifiement. Ce que la main des premiers fit à la sixième heure, la langue des seconds le fit à la troisième. Plus coupables furent ceux dont la rage fit entendre le cri homicide, que ceux qui ne donnèrent la mort que par obéissance. C'est à cela que se réduisit la finesse des Juifs, voilà le grand avantage qu'ils recherchèrent. Tuons-le, et ne le tuons pas : tuons-le, sans paraître l'avoir tué nous-mêmes ! (*Disc. sur le Ps.* 63. *n.* 5.)

Ainsi les Juifs livrèrent Jésus-Christ au juge, pour le charger de l'odieux de sa mort. En effet, Pilate leur ayant dit : « Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi, » ils répondirent : « Il ne nous est pas permis de tuer quelqu'un. » S'il ne vous est pas permis de donner la mort, vous est-il permis de livrer quelqu'un pour qu'on lui ôte la vie ? Dans ce cas, quel est celui qui tue ? Celui qui cède à des cris acharnés, ou celui qui, par ses vociférations, arrache au juge une sentence de mort ? Que le Seigneur lui-même dise si Pilate est son meurtrier, Pilate qui ne l'a condamné que malgré lui, Pilate qui ne l'a fait fouetter de verges, ne l'a revêtu d'une robe d'ignominie, et ne l'a exposé aux yeux de ses ennemis après la flagellation, que pour émouvoir leur cœur par ce spectacle affreux, et les empêcher ainsi d'exiger de lui un supplice définitif ! Que fit encore Pilate, en voyant qu'ils s'opiniâtraient dans leur fureur ? Il se lava les mains, et il dit : « Je suis innocent du sang de ce juste. » Certes, il ne l'était pas ; il se rendit coupable en cédant aux clameurs d'un peuple inique : mais bien plus coupables, ceux qui par leurs cris conspirèrent pour sa perte.

Mais interrogeons le Seigneur, et demandons-lui à qui lui-même attribue sa mort, quand il dit par la bouche du psalmiste : « J'ai dormi dans le trouble. » (Ps. 56.) — Seigneur, puisque vous avez dormi dans le trouble, quels furent vos persécuteurs, quels furent vos meurtriers ? Pilate seul doit-il être ici accusé, Pilate qui vous abandonna aux soldats pour être suspendu au gibet et transpercé de clous ? — Non : « Ce sont les enfants des hommes. » (Ibid.) — Voilà ceux qui le persécutèrent. Mais ils ne portaient point d'armes, ils ne tirèrent pas le glaive, ils ne se précipitèrent pas sur lui pour l'immoler : comment donc le tuèrent-ils ? « Les enfants des hommes ! Ah ! ils eurent leurs dents pour lances et pour dards : leur langue fut un glaive affilé. » Sans doute, leurs mains n'étaient pas armées ; mais de leur bouche sortit le glaive qui versa le sang du Christ, de même que de la bouche de cette victime divine est sorti le glaive qui a tué le peuple Juif. De la bouche du Christ, en effet, est sortie l'épée à deux tranchants (Apoc. 1.) : par sa résurrection il a frappé la nation déicide, et il a séparé de son sein ceux dont il voulait faire ses fidèles. Le glaive des Juifs était méchant ; le sien est la justice même : leurs flèches étaient empoisonnées : les siennes sont salutaires. Oui, pour flèches, il a des paroles pleines de douceur, qui percent le cœur docile et s'en font aimer. Bien différentes sont les flèches des enfants des hommes, bien différent est leur glaive ! leurs dents sont des lances et des dards, leur langue est un glaive acéré. » Quand donc immolèrent-ils le Christ ? Lorsqu'ils crièrent « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » (*Disc. sur le Ps.* 56. *n.* 12.)

MARDI

La flagellation.

Les Juifs crièrent donc à Pilate de ne pas délivrer Jésus pour la fête de Pâque, mais de mettre en liberté Barrabas le malfaiteur, préférant de la sorte un assassin au Sauveur, un insigne meurtrier à l'auteur de la vie. « Alors Pilate fit saisir et flageller Jésus. » (Jean. 19.)

Quel supplice et quelle cruauté ! Ah ! n'oublions jamais ce que le Juste des justes a souffert pour payer des dettes qu'il n'avait pas contractées ! N'oublions pas davantage ces paroles de l'Écriture : « Dieu frappe de verges tout enfant qu'il reçoit. » (Hébr. 12.) Tenons-nous prêts à être ainsi flagellés ; sinon, cessons de prétendre à l'adoption divine. « Dieu frappe tout enfant qu'il reçoit : » fera-t-il par hasard une exception pour nous? Si ses verges nous épargnent, c'est que nous ne comptons pas au nombre de ses enfants. Mais est-il bien vrai que Dieu traite de la sorte quiconque est entré dans sa filiation? Comment en douter, en voyant son Fils selon la nature si affreusement flagellé ! Ce Fils égal infiniment à son Père, engendré de sa substance, Verbe éternel par qui le monde a été créé, ne pouvait, comme tel, être soumis à l'épreuve des verges : qu'a-t-il fait pour la subir et n'en être pas exempt ? Il s'est revêtu de notre chair. Dieu donc, qui a voulu que son Fils unique souffrît la flagellation malgré sa sainteté sans tache, consentira-t-il à en exempter ses enfants adoptifs, malgré leurs péchés et leurs crimes ? A quoi servirait alors l'exemple qui nous est donné dans les souffrances du Christ ? (*Serm.* 46.)

Chez l'homme pieux, la souffrance n'est pas, de la part de Dieu, un abandonnement, mais une épreuve. Serions-nous assez faibles pour nous scandaliser des indignités et des outrages infligés aux bons, et perdrions-nous ainsi le souvenir de ce que le Saint des saints a souffert pour nous ? Ce Roi des rois, ce Dominateur des dominateurs a subi la plus sanglante des flagellations et a été ensuite cloué à la croix. La création entière ne saurait être comparée au Créateur : tout a été fait par lui, rien n'a été fait sans lui : et cependant ses bourreaux l'ont traité comme un néant. Supportons donc les maux qu'il a daigné supporter. C'est un médecin qui sait quelles douleurs peuvent amener notre soulagement et notre guérison. « La patience produit une œuvre parfaite. » (Jacq. 1.) Mais quelle sera l'œuvre de notre patience, si nous n'avons à essuyer aucune adversité ? Pourquoi donc refuser de se courber sous les tribulations du temps ? Avons-nous peur de nous perfectionner ? Ah ! n'hésitons plus : prions, gémissons, pleurons devant le Seigneur. Qu'en nous tous s'accomplisse cette parole de l'Apôtre : « Dieu est fidèle : il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais il vous fera profiter de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer.» (1. Cor. 10.) [*Disc. sur la chute de Rome. c.* 8.]

MERCREDI

La couronne d'épines.

« Et les soldats, tressant une couronne d'épines, la mirent sur sa tête, et le revêtirent d'un manteau de pourpre. Et ils venaient à lui et ils disaient : Salut, Roi

des Juifs ! Et ils lui donnaient des soufflets.» (Jean. 19.) C'est ainsi que Jésus-Christ accomplissait ce qu'il avait prédit de lui-même ; ainsi qu'il enseignait aux futurs martyrs à supporter ce que la cruauté des persécuteurs inventerait contre eux ; ainsi qu'il voilait sa puissance redoutable, pour donner, avant de la révéler, un grand exemple de patience ; ainsi que la Royauté qui ne venait pas de ce monde, triomphait de ce monde superbe, non en livrant de sanglants combats, mais en souffrant avec une patiente humilité ; ainsi que ce grain qui devait se multiplier au centuple, était semé au milieu des opprobres et des outrages, afin, une fois glorifié, de produire une moisson des plus abondantes.

O âme, qui veux t'approcher du Christ, rappelle-toi que tu es une terre couverte d'épines et privée d'eau. Pour t'en convaincre, relis la sentence prononcée contre nos premiers parents, et, par conséquent, contre toi-même : « La terre, dit le Seigneur, ne produira pour toi que des épines et des chardons. » (Gen. 3.) Répondras-tu que tu n'es pas cette terre épineuse ? Si tu ne l'étais pas, tu n'aurais pas mis autour du front de ton Créateur une couronne d'épines. Ah ! les épines surabondent dans ton sein : ce sont tes péchés. (*Serm. sur la cult. du champ du Seigneur, c.* 2.)

On lui mit sur la tête une couronne d'épines, car nos péchés sont comparables à des épines aiguës, et la gloire du Rédempteur consiste dans l'expiation qu'il en a fournie. Faisons en sorte maintenant que la sainte vie des membres devienne pour la Tête une radieuse couronne. (*Serm.* 153. *Append.*)

Dans tout ce que Notre-Seigneur a souffert de la part de ses ennemis, il a voulu nous donner un exemple

de patience, pour nous aider à opérer notre salut, à traverser saintement cette vie, et à ne point reculer devant de semblables épreuves, si pour l'honneur de son Évangile il jugeait bon de nous y soumettre. (*Serm.* 218.)

Donc : « Attendez le Seigneur, agissez avec courage, fortifiez votre âme, et attendez le Seigneur. » (Ps. 26.) Que veut dire : « Attendez le Seigneur ? » Vous ne souffrez que pour un temps, vous ne souffrirez pas toujours : vos peines seront de courte durée, votre bonheur sera éternel ; vos larmes cesseront bientôt, vos joies n'auront point de fin. Si, au milieu de vos souffrances, vous venez à faiblir, jetez les yeux sur celles du Christ. Voyez ce qu'il a souffert pour vous, lui sur qui la douleur n'avait aucun droit. Quelques maux que vous enduriez, vous n'en arriverez jamais à ces insultes, à cette flagellation, à cette robe d'ignominie, à cette couronne d'épines, à cette mort sur la croix que le Christ a subies. Autrefois, les criminels étaient crucifiés : ce genre de supplice est maintenant aboli parmi les hommes. Le croix est entourée d'honneur et elle est supprimée : elle est supprimée comme peine, et elle demeure comme une gloire. Des lieux de tortures elle a passé sur le front des rois. Ah ! Si Jésus a rendu sa passion si glorieuse, que ne réserve-t-il pas à la fidélité de ses serviteurs !

C'est en se proposant ainsi comme modèle que « le Seigneur affermit les justes. » (Ps. 36.) Les méchants ont beau déchaîner leur rage : « le Seigneur affermit les justes. » Quoi qu'il leur arrive, ils savent l'attribuer à la volonté de Dieu, et non à la puissance de l'ennemi. L'ennemi entre en fureur ; mais il ne peut frapper, si Dieu ne le permet pas ; et, s'il le permet, c'est pour

mettre au nombre de ses enfants ceux qu'il tente de la sorte. Pourquoi donc l'impie s'applaudirait-il de servir de verge à notre Père céleste? Ce Père ne les prend pour instruments qu'afin de nous instruire et de nous rendre dignes de son héritage. Non, ne nous préoccupons pas de ce que sa Providence laisse faire à l'iniquité : songeons plutôt à ce qu'elle destine aux amis de la justice. Souhaitons toutefois que les persécuteurs soient persécutés à leur tour, et qu'ainsi tous se convertissent, à l'exemple de Saul, dont le Seigneur fit un apôtre, après s'en être servi pour éprouver les premiers fidèles. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 36. *n.* 4. *et* 5.)

JEUDI

« Voilà l'homme! »

« Pilate sortit de nouveau et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus donc sortit portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre, et Pilate leur dit : Voilà l'homme! » (Jean. 19.) Jésus sort donc et se présente à ses ennemis, portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre! Il apparaît, non dans l'éclat de la royauté, mais écrasé d'opprobres. « Voilà l'homme! » s'écria Pilate. Si, comme roi, il vous est odieux, laissez-vous du moins toucher par l'état si humiliant où vous le voyez réduit : il a été flagellé, il est couronné d'épines, il est vêtu d'un habit de dérision; on lui a prodigué les railleries les plus amères. Que la haine tombe et s'apaise devant ces ignominies! — Non, loin de se refroidir, elle ne fit que s'enflammer plus vivement encore.

« Quand les princes des prêtres et leurs serviteurs l'eurent vu, ils criaient : Crucifiez-le ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le : pour moi je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et, selon elle, il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. » Voici un second sujet d'envie plus brûlant que le premier. Se dire roi, afficher audacieusement une telle prétention n'était rien aux yeux des Juifs auprès de l'ambition sacrilège de se faire passer pour fils de Dieu. Et pourtant Jésus ne s'était arrogé mensongèrement ni l'un ni l'autre de ces titres : il les possédait tous les deux en vérité. Il était le Fils unique de Dieu, et « Dieu l'avait établi roi sur Sion sa montagne sainte. » (Ps. 2.) Ah ! il lui eût été facile de prouver cette double prérogative, s'il n'avait voulu se montrer d'autant plus patient qu'il était plus invincible dans sa puissance. (*Traité* 116 *sur l'Év. de S. Jean.*)

« Ils ont opiniâtrement confirmé contre eux-mêmes leur parole criminelle. » (Ps. 63.) Les miracles les plus éclatants ne les ont point touchés; ils se sont obstinés dans le dessein annoncé par leur parole de malice. Le Christ est livré au juge : ce juge a peur, et la peur est étrangère aux dénonciateurs du Christ; l'autorité tremble, la cruauté reste intrépide; Pilate se lave les mains, et les Juifs souillent leurs langues. Pourquoi ? « Ils se sont opiniâtrés contre eux-mêmes dans leur parole criminelle. » Que d'efforts de la part du gouverneur romain pour refréner leur fureur ! Ils n'en sont devenus que plus opiniâtres : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » Ce cri répété sert de confirmation à leur parole scélérate. Entendez Pilate : « C'est votre roi : le crucifierai-je? » Entendez-les Juifs : « Nous n'avons d'autre

roi que César. » Quelle obstination dans leur parole abominable ! Pour roi, Pilate leur offre le Fils de Dieu, et ils préfèrent un homme ! Oh ! qu'ils sont dignes d'avoir César, indignes d'avoir Dieu pour roi !

Est-ce tout ? « Je ne trouve en cet homme rien qui mérite la mort », dit le juge. (Luc. 23.) « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » répondent les Juifs. Peuvent-ils avec plus d'opiniâtreté confirmer contre eux-mêmes leur parole criminelle, contre eux-mêmes, non contre le Seigneur ? N'est-ce pas eux-mêmes et eux seuls qu'ils condamnent sans retour par ce cri nouveau : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ? » Combien vrai, ce passage des Psaumes : « Sous mes pas, ils ont creusé une fosse, et ils y sont tombés ! » (Ps. 61.) La mort n'a pas tué le Seigneur ; elle a été tuée par lui. Quant à eux, l'iniquité les a tués, parce qu'ils n'ont pas voulu tuer l'iniquité. Ils l'ont retenue vivante dans leur cœur, et ils en sont morts. (*Disc. sur le Ps.* 63. *n.* 8.)

VENDREDI

Jésus est condamné à la mort de la croix.

« Mais les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César, car quiconque se fait roi, se déclare contre César. » (Jean 19.) En menaçant Pilate de César, les Juifs pensèrent qu'ils lui inspireraient une crainte irrésistible, et qu'ils obtiendraient enfin de lui la condamnation de Jésus. Ils avaient déjà, mais sans succès, mis en avant leur loi : Nous avons une loi, d'après laquelle il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. La crainte de cette loi

n'avait exercé sur Pilate aucune influence pour le déterminer à porter une sentence de mort : il avait craint, au contraire, de faire mourir le Fils de Dieu. Mais maintenant, il ne s'agissait plus de la loi d'un peuple étranger : il s'agissait de César, de qui tout gouverneur tenait son autorité : Pilate ne pouvait pas aussi facilement ne pas en tenir compte.

Aussi l'évangéliste ajoute que « Pilate, entendant ces paroles, conduisit Jésus hors du prétoire, et s'assit sur son tribunal au lieu appelé en grec Lithostrotos, et en hébreu Gabbatha. C'était le jour de la préparation de la Pâque (1), vers la sixième heure. » De son tribunal, Pilate dit donc aux Juifs : — « Voilà votre roi. » — « Qu'il meure, qu'il meure ! crucifiez-le ! » — « Crucifierai-je votre roi ? » Pilate cherche à surmonter encore la terreur que lui a inspiré le nom de César : « Crucifierai-je votre roi ? » Il désire fléchir par le sentiment de leur honteuse félonie ces Juifs qu'il n'a pu adoucir par le spectacle des hontes infligées à Jésus. Mais la crainte finit par triompher de lui. Les princes des prêtres répondirent : « Nous n'avons pour roi que César. » Alors il leur livra Jésus pour être crucifié. Il aurait paru, en effet, se déclarer ouvertement contre l'empereur, en persistant à vouloir imposer un autre roi à un peuple qui déclarait ne reconnaître pour roi que César, et en accordant l'impunité à un accusé dont on demandait la mort, parce qu'il avait osé aspirer à la royauté. « Il leur livra donc Jésus, pour être crucifié. » (*Traité* 116. *sur l'Év. de S. Jean.*)

« Sauvez-moi, ô mon Dieu, parce que les eaux sont entrées jusque dans mon âme. » (Ps. 68.) Le Prophète

(1) Vendredi

parle au nom du Christ. Les eaux, ce sont ces tourbes tumultueuses des Juifs qui ont prévalu contre sa vie. Elles ont pu le mépriser, le saisir, le lier, l'insulter, le souffleter, lui cracher au visage, et enfin le mettre à mort. « Donc les eaux sont entrées jusque dans son âme. » Son âme est sa vie, jusqu'à laquelle ses ennemis ont pénétré dans leur fureur.

« Je suis descendu dans les profondeurs de la mer, et la tempête m'a submergé. » (Ps. 68.) Rendons grâces à sa miséricorde : il a daigné se laisser engloutir par le monstre marin, mais il l'a contraint à le rejeter le troisième jour. (Matth. 12.) Il est descendu dans ces profondeurs où le naufrage nous avait précipités et dont nous étions captifs ; il y est descendu et la tempête l'a submergé ; les flots, c'est-à-dire, les hommes, ont exercé sur lui leur furie, ainsi que la violence des vents, c'est-à-dire, des voix qui criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » « Je ne trouve, disait Pilate, je ne trouve en cet homme aucune cause de mort : » et les cris redoublaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le ! » C'était la tempête qui montait sans cesse : ne fallait-il pas que le Christ, qui était venu pour y descendre, fût enfin submergé dans les profondeurs de la mer ? Entre les mains des Juifs, il a subi ce qu'il n'avait pas eu à souffrir lorsqu'il marchait sur les eaux. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 68. *n.* 3 *et* 6.)

SAMEDI

Jésus chargé de sa Croix monte au Calvaire.

« Ils prirent Jésus, et l'emmenèrent. Et Jésus, portant sa croix, alla en ce lieu qui s'appelait Calvaire, en

hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent. » (Jean. 19.) Quel grand spectacle ! Mais, aux yeux de l'impiété, quel sujet de dérision ! aux yeux de la foi, quel sublime mystère ! L'impiété n'y verra que des ignominies pour se justifier ; la foi y trouvera un appui invincible. L'impiété se raillera de ce roi qui au lieu de sceptre porte le bois de son supplice ; la foi, au contraire, le contemplera se courbant sous la croix, et bientôt s'y attachant lui-même, avant de la placer sur le front des Potentats. Cette croix le rendra méprisable pour les impies ; elle sera la gloire de tous les saints. Paul s'écriera un jour : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » (Galat. 6.) En portant la croix sur ses épaules, le Christ la relevait de sa honte ; il en faisait le chandelier de la divine lumière, qui devait se répandre dans le monde et ne point demeurer sous le boisseau. (*Traité* 117. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Il se chargea de sa croix, aussitôt qu'il eut été livré aux Juifs pour être crucifié. Par là il nous a donné un exemple de généreuse mortification, et appris, en marchant devant nous, ce que doit faire quiconque veut marcher à sa suite. C'est, d'ailleurs, ce qu'il avait déjà enseigné en ces termes : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix, et me suive. » (Matth. 16.) [*Serm.* 218.]

Chrétien, ne sais-tu point par où a passé ton Maître ? Veux-tu le savoir, pour le suivre ? C'est par les tribulations, par les opprobres, par les calomnies, par les soufflets, par les verges, par la couronne d'épines, par la croix et par la mort. Tu hésites ! Il n'y a pas d'autre chemin pour suivre le Seigneur. (*Serm.* 345.)

Si notre Chef, notre Tête n'a voulu prendre pos-

session de son céleste royaume qu'après avoir sur la terre terminé son œuvre laborieuse ; s'il n'a glorifié sa chair qu'après avoir parcouru la voie de la douleur, comment les membres prétendraient-ils s'affranchir de semblables épreuves ? « Si l'on a cru bon d'appeler le Père de famille du nom de Béelzébuth, à plus forte raison nommera-t-on ainsi ses serviteurs ? » N'espérons donc pas une voie plus douce : cheminons par où Jésus a marché le premier, et suivons toutes ses traces. Malheur à qui s'en écarte ! (*Disc. sur le Ps.* 51. *n.* 1.)

Cette voie paraît dure ; mais on la parcourt en toute sécurité. Toute autre peut avoir des charmes, mais elle est infestée par les brigands. Ah ! « l'homme sage voudra suivre le chemin du Seigneur. S'il vient à tomber, il n'en sera point troublé, parce que le Seigneur affermit sa main. » (Ps. 36.) S'il lui arrive une affliction, un déshonneur, un affront, un deuil, un dommage, un de ces maux qui accompagnent partout la vie humaine, il se souvient du Seigneur et de ses cruelles épreuves, et il se sent consolé, affermi, parce que, avant lui, le Seigneur a souffert. Qu'est-ce qui l'abattrait? La violence de la douleur ? Le Christ a été flagellé. Les insultes ? Le Christ chassait les démons, et il s'est entendu dire : « Vous êtes possédé du démon. » Les complots peut-être, les conspirations des méchants ? On a conspiré contre le Christ. L'impossibilité de démontrer son innocence injustement attaquée, et d'échapper aux funestes suites qu'entraîneront de faux témoignages trop favorablement écoutés ? Que de faux témoins se sont élevés aussi contre le Christ, non seulement avant sa mort, mais encore après sa résurrection ! Des témoins corrompus furent produits pour le faire condamner au dernier des supplices, et les soldats

préposés à la garde de son sépulcre rendirent contre sa victoire sur la mort un témoignage menteur acheté à prix d'argent. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 36. *n.* 16 *et* 17).

DIMANCHE DES RAMEAUX

Jésus est crucifié entre deux larrons : l'un le blasphème, l'autre le prie.

« Ils le crucifièrent entre deux autres, Jésus au milieu. » (Jean. 19.) C'étaient deux larrons, et ainsi se réalisa cette prophétie : « Il a été mis au rang des scélérats. » (Is. 53.)

Ces larrons étaient aux côtés du Sauveur : mais combien différentes étaient les causes de ces trois suppliciés ! Quelle n'était pas la distance qui séparait ces larrons de la divine Victime ! Ils étaient crucifiés pour leurs forfaits, et Jésus était crucifié pour les nôtres. Cependant, chez l'un de ces larrons, on put voir ce que valait, non le douloureux châtiment qu'il subissait, mais la piété qui lui fit confesser le Christ. Ce larron obtint par le repentir ce que Pierre avait perdu par la crainte : son crime était l'unique motif de sa condamnation ; mais, une fois crucifié, il donna un autre motif à ses souffrances, et gagna le paradis. Il mérita de changer ainsi la cause de sa mort, en ne méprisant pas en Jésus-Christ la peine qu'il partageait avec lui. Les Juifs avaient méprisé cet Homme-Dieu malgré ses miracles : le larron crut à sa divinité, malgré le gibet où il le voyait attaché. Dans ce compagnon de supplices il reconnut le Seigneur, et par sa foi il fit violence au

royaume des cieux. Foi d'autant plus admirable que celle des Apôtres était alors chancelante! (*Serm.* 285.)

O foi du larron qui s'épanouit comme une fleur du bois même de la croix! Pour que la foi des disciples se relevât de sa défaillance, il fallut la résurrection de Celui dont la mort l'avait flétrie et desséchée. Les disciples perdirent confiance à la vue de leur Maître mourant : le larron, au contraire, conçut en ce moment la plus vive espérance en cet homme qui mourait avec lui. Les disciples abandonnèrent par la fuite l'Auteur de la vie : le larron lui adressa une humble et fervente prière. Les disciples pleurèrent la mort de Jésus, comme on pleure une vie toute humaine : le larron crut qu'il règnerait après son dernier soupir. Les disciples oublièrent les promesses de salut que leur avait faites le Christ : le larron rendit gloire à ce Christ crucifié! C'est ainsi que, par sa foi héroïque au milieu de telles épreuves, ce larron put s'élever à toute la hauteur du martyre chrétien, pendant que les disciples, futurs martyrs eux-mêmes, ne montraient qu'abattement et désespoir. (*Liv. 1 de l'Ame et de son orig. c* 9.)

Tous les membres de ce malfaiteur étaient fixés à la croix : ses mains et ses pieds y étaient cloués; son corps tout entier y était retenu sans liberté aucune : seules, sa langue et sa volonté pouvaient se mouvoir librement; sa volonté, c'est-à-dire, son cœur, s'empressa de croire, et sa langue en même temps confessa cette foi nouvelle : « Souvenez-vous de moi, Seigneur lorsque vous serez arrivé dans votre royaume. » Il ne voyait son salut que dans le lointain, il se contentait d'en jouir après un long espace de temps; il n'espérait que dans un avenir éloigné; mais ce salut lui arriva sans délai : « En vérité, je vous le dis, aujourd'hui même vous

serez avec moi dans le paradis. » Il y a dans le paradis des arbres de bonheur : aujourd'hui, vous êtes avec moi sur l'arbre de la croix; aujourd'hui encore vous serez avec moi sur l'arbre du salut. (*Disc. sur le Ps.* 39. *n.* 15.)

Réponse divinement consolante que le bon larron mérita de recevoir ! Il ne s'était point promis une si prompte et si haute récompense; sans doute, c'est à une grande miséricorde qu'il avait confié sa destinée; mais pouvait-il ne pas se souvenir de ses démérites? Il croyait donc que ses peines ne finiraient que lorsque le Seigneur serait entré dans son royaume, et il demandait qu'alors seulement ce Roi se souvînt de lui. Ainsi consentait-il, à cause de ses crimes, à voir retarder la fin de ses souffrances; mais le Seigneur lui offrit ce qu'il n'espérait pas. Vous demandez que je me souvienne de vous, lorsque je serai arrivé dans mon royaume : « En vérité, je vous le dis, aujourd'hui même vous serez avec moi dans le paradis. » Reconnaissez entre les mains de qui vous remettez votre avenir : vous pensez qu'il m'est nécessaire d'arriver dans mon royaume; mais je n'ai pas besoin d'y aller, car je suis partout. Aussi, bien qu'il me faille descendre dans le séjour de la mort, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis, avec moi, et non avec un autre à qui je vous aurais remis. La nature dans laquelle je me suis humilié, m'a abaissé jusqu'aux mortels et même jusqu'aux morts, mais sans obliger ma divinité à quitter le paradis.

Il y avait donc sur le calvaire trois croix et trois causes différentes. L'un des larrons insultait Jésus, l'autre larron lui faisait l'aveu de ses crimes et implorait sa miséricordieuse Royauté. La croix de Jésus, qui

était au milieu, était moins un instrument de tortures qu'un tribunal : du haut de sa croix, Jésus condamna celui qui l'outrageait, et il délivra celui qui croyait en sa puissance. Craignez donc, ô insulteurs du Christ; soyez, au contraire, dans la joie, vous tous qui êtes ses fidèles : il fera un jour dans sa gloire ce qu'il a fait au sein de ses humiliations. (*Serm.* 285.)

LUNDI SAINT

Sur sa croix, Jésus est moqué et insulté. Sa patience.

Le Christ fut pour les Juifs un objet de dérision et de scandale : ses humiliations blessaient leurs regards et lui attirèrent leurs mépris. Il cachait sa majesté et ne laissait paraître que son infirmité humaine. Les Juifs outragèrent donc ce qui frappait leurs sens, et ne connurent point ce qui était invisible. « S'ils l'eussent connu, ils n'auraient jamais crucifié le Roi de la gloire. » (1. Cor. 2.) Mais, parce qu'il a été sur sa croix couvert d'opprobres, est-ce à dire qu'il faille l'en couvrir encore, aujourd'hui qu'il est assis au plus haut des cieux? Ses bourreaux branlaient la tête, et, debout devant sa croix comme pour jouir du fruit de leur cruauté, ils disaient : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix ! Il a sauvé les autres : ne peut-il pas se sauver lui-même? Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » (Matth. 27.) Il n'en descendit pas, parce qu'il voulait demeurer caché. Descendre de la croix n'était pas impossible à ce mourant qui devait triompher de la mort même, en sortant glorieux de son tombeau. Mais il préféra nous

laisser une leçon de patience, en remettant à plus tard la manifestation de son pouvoir divin. (*Serm.* 87.)

Les Juifs furent dans la joie en voyant le Christ crucifié ; ils crurent avoir réussi dans leur dessein de lui nuire. S'il était descendu de la croix, il aurait paru céder à leurs insultes ; on eut pensé qu'il n'avait pu les supporter. Il n'en resta donc que plus fermement sur la croix, immobile au milieu des insolences et des branlements de tête. Ah ! les Juifs branlaient la tête, parce qu'ils n'étaient pas unis à la Tête véritable ; (*Disc. sur le Ps.* 40. *n.* 13.) et ils ne cesseront de la branler que lorsqu'ils seront devenus les membres de cette Tête si outragée. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 103. *n.* 5.)

Ainsi Jésus s'est montré fidèle à la croix tout le temps qu'il a voulu, et il ne l'a quittée qu'à l'heure voulue par lui. Comprenons donc, nous à qui ces enseignements s'adressent, que la puissance du Seigneur, alors voilée, apparaîtra dans tout son éclat au jour du Jugement, en ce jour dont il est dit : « Dieu viendra et se manifestera, notre Dieu viendra et ne se taira point. » (Ps. 49.) Oui, notre Dieu, le Christ, qui d'abord est venu en se cachant, viendra tout fulgurant de gloire. « Et il ne se taira point : » pourquoi ? Parce qu'il s'est tu lors de son premier avènement. Dans quelles circonstances ? Lorsqu'il a été jugé. Alors s'est accompli ce qu'avait annoncé le Prophète : « Il a été conduit à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; et il n'a pas ouvert la bouche, il a été muet comme un agneau devant celui qui le tond. » (Is. 53.) S'il n'avait pas voulu souffrir, il n'aurait pas souffert ; s'il n'avait pas souffert, il n'aurait pas répandu son sang : s'il n'avait pas répandu son sang, le monde n'aurait pas été racheté. Rendons grâces en même temps à sa puis-

sance divine et à sa miséricordieuse faiblesse ; rendons grâces à sa puissance de s'être servi de cette faiblesse pour se cacher, et à sa faiblesse d'avoir permis le salutaire sacrifice de la croix. (*Traité* 37. *sur l'Év. de S. Jean.*)

MARDI SAINT

Sur la Croix, Jésus patient est notre médecin.

Jésus-Christ a voulu souffrir pour nous. « Il a souffert pour vous, nous dit l'apôtre Pierre, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces. » (1. Pierre. 2.) Sa parole nous a enseigné à souffrir ; et en souffrant lui-même, il nous a donné un exemple plus instructif encore. Il était attaché à la croix par des clous qui perçaient cruellement sa chair ; contre lui s'élevaient les furieuses et insultantes vociférations des Juifs, qui entouraient comme des frénétiques leur unique et souverain médecin. Mais ce médecin ne perdait rien de sa douceur : il était et restait crucifié, pour opérer la guérison de ses bourreaux. « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc. 23.) Il faisait ainsi de son sang un remède pour les délivrer de leur démence. Cette prière d'un Dieu, cette prière que la miséricorde de ce Dieu même exauçait avec le Père à qui elle s'adressait, ne pouvait rester sans fruit : voilà pourquoi le Christ, après sa résurrection, guérit ceux dont il avait sur la croix supporté les fureurs insensées. (*Serm.* 284.)

Leur maladie était d'autant plus désespérée qu'ils se

croyaient bien portants, et que, dans leur délire, ils allaient jusqu'à frapper le médecin, bien plus encore, jusqu'à procurer sa mort. Mais lui, pendant tout ce drame, ne cessait pas d'être médecin. Il recevait les coups des malades, et il les soignait ; il subissait leurs violences, et il ne les abandonnait pas. Ils s'étaient emparés de lui, ils l'avaient garrotté, ils le souffletaient, ils l'accablaient d'opprobres, ils le faisaient condamner à mort, ils l'attachaient à un bois infâme, ils frémissaient de rage autour de lui : tous ces traitements si cruels ne le rendaient que plus charitable et plus puissant médecin. « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Cette prière du Christ ne pouvait rester sans obtenir la guérison des malades, toute imprégnée qu'elle était de son sang d'autant plus rédempteur qu'il était versé avec plus de cruauté.

Donc Jésus meurt ; il est enseveli ; il ressuscite ; il passe quarante jours avec ses disciples ; il monte au ciel, et il envoie l'Esprit-Saint sur ceux qui attendaient ce Paraclet promis. Les Apôtres commencent aussitôt à parler les langues de tous les peuples. Les Juifs, témoins de ce prodige, sont saisis de stupeur. Quoi ! ces hommes simples, ignorants, élevés parmi eux, sachant à peine parler la langue de leur pays, les voilà prêchant dans toutes les langues le nom de Jésus-Christ ? De qui procède une telle merveille ? Pierre le leur apprend : L'auteur de ce prodige, c'est Celui que vous avez crucifié et accablé d'outrages sur la croix ; il règne maintenant dans les cieux, et de là il a répandu sur nous le Saint-Esprit. Tous ceux des Juifs qui écoutèrent le discours de l'Apôtre et y crurent, étaient de ceux sur lesquels le Sauveur avait appelé le pardon de son Père. Ils crurent, ils furent baptisés, et dans leur foi de con-

vertis, ils burent le sang de Jésus-Christ que leur fureur incrédule avait versé. (*Serm.* 70.)

Le Christ Jésus, quel médecin ! Il est tout entier notre remède. Il a voulu être couvert de plaies, et ces plaies ont guéri toutes nos blessures ; il a voulu mourir de la mort temporelle, et cette mort nous a délivrés de la mort éternelle que nous avions encourue. O mort de la croix dans laquelle la mort est venue mourir ! (*Trait.* 3 *sur l'Év. de S. Jean.*)

MERCREDI SAINT

Jésus crucifié prie pour ses ennemis.

« Pour vous, Seigneur, vous êtes un Dieu plein de compassion, de clémence, de patience, de miséricorde et de vérité. » (Ps. 85.) Il dit, en effet, sur la croix : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Quelle prière ! C'est un Fils unique qui implore son Père ; c'est une victime qui, au moment même où on l'égorge, où on lui fait subir la plus injuste des morts, demande pardon pour ses bourreaux. On le dirait, ses bras ne s'étendent que pour donner à cette prière la vertu de monter comme l'encens en présence du Père des miséricordes, et ses mains ne s'élèvent que pour la rendre semblable au sacrifice du soir. (Ps. 140.) [*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 20.]

« Au lieu de m'aimer, ils me déchiraient, et moi, je priais. » (Ps. 108.) Le Prophète n'explique pas l'objet de cette prière : mais quel meilleur motif lui attribuer que le désir de voir le pardon descendre sur ceux qui déchiraient, au lieu d'aimer ? Ils ne regardaient le Crucifié que comme un homme, et comme un homme

vaincu par eux : aussi sur lui s'acharnaient leurs blasphèmes et leurs railleries ; du fond de leur malice ils lui rendaient le mal pour le bien, Mais « Moi, je priais : » « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » O bonté sublime de Jésus en croix ! Il rendait le bien pour le mal. (*Disc. sur le Ps.* 108. *n.* 5.)

Lorsque l'homme boiteux et perclus, qu'on plaçait chaque jour à la porte du temple, put à la voix de Pierre se lever et marcher sur ses pieds raffermis, l'Apôtre dit au peuple émerveillé de ce prodige : « Ce n'est point en notre nom que nous avons fait marcher cet homme : c'est au nom de Jésus, le Saint et le Juste, que vous avez tué. » (Act. 3.) A ces mots, un grand nombre, touchés de repentir, crurent et dirent : Que devons-nous faire ? Car ils reconnurent qu'ils avaient commis la plus criminelle des impiétés en mettant à mort ce Jésus qu'ils auraient dû adorer, et ils estimaient qu'un tel crime était inexpiable. Ils désespéraient donc d'en obtenir jamais la rémission, et ce désespoir leur eût été permis, si leur victime n'avait daigné sur la croix prier pour eux. Qu'avait-elle demandé ? « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Parmi ceux qui devaient lui rester étrangers, le Christ distinguait alors ceux qui lui appartiendraient, et qui maintenant l'abreuvaient d'outrages, et il implorait leur pardon. Il ne considérait pas qu'il mourait par leurs mains, mais qu'il mourait pour leur salut. Vraiment extraordinaire est la grâce qui leur a été accordée : bien qu'ils fussent la cause de sa mort, Jésus la subissait pour leur salut. Que personne donc ne désespère du pardon de ses péchés, puisque des déicides eux-mêmes ont trouvé grâce aux

yeux de Dieu. Jésus-Christ est mort pour nous ; mais ce ne sont pas nos mains qui l'ont crucifié. Les Juifs, au contraire, en ont fait l'objet de leurs sacrilèges attentats, et cependant ils ont cru en sa miséricorde. Ils ont cessé d'en désespérer, a partir du moment où ils ont bu le sang qu'ils avaient répandu. (*Traité* 31. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Ah ! ce sang a été si bien versé pour la rémission de tous les péchés, qu'il peut effacer le péché même de ceux qui, avec leurs verges, leurs clous et leur lance, en ont ouvert les sources sacrées ! (*Traité* 92. *Ibid.*)

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » (Matth. 11.) C'est surtout au Calvaire que cette douceur et cette humilité pouvaient et devaient se montrer avec le plus d'évidence et de perfection, et nous fournir le plus entraînant exemple. Les membres du Christ sont suspendus à la croix ; ses mains et ses pieds sont percés de part en part ; mille langues ennemies vomissent contre lui toutes sortes d'insultes; le cœur des bourreaux ne se rassasie pas de la vue du sang divin qui coule à flots ; les malades ne reconnaissent pas leur médecin : c'est alors que ce doux et humble médecin s'écrie : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Ce sont des malades ; je suis venu pour en prendre soin ; ils ignorent ce que je suis pour eux ; la cause de cette ignorance n'est autre que la violence même de leur fièvre : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Quelle douceur merveilleuse ! qu'elle incomparable humilité ! (*Serm.* 279.)

O serviteur racheté par le sang de ton Maître, refuseras-tu d'imiter ton Sauveur ? Mais voilà que ton âme ne veut point pardonner, et elle est toute triste, parce

que tu lui dis : Cesse de haïr. Réponds-lui: « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu?» (Ps. 41.) Si tu n'y renonces, ta haine me perdra. Mets donc ton espérance en Dieu. Le mal de la haine te rend languissante, et t'épuise par ses profondes blessures : de ce mal tu ne peux seule te guérir. Confie sa guérison à Dieu, à ce Médecin tout-puissant. Pour toi il a souffert la mort de la croix, et il ne s'est pas encore vengé. Pourquoi veux-tu donc conserver une haine qui t'excite à la vengeance ? Regarde ton Maître crucifié : du haut de sa croix comme d'un tribunal, il t'exhorte à pardonner. Regarde cette Victime : elle fait de son sang un remède infaillible pour ta langueur. Regarde comme elle est douce au plus fort de son supplice. Oseras-tu te venger, en entendant sa prière : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ? » (*Serm.* 5. *et* 49.)

JEUDI SAINT

Jésus a soif et on lui donne à boire du vinaigre.

« Ensuite, sachant que toutes choses étaient accomplies, Jésus dit, afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore : J'ai soif. Or, il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en emplirent une éponge, et l'attachant autour d'une tige d'hysope, ils la présentèrent à ses lèvres. Lors donc qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : Tout est consommé. Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit. » (Jean. 19.) Qui peut régler ses actions à l'avance comme cet homme le fait pour toutes les circonstances de sa Passion ? C'est que cet homme est

le Médiateur de Dieu et des hommes, Celui dont il est écrit : « Il est homme, et qui le reconnaîtra ? » Les auteurs de sa mort ne reconnurent pas, en effet, qu'il était l'Homme-Dieu. Il voilait sa divinité, et il ne paraissait qu'un homme. En lui, l'homme endurait toutes les souffrances, et ces souffrances étaient réglées par le Dieu qui demeurait caché.

Il vit donc que toutes les prophéties qui devaient s'accomplir avant qu'il prît ce vinaigre et qu'il expirât, étaient consommées. Restait cette parole de l'Écriture : « Et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. » (Ps. 68.) Voulant la réaliser encore, il dit : « J'ai soif. » Juifs, vous avez oublié ce dernier trait, donnez-moi ce que vous êtes. Ces juifs, qu'étaient-ils autre chose qu'un vinaigre dégénéré du vin des Patriarches et des Prophètes ? Leur cœur, semblable à une éponge, renfermait dans ses cavités tortueuses autant de repaires de malices, que remplissait l'iniquité du monde. Quant à l'hysope autour de laquelle fut attachée l'éponge, elle représentait par sa frêle stature et sa vertu purgative l'humilité du Christ, humilité que ces mêmes juifs circonvenaient de leurs criminelles, quoique vaines, intrigues. Voilà pourquoi nous lisons dans un psaume : « Vous m'arroserez avec de l'hysope, et je serai purifié. » (Ps. 50.) N'est-ce point par l'humilité de Jésus-Christ que s'opère notre purification ? S'il ne s'était humilié, en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix, son sang n'eut pas été répandu pour la rémission de nos péchés, c'est-à-dire, pour purifier nos âmes. (*Traité* 119. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Lorsqu'il dit du haut de la croix : « J'ai soif, » Jésus désirait être abreuvé de la foi de ceux pour lesquels il avait imploré le pardon de son Père. Mais que lui pré-

sentèrent-ils à boire pour étancher sa soif ? Du vinaigre, vin vieilli, image du vieil homme, de l'homme infidèle. Ils lui présentèrent donc à boire du vieil homme, ces hommes qui ne voulurent pas devenir nouveaux, en croyant en lui. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 68. *n.* 14.)

De quoi Jésus avait-il faim, de quoi avait-il soif, si ce n'est de nos bonnes œuvres ? Il jeûnait donc, au milieu de ses persécuteurs et de ses bourreaux, car il ne trouvait aucune bonne œuvre en eux ; en retour de ses bienfaits, ils ne produisaient pour son âme que sécheresse et stérilité. Oh ! à quel jeûne le Christ ne fut-il pas soumis, puisque, au Calvaire, à peine trouva-t-il un larron qui fût comme un fruit offert à sa faim! Les Apôtres s'étaient enfuis et cachés dans la foule. Pierre, qui avait promis de tenir bon jusqu'à mourir avec le Seigneur, l'avait déjà renié trois fois. Il pleurait sa faiblesse, mais il se cachait encore, et craignait d'être reconnu. » (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 34. *n.* 4.)

O divin Sauveur, dans votre soif sur la croix, ce ne sont pas des mains compatissantes, ce sont des mains chargées d'outrages qui vous ont donné à boire. Du vinaigre, voilà ce que vous avez bu, vous qui alliez mourir, vous qui êtes la Source de la vie ! (*Serm.* 41.)

Suivons un tel exemple : buvons maintenant le calice d'amertume, pour recevoir ensuite le salut éternel. Malades, dont les entrailles ne sont pas saines, buvez le calice amer, afin de vous guérir. Pourquoi trembleriez-vous? Afin de vous en empêcher, le Médecin a bu le premier l'amertume de sa Passion. Il l'a bue, lui qui n'avait pas de péché, ni aucune maladie qui réclamât ce remède. Buvez-donc les amertumes passagères de ce monde : viendra un autre siècle qui ne connaîtra ni scandale, ni corruption, ni haine, ni colère, ni four-

berie, ni querelle, ni vieillesse, ni mort. Ce sont là les amertumes d'ici-bas : supportez-les; vos souffrances auront une fin. Si vous manquez de courage et de patience, votre vie finira, mais vos souffrances ne finiront point. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 48. *n.* 11.)

VENDREDI SAINT

Jésus meurt.

« Après avoir pris le vinaigre, Jésus dit : Tout est accompli. Et inclinant la tête, il rendit l'esprit. » (Jean. 19.) Qui peut s'endormir à son gré, comme Jésus est mort quand il l'a voulu ? Qui peut à son gré quitter ses vêtements, comme Jésus a quitté sa chair, lorsque tel a été son vouloir ? Qui à son gré s'en va, comme Jésus s'en est allé au moment choisi par lui ? Quelle puissance dans ce mourant ! S'il en est ainsi, quelle puissance, pour le bonheur des uns, pour le malheur des autres, ne déploiera-t-il pas au jour suprême de sa judicature ! (*Traité* 119. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Notre volonté n'a point présidé à notre naissance et ne présidera pas davantage à notre mort. Mais c'est sa volonté libre qui a fait naître le Christ et qui l'a fait mourir. Pourquoi est-il né d'une Vierge ? Parce qu'il l'a voulu. Pourquoi est-il mort sur une croix ? Parce qu'il l'a voulu. Tout ce qu'a voulu cet homme, il l'a accompli. N'était-il qu'un homme ? Il était Dieu en même temps, mais d'une manière cachée. Dieu l'avait assumé à lui personnellement, et ce Dieu et cet homme ne formaient qu'un seul Christ. Que dire de sa Croix ? Ce genre de mort était le plus ignominieux de

tous : il l'a choisi afin que ses martyrs n'en redoutassent aucun. Sa doctrine avait éclaté pendant sa vie d'homme ; la croix lui a servi pour donner au monde l'éclatant exemple de sa patience. Le crucifié, voilà l'œuvre ; l'exemplaire de l'œuvre, c'est la croix, et la récompense de l'œuvre est la résurrection. Jésus nous a montré sur la croix ce que nous devions supporter, et, dans sa résurrection, ce que nous devions espérer. En conséquence, que nous dit ce suprême Capitaine ? Fais et emporte : fais l'œuvre, et emporte la récompense. Quelle œuvre ? L'obéissance. Quelle récompense? La résurrection pour toujours. (*L.* 1. *du Symb. aux Cat. c.* 3.)

L'Apôtre a dit du Christ : « Comme il avait la nature divine, il n'a point cru commettre une usurpation en s'égalant à Dieu. » (Philipp. 2.) O Majesté adorable ! « Il s'est cependant anéanti lui-même en prenant la nature d'esclave : il est devenu semblable aux hommes et il a été reconnu comme tel par tout ce qui a paru de lui. » O insondable humilité ! Le Christ s'est anéanti : voilà l'exemple à imiter. Le Christ a été obéissant : pourquoi donc nous enorgueillir? Jusqu'où a-t-il porté l'obéissance? Jusqu'à s'incarner, tout Verbe qu'il était, jusqu'à participer de notre nature mortelle, jusqu'à être tenté trois fois par le diable, jusqu'à subir les moqueries des Juifs, jusqu'à la flagellation, aux soufflets et aux crachats. Est-ce assez ? Non : jusqu'à la mort ; et à quel genre de mort ? Jusqu'à la mort de la croix ! (*Serm.* 304.)

Le Créateur de l'homme a daigné se faire homme. Il s'est fait ce qu'il avait fait, pour arracher à la mort sa créature. Peut-on concevoir une plus grande miséricorde ? Et cependant il a trouvé moyen de l'agrandir

encore. C'était peu pour lui de s'être fait homme : il a voulu être réprouvé des hommes ; peu d'être réprouvé : il a voulu qu'on le couvrît d'opprobres ; peu d'être ainsi traité : il a voulu mourir ; peu de mourir : il a voulu mourir de la mort de la croix, de la plus affreuse des morts !

Affreuse aux yeux des Juifs qui ne la comprenaient pas ; car le Seigneur l'avait volontairement choisie, pour détruire la mort sous toutes ses formes, et faire de la croix le signe glorieux de sa puissance, en la gravant sur le front de ses fidèles comme le trophée de sa victoire sur le démon. (*Traité* 36. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Qu'il soit donc fixé dans notre cœur Celui qui pour nous a été fixé à la croix. Quelle n'est pas la beauté de ce qui fut en lui un sujet de dérision pour les hommes? Les plaies qu'il a reçues pendant sa Passion, et dont il conserve les cicatrices sur son corps ressuscité, le sang qu'il a versé à sa mort, comme un gage de salut, comme prix de notre rédemption : quel plus beau spectacle pourrait contempler une âme qui jouit de la lumière de la foi ? Pensons à l'ineffable valeur de ces bienfaits, et pesons-les dans la balance de la charité. (*L. sur la Ste Virgin.*)

SAMEDI SAINT

Profitons si bien de la Passion du Seigneur qu'elle ne devienne pas pour nous un sujet de condamnation éternelle.

Toutes ces choses ont été prédites et accomplies pour notre salut. Nous devons donc rendre grâces à la

Miséricorde divine et faire tous nos efforts pour empêcher les bienfaits de Dieu de devenir pour nous une cause de condamnation au jour redoutable du jugement. Ah! lorsque nous serons appelés à rendre compte de notre vie, puisse notre Seigneur et Sauveur retrouver chez nous, en nous jugeant, tout ce qu'il nous a mérité lorsqu'il a été jugé lui-même! Il donnera fidèlement alors ce qu'il a promis; mais il redemandera ce qu'il a racheté, il réclamera rigoureusement les dons de sa venue en ce monde.

Nous avons sans doute le droit d'espérer en sa Miséricorde; mais ne cessons pas de craindre sa Justice, car son jugement sera l'œuvre de sa Justice, comme notre rédemption a été l'œuvre de sa Miséricorde. S'il nous épargne, malgré une si longue suite d'iniquités, ce n'est point par indifférence, mais parce qu'il est patient. Il n'a pas perdu sa Puissance; il nous ménage seulement l'occasion de nous repentir. Oh! redoutons sa Justice, tout en désirant sa Miséricorde. Maintenant il nous épargne, toutefois sans se taire; et s'il se tait, il ne gardera pas toujours le silence. Écoutons-le, lorsque sa voix nous impose ses commandements, si nous voulons qu'il nous traite avec bonté, lorsque sa voix se fera entendre pour nous juger. C'est à présent le temps de sa Miséricorde; plus tard sa justice reprendra ses droits, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Alors se vérifieront ces paroles d'un apôtre : « Le jugement sera sans miséricorde pour quiconque n'aura pas été miséricordieux. » (Jacq. 2.) [*Serm.* 44.]

Ce sera pour Jésus-Christ le temps de sa gloire. Aux humiliations de son premier avènement succédera la majesté du second. Venu d'abord pour être jugé, il

viendra pour juger à son tour. Venu pour être mis à mort par ceux qui étaient morts, il viendra pour exercer son jugement sur les vivants et les morts. Venu d'une manière cachée, il viendra manifestement. Venu pour être immolé comme une brebis, venu pour se taire comme un agneau devant celui qui le tond, il viendra pour ouvrir la bouche et prononcer ses sentences. « Je me suis tu, dit-il par son Prophète : me tairai-je toujours? » (Is. 55. Selon les Sept.) [*Traité* 28. *sur l'Év. de S. Jean.*]

Cependant, si nous y prenons garde, sa croix a été déjà un tribunal, dressé entre deux larrons, figures des pécheurs. L'un d'eux fut absous, parce qu'il crut; l'autre fut condamné, parce qu'il insulta. Ainsi, au dernier jour, le tribunal divin réunira autour de lui les vivants et les morts : les premiers seront à droite, et les seconds à gauche, ainsi que le furent aux deux côtés de la croix le bon et le mauvais larron. Sur la croix le Christ était jugé, et menaçait en même temps les hommes de son jugement à venir. (*Traité* 31. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Il était jugé, et pourtant alors, par une double et juste sentence, il a pu couronner la foi, et frapper l'impiété. Que ne fera-t-il donc pas, quand aura sonné l'heure de s'asseoir sur son trône de gloire, pour juger le monde? (*Serm.* 331.)

FÊTES MOBILES

DIMANCHE DE PAQUES

Par sa résurrection Jésus-Christ triomphe, et cette résurrection est l'espérance du chrétien.

La résurrection s'est accomplie déjà dans notre Chef, et elle s'accomplira aussi dans les membres. Jésus-Christ est le Chef de l'Église, et l'Église se compose des membres de Jésus-Christ. Ce qui a précédé dans le Chef, arrivera ensuite pour les membres qui forment son corps. Telle est notre espérance. C'est pour ce motif que nous restons fermes dans la foi, constants dans les épreuves, toujours attachés aux vertus chrétiennes, malgré la malice si grande de ce monde : l'espérance nous console et nous soutient, en attendant de se changer en réalité, en attendant que nous ressuscitions nous-mêmes, et que, par notre transfiguration céleste, nous devenions semblables aux Anges. Qui oserait espérer des biens pareils, si la Vérité elle-même ne les promettait ? (*Disc. sur le Ps.* 65. *n.* 1.)

Le Sauveur est mort; mais, en mourant, il a détruit la mort; en lui, cette mort si redoutable a vu finir son empire. Le puissant Chasseur s'en est emparé comme d'un lion, et lui a donné le coup mortel. Où est la mort maintenant ? Si vous la cherchez en Jésus-Christ, vous ne la trouverez plus: elle y a été, mais elle y est morte. O Vie où la mort est venue mourir ! Ayons confiance, elle mourra aussi en nous, si nous restons fidèles.

Quand? A la fin du monde, à la résurrection de la chair, dont la foi nous donne la plus complète certitude. Malheur à qui en doute ! Car « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé : mais celui qui ne croira pas sera condamné. » (Matth. 16.) La mort mourra donc dans les élus ; elle vivra, au contraire, dans les réprouvés: leurs supplices, qui dureront toujours, éterniseront en eux la mort. Quant aux élus, son règne prendra fin à jamais, elle n'existera plus.

Qu'ils sont beaux les chants de triomphe qu'ils feront alors retentir autour de la mort en ruines, de la mort impuissante désormais et au dedans et au dehors, de la mort « absorbée, anéantie dans sa victoire. » (1. Cor. 15.) « Ta victoire, ô mort, qu'est-elle devenue? Qu'est devenu ton aiguillon? » Que de victimes tu as faites, de combien de vies tu t'es emparée, pour les soumettre à ton impitoyable tyrannie ! Nul ne pouvait parer tes coups meurtriers : mais, à cette heure, ô mort, où est ta victoire, où est ton aiguillon? Le Seigneur, notre Maître, ne l'a-t-il pas brisé ? Ah ! tu as voulu, tu as osé t'en prendre à cette Source de vie, et voilà pourquoi ta puissance sur nous a été réduite à néant. (*Serm.* 233.)

Ce Maître, ce Chef est ressuscité le troisième jour. En triomphant du tombeau, ne semble-t-il pas nous dire : Ce que vous voyez en moi, espérez-le pour vous? Puisque je suis ressuscité, vous ressusciterez à votre tour. En effet, ce qui, dans le Seigneur, est ressuscité, c'est ce qu'il a reçu de nous. Il ne serait pas ressuscité, s'il n'était pas mort, et il ne serait pas mort, s'il n'avait pris notre chair. « Qu'a-t-il fait de cette chair que nous lui avons donnée ? » Ce que fait tout prêtre de ce qu'il reçoit pour la rémission des péchés : il l'offre à Dieu.

Recevant donc de nous sa chair, le Prêtre suprême en a fait, dans sa Passion, une victime, un holocauste, un sacrifice. Puis, dans sa résurrection, il a renouvelé cette chair immolée en lui, et il l'a présentée à Dieu comme nos prémices. C'est assez nous dire que cette chair en nous a été consacrée par une telle offrande, et que, dès lors, ce qui s'est accompli dans nos prémices, ne manquera pas de s'accomplir en nous tous. (*Disc. sur le Ps.* 129. *n.* 6 *et* 7.)

LUNDI DE PAQUES

Sur le chemin d'Emmaüs Jésus apparaît à deux disciples, qui ne le reconnaissent qu'à la fraction du pain.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, après sa résurrection, apparut sur le chemin à deux de ses disciples, qui s'entretenaient de ce qui s'était passé, et il leur dit : « Quel est le sujet de votre entretien, et pourquoi êtes-vous tristes ? » (Luc. 24.) Jésus est là, marchant avec eux ; ils le voient de leurs yeux, mais sans le reconnaître. Le divin Maître les accompagne sur la voie, et il est lui-même la voie ; mais les disciples ne marchent pas encore sur la voie véritable, ils en sont même fort éloignés. Avant sa passion, Jésus leur avait prédit tout ce qui devait arriver : qu'il souffrirait les plus sanglants opprobres, qu'il mourrait et ressusciterait trois jours après sa mort. Il leur avait tout annoncé d'avance ; mais à peine eut-il expiré sur la croix que tout fut oublié. Ils avaient été tellement troublés par son supplice qu'ils ne se souvinrent plus de ses enseignements, et cessèrent d'espérer sa résur-

rection et de croire à ses promesses. « Nous espérions, dirent-ils à Jésus, que ce serait lui qui délivrerait Israël. » (Luc. 24.) Vous espériez, vous n'espérez donc plus maintenant ! (*Serm.* 235.) Est-ce là tout le fruit des leçons que vous avez reçues ? Ah ! le larron, sur la croix, l'emporte de beaucoup sur vous. Vous avez perdu le souvenir de ce que le Maître vous enseignait ; le larron a reconnu ce Maître au plus fort de ses ignominies. Cette espérance que vous aviez mise en lui et à laquelle vous avez renoncé depuis le drame du Calvaire, le larron l'a professée pendant ce drame même du haut de son gibet. « Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez arrivé dans votre royaume. » Voilà comment il reconnaît en Jésus « le futur libérateur d'Israël. » La croix de ce libérateur a été une école d'où a jailli pour lui la plus vive lumière, une chaire éloquente de laquelle sont descendues dans son âme les plus divines convictions. Mais, puisque le Maître est venu à votre rencontre, il ranimera sans doute l'espérance dans vos cœurs. (*Serm.* 234.)

Ces cœurs étaient morts. C'est en cet état que les trouve le Christ vivant. Les deux disciples le voient et ne le reconnaissent point. S'ils ne le voyaient pas, comment pourraient-ils entendre ses questions et y répondre ? Ils voient donc Jésus, qui marche avec eux comme un simple compagnon de route, alors qu'il est leur guide. Mais leurs yeux « étaient retenus pour ne pas le reconnaître. » Tout à coup ces yeux se dessillent, et le Seigneur, comme tel, éclate à leurs regards. A quel moment ? A la fraction du pain. N'est-ce pas alors que nous sommes assurés de le reconnaître nous-mêmes ? Pourquoi donc Notre-Seigneur n'a-t-il voulu être reconnu des disciples d'Emmaüs qu'à la fraction

du pain ? C'est à cause de nous, qui ne devions point le voir dans sa chair, et qui cependant devions faire de sa chair notre nourriture.

Pour vous donc, ô fidèle, qui que vous soyez, pour vous qui ne portez pas en vain le nom de chrétien, qui n'entrez pas sans motif dans le Lieu Saint, qui écoutez la parole de Dieu avec une espérance pleine de respect, la fraction du pain ne peut être qu'une source de joie. Le Seigneur, quoique invisible, n'est pas absent : si vous avez la foi, il est avec vous. Les disciples d'Emmaüs le voyaient, et il ne fut vraiment avec eux que lorsqu'ils ne le virent plus, après l'avoir reconnu, et recouvré la foi en lui. Auparavant ces morts étaient-ils avec leur Maître vivant? Ce Maître, la Vie même, était-il avec ces morts, privés de toute foi, ensevelis dans un profond découragement? La Vie ne marchait qu'à côté d'eux, elle n'avait pas encore pénétré dans leurs cœurs.

Eh bien, si, à votre tour, vous voulez avoir la vie, faites, pour mériter de reconnaître le Seigneur, ce que firent ces deux disciples : que le Seigneur devienne votre hôte. Il semblait vouloir aller plus loin ; mais ils le retinrent auprès d'eux. Une fois parvenus au terme de leur voyage, ils lui dirent : « Restez avec nous, car le jour est sur son déclin. » A leur exemple, obligez-le d'accepter votre hospitalité, si vous désirez qu'il se révèle à vous comme votre Sauveur. L'hospitalité rendit aux disciples ce que l'incrédulité leur avait fait perdre : le Seigneur se découvrit à la fraction du pain. Apprenez donc où il faut chercher ce Consolateur, où il vous sera permis de le posséder et de le reconnaître : rompez avec lui le pain, (*Serm.* 235.) le pain qui, béni par lui, a été changé en sa chair.

C'est alors que ces disciples reconnurent le Christ ressuscité. Transportés de joie, ils allèrent retrouver les Apôtres, instruits déjà de la grande merveille : ils leur racontèrent ce qu'ils avaient vu, et ajoutèrent ainsi une nouvelle page à l'Évangile. (*Serm.* 234.)

MARDI DE PAQUES

Sur la terre chantons l'Alleluia de manière à mériter de le chanter un jour dans le ciel.

Ce n'est pas sans raison que l'Église observe, pendant ces cinquante jours, l'antique usage de chanter l'*Alleluia*. *Alleluia* signifie *louange de Dieu*. Voilà pour nous, au milieu des travaux de la vie présente, le symbole de notre repos à venir. Au ciel, notre unique affaire sera de louer Dieu; notre seule occupation, de chanter *Alleluia*. Mais qui peut le chanter maintenant sans interruption? Hélas! nous ne sommes pas des Anges. Les Anges ne sont sujets ni à la faim, ni à la soif, ni à la maladie, ni à la mort, et sans cesse ils peuvent célébrer la gloire de Dieu. Il n'en est pas ainsi de nous; l'*Alleluia* sur nos lèvres ne saurait être qu'un avant-goût des louanges célestes dans l'éternel repos : pendant la plus grande partie de cette vie, nous restons accablés sous le poids de notre mortalité. Aussi ce chant nous épuise vite, nous avons besoin de reposer notre voix, et, si nous prolongeons outre mesure les louanges de Dieu, elles nous deviennent pénibles à cause du fardeau de notre corps. Ah! l'*Alleluia* ne sera chanté par nous dans sa plénitude et sans fin qu'après les fatigues de ce monde. Que ferons-nous

donc? Chantons-le autant que nos forces nous le permettent, afin de mériter de le chanter éternellement. Dans la bienheureuse éternité, l'*Alleluia* sera notre nourriture, notre breuvage, notre action pleine de repos et de joie. Oui, quand il nous sera possible de jouir sans dégoût, il nous sera possible aussi de louer le Seigneur sans trêve aucune. Quelle ne sera pas alors la vigueur de l'esprit, l'immortalité puissante du corps, puisque l'un ne se lassera pas de contempler Dieu, et que l'autre ne se fatiguera pas de le louer toujours! (*Serm.* 252.)

Louons donc le Seigneur, louons-le, *Alleluia!* Pendant ces jours-ci pensons au jour qui ne finira jamais, au lieu qui ne connaît point la mort, à la durée qui n'a point de terme, à l'éternelle demeure après laquelle nous devons si ardemment aspirer. « Seigneur, heureux ceux qui habitent dans votre maison; ils vous loueront dans les siècles des siècles. » (Ps. 83.) La loi le dit, l'Écriture le dit, la Vérité même le dit : lorsque nous serons arrivés au ciel, qui est sa maison, nous chanterons Dieu, non durant cinquante jours, mais « dans les siècles des siècles. » Sa vision nous enflammera d'amour; son amour excitera nos cantiques. Et cette vision sera sans défaillance, et cet amour ne perdra rien de son ardeur, et ces cantiques ne feront jamais silence : tout subsistera permanent dans les siècles des siècles. Louons donc le Seigneur, louons-le, non seulement de bouche, mais encore par nos vertus : que notre voix et notre vie s'accordent ensemble pour le louer! (*Serm.* 254.)

Dieu ne souffre aucun défaut d'harmonie entre la langue et la conscience de celui qui le chante. Harmonisons donc nos paroles et nos actions, dans la crainte

que nos paroles, quand elles sont bonnes, ne rendent témoignage contre nos actions mauvaises. Dans le ciel règnent l'accord le plus parfait et la plus tranquille allégresse chez ceux qui chantent les divines louanges: en eux, la loi des membres ne combat point contre la loi de l'esprit; la cupidité n'excite aucune de ces guerres intestines capables de nuire au triomphe de la charité. Bienheureux état, dont il faut, dès à présent, nous efforcer d'approcher par mille et mille sollicitudes, afin de chanter l'*Alleluia* avec le moins de désaccord possible, en attendant de pouvoir le chanter un jour avec une pleine sécurité et une harmonie admirable de perfection.

Jusque-là tenons-nous sur nos gardes. Car « la vie humaine sur la terre est une tentation continuelle. » (Job. 7.) Il est encore écrit : « Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation. » (Marc. 14.) Ah! la tentation est tellement multipliée ici-bas que Jésus-Christ, en nous enseignant la prière, nous a fait un devoir d'adresser à son Père cette demande : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation. » Nos *Alleluia* en ce monde ne peuvent donc pas ne pas être mêlés de crainte et d'inquiétude.

Mais, dans le monde futur, quelle paix dans nos hymnes en l'honneur de Dieu! Là, plus d'adversaire à craindre, plus d'ennemi à redouter, plus d'ami à perdre, plus de vigilance à exercer, plus de mort à subir. Nous n'aurons rien à espérer, car nos mains auront saisi les réalités éternelles; nous n'aurons point de chemin à parcourir, nous vivrons dans la patrie. Pour mériter un tel bonheur, exerçons-nous maintenant à louer, comme il convient, le Seigneur, sinon pour charmer un repos dont nous ne jouis-

sons pas encore, du moins pour alléger notre travail. Chantons comme le font les voyageurs, mais sans cesser de marcher, et pour empêcher nos pas de se ralentir. Chantons et avançons dans le bien, puisqu'il en est « qui avancent dans le mal. » (2. Tim. 3.) Chantons et progressons dans la foi et dans les vertus chrétiennes. Chantons et marchons, sans quitter la voie véritable, sans retourner en arrière, et sans nous permettre le moindre arrêt. (*Serm.* 256.)

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER

De la fin de l'homme.

I. Le cœur de l'homme ne peut trouver son repos qu'en Dieu. — II. C'est en vain que l'homme cherche le bonheur et a aix dans les choses du temps, condamnées à périr. — III. C'est en Dieu, non dans le siècle, que le chrétien doit se réjouir. — IV. Combien perverti est le cœur de l'homme, lorsque, au détriment du Créateur, il s'attache à la créature. — V. Dieu seul doit être aimé et loué dans les créatures. — VI. L'amour des créatures empêche l'âme de prendre librement son essor vers le Dieu qu'elle doit aimer. — VII. L'âme humaine, placée entre les biens de l'éternité et les biens du temps, doit préférer les premiers aux seconds. — VIII. Les biens éternels et les biens temporels ne peuvent être aimés en même temps : il faut donc laisser le monde, si l'on veut posséder Dieu. — IX. Les biens à désirer sont ceux qui enrichissent l'âme au dedans d'elle-même. — X. Il faut sans cesse se souvenir qu'un chrétien n'est pas fait pour le bonheur de la terre. — XI. Le chrétien doit regarder sans cesse, non ce que le monde se flatte de lui donner, mais ce que Dieu daigne lui promettre. — XII. Les biens promis de Dieu sont éternels, et le chrétien doit les acquérir par le don de lui-même. — XIII. Il faut d'autant moins s'attacher au monde qu'il incline davantage vers sa ruine. — XIV. C'est un étrange renversement d'aimer plus cette vie misérable et toute remplie de douleurs que la vie éternelle et bienheureuse. — XV. L'amour que nous portons à la vie passagère et périssable d'ici-bas, peut nous apprendre comment nous devons aimer la vie éternelle et bienheureuse. — XVI. C'est une grande folie de tant travailler pour cette vie périssable, et de ne rien faire pour la vie éter-

nelle. — XVII. Ce n'est pas sur cette terre qu'on doit chercher les jours heureux et la patrie du bonheur. — XVIII. Sur cette terre, séjour de tous les maux, nous devons mener une vie qui nous conduise au séjour de tous les biens. — XIX. Nous devons penser sans cesse que nous sommes des étrangers sur cette terre, et qu'il en est une autre qui nous attend. — XX. Malheureux est l'homme, voyageur sur cette terre, s'il ignore le chemin qui doit le conduire à sa destinée. — XXI. Pour parvenir à notre destinée chrétienne, il faut que nous passions à travers les choses du temps, sans nous y arrêter. — XXII. Le Christ, voilà la fin où nous devons tendre. — XXIII. Notre fin chrétienne est la vie éternellement bienheureuse : nous devons, en cette vie mortelle, ne travailler que pour l'acquérir. — XXIV. Tous les hommes veulent être heureux, mais il en est peu qui connaissent ou qui veuillent ce qui leur donnerait le bonheur. — XXV. L'homme ne peut être rendu heureux par les biens qui lui sont inférieurs. — XXVI. L'homme ne peut devenir heureux que par les biens qui lui sont supérieurs. — XXVII. Nul ne peut être heureux que par la possession du souverain bien. — XXVIII. Dieu seul est le souverain bien, et sa possession seule peut nous rendre heureux. — XXIX. Le souverain bien, capable de rassasier la créature raisonnable, ne peut être que Dieu. — XXX. Dieu seul étant le souverain bien, nous pouvons en jouir ; quant au reste, notre devoir est d'en user seulement — XXXI. L'homme ne peut jouir de Dieu, s'il ne se rapporte tout entier à lui.

FÉVRIER

De la vanité du monde et des choses du temps.

I. C'est une grande vanité que de mettre son espérance dans des biens qui passent et qui sont incertains. — II. La vie de l'homme sur la terre est soumise à de grandes difficultés et à de nombreuses tribulations. — III. La vie humaine est courte et fragile. — IV. La vie humaine est fragile et exposée à d'in-

nombrables dangers. — V. Une longue vie ne sert de rien, si elle est mauvaise. — VI. Mauvais et malheureux sont les jours de cette vie mortelle. — VII. Amour que les hommes portent à cette vie mortelle, malgré ses misères et ses douleurs. — VIII. Le bonheur de la terre n'est que vanité, qu'un rêve trompeur. — IX. Convoiter le bonheur temporel, c' st aimer le mensonge et la vanité. — X. C'est une grande erreur de croire heureux les amis du monde qui vivent dans la richesse et l'opulence. — XI. C'est se faire illusion et se tromper, que de se confier dans une félicité terrestre et d'aimer des plaisirs passagers. — XII. Dans quelle misère tombent les amis du monde, lorsque leur fortune les trahit. — XIII. Les prospérités du siècle sont plus dangereuses pour le chrétien que ses adversités. — XIV. On ne doit pas servir Dieu pour un bonheur terrestre, bonheur qui est commun aux bons et aux méchants. — XV. Servir Dieu en vue du bonheur temporel, c'est mettre à un vil prix la foi et la religion. — XVI. Dieu mêle des amertumes aux biens du temps, afin de nous faire chercher des biens meilleurs. — XVII. Cette vie mortelle, même remplie de prospérités, doit être regardée par le chrétien comme une épreuve continuelle. — XVIII. L'âme chrétienne doit toujours regarder ce monde comme un lieu de désolation pour elle, quel que soit le bonheur dont elle jouisse. — XIX. La laideur de ce monde le rend indigne d'être aimé du chrétien. — XX. La vie de ce monde confesse elle-même sa laideur peu aimable. — XXI. Pendant les temps mauvais à traverser en ce monde, le chrétien doit vivre dans le bien et la vertu. — XXII. Les joies et les délices du siècle sont si pleines de vanité et de mensonge qu'il est honteux de s'y complaire ; toutefois, pour éviter cette honte, il est besoin d'une extrême vigilance. — XXIII. Les richesses de ce monde ne sont que vanité et ne peuvent enrichir véritablement les hommes. — XXIV. Les richesses de ce monde ne font qu'exciter sans cesse la cupidité, au lieu de l'assouvir. — XXV. Les richesses temporelles ne sont pas une marque de grandeur et de puissance, mais bien d'indigence et de faiblesse. — XXVI. Les richesses de la terre ne doivent pas nous enfler d'orgueil. — XXVII. Pour nous être utiles, les richesses temporelles doivent être envoyées par avance dans le ciel. — XXVIII. Tenir son cœur élevé, en le faisant vivre, non sur la terre, mais dans le ciel, tel est le

devoir du chrétien. -- XXIX. (*pour l'année bissextile.*) Le cœur doit se vider de l'amour du monde, afin de se remplir de l'amour de Dieu.

MARS

Du péché.

I. Le péché consiste, dans la créature intelligente, à se détourner du bien souverain et immuable, pour s'attacher à un bien inférieur et changeant. — II. Le péché est la mort de l'âme. — III. Les pécheurs, dont l'âme est morte, sont symbolisés par les trois morts que le Christ ressuscita. — IV. Par le péché, l'âme cesse d'être le temple de Dieu, et devient la demeure du diable. — V. L'homme qui vit dans le péché, subit la plus dure des servitudes. — VI Le plus grand tourment du pécheur lui vient de sa conscience mauvaise et blessée par le péché. — VII. Le péché ruine de la manière la plus lamentable les richesses spirituelles. — VIII. Le plaisir qui accompagne le péché, ne dure qu'un moment, et il est passible d'une peine éternelle. — IX. Il faut que l'homme ait une bien grande audace pour pécher en présence et sous le regard de Dieu, son juge. — X. Le pécheur fait à Dieu ce qu'il ne voudrait pas souffrir d'autrui. — XI. Le pécheur renouvelle la passion de Jésus-Christ. — XII. Il est très-dangereux de traiter le péché avec insouciance, et d'y persévérer. — XIII. Profondément misérable est le pécheur qui, abandonné de Dieu, ne reconnaît pas sa misère. — XIV. Les rechutes dans le péché sont des plus dangereuses, et il importe grandement de les éviter. — XV. L'habitude du péché, représentée par Lazare mis au tombeau et sentant déjà mauvais, est un si grand mal que sa guérison est très-difficile. — XVI. En négligeant sa conversion, le pécheur abuse de la patience de Dieu. — XVII. Le pécheur doit aimer la miséricorde de Dieu, et ne doit pas moins craindre sa justice. — XVIII. Le pécheur doit éviter également la présomption et le désespoir. — XIX. Le pécheur doit craindre d'encourir l'aveuglement de l'esprit, qui en cette vie est le plus grave châtiment du péché. — XX. L'orgueil des pécheurs, qui les pousse quelquefois à excuser plutôt

qu'à confesser leur péché, est pire que ce péché même. — XXI. Il importe au pécheur de ne pas endurcir son cœur à la voix de Dieu qui le menace. — XXII. Le péché, qui déplaît si grandement à Dieu, doit déplaire aussi au pécheur. — XXIII. Guerre au péché et à ses convoitises. — XXIV. Le chrétien doit lutter fortement contre le péché. — XXV. Pour vaincre le péché, il faut en extirper les deux racines : la cupidité et la crainte. — XXVI. Quiconque veut vaincre le péché doit résister à sa première attaque. — XXVII. Il faut se garder d'ajouter peu d'importance aux péchés légers et de les traiter avec mépris. — XXVIII. La vie de l'homme est chargée de péchés véniels. — XXIX. Les péchés véniels sont à craindre, sinon à cause de leur gravité, du moins à cause de leur multitude. — XXX. Il existe un remède à opposer aux fautes légères de chaque jour. — XXXI. La vie chrétienne doit être une pénitence continuelle, à cause des péchés de tous les jours.

APPENDICE

FÊTES FIXES

Circoncision. — Adorons notre Sauveur dans son Nom de Jésus 243

Épiphanie. — Célébrons avec reconnaissance le Christ se manifestant au monde et appelant les Gentils à la foi. 245

Purification. — Ardent amour que tout chrétien, à l'exemple du juste Siméon, doit avoir pour le Christ son salut 249

Saint Mathias, apôtre. — L'élection de saint Mathias à l'apostolat, qui fut faite au moyen du sort, nous montre que notre vocation à la foi est un bienfait gratuit de Dieu, pour lequel nous ne saurions jamais être assez reconnaissants 251

Saint Joseph. — Père de Jésus-Christ, époux de la Très Sainte Vierge, tels sont les plus riches titres d'honneur conférés à saint Joseph 254

Annonciation. — Le mystère de l'Incarnation du Seigneur, qui a été le commencement de notre salut, s'est accompli à pareil jour dans le sein de la Vierge pleine de grâce.. 258

CARÊME

Mercredi des Cendres. — Dévotion et piété avec lesquelles il faut commencer et passer le saint temps du Carême 263
Jeudi. — C'est surtout pendant le Carême que le chrétien doit s'appliquer à la prière et aux autres bonnes œuvres. 265
Vendredi. — Utilité et nécessité du jeûne ordonné pendant le Carême 268
Samedi. — Pendant le jeûne du Carême, il faut éviter toute recherche d'une nourriture plus délicate et ne songer qu'à mortifier le vieil homme 271

PREMIÈRE SEMAINE

Dimanche. — Nécessité, pour les rendre plus agréables à Dieu, d'appuyer sur l'aumône nos jeûnes et nos prières. 272
Lundi. — Le Christ nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. A son exemple, appliquons-nous à l'amour du prochain 275
Mardi. — Même sujet 278
Mercredi. — Qualités de la prière à laquelle il faut, pendant le Carême, se livrer plus fréquemment et avec plus de ferveur 280
Jeudi. — En ce temps, le souvenir de Notre-Seigneur, qui nous a comblés de tant de biens et a souffert pour notre salut tant de maux, doit exciter en nous un zèle tout spécial pour les bonnes œuvres 282
Vendredi. — Pleurons maintenant avec le Christ souffrant, pour pouvoir nous réjouir avec le Christ ressuscité. 285
Samedi. — Pour être glorifié avec le Christ régnant au ciel, il faut maintenant se glorifier dans sa Croix 289

DEUXIÈME SEMAINE

Dimanche. — Pour avoir le droit d'aspirer à la sublimité de la gloire, il faut aimer maintenant l'humilité de la Croix..... 292
Lundi. — Pour arriver un jour où le Christ nous a précédés, ne quittons pas l'âpre sentier qu'il a lui-même suivi..... 295
Mardi. — Contemplons maintenant Jésus-Christ sans apparence ni éclat dans sa passion, afin de mériter de contempler un jour au ciel ses radieuses splendeurs..... 297
Mercredi. — Au côté sacré du Christ, il nous a été ouvert une porte pour entrer dans la vie..... 300
Jeudi. — Regardons le Sauveur en Croix pour obtenir notre guérison..... 302
Vendredi. — Pensons souvent au prix immense de notre rédemption : c'est le sang du Fils unique de Dieu..... 304
Samedi. — Le sang de Jésus-Christ est pour les fidèles le prix de leur rédemption ; il est la dot et le trésor de l'Église..... 306

TROISIÈME SEMAINE

Dimanche. — La Passion de Jésus-Christ est une preuve éclatante de l'amour de Dieu pour nous..... 308
Lundi. — Immense charité de Jésus-Christ souffrant. Nécessité de le suivre et de l'imiter..... 311
Mardi. — Notre-Seigneur a voulu mourir pendant les solennités pascales, afin de montrer qu'il était la véritable Pâque à immoler pour le salut de tous les hommes.... 313
Mercredi. — La veille de sa mort, Jésus-Christ, voulant nous laisser un gage de son amour, a institué le sacrement de l'Eucharistie..... 316
Jeudi. — Avant sa Passion, Jésus-Christ lava les pieds de ses disciples, pour nous donner un exemple d'humilité. 319
Vendredi. — Trahison de Judas..... 321
Samedi. — Trouble de Notre-Seigneur aux approches de sa Passion : il a eu pour but de nous purifier et de nous consoler..... 324

QUATRIÈME SEMAINE

Dimanche. — La tristesse de Notre-Seigneur, aux approches de sa Passion, est pour nous un principe de joie et un exemple d'obéissance à la volonté de Dieu... 328
Lundi. — Le Christ a accepté, avec une grande promptitude de volonté, le calice de sa passion, pour que le chrétien ne repoussât pas celui de ses épreuves..... 331
Mardi. — Le baiser du traître Judas..... 333
Mercredi. — Jésus est saisi et garrotté..... 335
Jeudi. — Jésus est souffleté par un serviteur du grand prêtre..... 338
Vendredi. — Le triple reniement de Pierre..... 340
Samedi. — Jésus supporte avec patience les railleries et les insultes des Juifs..... 343

SEMAINE DE LA PASSION

Dimanche. — Jésus chez Pilate..... 346
Lundi. — Les Juifs avec leur langue immolèrent Jésus-Christ en criant : Crucifiez-le!..... 349
Mardi. — La flagellation..... 352
Mercredi. — La couronne d'épines..... 353
Jeudi. — « Voilà l'homme! »..... 356
Vendredi. — Jésus est condamné à la mort de la croix. 358
Samedi. — Jésus chargé de sa croix monte au Calvaire. 360

SEMAINE SAINTE

Dimanche des Rameaux. — Jésus est crucifié entre deux larrons : l'un le blasphème, l'autre le prie..... 363
Lundi Saint. — Sur sa croix, Jésus est moqué et insulté. Sa patience..... 366
Mardi Saint. — Sur la croix, Jésus patient est notre médecin..... 368
Mercredi Saint. — Jésus crucifié prie pour ses ennemis. 370
Jeudi Saint. — Jésus a soif et on lui donne à boire du vinaigre..... 373
Vendredi Saint. — Jésus meurt..... 376

Samedi Saint. — Profitons si bien de la Passion du Seigneur qu'elle ne devienne pas pour nous un sujet de condamnation éternelle..... 378

FÊTES MOBILES

Dimanche de Pâques. — Par sa résurrection, Jésus-Christ triomphe, et cette résurrection est l'espérance du chrétien..... 381

Lundi de Pâques. — Sur le chemin d'Emmaüs, Jésus apparaît à deux disciples, qui ne le reconnaissent qu'à la fraction du pain..... 383

Mardi de Pâques. — Sur la terre, chantons l'*Alleluia* de manière à mériter de le chanter un jour dans le ciel. 386

Imprimerie E. PETITHENRY, 8, rue François Ier, Paris.

BR 65 .A52F7 1898
v.1 SMC
AUGUSTINE, SAINT, BISHOP
OF HIPPO.
SAINT AUGUSTIN MAITRE DE
LA VIE SPIEITUELLE, OU,
AKA-0139 (MCFM)